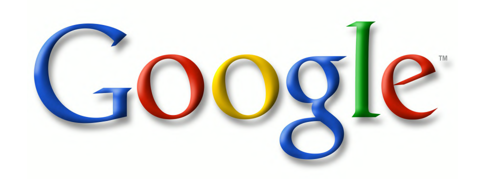
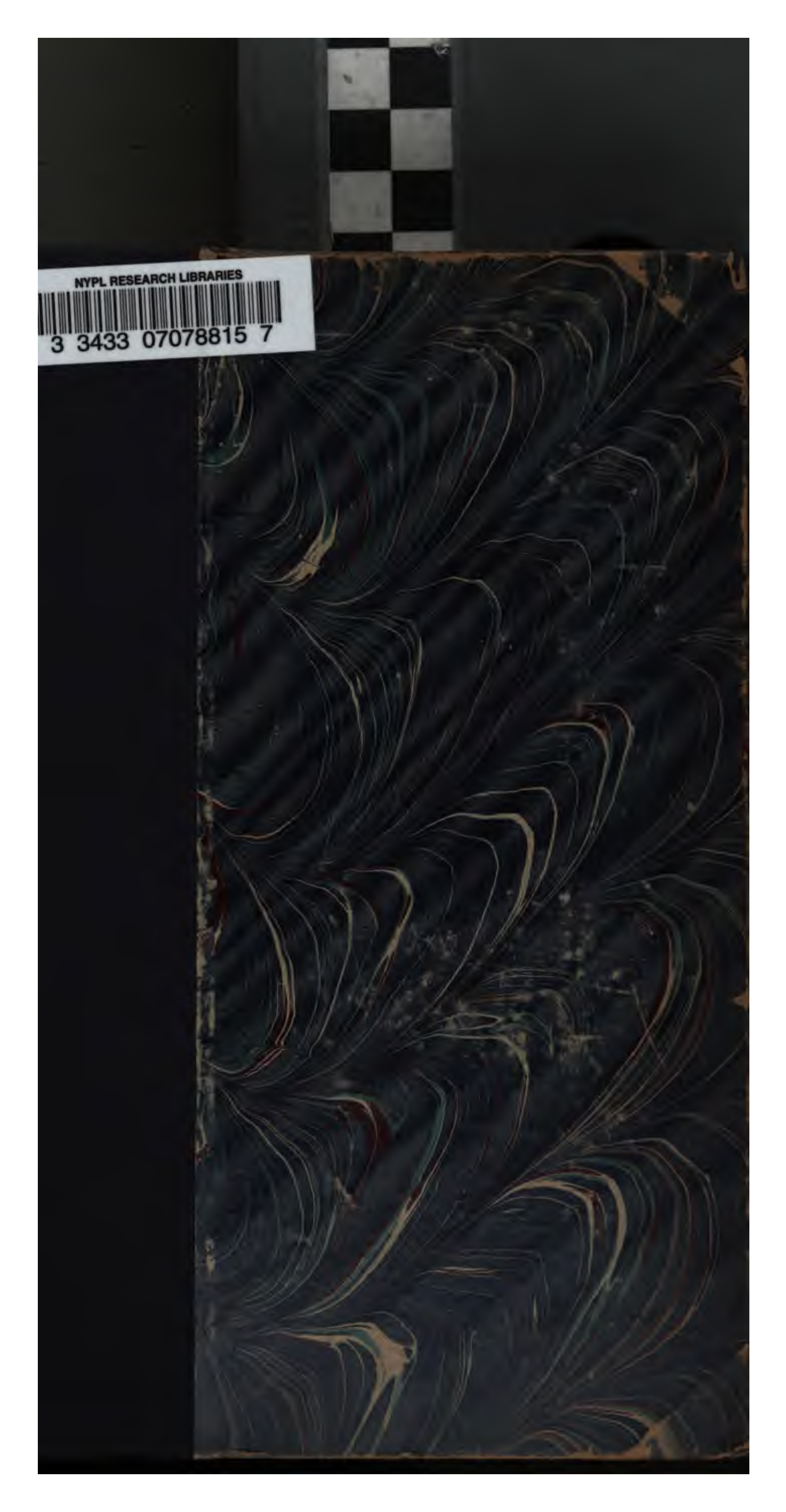


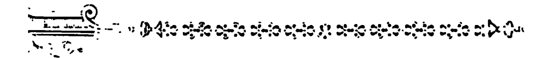

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07078815 7





[redacted]





SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE DE GENÈVE

RÉCITS ET SOUVENIRS

DE

QUELQUES-UNS DE SES OUVRIERS

Publié à l'occasion de son jubilé cinquantenaire



GENÈVE

Chez E. BEROUD & Cie, libraires, Corraterie,
et au BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE, Oratoire.

1882

1882

COMITÉ

MM.
L. BROCHER, *Président.*
Ad. PERROT, *Vice-Président.*

MM.
L. RUFFET, prof., *Vice-Prési*
C. RIMOND, *Secrétaire.*

MM.
Charles CRÉMIEUX.
Frank DE MORSIER.
A. LE FORT.

MM.
Max PERROT.
Emile NAVILLE.
Agénor BOISSIER.

…eur.
r.
…ité.
s départen
…ie
…esseurs
études

PERRELET, pasteur.
E. BROCHER, pasteur.
COULIN, pasteur.

C. GALOPIN, Dr ès-sciences.

(*Suite à la 3me page de la couvert*

SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE DE GENÈVE

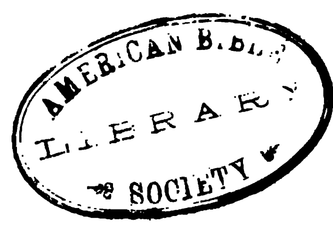
RÉCITS ET SOUVENIRS

DE

QUELQUES-UNS DE SES OUVRIERS

Publié à l'occasion de son jubilé cinquantenaire

1831 – 1881



GENÈVE
Chez E. BEROUD & Cie, libraires
et au BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE
1882

GENÈVE. IMPR. MAURICE RICHTER, RUE DES PÂQUIS, 8.

PRÉFACE

A l'occasion du jubilé cinquantenaire de la Société évangélique de Genève, un ami de cette Société a fait les frais du présent volume. Il a pensé qu'il y aurait intérêt, avant qu'ils eussent disparu de ce monde, d'entendre les vétérans de l'œuvre d'évangélisation en France, raconter leurs travaux, leurs difficultés, mais aussi les succès dont Dieu a bien voulu couronner leurs efforts. La voix de l'un d'eux, du vénéré F. Vernier, ne pouvait plus être entendue, mais son fils Élie, activement occupé lui-même aux travaux de la mission intérieure, a pu, d'après le journal de son père, retracer le ministère si rempli de *l'apôtre de la Drôme.* En comparant le passé au présent, l'état de la France en 1830 à la France d'au-

jourd'hui, on se sentira pressé de bénir Dieu de ce qu'il a déjà fait pour ce grand pays; on se sentira encouragé surtout à poursuivre le travail commencé, comptant pour l'avenir sur le même secours et sur les mêmes bénédictions. La lecture de ces pages, sans prétention, ne saurait manquer d'être en édification à plusieurs. Nous les recommandons surtout aux étudiants en théologie et aux jeunes évangélistes qui trouveront dans les méthodes diverses employées par leurs devanciers de précieuses directions. Ces cinquante années d'expériences dans le champ du Seigneur, ne sauraient demeurer vaines. Puisse la Société évangélique de Genève en profiter pour la gloire de Dieu! Puisse-t-elle, soutenue par les amis du règne de Christ, étendre son champ de travail et recueillir de nouvelles gerbes!

Genève, juillet 1882.

La Société évangélique de Genève a pour but l'avancement du règne de Dieu. Elle y travaille en se rattachant aux doctrines apostoliques, telles qu'elles ont été remises en lumière par les Réformateurs du XVIe siècle. (Art. 1er de son règlement).

Ayant vu successivement disparaître ses pieux et vénérés Fondateurs, la Société croit devoir, en entrant dans le second demi-siècle de son existence, rappeler d'une manière plus explicite encore, les principes essentiels qui ont été à la fois sa raison d'être et la base de sa formation. Elle entend par là témoigner de nouveau et solennellement devant le monde chrétien du prix qu'elle attache à la « saine doctrine », ainsi que de la ferme résolution où elle est de persévérer, sous le regard de Dieu et dans un esprit de prière, à en répandre la connaissance bénie par le moyen des agents — colporteurs, évangélistes, pasteurs, professeurs et membres de ses divers Comités — qu'elle a associés ou qu'elle associera à ses travaux.

Exposé de principes

appuyé du témoignage de la Parole révélée de Dieu, seule autorité infaillible en matière de foi (en se référant aux textes originaux des saintes Ecritures).

La Société évangélique professe :

I. La foi au Dieu personnel et vivant qui a créé les cieux et la terre, et fait l'homme à son image.

Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. (Gen. 1, 1.)
Dieu créa l'homme à son image. (Gen. 1, 27.)

II. La déchéance de l'homme, son assujettissement au péché et, par le péché, à la condamnation.

Il n'y a pas de juste, pas même un seul. (Rom. III, 10.)
Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. (Rom. III, 23.)
Le salaire du péché, c'est la mort. (Rom. VI, 23.)
Ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement. (Jean V, 29.)

III. La compassion et l'amour incompréhensibles de Dieu manifestés aux pécheurs, et son salut gratuitement offert à tous en Jésus-Christ.

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. (Jean III, 16.)

IV. La foi en Jésus-Christ comme Fils de l'homme et Fils de Dieu, c'est-à-dire véritablement homme et véritablement Dieu.

Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. (Jean I, 1.)
La Parole a été faite chair. (Jean I, 14.)
Il a été tenté comme nous en toutes choses, «mais» sans péché. (Hébr. IV, 15.)
Celui qui m'a vu a vu le Père. (Jean XIV, 9.)
Le Père et moi, nous ne sommes qu'un. (Jean X, 30.)
Il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, savoir Jésus-Christ homme. (1 Tim. II, 5.)

V. Le rachat du pécheur par le sang de Jésus-Christ « livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. »

Ce n'est pas par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ, que l'homme est justifié. (Gal. II, 16.)
Quiconque croit en Lui, reçoit par son nom la rémission des péchés. (Act. X, 43.)

Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. (1 Pierre II, 24.)

..... Etant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ, que Dieu a destiné à être une victime propitiatoire par la foi en son sang..... (Rom. III, 24, 25.)

VI. La régénération du croyant par le Saint-Esprit et l'obligation où il est désormais de « rechercher la sanctification » et de s'appliquer à la pratique des bonnes œuvres.

Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. (Jean III, 3.)

Vous avez été sanctifiés... au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu. (1 Cor. VI, 11.)

Nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres... (Eph. II, 10.)

Nous sommes ouvriers avec Dieu. (1 Cor. III, 9.)

Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses vieilles sont passées ; toutes choses sont devenues nouvelles. (2 Cor. V, 17.)

VII. En résumé, le salut *don* et *œuvre* de la grâce tout ensemble : don fait au pécheur croyant et œuvre accomplie dans son cœur, selon le bon plaisir de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, auquel soit la gloire dans tous les siècles. Amen.

Le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur. (Rom. VI, 23.)

... Ceux qu'il a appelés, il les as aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. (Rom. VIII, 30.)

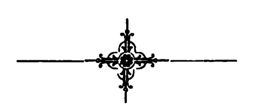
Quand Christ, notre vie, paraîtra, alors vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire. (Col. III, 4.)

Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. (Jean VI, 44.)

C'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. (Phil. II, 13.)

Neutralité ecclésiastique.

La Société évangélique tient à déclarer qu'elle maintient ce principe, posé par ses Fondateurs dans les termes qui suivent: « Cette institution ne prétend se lier à aucune des formes particulières de l'Eglise chrétienne. Constituée sur les bases les plus larges, elle tend la main à toutes les Eglises. » — Puis, en ce qui concerne plus spécialement l'École de théologie dont ils annonçaient la fondation, ils s'exprimaient ainsi: « Si l'Ecole désire se rendre utile à toutes les Eglises qui ont conservé les fondements de la foi, et qui demandent des pasteurs selon le cœur de Dieu, elle n'est point elle-même une Eglise. Et comme elle n'a pour but que de préparer des jeunes hommes à la prédication de l'Évangile de Christ, ses élèves, au terme de leurs études, seront tous également libres d'aller demander l'imposition des mains à l'Eglise qui satisfera le mieux leurs convictions et leurs besoins. » (Lettre-circulaire du 10 septembre 1831.)



FÉLIX NEFF

ET

J.-F. VERNIER

OU

les deux pionniers du réveil en Dauphiné

DE

1821—1871.





La Société évangélique de Genève célèbre cette année le 50me anniversaire de sa fondation.

Il est naturel, il est bon qu'à cette occasion solennelle les chrétiens qui la dirigent et ceux qui la soutiennent de leurs prières et de leurs dons, jettent un coup d'œil rétrospectif sur le chemin parcouru, sur l'œuvre accomplie depuis 50 années ; qu'ils se recueillent en la présence du maître de la moisson afin de le bénir de ce qui a été fait pour le salut éternel d'âmes immortelles et de le supplier humblement de leur accorder un nouveau baptême d'Esprit et de feu.

La Société évangélique de Genève, fondée dans le but spécial d'évangéliser la France, a travaillé et travaille encore dans plusieurs provinces et départements de ce grand pays. Parmi ces provinces il en est une, le Dauphiné, où elle a dépensé pendant longtemps une grande partie de son activité et où elle a depuis quelques années supprimé ou à peu près tous ses postes. Hâtons-nous de dire à la gloire de Dieu, qu'un

tel fait ne peut nullement être attribué à l'insuccès de l'œuvre entreprise, mais bien plutôt à sa réussite.

Oui, on peut l'affirmer, le Seigneur s'est servi particulièrement de la Société évangélique de Genève pour accomplir en Dauphiné et surtout dans le département de la Drôme une œuvre admirable dont les effets se prolongeront jusqu'à la fin des siècles; des âmes en grand nombre ont été converties au Dieu vivant; des églises ont été réveillées; des serviteurs de Christ, pasteurs de ces églises, y prêchent fidèlement l'Évangile. Il y a dans ces contrées bénies, où s'est manifesté à plusieurs reprises la présence du Seigneur, un foyer de lumière et de vie que les efforts de l'ennemi ne réussiront pas à éteindre. Voilà pourquoi une Société qui s'est acquis d'impérissables titres à la reconnaissance de ces églises, est heureuse maintenant de pouvoir porter ailleurs le flambeau de la divine Parole, se souvenant que le champ c'est le monde.

Qu'il soit permis à un enfant de la Drôme, fils spirituel de la Société évangélique de Genève, de lui offrir, à l'occasion de son 50me adversaire, le fruit d'un joyeux labeur: une humble étude sur l'origine et le développement de son œuvre en Dauphiné. (*)

(*) Bien que notre cadre restreint ne nous permette pas de parler en détail de l'œuvre accomplie en Dauphiné par plusieurs de nos chers frères des églises nationales, méthodistes, libres, et même par plusieurs ouvriers de la Société évangélique de Genève, nous nous réjouissons cependant avec eux tous de leurs succès et nous en bénissons le Seigneur.

Puisse cette étude, par la bénédiction du Seigneur, causer de la joie à nos honorés frères de Genève; puisse-t-elle les encourager à travailler plus que jamais à l'évangélisation de la France; puisse-t-elle aussi en faisant revivre en nos cœurs de pieux souvenirs, nous porter à chercher en Dieu le feu sacré dont nous avons à l'heure présente le plus urgent besoin!

Quand le Seigneur veut opérer une œuvre importante pour le salut des âmes, il prépare ses ouvriers dans le silence; il les choisit et il les envoie, il aime à se servir de faibles instruments. A un moment donné, il les fait sortir de l'obscurité et il accomplit par eux de grandes choses. Ces réflexions s'imposent à l'esprit lorsqu'en étudiant l'origine du réveil religieux dans le Dauphiné, on voit de quels hommes Dieu s'est servi pour le produire. A l'aube de ce jour que le Seigneur a fait luire sur notre région, parurent, entr'autres, deux hommes de Dieu d'une énergie peu commune et qu'on a appelé les pionniers, les vétérans de l'œuvre: c'étaient *Félix Neff* et *J.-F. Vernier.*

Qui étaient-ils et d'où venaient-ils?

FÉLIX NEFF

était Genevois et naquit en 1798. Son père, disciple de J.-J. Rousseau et de Voltaire, mourut prématurément. Sa mère, au cœur tendre, mais sans piété, ne

put lui montrer la voie du salut, elle l'apprit plus tard elle-même de son bien-aimé fils.

Félix Neff eut dès son enfance une tournure sérieuse d'esprit. Les écrits de J.-J. Rousseau qu'il lut avec avidité ne paraissent lui avoir fait que du bien. Sa première communion, sans être le point de départ d'une vie renouvelée fut cependant pour lui un solennel événement. Il n'aimait pas les plaisirs mondains. « Croyez-vous qu'on ne s'amuse pas au théâtre?», lui demanda quelqu'un. — « Je crois qu'on s'y amuse trop », répondit-il.

Il était travaillé et chargé dans son âme, et bien des fois il s'écria : « O Dieu, qui que tu sois, enseigne-moi ta vérité ; manifeste-toi à mon cœur ! »

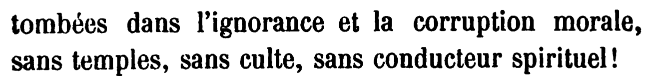
A l'âge de 17 ans il se fit soldat dans l'armée suisse ; bientôt il fut sergent. Mais la carrière militaire ne put lui donner la paix. Un traité religieux, intitulé : *Le miel découlant du rocher,* tomba entre ses mains, et Dieu s'en servit pour l'amener à Christ. C'était en 1818. Rentré à Genève, il se joignit avec enthousiasme à la phalange de chrétiens d'élite que les prédications de l'Ecossais Robert Haldane y avait fait surgir : véritable armée du salut qui se préparait à envahir la France.

Sur l'appel du digne pasteur de Grenoble, M. César Bonifas que l'on pourrait appeler l'intermédiaire du Réveil entre Genève et le Dauphiné, Félix Neff, rempli du Saint-Esprit et dévoré par l'amour des pécheurs per-

dus, se rend à Grenoble. Il avait 23 ans. Il sentit bientôt que ce n'était pas à Grenoble même que le Seigneur l'appelait à travailler avec succès. Il se rendit à *Mens*, petite ville située au fond d'une magnifique vallée et entourée de toutes parts de hautes montagnes aux blancs sommets. C'est là, dans cette petite vallée du *Trièves*, refuge de milliers de protestants persécutés qu'il plut au Seigneur de bénir les travaux de son fidèle serviteur Neff. Pasteurs et troupeaux dormaient, hélas ! d'un sommeil de mort. Mais aux accents de sa parole enflammée, ils ne tardèrent pas à se réveiller. Neff était revêtu de la vertu d'en haut, et quand il parlait de la colère à venir et du salut éternel, les cœurs endurcis se fondaient et les larmes coulaient en abondance. Toutes les classes de le société protestante de Mens participèrent au Réveil ; mais il fut surtout remarquable chez la jeunesse. Bien des jeunes filles de 8 à 12 ans donnèrent leurs cœurs à Jésus-Christ et devinrent dans la suite de fidèles servantes. Des écoles bibliques furent organisées, une bibliothèque fut fondée pour l'édification de l'Église.

Une lutte pénible mais inévitable s'ensuivit entre la vérité et l'erreur, entre les ténèbres et la lumière. L'un des pasteurs de Mens, unitaire de doctrine, poussé par la jalousie et la haine de la vérité, dénonça du haut de la chaire Neff, le traitant de Genevois mystique et hypocrite ! L'auditoire tout entier se leva pour pro-

tester contre une telle imputation. Le Consistoire se réunit et vote un blâme énergique contre le pasteur unitaire. Ce dernier assiste à la séance et fond en larmes, en disant qu'il avait été poussé à cet acte blâmable par des méchants. Hélas ! le méchant, c'était lui. Son repentir, en effet, fut de courte durée. Pour se débarrasser de Neff, il l'accuse devant l'autorité civile de troubler l'Église et de monter en chaire bien qu'étranger et non consacré. Neff résolut de se mettre en règle sous ce rapport. Comme il lui eût été impossible, à cette époque, de réunir en France 7 pasteurs évangéliques disposés à lui accorder l'imposition des mains, il brave les fatigues d'un long voyage, part pour Londres où il est consacré par 9 pasteurs indépendants. Il sollicite ensuite du gouvernement français sa naturalisation, en vue de remplir un ministère régulier. Mais le Seigneur ne permit pas la réussite de ce projet. Neff ne perd pas courage, et le cœur toujours pénétré du sentiment de l'amour de Dieu et du salut éternel des âmes, sans oublier ses amis de Mens, il devient, d'une manière spéciale, le missionnaire et le pasteur des plus déshérités de tous les protestants de France, disséminés dans de rustiques chalets des vallées de Freyssinières et d'Arvieux. Là, sur les hauteurs des Alpes, près des glaciers et des neiges éternelles, il pourra travailler en paix. Mais quelle œuvre ardue, parmi de pauvres populations absolument délaissées,



tombées dans l'ignorance et la corruption morale, sans temples, sans culte, sans conducteur spirituel!

Si ces pauvres Alpins avaient consenti à se faire catholiques, l'Église du pape qui n'avait pu exterminer complètement leurs ancêtres vaudois, était toute prête à les attirer maintenant par la douceur. Une chapelle avait été bâtie dans ce but à Dormillouse et pendant 25 ans, un prêtre romain avait célébré la messe tous les jours au milieu d'eux. Mais pas un ne s'était laissé séduire par ce culte. Le prêtre découragé, abandonna sa chapelle et son presbytère. Neff, à son arrivée, n'eut qu'à en prendre possession. Pauvres brebis perdues de Dormillouse, des Viollins, des Ribes, de Palons, d'Arvieux, de la Chalpe, de Brunissard, de Pierre-Grosse, de Fougillarde, de Saint-Veran et autres villages! Il ne fallait rien moins qu'un Neff, pour s'établir au milieu de vous, partager votre extrême misère, s'ensevelir dans les neiges, vivre avec vous et vos bestiaux, dans vos étables, afin de vous instruire et de vous conduire à Christ, c'est-à-dire au bonheur éternel!

« L'œuvre d'un évangéliste dans les Alpes, écrivait Neff en 1825, ressemble beaucoup à celle d'un missionnaire chez les sauvages; car le peu de civilisation, qu'on trouve dans ces lieux est plutôt un obstacle qu'un secours. De toutes les vallées que je visite, celle de Freyssinières est sous ce rapport la plus reculée;

il y faut tout créer : architecture, agriculture, instruction, tout y est dans la première enfance. Beaucoup de maisons sont sans cheminées et presque sans fenêtres. Toute la famille, pendant les sept mois de l'hiver, croupit dans le fumier de l'étable, qu'on ne nettoie qu'une fois par an. Leurs vêtements, leurs aliments, sont aussi grossiers et aussi malpropres que le logement. Le pain, qu'on ne cuit qu'une fois par année, est de seigle pur, grossièrement moulu et non tamisé. Si ce pain dur vient à manquer sur la fin de l'été, ou cuit des gâteaux sous la cendre, comme les Orientaux. Si quelqu'un tombe malade, on n'appelle point de médecin ; on ne sait lui faire ni bouillon ni tisane. Je leur ai vu donner, dans l'ardeur de la fièvre, du vin et de l'eau-de-vie. Heureux si le malade peut obtenir une cruche d'eau près de son grabat ! Les femmes y sont traitées avec dureté : comme chez les peuples encore barbares ; elles ne s'asseyent presque jamais ; elles s'agenouillent ou s'accroupissent où elles se trouvent, elles ne se mettent point à table et ne mangent point avec les hommes ; ceux-ci leur donnent quelques pièces de pain et de pitance par dessus l'épaule, sans se retourner ; elles reçoivent cette chétive portion en baisant la main et en faisant une profonde révérence. Les habitants de ces tristes hameaux étaient si sauvages à mon arrivée, qu'à la vue d'un étranger, fût-ce un paysan, ils se précipitaient

dans leurs chaumières comme des marmottes. Les jeunes gens surtout, les jeunes filles, étaient inabordables.

« Avec tout cela, ce peuple participait à la corruption générale, autant que sa pauvreté le lui permettait. Le jeu, la danse, les jurements les plus grossiers, les procès, les querelles s'y rencontraient comme partout ailleurs : et les papistes qui habitent la partie inférieure de la commune sont encore plus corrompus. »

La vue d'une si profonde misère, émut Neff de pitié jusqu'au fond de l'âme. Il comprit que cet état d'abjection était en grande partie le résultat de la fidélité de leurs ancêtres, refoulés par l'ardeur de la persécution dans cette affreuse gorge où il est à peine une maison qui soit à l'abri des éboulements de neiges et de rochers.

Dès son arrivée, Neff prit cette vallée en affection et ressentit un désir ardent d'être pour ce peuple un nouvel Oberlin. S'il eût pu se consacrer entièrement à cette seule vallée de Freyssinières dont l'étendue n'est que de 12 kilomètres, sa tâche eût été relativement facile, mais des centaines de protestants disséminés dans les vallées opposées d'Arvieux et du haut Queyras réclamaient également ses soins, en sorte que pendant son séjour de 3 ans dans les Hautes-Alpes, il ne put consacrer en moyenne qu'une semaine par mois aux 5 villages de Freyssinières. On a calculé que pour

visiter une seule fois les 14 villages des différentes vallées et en revenant le moins possible sur ses pas, il avait à faire, de Guillestre, pris comme point central, 60 lieues de chemin, sans compter ses courses fréquentes à *St-Laurent-du-Cros* qui est à 10 heures de marche de Dormillouse.

Neff a déclaré à son ami M. A. Bost, aux ouvrages duquel nous faisons de larges emprunts, que pendant 4 ans, il ne lui était pas arrivé de coucher cinq fois de suite dans le même lit. Si nous ajoutons à tout cela les privations de toutes sortes qu'il eut à endurer, les dangers innombrables qu'il encourut en traversant les cols près des neiges éternelles et des sentiers constamment bordés de précipices affreux, on peut dire qu'à la lettre, à l'exemple de son Maître, il donna sa vie pour son troupeau.

Neff possédait à un haut degré le talent de l'organisation. Il savait mettre tout le monde à l'œuvre, soit pour améliorer le sort matériel de ses paroissiens par la construction de canaux d'arrosage, de maisons d'école ou tels autres travaux, soit pour former des aides qui le remplaçaient de leur mieux pendant ses fréquentes absences. Il pourvoyait à tout et l'on peut affirmer qu'il fit des prodiges.

Il sait maintenant ce que c'est que le repos du ciel, mais il n'a pas su, il n'a pas pu, il n'a pas voulu se reposer sur la terre. « Nous l'avons vu, disait un de

ses disciples, 12 ans après son délogement, revenir des hautes vallées, rendu de fatigue, se coucher sur un lit, et là étendu, se remettre à chanter des cantiques pour nous les apprendre . . . Nous le vîmes un jour se mettre en chemin pour se rendre à Guillestre, par une neige qui nous faisait peur à tous, mais rien ne put le retenir. On ne put pas seulement lui donner un guide pour l'accompagner : « c'eût été complètement inutile et faire deux malheureux au lieu d'un. » « Quand il pleuvrait des meules de moulin, disait-il, faut que j'aille. » — Sainte témérité d'un berger qui veut à tout prix sauver sa brebis perdue.

Notre ardent missionnaire dut pendant bien des mois semer avec larmes avant de recueillir des fruits réels dans un sol doublement ingrat. Il avait à faire à des gens qui ne comprenaient guère ses discours, quelque simples et clairs qu'ils fussent. La plupart savaient un peu lire, mais, outre qu'ils n'avaient presque pas de livres, on sentait à leur ton de voix qu'ils lisaient sans comprendre grand'chose. Heureusement, ils possédaient en Neff une lettre vivante de Christ, à la portée des plus ignorants. D'emblée ils purent dire : « Neff nous aime ! » Plus tard ils s'écrièrent : « Dieu nous aime ! Christ nous aime ! »

Écoutons Neff lui-même faire la description du Réveil qui éclata à Freyssinières en avril 1825.

« Le lieu aride se réjouit et le désert fleurit comme la rose ! Ces pauvres montagnards avaient manifesté un grand zèle pour la construction d'une école ; ils avaient reçu avec empressement les sermons de Nardin ; ils fréquentaient assidûment les services publics et particuliers. J'ajouterai que depuis longtemps tout divertissement profane avait disparu de chez eux et que l'amélioration de leurs mœurs était remarquée de leurs voisins. Tout cela cependant n'était pas encore la vie ; les os s'étaient rapprochés à la voix de l'homme ; ils s'étaient recouverts de chair et de peau ; mais l'Esprit n'y était point. Aujourd'hui, grâces en soient rendues au Seigneur, l'Esprit souffle sur eux des quatre vents ; et s'il continue, la foi des anciens Vaudois revivra dans leur postérité !

« Jusqu'à la fin de février, je n'avais encore remarqué de réveil que chez cinq ou six personnes ; mais à cette époque, il s'en manifesta chez plusieurs autres, aux *Mensals* surtout où les deux frères B. tenaient de petites réunions ; là j'ai vu plusieurs fois mes catéchumènes répandre des larmes.

« Ainsi, l'Éternel a voulu commencer son œuvre par ce hameau, le moins civilisé et le plus misérable du pays, et appeler ainsi encore une fois les premiers ceux qui paraissaient être les derniers.

« A *Dormillouse*, où l'on respire un air pur et où en conséquence on est plus dispos de corps et d'esprit,

je ne voyais rien de semblable; les catéchumènes, comme les autres, paraissaient aussi morts qu'ils étaient instruits. Affligé de l'état de cette jeunesse, j'essayai un soir, c'était le 8 mars, de leur faire sentir combien ils étaient peu préparés à faire, à la Pâque prochaine, leur première communion. Je leur parlai ouvertement; et donnant un libre cours à l'amertume dont j'étais rempli, je leur reprochai, dans les termes les plus forts, leur endurcissement et leur légèreté; leur témoignant combien j'étais navré de voir que toutes mes peines n'aboutissaient qu'à centupler leur condamnation. Je ne sais plus tout ce que je leur dis, mais mon discours fut attérant, ainsi que la prière qui le suivit, après laquelle on resta encore longtemps prosterné. Je me levai et allai m'asseoir près du feu, n'ayant plus rien à leur dire; le plus grand silence régnait dans l'étable; personne ne bougea pendant un grand quart d'heure; puis chacun se retira sans rien dire.

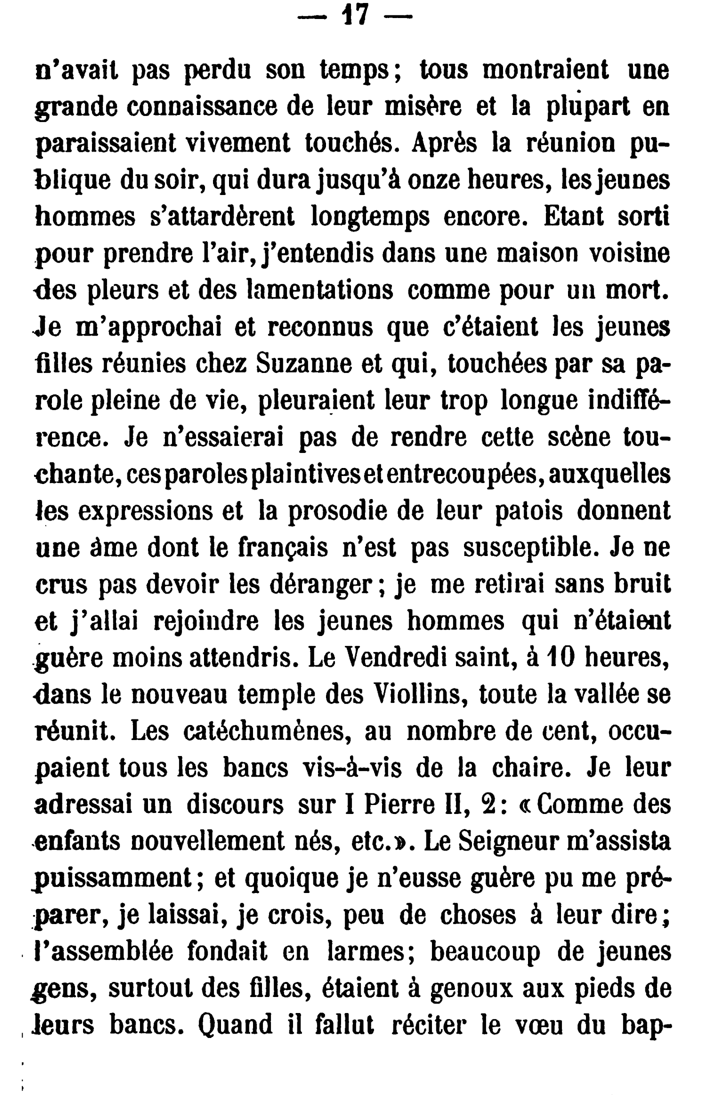
« Quelques jeunes hommes vinrent alors vers moi à la cuisine. Je leur parlai sur le même ton; ils paraissaient touchés pour la première fois et se condamnaient fortement eux-mêmes. Cette sévérité produisit une profonde impression que notre sœur Baridon eut grand soin d'entretenir dans le temps qui suivit, en réunissant les jeunes filles presque tous les jours.

« En redescendant la vallée, je tins des réunions dans tous les villages et partout je remarquai beau-

coup de mouvement dans les esprits. Je recommandai aux trois frères qu'on connaît déjà de redoubler d'activité pendant mon absence. »

Cette absence dura trois semaines, pendant lesquelles Neff prêcha dans les autres vallées. On se rendit en foule aux divers services, « mais, ajoute Neff, je ne voyais que des yeux secs et des cœurs glacés ; je ne pus m'empêcher de leur en témoigner mon indignation et de leur dénoncer le jugement terrible qu'ils se préparent en fermant ainsi leurs cœurs à la voix suppliante du bon berger.

« Je quittai ce triste lieu (Arvieux) le cœur serré et me hâtai de retourner à Freyssinières où l'Éternel m'avait préparé plus de joie . . . Dès le premier hameau, je trouvai des âmes vivement touchées, et plus j'avançais, plus la scène devenait intéressante. Tous les visages paraissaient changés ; j'étais reçu partout avec de vives démonstrations de joie, quoique je ne fusse absent que depuis vingt jours. A cette joie cependant succédaient bientôt les larmes. Les cœurs étaient oppressés par le sentiment du péché, et ne répondaient souvent à mes questions que par des soupirs. Il fallait m'arrêter partout ; et je restai presque trois jours pour arriver à Dormillouse. Le jeudi saint, jour de mon arrivée, après le service, je fis l'examen des catéchumènes, chaque sexe à part. Je pus m'assurer qu'en effet le Seigneur avait travaillé et que Suzanne Baridon



n'avait pas perdu son temps; tous montraient une grande connaissance de leur misère et la plupart en paraissaient vivement touchés. Après la réunion publique du soir, qui dura jusqu'à onze heures, les jeunes hommes s'attardèrent longtemps encore. Etant sorti pour prendre l'air, j'entendis dans une maison voisine des pleurs et des lamentations comme pour un mort. Je m'approchai et reconnus que c'étaient les jeunes filles réunies chez Suzanne et qui, touchées par sa parole pleine de vie, pleuraient leur trop longue indifférence. Je n'essaierai pas de rendre cette scène touchante, ces paroles plaintives et entrecoupées, auxquelles les expressions et la prosodie de leur patois donnent une âme dont le français n'est pas susceptible. Je ne crus pas devoir les déranger; je me retirai sans bruit et j'allai rejoindre les jeunes hommes qui n'étaient guère moins attendris. Le Vendredi saint, à 10 heures, dans le nouveau temple des Viollins, toute la vallée se réunit. Les catéchumènes, au nombre de cent, occupaient tous les bancs vis-à-vis de la chaire. Je leur adressai un discours sur I Pierre II, 2: « Comme des enfants nouvellement nés, etc.». Le Seigneur m'assista puissamment; et quoique je n'eusse guère pu me préparer, je laissai, je crois, peu de choses à leur dire; l'assemblée fondait en larmes; beaucoup de jeunes gens, surtout des filles, étaient à genoux aux pieds de leurs bancs. Quand il fallut réciter le vœu du bap-

tème, je n'en trouvai aucun qui pût aller jusqu'au bout. Les sanglots étouffaient leurs voix; je fus obligé de le réciter pour eux. Puis, élevant les mains pendant que tous étaient prosternés, j'invoquai sur eux la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Après le service, la plupart restèrent à genoux sans paraître s'apercevoir qu'il était fini; d'autres allèrent se réunir en petites troupes pour pleurer et prier ensemble.

« Au second service, l'émotion fut plus grande encore; peu de personnes pouvaient chanter, deux de nos chantres surtout ne firent que verser des larmes. M. Baridon fils me dit en sortant: « Que ce service est touchant! Quel beau discours pourrait le remplacer? » Les samedi, dimanche et lundi furent encore des jours de fête. La communion de Pâques fut une scène des plus émouvantes. Avant et après les services publics on voyait tous les jeunes gens réunis en divers groupes auprès des blocs de granit dont le pays est couvert... s'édifiant les uns les autres.

« Frappé! étonné de ce réveil subit, j'avais peine à me reconnaître. Les rochers, les cascades, les glaces même, tout me semblait animé et m'offrait un aspect moins sévère. Ce pays sauvage me devenait agréable et cher, dès qu'il était la demeure de mes frères (Ps. CXXII)! . . . N'oublions pas, toute fois, qu'il y a plus de fleurs au printemps que de fruits en automne



et qu'au moment d'un réveil, bien des âmes, entraînées par le mouvement général, paraissent animées sans l'être effectivement, comme un caillou au milieu d'un brasier serait pris pour un charbon vif.

« Mais quoi qu'il en soit, c'est ici une œuvre de l'Éternel. Lui seul connaît ceux qui sont siens et il saura les manifester. A lui seul soient louange et gloire par Jésus-Christ aux siècles des siècles ! Amen. »

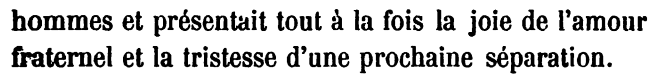
Neff se trouvait ainsi richement récompensé de ses durs labeurs. Il pouvait dire en réalité et à la gloire de Dieu : *je n'ai pas travaillé en vain.*

Mais constamment pénétré de ce sentiment que le temps est court et que le chrétien n'a pas à s'endormir, même sur de grands succès, on le voit, après une fructueuse visite à sa chère église de *St-Laurent-du-Cros* (Champsaur), organiser une Société biblique à Freyssinières. On fit le recensement des Bibles et Nouveaux Testaments. On trouva une douzaine de Bibles et peu de Nouveaux Testaments, encore étaient-ils d'édition catholique et en fort mauvais état. — Grâce aux efforts de Neff, la Parole sainte se trouva bientôt dans toutes les maisons. Il s'agissait aussi d'élever le niveau intellectuel des habitants, et de former des ouvriers. A cet effet, Neff fonda, cette même année, une sorte d'école normale avec 25 élèves recrutés des diverses parties de sa grande paroisse. Ferdinand Martin de St-Laurent-du-Cros en fut le sous-directeur. La

journée d'étude était partagée en trois classes: la 1re, de l'aurore à 11 heures; la 2me, de midi à la nuit, et la 3me depuis souper jusqu'à 10 ou 11 heures du soir. La lecture, l'écriture, prenaient une grande partie du temps; la géographie et le chant sacré servaient de récréation. La plupart des adultes assistaient à ces leçons, tandis que les enfants avaient leur instituteur particulier.

Neff profita de cette année pour donner un peu d'éducation aux jeunes filles du village. Pas une ne savait écrire et peu lisaient couramment. Il les réunissait le soir dans la salle d'école des jeunes enfants et les instruisait de concert avec le régent. Les progrès des jeunes gens furent très variés selon les individus. Douze d'entr'eux, cependant, furent rendus capables, dès l'année suivante, de s'acquitter des fonctions d'instituteurs de campagne, et tous purent, dans des sphères diverses, répandre autour d'eux la bonne odeur de Christ.

« Leur départ, écrivait Neff à un bienfaiteur de cette école, a fait à Dormillouse un vide vivement senti par les habitants qui s'étaient attachés à eux comme à leurs frères ou à leurs enfants. La veille de leur départ, les jeunes hommes du village nous donnèrent un souper composé principalement de leur chasse, c'est-à-dire de chamois et de marmottes salées. Ce repas tout à fait champêtre réunissait environ 30 jeunes



hommes et présentait tout à la fois la joie de l'amour fraternel et la tristesse d'une prochaine séparation.

« Sur la fin du repas, quelqu'un dit : « Voilà une belle société de jeunes gens, mais il n'est pas probable que nous nous retrouvions tous ensemble. » Je pris ces paroles pour texte et leur rappelai que nous pouvions tous nous revoir dans le royaume du ciel si nous persévérions à suivre Jésus-Christ. Ils étaient fort touchés. L'étable où nous étions était remplie de monde ; tous pleuraient et, après la prière, gardèrent pendant longtemps un profond silence. Le lendemain, chacun prit la route de sa vallée, laissant à Dormillouse des regrets et des souvenirs précieux. »

Hélas ! l'heure du départ de Neff lui-même allait bientôt sonner. Endurci au travail et peu habitué aux aises de la vie, il avait pu pendant près de 8 années faire l'œuvre d'un . . . ou plutôt de 10 évangélistes, et endurer les travaux comme un bon soldat de Jésus-Christ. Mais vers le milieu de 1826, il sentit son estomac s'affaiblir graduellement par l'usage constant d'aliments grossiers, par l'irrégularité de son régime et peut-être aussi à cause de la malpropreté des ustensiles en cuivre, seuls usités dans ces contrées.

Malgré ces fâcheux symptômes, il organisa pour l'automne et l'hiver une nouvelle école de vingt élèves, dont 10 de Dormillouse même, avec l'aide de l'excel-

lent Jean Rostan qui avait fait partie de la première volée. Son état s'aggrava considérablement. Après avoir congédié, en mars, ses élèves, il partit pour le Queyras où il fut retenu par une foulure au genou, contractée en traversant les débris d'une énorme avalanche. Pendant ce séjour forcé, ses douleurs d'estomac augmentèrent au point de ne pouvoir supporter aucun aliment. Un soir qu'il était particulièrement souffrant, les paysans, pensant qu'il allait mourir, entouraient son lit en pleurant. Il profita de leur émotion pour leur parler de leurs âmes et du peu de progrès qu'ils avaient fait jusqu'alors. — Neff raconte son départ d'Arvieux en ces termes: « Quoique la commune d'Arvieux fut celle où j'avais rencontré le plus de résistance et d'incrédulité, je ne la quittai pas sans regret; j'y laissai plusieurs âmes dans une situation aussi pénible qu'intéressante. Profondément convaincues de péché, accablées sous le fardeau de leur misère, elles refusaient de croire à la bonne Nouvelle et semblaient ne pas vouloir s'approcher de Jésus pour avoir la vie. L'une d'elles était dans ce triste état depuis 3 ans ; une autre depuis deux ans; d'autres depuis plusieurs mois. En vain leur avais-je annoncé toutes les richesses de la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ, leur présentant les vérités du salut sous toutes ses faces, je les voyais languir dans la tristesse et l'angoisse sans pouvoir leur donner aucune consolation

efficace. Mon départ achevait de les décourager et je les laissai presque dans le désespoir.»

Le 27 avril 1826, Neff quitte Arvieux, à dos de mulet, accompagné de Jean Rostan et du père Philippe des Moulins, chef d'une ancienne famille catholique, amenée par lui à la connaissance du Sauveur. Après une lieue de chemin, ils rencontrent 4 jeunes hommes de Dormillouse qui venaient s'informer de sa santé. Ils avaient déjà marché pendant 9 heures. Deux jours après, le temple des Viollins se remplit de tous les habitants de la vallée pour entendre une dernière fois leur pasteur bien-aimé. Il leur parle sur Actes XX, 20—32. Il put se faire l'application littérale de ce passage: *Veillez, vous souvenant que, pendant 3 ans, je n'ai cessé d'avertir chacun de vous avec larmes.* Inutile de dire l'émotion de ses chers paroissiens. Cependant en prenant congé d'eux, il remarqua avec joie que les âmes qui étaient le mieux affermies se joignaient à lui pour faire sentir aux plus découragés que Jésus, le seul bon Berger, ne nous quitte jamais, *que les évangélistes ne sont tous que des Jean-Baptiste, dont la mission est en quelque sorte accomplie, dès qu'ils nous ont montré l'Agneau de Dieu, et qu'ils doivent diminuer à raison de l'accroissement que Jésus prend dans les cœurs.* « Si vous fussiez toujours demeuré auprès des premiers à qui vous avez été envoyé, lui disait-on, nous serions encore dans les ténèbres, il

est juste qu'une autre contrée entende maintenant la bonne Parole. Puisse le Seigneur vous accompagner et bénir partout vos travaux ! »

Neff descendit pour toujours de son cher Freyssinières. Après avoir prêché à Champcellas, où plusieurs catholiques se convertirent, et à *Vars,* il prit congé de Jean Rostan, qui devint plus tard un pasteur méthodiste zélé, le priant de continuer autant que possible son œuvre dans les diverses vallées, pendant le courant de l'été. Passant par Gap, le Champsaur, où il prêcha plusieurs fois, et la Mûre, Neff se rendit à *Mens,* où il espérait voir sa santé se rétablir. A son arrivée, il trouva le Triéves, son premier champ de travail, dans l'état le plus prospère quant au règne de Dieu. On peut dire que son attente fut dépassée.

Pendant son séjour dans les Hautes-Alpes, il n'avait pas cessé de porter sur son cœur l'œuvre de Mens, comme le prouvent les nombreuses lettres adressées à plusieurs de ses intimes amis. Neff n'était pas optimiste. Il redoutait tout autant les défections qu'il ne soupirait après des conversions véritables.

« Nous avons appris, écrivait-il en 1824 à ses frères de Mens, cette bonne Nouvelle. Plusieurs d'entre vous paraissent l'avoir reçue de bon cœur et avec joie. Cependant, j'entends dire qu'il y a du relâchement et de la tiédeur parmi vous, que vous négligez vos assemblées mutuelles, ou du moins que vous n'y apportez

pas un esprit attentif, ni un cœur bien disposé. D'où vient cela, chers amis ? Est-ce que Dieu n'est plus le même ? Est-ce que le Christ a changé à votre égard ? Son Évangile a-t-il perdu de sa beauté ? le salut de son prix et de son importance ? Nos âmes ne sont-elles plus immortelles ? N'y a-t-il plus de colère à venir, à éviter, de paradis et de grâce à obtenir ? N'avez-vous plus de cœur mondain et charnel à purifier, de vices à corriger, de péchés à combattre, de vertus à acquérir et à pratiquer ?

« Rien, mes bien-aimés, rien n'a changé que vous ; mais prenez-y garde ; le relâchement conduit au sommeil et le sommeil à la mort . . . O chers frères, veillez ! oui, veillez, car votre ennemi ne dort jamais, et la condamnation ne sommeille pas non plus . . . Mon cœur est avec vous, car je ne puis passer un seul instant sans penser à vous tous ; mais il s'afflige en pensant que vous avancez si peu dans la connaissance et dans la grâce de notre bon Sauveur. Prenez de nouveau courage, et qu'à l'avenir je n'aie plus qu'à vous féliciter et à bénir le Seigneur pour sa miséricorde envers vous. »

« Je désire bien aussi, écrit Neff, en février de la même année, qu'on ne se plaigne pas toujours, mais plutôt qu'on se réjouisse et qu'on glorifie le Seigneur, l'auteur de toutes grâces. Si le chrétien a de quoi gémir et s'abattre en considération de sa profonde mi-

sère, il a aussi, grâce à la miséricorde de son Dieu, de quoi chanter des hymnes de louange et de triomphe: il est roi et sacrificateur, il est enfant de Dieu, cohéritier de Christ, citoyen du ciel; il attend l'héritage incorruptible de gloire; il le possède d'avance par la foi; que dis-je, il est déjà assis dans les lieux célestes en Jésus-Christ.... Tâchez donc, soit vous, soit vos amis, de donner de vos âmes quelques bonnes nouvelles. »

Ces exhortations, ces encouragements portèrent leurs fruits, et Neff put écrire, après son dernier séjour à Mens, ces lignes:

« Un grand nombre d'âmes avaient été ajoutées au troupeau de Jésus et le zèle de ces nouveau-nés avait ranimé celui des anciens. La réunion des sœurs mariées, fondée à l'époque de la dédicace du temple de Mens, en automne 1826, s'était tellement accrue qu'on fut obligé d'en former deux, et la vie chrétienne s'y était développée au point qu'on y voyait souvent s'accomplir ce que dit St-Paul I. Cor. XIV, 24. 25. Plusieurs personnes jusque-là étrangères à l'alliance de Dieu, y avaient été réveillées et beaucoup d'autres affermies et sanctifiées. La plus grande liberté de cœur règne dans ces assemblées, où souvent la dame et sa fermière sont assises l'une à côté de l'autre et s'exhortent mutuellement, et où l'on parle plus souvent patois que français. Le christianisme expérimental est

pratique en est seul l'objet. Plusieurs autres réunions avaient été fondées parmi les jeunes gens et même parmi les enfants. Ces dernières sont présidées par quelqu'un de plus âgé; toutes les autres marchent à peu près sans autre conducteur que Celui qui a promis d'être en personne où deux ou trois sont assemblés en son nom. »

Il serait difficile de dépeindre la joie que Neff dut éprouver en voyant cette prospérité spirituelle de l'église de Mens, à la tête de laquelle se trouvaient maintenant deux pasteurs fidèles : MM. A. Blanc et Dumont. Il aurait vivement désiré prolonger son séjour dans ce cher pays. Mais Dieu en avait décidé autrement. Malgré son état de faiblesse physique, il put prêcher trois fois chaque dimanche jusqu'à son départ. Toute la journée il recevait des visites, des âmes nouvellement réveillées venaient lui raconter ce que Dieu avait fait pour elles et par elles ; d'autres, en plus grand nombre, venaient s'informer du chemin qui conduit « à la ville de refuge ». — On l'appelait de tous côtés. — Le dernier dimanche, il prêcha trois fois au temple et tint, en outre, 3 ou 4 réunions, en sorte qu'il ne prit pas un instant de repos, depuis le matin jusqu'à dix heures du soir. Le lendemain, 12 juin 1827, de très bonne heure, accompagné de plusieurs amis, il partit pour Genève. Un grand nombre s'étaient donné rendez-vous sur les bords de la route pour le voir encore une

fois. Arrivé à Genève chez sa chère mère, il ne vit pas ses forces revenir, et rien ne lui fut plus pénible que l'inaction forcée.

Le 11 juillet il écrivait à son ami Philippe d'Arvieux : « C'est pour la première fois que les forces me manquent pour remplir les fonctions de mon ministère depuis huit ans, rien ne pouvait m'humilier davantage, mais je m'y soumets, et je dois d'autant plus m'y soumettre que je suis digne d'être rejeté, non pas pour un temps, mais pour toujours de l'œuvre de Dieu. »

Si Neff se soumit, on peut dire que, dans ce cas, ce n'était pas joyeusement. Ne plus pouvoir prêcher Christ aux pécheurs ! n'est-ce pas là le plus grand sacrifice qui puisse être imposé à un évangéliste tel que Neff? — Aussi conserva-t-il jusqu'à la fin l'espoir de reprendre ses travaux ou plutôt il ne cessa pas de travailler; s'il ne pouvait plus prêcher, il pouvait écrire ou tout au moins dicter des lettres à ses amis du Dauphiné. « Mon esprit est souvent avec vous, écrivait-il, mon cœur, toujours ! »

Du 19 juin au 31 octobre 1828, Neff séjourna aux bains de Plombières, où il ne put s'empêcher d'organiser un service pour les baigneurs et d'où il écrivit plusieurs lettres à ses amis. Il en reçut aussi plusieurs qui durent le consoler profondément. — De Dormillouse, après son retour de Genève, le 6 mars 1829, P. Baridon lui répond en ces termes: « La réunion

était nombreuse et nous avons lu de nouveau votre aimable billet. Mais on voyait tout le monde étonné, les jeunes et les vieux, les larmes aux yeux, sachant que vous nous avez prodigué toutes vos forces et que si vous souffrez depuis si longtemps, c'est nous autres qui en sommes la cause. Oh! oui, c'est moi avec tous nos amis de Dormillouse qui avons été la cause de votre longue maladie. Si nous avions été plus prompts à croire en Dieu, vous n'auriez pas eu besoin de vous fatiguer tant dans les neiges, ni d'épuiser votre poitrine, mais nous étions aveugles et si endurcis dans nos vieilles habitudes! Ah! sans doute, vous avez eu bien des peines, vous avez poussé bien des soupirs pour tâcher de nous faire voir le précipice où nous étions! Oh! que de peine vous avez dû vous donner, cher ami, pour nous faire comprendre quelque chose concernant notre salut! Vous avez épuisé toutes les forces de votre corps et vous vous êtes oublié vous-même, comme notre doux Sauveur, pour nous autres; il vous a fallu trois ans pour nous faire connaître la voie qui conduit au bonheur éternel. Oh! que nous étions misérables, aveugles, condamnables de fuir Jésus, l'Ami des pécheurs qui se sont donnés à Lui, la source des eaux vives! —

M. Baridon, qui écrit au nom de toutes les familles de Dormillouse « sans exception », déclare à Neff qu'ils ont résolu de faire quelque chose pour lui manifester

leur affection: lui envoyer une députation de deux d'entr'eux, ou bien l'argent que nécessiterait un tel voyage; ils le prient de choisir et ajoutent: « Nous n'avons rien à vous refuser, car nous pouvons vous dire en sincérité de cœur que si notre sang vous était utile, nous vous le donnerions et nous ne ferions pas pour vous plus que vous avez fait pour nous. Que le Seigneur vous bénisse et vous donne la patience dans ces longs moments d'épreuve!... Votre récompense est dans le ciel; une couronne immortelle vous attend! » — Suivent vingt-neuf signatures.

Tout commentaire à une telle lettre serait superflu. Neff était à quatre semaines de sa mort quand il la reçut. Il fit répondre par son ami A. Bost « qu'il était trop heureux qu'il lui eût été donné non seulement de croire, mais aussi de souffrir quelque chose pour son Sauveur. Il serait trop faible pour recevoir leur députation; l'argent lui serait inutile; il les prie de l'employer à quelques objets d'édification pour eux-mêmes. Il les supplie de s'attacher sans réserve au Sauveur; il craint que parmi eux il y en ait qui aiment plus M. Neff que le Rédempteur, qui a quitté le ciel pour venir les racheter sur la croix. Chaque conversion qu'il apprendra lui causera plus de joie que toute autre chose. »

Par sa chère mère il leur fait dire ceci: « Continuez vos réunions, vos lectures pieuses et surtout la lec-

ture des sermons de Nardin. N'abandonnez pas vos Écoles du dimanche : elles forment les agneaux et elles fortifient les brebis. N'oubliez pas que vos âmes sont aussi chères à M. Neff que la sienne. Il vous prie encore de recevoir les frères qui iront vous visiter en les regardant comme des envoyés du Seigneur, conduits auprès de vous par l'amour qu'ils ont pour Lui. Encore un mot, chers amis, sur un objet qu'il a tant à cœur : — il vous crie encore du fond de son lit... Réunissez-vous le soir, édifiez-vous ensemble. »

Et Neff lui-même ajoute de sa propre main ces mots : « *Encore une fois adieu, mes amis de Dormillouse et de tout Freyssinières. De ma propre main pour la dernière fois ! au revoir au Ciel !* — Félix Neff. »

Peu de jours avant son délogement, soutenu par deux personnes, il traça de sa main au milieu d'une feuille blanche ses adieux à ses amis de Mens comme suit :

Adieu, cher ami André Blanc,
Antoine Blanc,
Tous les amis Pélissier que j'aime tendrement,
François Dumont et son épouse,
Aimé du Loix,
Émilie Bonnet, etc., etc.,
Alexandrine et leur mère,
Tous.... tous les frères et sœurs de Mens,
Adieu ! Adieu !

Je monte
Vers notre Père en pleine paix !
Victoire ! victoire ! victoire !
par Jésus-Christ ! Félix Neff.

Neff n'était âgé que de 31 ans, lorsqu'il plut à Dieu de le faire entrer dans le repos éternel des saints. Il s'y trouve maintenant réuni avec des centaines d'âmes rachetées, auxquelles il avait montré autrement que par des paroles l'Agneau de Dieu.

Que de pasteurs, d'évangélistes et d'autres chrétiens que l'exemple de Neff a enflammés et enflammera de zèle pour le service du Seigneur, car, quoique mort, il parle encore !

Depuis son délogement, les lieux qu'il a illustrés par ses travaux missionnaires ont été regardés comme une sorte de terre sacrée. De nombreux pélerins chrétiens, venus de tous pays, les ont visités et les visitent encore. Cette faveur a été accordée à celui qui trace ces lignes. Il a été heureux à plusieurs reprises d'évangéliser les descendants des disciples de Neff; ses disciples eux-mêmes devenant aussi rares que les soldats de Napoléon Ier. Les protestants de ces chères solitudes ont actuellement le privilège d'avoir plusieurs serviteurs de Dieu parmi eux. Il y a un pasteur à Freyssinières et plusieurs instituteurs ; un pasteur à Arvieux et des écoles ; enfin, un évangéliste à Pierre-Grosse.

L'église méthodiste a pendant plusieurs années entretenu des évangélistes à Arvieux. Les Sociétés de Protestants disseminés de Genève et de Lyon s'intéressent depuis plus longtemps à nos coreligionnaires de ces régions alpestres.

La Société évangélique de Genève n'a jamais, que nous sachions, fondé de poste dans les Hautes-Alpes et le Triéves. Mais ne pouvons-nous pas considérer Neff comme agent anticipé de cette Société, ou, pour parler plus exactement, comme l'un des promoteurs de cette Société, par sa qualité de Genevois, par son exemple et par ses succès? Au reste, des amis de Genève, qui, en 1831, furent membres fondateurs de la Société évangélique, l'aidèrent constamment dans l'accomplissement de sa tâche, de concert avec des chrétiens de Londres et de Paris. En outre, l'école de théologie de cette chère Société a fourni plusieurs pasteurs qui ont continué et continuent encore l'œuvre de Neff à Freyssinières, à St-Laurent-du-Cros et ailleurs.

Que faudrait-il maintenant à ces chers Alpins? Ce qu'il faudrait, hélas! à toutes nos églises: *un réveil!* la vie d'un Félix Neff! Un nouveau Neff surgira-t-il dans ces humbles vallées? Dieu le veuille! —

Le second pionnier du réveil en Dauphiné fut, après Neff,

JEAN-FRÉDÉRIC VERNIER,

que la Société de Genève a longtemps appelé *son vétéran*.

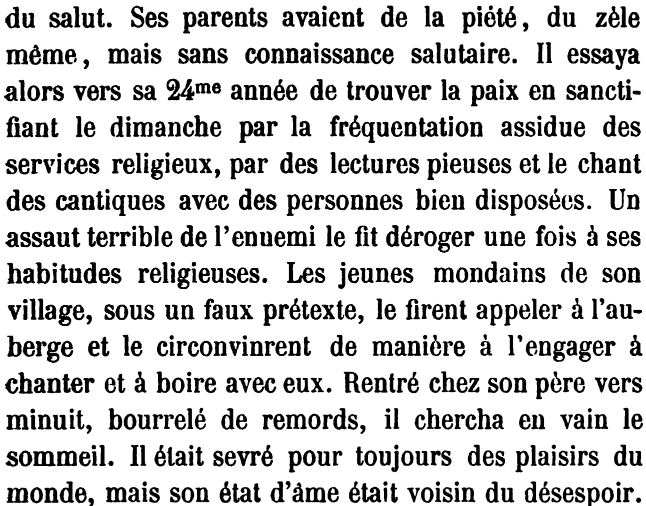
Le Seigneur lui a accordé une longue carrière.

Né en 1796, deux ans avant Neff, il a vécu jusqu'en 1871. Retracer les principaux traits de sa vie et de son

activité au service de Dieu, sera donner une idée assez exacte de l'origine et des progrès du réveil en Dauphiné et spécialement dans le département de la Drôme.

J.-F. Vernier naquit à Pierrefontaine (Doubs). La piété paraît avoir été héréditaire dans sa famille. Son grand'père, Pierre Vernier, fut ancien de l'Église de la confession d'Augsbourg et intime ami de *Nardin*, ce pieux pasteur de Blamont dont les sermons pleins de saveur évangélique ont fait et font encore le plus grand bien au sein de beaucoup d'églises. Son père, instituteur de profession, eut douze enfants, dont J.-Frédéric fut le onzième.

Il eut ses premières impressions religieuses à l'âge de six ans, un jour que le pasteur de Pierrefontaine prêchait sur les souffrances de Jésus-Christ. Sa première communion qui eut lieu à l'âge de 16 ans fut pour lui, comme pour beaucoup d'autres, l'entrée dans le monde. Mais chez lui, les prétendus plaisirs de la jeunesse furent constamment accompagnés de remords cuisants. Il avait la crainte de Dieu et il se disait à lui-même : tu es pécheur, coupable et si tu ne te convertis pas, tu es un jeune homme perdu... Pendant qu'il aidait à cultiver les champs de son père, une chute de cheval emporté le plaça tout à coup en présence de l'éternité. Il fut effrayé à la pensée qu'il aurait pu mourir sans être prêt. Il aurait voulu se convertir, mais personne autour de lui ne pouvait lui montrer la voie



du salut. Ses parents avaient de la piété, du zèle même, mais sans connaissance salutaire. Il essaya alors vers sa 24me année de trouver la paix en sanctifiant le dimanche par la fréquentation assidue des services religieux, par des lectures pieuses et le chant des cantiques avec des personnes bien disposées. Un assaut terrible de l'ennemi le fit déroger une fois à ses habitudes religieuses. Les jeunes mondains de son village, sous un faux prétexte, le firent appeler à l'auberge et le circonvinrent de manière à l'engager à chanter et à boire avec eux. Rentré chez son père vers minuit, bourrelé de remords, il chercha en vain le sommeil. Il était sevré pour toujours des plaisirs du monde, mais son état d'âme était voisin du désespoir.

Ce n'était pas à Pierrefontaine qu'il devait trouver la paix, mais à Glay, charmant village situé à une distance de cinq kilomètres, au fond d'un joli vallon. C'est là qu'il devait trouver en monsieur le pasteur *Jaquet* un père en la foi. Ce vénéré frère que beaucoup de nos lecteurs ont appris à connaître et à aimer, fonda, en 1822, au milieu de difficultés de toute espèce, un institut destiné à préparer des instituteurs-évangélistes. Il eut à lutter bientôt contre un Consistoire qui, après l'avoir nommé pasteur à Glay, n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'il eût obtenu sa destitution. Sa foi franchement évangélique et son zèle extraordinaire ne pouvaient manquer en un tel milieu de provoquer une

ardente opposition. Mais il ne se laissa point décourager, car, comme Moïse, il voyait Celui qui est invisible.

C'est le 1er mai 1822 que s'ouvrit l'Institut de Glay. Six jeunes hommes y entrèrent avec joie. Tous avaient des dispositions sérieuses, mais aucun ne connaissait encore le Sauveur. — Parmi eux se trouvait Samuel Rolland qui devint missionnaire au Sud de l'Afrique, et J.-F. Vernier, notre missionnaire à l'intérieur, tous deux natifs de Pierrefontaine.

Voici ce que raconte le journal de Vernier sur son séjour à Glay : « M. Jaquet qui nous aimait comme ses propres enfants, nous faisait le culte trois fois par jour. La parole de Dieu qui nous était expliquée simplement et fidèlement, pénétra dans mon âme. Je reconnus que malgré ma bonne conduite aux yeux des hommes, je n'étais devant Dieu qu'un pauvre pécheur condamné par la sainte loi que j'avais transgressée des milliers de fois ; que, par conséquent, si le Seigneur n'avait pitié de moi, j'irais certainement dans les tourments éternels.

« Souvent je quittais tout pour tomber à genoux. Quelquefois j'allais prier dans une forêt, criant à haute voix, car il me semblait que mon Dieu ne m'entendait pas. Après avoir prié, crié et pleuré, je me trouvais un peu soulagé. Je retombais ensuite dans mes doutes et par conséquent dans la tristesse. Nous avions alors pour professeur à l'Institut de Glay M. Lhuilier de

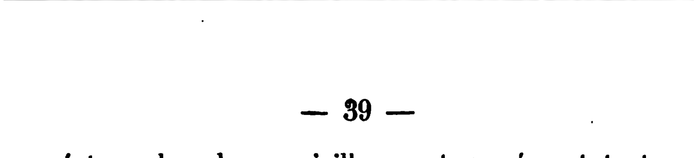
Genève. Ce cher monsieur savait que parmi ses élèves, il n'y avait que le pauvre Vernier qui fut touché à salut. Il m'avait plus d'une fois entretenu du grand amour de Dieu en Jésus-Christ, mais hélas ! comme Thomas, je voulais voir avant de croire.

« Un jour, ah ! je m'en souviendrai toujours, c'était à midi ; nous étions à dîner, j'avais le cœur si serré, que je ne pus rien prendre. Je montai au dortoir et me mis au lit. M. Lhuilier remarquant mon absence vint me trouver.

« Vous êtes donc malade, Vernier ? » — « Non pas quant au corps, mais bien quant à l'âme, répondis-je ; j'ai sur le cœur comme une montagne qui m'écrase. » « Les paroles d'amour qu'il m'adressa, et la fervente prière qu'il fit au Seigneur près de mon lit, laissèrent mon cœur plus froid que la glace. Il se retira désolé de mon état. — Un moment j'eus la pensée de me lever et de m'en aller bien loin du village afin de crier à mon Dieu, si fort qu'il m'entendrait. A peine pouvais-je marcher. Je montai vers un coteau au-dessus de l'Institut et je m'enfonçai dans le bois et m'assis au pied d'un gros chêne. « C'est ici, me dit une voix d'en haut, c'est ici que tu dois prier ! » Je passe un moment sans pouvoir prononcer une seule parole. Enfin je m'écrie : Mon Dieu ! mon Dieu ! me laisseras-tu plus longtemps dans ce triste état ? — Alors les yeux fixés vers le ciel, le dos appuyé contre le chêne, il me

semble voir tout à coup Jésus-Christ mon Sauveur, crucifié au-dessus de ma tête, m'arrosant de son sang, me disant : « *C'est moi, ne crains point, crois seulement, mon sang purifie de tout péché ; va-t-en en paix, je te donne ma paix !* » Oh ! quel moment béni ! quelle douceur ! quelle paix ! quelle joie pénètre et inonde mon âme ! ma langue est déliée et je m'écrie en versant des torrents de larmes de joie, d'amour et de reconnaissance : O Jésus, mon Sauveur et mon Dieu ! tu m'as vu, tu m'as entendu, tu m'as lavé dans ton sang précieux ! tu m'as pardonné tous mes péchés, tu les as expiés sur la croix ! tu m'as adopté pour ton enfant, car tu m'as racheté par ton sang et par ta mort ! oui, je le crois, je suis heureux ! Gloire, gloire, gloire au Dieu trois fois saint ! — Ce lieu était pour moi un Béthel. Je restai un bon moment dans la contemplation de l'amour de Dieu mon Sauveur.

« Enfin je retourne au village bondissant de joie. M. Lhuilier vient à ma rencontre. Je me jette dans ses bras en m'écriant, j'ai trouvé la paix ! maintenant je sais et je crois que j'ai un Sauveur ! — « Réjouissons-nous, dit M. Lhuilier à sa dame, nous avons maintenant un frère en Christ ; l'ami Vernier vient de trouver la paix ! » Nous tombâmes à genoux et rendîmes grâce à Dieu de ce qu'Il venait de m'adopter pour son enfant. Je fis l'expérience de ces paroles de Saint-Paul : Celui qui est en Christ est une nouvelle



créature, les choses vieilles sont passées et toutes choses sont faites nouvelles. En effet, tout devint nouveau pour moi, car il me semblait que j'habitais une nouvelle terre.

« Combien il me tardait maintenant d'aller voir mes proches parents, pour leur raconter la grâce que le Seigneur avait faite à mon âme! »

Vernier tout rayonnant de la joie du salut arrive à Pierrefontaine. Son langage étonne profondément ses parents. « Je crains, mon fils, que tu ne perdes la tête, lui dit son père. » — « Ne craignez pas cela, répondit-il, c'est plutôt mon cœur qui s'est tourné vers Dieu. »

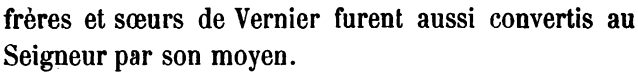
Il tient plusieurs réunions chez un de ses frères et retourne à Glay. Il supplie ses condisciples de se convertir; mais ils se moquent de lui et le traitent de fou. Il se borne alors à prier pour eux. Monsieur Lhuilier l'engage à tenir des réunions aux environs de Glay. Un jour que sur le chemin il lui semble entendre cette voix de l'ennemi: « Où vas-tu? Penses-tu pouvoir convertir ces pauvres gens? Ils ne te croiront pas. Laisse-les tranquilles et ne te fatigue pas toi-même. » — Il s'écrie à haute voix: « Arrière de moi, satan! Le Seigneur Jésus est avec moi. Il est plus fort que toi. Il veut que j'annonce sa Parole à mes semblables, afin de les arracher à ton service, à ta tyrannie. Je veux lui obéir. Il en est digne. » Disant ces mots, il se met

à marcher vivement en frappant du pied, comme pour fouler son ennemi, et va tenir sa réunion.

Une autre fois, dans le même village, il est menacé de mort par un incrédule, ancien militaire, surnommé Dragon, auquel il avait eu le courage de dire la vérité. Tous les samedis soir, il se rend à Pierrefontaine, où il a l'insigne joie de voir se produire un beau réveil qui se communique à ses proches, pour lesquels il priait sans cesse. « Un jour, écrit-il, je m'assis sur le bord du lit, où mon vieux père, aveugle depuis quelque temps, était couché. Je l'avertis de son délogement prochain; je le suppliai avec amour de chercher en Christ un refuge assuré. » — « Je reconnais, me dit mon père, que jusqu'à présent je me suis fait illusion. Prie le Seigneur de me donner la vraie foi. » « Ma bien-aimée mère, assise près de la croisée, se met à fondre en larmes en s'écriant : mon Dieu ! mon Dieu ! depuis si longtemps que nous croyions être chrétiens et nous ne le sommes pas ! »

Bientôt ils le furent tous deux, par la grâce du Seigneur.

Une de ses cousines, jeune fille mondaine s'il en fut, et qui ne voulait absolument pas assister aux réunions, y vint cependant une fois pour faire plaisir à une de ses parentes. Elle fut touchée à salut sur le champ, et après des luttes intérieures fort douloureuses, elle fut remplie de la joie du pardon. Cinq ou six des



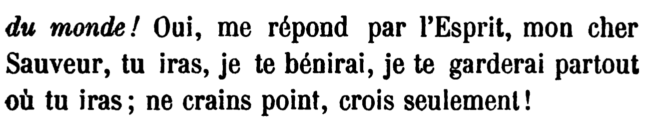
frères et sœurs de Vernier furent aussi convertis au Seigneur par son moyen.

L'ennemi rugissait en voyant tant d'âmes lui échapper. Un dimanche soir, vingt jeunes gens vinrent pour prendre Vernier et le plonger dans la fontaine; mais les deux plus audacieux étant entrés à la réunion furent invités par lui à s'asseoir. Ils sortirent un instant après, en disant: « Nous n'avons pas osé le saisir », bien qu'ils eussent entendu ces cris de leurs camarades : Amenez-le ! amenez-le !

Le zèle de la maison de Dieu dévorait notre jeune évangéliste. Il passait ses soirées à tenir des réunions et la plus grande partie de ses journées à cultiver les champs qui appartenaient à l'Institut, ou à aider à la construction d'une nouvelle maison. Il ne lui restait que fort peu de temps pour ses études. En 1825, il eut une maladie d'épuisement. Un jour qu'il était tombé en défaillance, il entendit qu'on disait autour de lui: « Est-il mort? » Monsieur Jaquet réunit les élèves autour de son lit et s'écria dans sa prière: « Seigneur, laisse-le nous encore quelque temps pour travailler à la conversion des pécheurs, et pour aller à la recherche des pauvres brebis perdues! » Sa prière fut exaucée. Vernier était encore en convalescence, lorsque M. Jaquet reçut de M. le pasteur Bonifas de Grenoble une lettre, lui demandant un de ses élèves pour évangéliser un petit troupeau de protestants à

Roybon (Isère). Ces pauvres protestants étaient abandonnés aux poursuites des prêtres romains, qui en avaient déjà détourné plusieurs. « Mon cœur bouillonnait au-dedans de moi, écrit Vernier dans son journal; il était outré en pensant que ces pauvres gens se laissaient entraîner dans les erreurs de la papauté. Ah! me disais-je, si tu étais guéri et que M. Jaquet te dise: Vernier, partez pour Roybon! je partirais au nom du Seigneur. — Mais M. Jaquet pensait à un de mes condisciples, mon ami *Masson*, de Montécheroux, près Blamont. — M. Masson craignant qu'étant marié, les protestants de Roybon ne pussent pas l'entretenir, ne se décida pas à partir.» Vernier dit un jour tout haut ce qu'il s'était dit tout bas. La chose fut rapportée à M. Jaquet.

« Vous partiriez, Vernier, si je vous le disais ?» — «Oui, monsieur, répondis-je, je partirai si c'est la volonté de Dieu. » — « Eh bien, réfléchissez-y sérieusement pendant cette nuit. » — « Je ne dormis rien de toute la nuit. Il me tardait que le jour vînt pour dire à M. Jaquet: « Écrivez à M. Bonifas que je partirai pour Roybon. » Je me représentais les curés tyrannisant, tourmentant, séduisant ces pauvres protestants. Je confondais ces curés par des paroles du Livre inspiré de Dieu et leur arrachais leur proie. Mon Dieu, m'écriai-je, si tu veux que j'aille à Roybon, *j'irai montrer à ces chères âmes Jésus, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché*



du monde! Oui, me répond par l'Esprit, mon cher Sauveur, tu iras, je te bénirai, je te garderai partout où tu iras; ne crains point, crois seulement!

« Le lendemain matin, M. Jaquet me dit: «Eh bien, Vernier, partirez-vous pour Roybon? — « Oui, monsieur, répondis-je résolument, c'est la volonté de Dieu ! »

« Je pris huit jours pour visiter mes frères et sœurs et leur faire mes adieux. Bien des larmes d'attendrissement furent versées, particulièrement chez ma plus jeune sœur qui paraît s'être convertie à l'occasion de mon départ. A mon retour à l'Institut, une déception m'attendait: « J'ai reçu, me dit M. Jaquet, une lettre de M. Bonifas qui vous contremande. Les protestants de Roybon ne vous attendront pas avant le mois de septembre. » — Bien décidé que j'étais, je répondis à M. Jaquet: « C'est égal, monsieur, je veux partir! »

« Mais, mon pauvre Vernier, vous n'y pensez pas; nous ne sommes qu'au commencement d'avril et vous n'êtes attendu qu'en septembre. Que ferez-vous, et où irez-vous pendant ces cinq mois? » — « Monsieur, je ne suis pas en peine, je veux partir, mon Dieu aura soin de moi, je me confie en Lui, je veux partir pour la gloire de son nom! »

M. Jaquet ne cherche plus à le retenir. « Le soir, ajoute-t-il, toute la grande famille de l'Institut se réunit au sujet de mon départ. M. Jaquet lit une portion

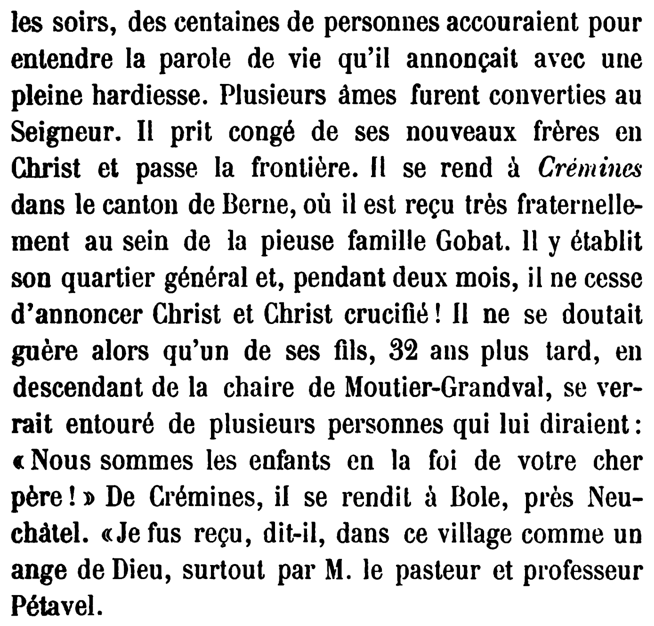
de l'Écriture, m'adresse de touchantes paroles qui me vont au cœur et me font verser d'abondantes larmes. Je me mets à genoux, et le serviteur de Dieu, mon père en la foi, m'impose solennellement les mains, en appelant sur moi, pauvre pécheur, toutes les bénédictions de Celui à qui je me consacrais et au nom de qui j'allais chercher des âmes, pour les ramener au bercail du Bon Berger. »

Après de touchants adieux à M. et Mme Jaquet, et à tous ses chers condisciples, il va prendre congé de ses vieux parents à Pierrefontaine, où il reste encore quelques jours, à les exhorter, à lire et à prier avec eux.

Enfin le moment de la séparation arrive; il se jette à genoux en disant: « Mes bien-aimés parents! Mon Dieu qui est aussi votre Dieu, m'appelle à vous quitter! Je vous remets en ses bonnes mains, sachant que vous serez avec Christ et que nous nous reverrons auprès de Lui. »

Sa chère mère voulut le contraindre à accepter quelques écus de six francs pour son voyage, mais il ne consentit à recevoir qu'une pièce de 50 centimes qu'il a gardée pieusement jusqu'à sa mort.

Le 10 avril 1826, à l'âge de 30 ans, il quitta Pierrefontaine, avec 17 francs dans sa bourse et un petit paquet dans un mouchoir. Il s'arrêta une quinzaine de jours à Montécheroux où il avait deux tantes. Tous



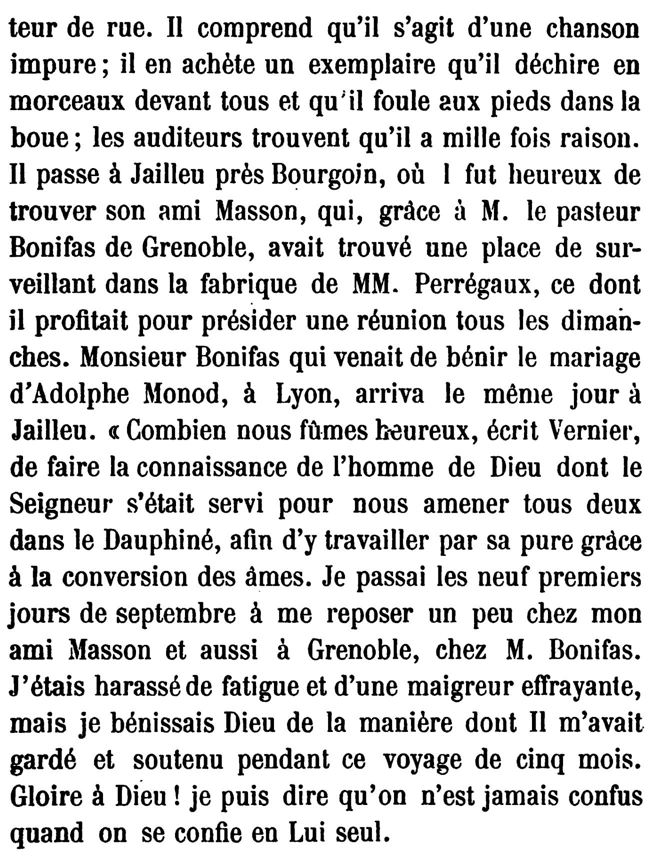
les soirs, des centaines de personnes accouraient pour entendre la parole de vie qu'il annonçait avec une pleine hardiesse. Plusieurs âmes furent converties au Seigneur. Il prit congé de ses nouveaux frères en Christ et passe la frontière. Il se rend à *Crémines* dans le canton de Berne, où il est reçu très fraternellement au sein de la pieuse famille Gobat. Il y établit son quartier général et, pendant deux mois, il ne cesse d'annoncer Christ et Christ crucifié ! Il ne se doutait guère alors qu'un de ses fils, 32 ans plus tard, en descendant de la chaire de Moutier-Grandval, se verrait entouré de plusieurs personnes qui lui diraient : « Nous sommes les enfants en la foi de votre cher père ! » De Crémines, il se rendit à Bole, près Neuchâtel. « Je fus reçu, dit-il, dans ce village comme un ange de Dieu, surtout par M. le pasteur et professeur Pétavel.

« Je tenais des réunions dans la classe de Madame Steiner, maîtresse de pension et dans les environs. Mon Dieu me fortifiait et me donnait de voir des fruits de mes travaux. Les âmes étaient touchées. Plusieurs demandaient avec larmes : «Que faut-il que je fasse pour être sauvé ! » Je visitai dans le Val-de-Travers une autre pension de demoiselles. Sur l'invitation de la directrice, j'adressai une exhortation à ces chères jeunes âmes ; nous chantâmes, nous priâmes ; nous étions tous en larmes. De grandes bénédictions

furent répandues sur cette pension, comme je l'appris deux ans plus tard. »

Une réunion d'adieux eut lieu à Bole, il s'y passa une scène touchante. Une femme se jette au cou de son mari : « N'est-ce pas, mon Joseph, que nous ne voulons plus nous battre? vois ces gens qui ressemblent à des anges ! » Après la réunion, M. Pétavel dit à Vernier : « Cher frère, vous avez une mission à remplir », et il l'introduit avec le dit Joseph et sa femme dans une chambre. — Il les exhorte, les presse de se donner à Christ et de s'aimer l'un l'autre. Ils réclament l'honneur de porter le lendemain matin son sac de voyage jusqu'au bateau à vapeur. Une dame chrétienne lui remet à son départ un petit rouleau d'argent de la part de l'église de Bole ; elle a quelque peine à le lui faire accepter. Il ne contenait pas moins de 80 francs. En l'ouvrant, Vernier pleura de reconnaissance envers son Dieu qui pourvoyait à tous ses besoins.

Après avoir visité des amis chrétiens à Yverdon et participé à une réunion de communion à Lausanne, il arrive à Genève, où il est heureux de revoir son ancien professeur M. Lhuilier, M. A. Bost et d'autres frères qu'il avait vus à Glay. De Genève il va à Lyon, où il loge chez M. Dantan, évangéliste. Se trouvant un jour dans l'un des faubourgs de la ville, il se met à haranguer une foule de gens réunis autour d'un char



teur de rue. Il comprend qu'il s'agit d'une chanson impure; il en achète un exemplaire qu'il déchire en morceaux devant tous et qu'il foule aux pieds dans la boue; les auditeurs trouvent qu'il a mille fois raison. Il passe à Jailleu près Bourgoin, où il fut heureux de trouver son ami Masson, qui, grâce à M. le pasteur Bonifas de Grenoble, avait trouvé une place de surveillant dans la fabrique de MM. Perrégaux, ce dont il profitait pour présider une réunion tous les dimanches. Monsieur Bonifas qui venait de bénir le mariage d'Adolphe Monod, à Lyon, arriva le même jour à Jailleu. « Combien nous fûmes heureux, écrit Vernier, de faire la connaissance de l'homme de Dieu dont le Seigneur s'était servi pour nous amener tous deux dans le Dauphiné, afin d'y travailler par sa pure grâce à la conversion des âmes. Je passai les neuf premiers jours de septembre à me reposer un peu chez mon ami Masson et aussi à Grenoble, chez M. Bonifas. J'étais harassé de fatigue et d'une maigreur effrayante, mais je bénissais Dieu de la manière dont Il m'avait gardé et soutenu pendant ce voyage de cinq mois. Gloire à Dieu ! je puis dire qu'on n'est jamais confus quand on se confie en Lui seul.

« M. le pasteur Bonifas m'accompagna à Roybon et m'y installa en qualité d'instituteur-évangéliste. Je me mis en pension pendant quelque temps dans une auberge. La domestique disait aux femmes protestantes:

« Nous n'aurons pas longtemps notre M. Vernier, il ne mange rien, il va bientôt mourir. » Mais le Seigneur qui m'appelait, moi pauvre et faible serviteur, à nourrir ce petit troupeau du pur Évangile de la grâce, me soutint puissamment. Dès la première assemblée, l'un des protestants prit la parole et dit à haute voix : « Mes chers amis, reconnaissons la bonté de Dieu envers nous, nous étions de pauvres brebis égarées et perdues, poursuivies par des loups ravissants, mais Dieu a eu pitié de nous, Il nous a envoyé un de ses messagers, M. Vernier, pour nous annoncer la voie du salut, pour nous instruire nous et nos enfants. » Une autre personne prononça aussi devant tous quelques paroles bien senties et accompagnées de larmes.

« L'air pur de Roybon et ses bonnes eaux rafraîchissantes et surtout le bonheur que j'éprouvais au sein de ce petit troupeau qui m'était confié, me donnèrent, par la bénédiction de Dieu, force et vigueur. Alors j'ouvris mon école dans la salle des assemblées. Je recevais tous les enfants protestants depuis l'âge de 3 ans à 20 et 22 ans. Bientôt un beau réveil fut opéré parmi les jeunes gens des deux sexes. J'instruisis sept catéchumènes à qui le Seigneur s'était manifesté. C'était bien touchant de les entendre prier de cœur avec ferveur, et rendre grâce au Seigneur de ce qu'Il s'était souvenu d'eux en leur envoyant son ser-

viteur. Voyant que ni les enfants, ni les parents ne possédaient les Saintes-Écritures, j'écrivis à Paris, au secrétaire de la Société biblique, pour le prier de m'envoyer une caisse de Bibles et de Nouveaux Testaments. Le jour que je reçus la caisse, tous mes jeunes élèves sautèrent de joie. Chacun se procura un Nouveau Testament. Bientôt plusieurs d'entr'eux purent me réciter des chapitres entiers des évangiles. »

Avant l'arrivée de Vernier à Roybon, les catholiques se faisaient d'un « chef de protestants » l'idée la plus singulière. Les premières semaines de son séjour, il remarquait que les femmes catholiques, en passant près de lui dans les rues, ne manquaient jamais de faire le signe de la croix. — « Oh ! monsieur, lui dirent des femmes protestantes, ne vous étonnez point de cela ; ces pauvres bigotes pensent que vous êtes animé d'un mauvais esprit; c'est pour l'éloigner d'elles qu'elles font le signe de la croix. »

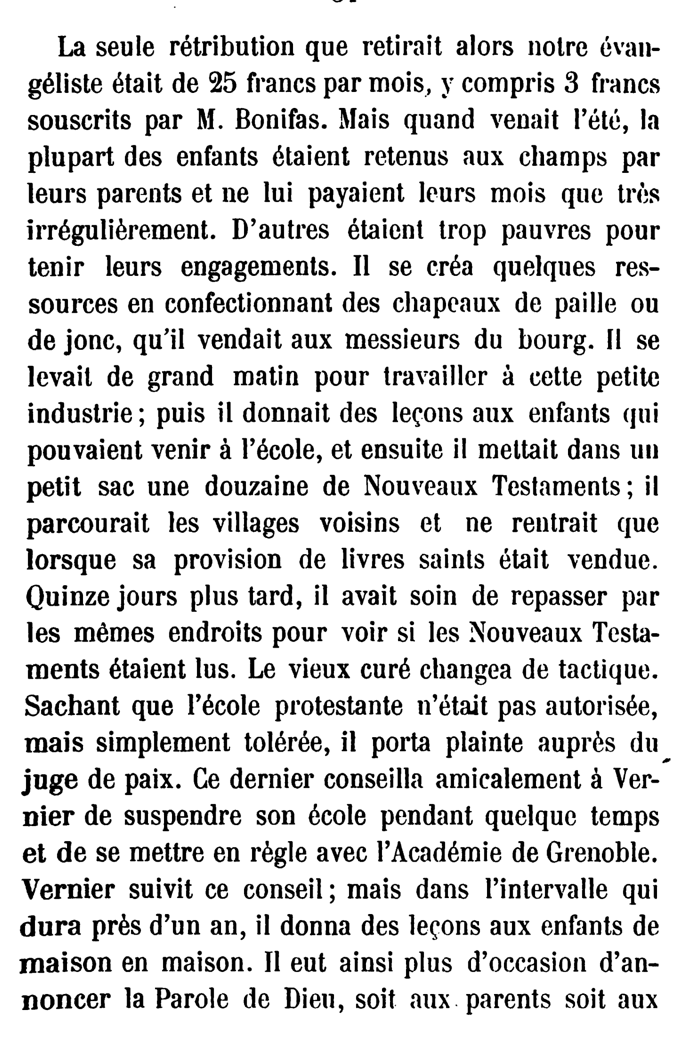
Peu à peu ces préventions ridicules tombèrent. Quand on vit son zèle à réunir les enfants protestants cinq jours par semaine, le jeudi soir les parents et les enfants, et présider trois services chaque dimanche, on finit par dire : « C'est un saint ! » Le curé disait : « Si ce monsieur voulait se faire catholique, nous le ferions mettre au rang des saints; un jeune homme si rangé, d'une vie si exemplaire, n'est, du reste, pas protestant, il est catholique, et vous verrez

qu'il finira par amener tous les protestants de Roybon à la messe. »

Un jour, l'instituteur catholique lui est envoyé avec ce message du curé : « Si vous vouliez vous rapprocher de notre église, nous vous ferions avoir une place lucrative. Les protestants sont peu nombreux, pauvres, à peine pouvez-vous vivre ici. »

Vernier répond énergiquement que ce n'est pas pour gagner de l'argent qu'il a tout quitté, mais uniquement pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Il se met à raconter à l'instituteur sa conversion et le presse de se convertir aussi. L'instituteur très ému, lui dit : « Monsieur, vous êtes dans la vérité, et je vous assure que si je ne craignais de perdre ma place, je voudrais être de votre religion. Oui, monsieur, vous êtes dans la bonne religion, restez-y ! »

Un autre jour, le curé lui dépêche son vicaire à neuf heures du soir. Il le reçut comme l'instituteur, en lui racontant ses expériences chrétiennes. Une correspondance s'établit entr'eux. Dans l'une de ses lettres, Vernier suppliait le vicaire de prêcher Christ à ses auditeurs et non la Vierge. — Le vieux curé voyant que son vicaire paraissait plutôt gagné au protestantisme que Vernier au catholicisme, le congédia. Le vicaire écrivit à son correspondant qu'il regrettait vivement de quitter Roybon sans lui faire encore une visite.



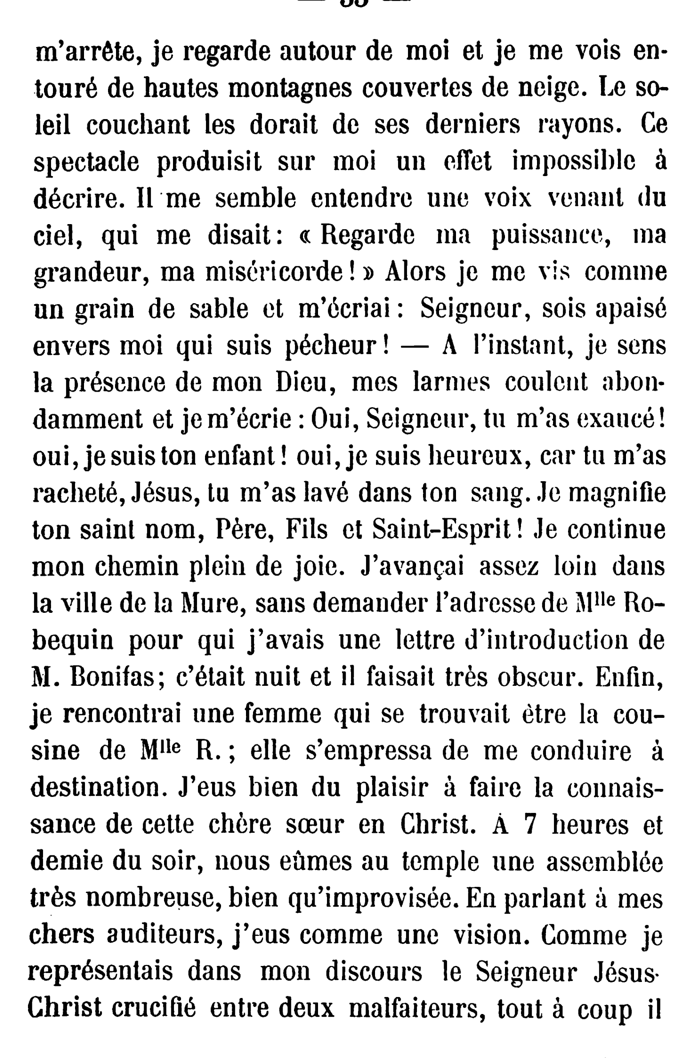
La seule rétribution que retirait alors notre évangéliste était de 25 francs par mois, y compris 3 francs souscrits par M. Bonifas. Mais quand venait l'été, la plupart des enfants étaient retenus aux champs par leurs parents et ne lui payaient leurs mois que très irrégulièrement. D'autres étaient trop pauvres pour tenir leurs engagements. Il se créa quelques ressources en confectionnant des chapeaux de paille ou de jonc, qu'il vendait aux messieurs du bourg. Il se levait de grand matin pour travailler à cette petite industrie; puis il donnait des leçons aux enfants qui pouvaient venir à l'école, et ensuite il mettait dans un petit sac une douzaine de Nouveaux Testaments; il parcourait les villages voisins et ne rentrait que lorsque sa provision de livres saints était vendue. Quinze jours plus tard, il avait soin de repasser par les mêmes endroits pour voir si les Nouveaux Testaments étaient lus. Le vieux curé changea de tactique. Sachant que l'école protestante n'était pas autorisée, mais simplement tolérée, il porta plainte auprès du juge de paix. Ce dernier conseilla amicalement à Vernier de suspendre son école pendant quelque temps et de se mettre en règle avec l'Académie de Grenoble. Vernier suivit ce conseil; mais dans l'intervalle qui dura près d'un an, il donna des leçons aux enfants de maison en maison. Il eut ainsi plus d'occasion d'annoncer la Parole de Dieu, soit aux parents soit aux

enfants et put mieux se mettre à la portée de chacun. Plusieurs personnes furent converties dans ces tournées de leçons.

Ayant quitté Glay dans le feu du premier amour, il avait oublié de postuler le brevet d'instituteur. Il répara cet oubli à Grenoble et put rouvrir en paix son école de Roybon.

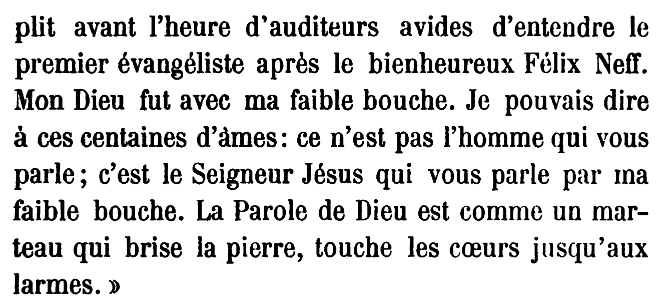
Sur la fin de 1827, les pasteurs de Mens qui avaient entendu parler des grandes bénédictions que le Seigneur avait daigné répandre sur les travaux de son serviteur à Roybon, désirèrent faire sa connaissance et l'invitèrent dans ce but à la dédicace du temple de St-Jean-d'Hérans, leur annexe. Madame Bonifas Guizot lui écrit au nom de son mari. «Cette invitation d'aller à St-Jean-d'Hérans nous semble ménagée exprès par le Seigneur pour que nous nous voyions ici à Grenoble à votre passage; vous avez reçu une grande grâce, dans cette disposition à vous laisser conduire par le Seigneur comme un petit enfant; demandez-lui cette grâce pour nous et pour moi en particulier.»

Vernier part pour Mens à pied un vendredi matin. Il passe la nuit chez M. Bonifas à Grenoble et le samedi il continue son chemin vers la Mure. « Une heure avant d'arriver à la Mure, dit-il dans son journal, comme je marchais seul sur la route, tout à coup je me vis saisi par un sentiment profond de ma petitesse, en même temps que de la grandeur de Dieu. Je



m'arrête, je regarde autour de moi et je me vois entouré de hautes montagnes couvertes de neige. Le soleil couchant les dorait de ses derniers rayons. Ce spectacle produisit sur moi un effet impossible à décrire. Il me semble entendre une voix venant du ciel, qui me disait: « Regarde ma puissance, ma grandeur, ma miséricorde ! » Alors je me vis comme un grain de sable et m'écriai : Seigneur, sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! — A l'instant, je sens la présence de mon Dieu, mes larmes coulent abondamment et je m'écrie : Oui, Seigneur, tu m'as exaucé ! oui, je suis ton enfant ! oui, je suis heureux, car tu m'as racheté, Jésus, tu m'as lavé dans ton sang. Je magnifie ton saint nom, Père, Fils et Saint-Esprit ! Je continue mon chemin plein de joie. J'avançai assez loin dans la ville de la Mure, sans demander l'adresse de Mlle Robequin pour qui j'avais une lettre d'introduction de M. Bonifas; c'était nuit et il faisait très obscur. Enfin, je rencontrai une femme qui se trouvait être la cousine de Mlle R. ; elle s'empressa de me conduire à destination. J'eus bien du plaisir à faire la connaissance de cette chère sœur en Christ. A 7 heures et demie du soir, nous eûmes au temple une assemblée très nombreuse, bien qu'improvisée. En parlant à mes chers auditeurs, j'eus comme une vision. Comme je représentais dans mon discours le Seigneur Jésus-Christ crucifié entre deux malfaiteurs, tout à coup il

me sembla voir réellement Jésus-Christ crucifié devant la chaire; alors tout ému, je dis à mes auditeurs: «Mes chers amis, je vois Jésus-Christ crucifié, souffrant, versant son sang pour nous laver et nous purifier de tous péchés: Ne le voyez-vous pas vous-mêmes?» Alors mes pleurs étouffent ma voix et tout l'auditoire est en larmes. Le Seigneur se manifesta à plusieurs âmes, quelques personnes vinrent après l'assemblée me trouver dans la maison où je couchai, pour s'entretenir avec moi des choses du salut. Le lendemain, dimanche, avant l'aube, je partis, accompagné d'une troupe de mes auditeurs de la veille, pour St-Jean-d'Hérans, qui se trouve à trois lieues de la Mure. Quand il fut jour, comme nous apercevions des groupes de gens qui marchaient devant nous, des jeunes gens de notre troupe coururent devant pour leur dire: «Attendez, il y a un évangéliste qui vient aussi avec nous à St-Jean-d'Hérans et qui ne cesse de parler; ils attendirent et je continuai à annoncer l'Évangile jusqu'à notre arrivée au bourg. Messieurs Blanc et Dumont, pasteurs de Mens, vinrent me saluer et m'embrasser comme leur frère bien-aimé. M. Blanc prêcha dans le nouveau temple à 11 heures du matin, M. Dumont à 3 heures, et moi-même à 7 heures du soir. Ce fut une journée bénie. Nous convînmes que le lendemain, c'est-à-dire le lundi, je prêcherais dans le temple de Mens à 7 heures du soir. En effet, le temple de Mens se rem-



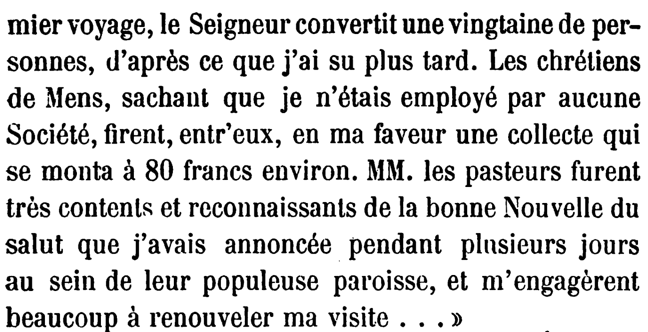
plit avant l'heure d'auditeurs avides d'entendre le premier évangéliste après le bienheureux Félix Neff. Mon Dieu fut avec ma faible bouche. Je pouvais dire à ces centaines d'âmes: ce n'est pas l'homme qui vous parle; c'est le Seigneur Jésus qui vous parle par ma faible bouche. La Parole de Dieu est comme un marteau qui brise la pierre, touche les cœurs jusqu'aux larmes. »

Cette première soirée fut abondamment bénie pour l'église de Mens. Plusieurs conversions se produisirent. Un jeune homme de la Drôme, voiturier, nommé Louis Martin, vint trouver Vernier de bonne heure le lendemain et lui demanda: « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » Après un moment d'entretien, la paix de Dieu entra dans son cœur troublé.

Peu de temps après, Vernier reçut de lui ces lignes: « Dieu qui savait dans quel état j'étais, vous a amené vers moi, pour me dire, chez Mlle Bonnet, ce que je devais faire pour être sauvé. Oh! amour, amour de mon Sauveur! J'étais mort et me voilà ressuscité! Je puis dire que depuis cet heureux moment, j'ai connu que Jésus m'aime, et je crois qu'Il m'aimera toujours, puisqu'Il me donne de mettre en Lui toute ma confiance . . . Je vous dirai que depuis que vous nous avez visités à Mens, les chrétiens ont repris de nouvelles forces et beaucoup d'âmes ont été réjouies. »

Le 12 janvier 1828, Émilie Bonnet de Mens, correspondante habituelle de Félix Neff, alors malade à Genève, lui écrivait ces mots: « Nous eûmes le soir à Saint-Jean-d'Hérans une réunion présidée par notre frère Vernier de Roybon, qui est venu nous visiter. Il a passé à Mens quelques jours qui ont été en grande bénédiction pour nous tous. C'est un chrétien plein de feu, et dévoré du zèle de la maison de Dieu. »

Voici ce que Vernier raconte encore lui-même de sa première visite à Mens: « Le Seigneur était avec moi pour me soutenir; à peine avais-je le temps de prendre de la nourriture; chacun voulait m'avoir dans son village. Je me souviens qu'un soir une nombreuse assemblée eut lieu à Lapaire, à 2 lieues de Mens, chez M. Bolme, dans une vaste écurie. Les bœufs, les brebis étaient d'un côté de l'étable, et environ trois cents personnes de l'autre. J'annonçai l'Évangile du salut avec une force, un courage qui certainement ne venait pas de l'homme. *Depuis les 7 heures du soir jusqu'à 2 heures du matin,* je ne cessai de parler. Il me fut donné d'en Haut de développer trois textes. Une grande grâce de mon Dieu reposait sur moi. Sa parole touchait et brisait les cœurs d'une manière extraordinaire. On me faisait prendre de temps en temps quelque chose pour me fortifier, comme du lait chaud sucré. A 2 heures du matin, personne ne voulait s'en aller; je fus obligé de sortir le premier. Dans ce pre-



mier voyage, le Seigneur convertit une vingtaine de personnes, d'après ce que j'ai su plus tard. Les chrétiens de Mens, sachant que je n'étais employé par aucune Société, firent, entr'eux, en ma faveur une collecte qui se monta à 80 francs environ. MM. les pasteurs furent très contents et reconnaissants de la bonne Nouvelle du salut que j'avais annoncée pendant plusieurs jours au sein de leur populeuse paroisse, et m'engagèrent beaucoup à renouveler ma visite . . . »

Notre cher missionnaire quitta Mens, bénissant le Seigneur. Pendant un relais de la diligence à Vizille, il se mit à annoncer l'Évangile sur la place publique, jusqu'à ce que le cri de « Voyageurs, à vos places ! » l'obligea de clore son allocution. Il séjourna deux jours à Grenoble, chez M. Bonifas, qui, de concert avec les pasteurs de Mens, auraient désiré l'envoyer à Montauban pour en faire plus tard un pasteur en titre. Mais le Seigneur le conduisit par un autre chemin. Il revint à Roybon où il continua son œuvre.

Dans le courant de 1828, il fit un voyage de trois mois dans son pays natal. Il revit tous les endroits où il avait annoncé l'Évangile de son Sauveur. Les chrétiens furent affermis dans la foi et de nouvelles âmes se convertirent. En revenant par Genève, comme la première fois, il rencontra M. Guers qui lui dit : « Je viens de recevoir la nouvelle que vous êtes admis au nombre des agents de la Société continentale

de Londres, avec des appointements de 1000 fr. étant dans le célibat, et de 1200 fr. étant marié. » — « Je n'ai pas besoin, répondit-il, de 1000 fr., 800 fr. me suffiront. » Jusqu'à son mariage, il eut même l'habitude de renvoyer 100 à 150 fr. par an sur ces 800 fr. Il n'avait pas demandé à entrer au service d'une Société, mais, comme toujours, il se laissa conduire par le Seigneur. A partir de ce moment, il fut en correspondance avec le Comité de Londres pendant une douzaine d'années et jusqu'au jour où nos frères de Genève, dont la Société évangélique était en formation et qui dès le début avaient pris Vernier sous leur bienveillant patronage, l'eurent directement et définitivement à leur service.

En 1828, quand Vernier retourna dans le pays de Montbéliard, il trouva chez ses parents en visite, à Pierrefontaine, un frère excellent, occupé à évangéliser; c'était Élie Charlier. Ils avaient la même foi et la même vie, et ils conservèrent jusqu'à la fin un très grand attachement l'un pour l'autre.

Élie Charlier avait étudié d'abord à l'Institut des Missions de Paris. Mais des circonstances particulières l'ayant empêché de partir pour les pays lointains, il poursuivit à Neuchâtel ses études pour le saint ministère. En prenant congé de lui, Vernier lui exprima le vif désir de le voir un jour à l'œuvre dans le Dauphiné. Ce vœu devait se réaliser bientôt.

En mai 1829, Élie Charlier écrit de Valdrôme (Drôme) à son ami de Roybon une lettre fort édifiante et des plus affectueuses. Il lui raconte que M. Blanc de Mens, l'ayant mis en relation avec un vieux pasteur de Valdrôme, il a accepté une suffragance de 6 années dans cette paroisse de plus de 2000 âmes ; qu'il y est depuis trois mois ; que tout y est dans l'état le plus misérable au double point de vue intellectuel et spirituel. Il lui dit, qu'après en avoir conféré avec les pasteurs de Mens, et M. Bonifas de Grenoble, il l'engage à venir se fixer à Valdrôme ou aux environs, pour l'aider dans une œuvre particulièrement pénible. Notre courageux missionnaire part de Roybon, sac au dos, pour répondre à l'invitation de son ami. Le premier jour il fait dix heures de marche et couche à Chabeuil. Le lendemain il passe la soirée et la nuit à Crest, chez le vénérable pasteur Arnaud, qui le reçoit cordialement. Le surlendemain il préside à Saillans, chez M. le pasteur Barre, une réunion, à l'issue de laquelle des dames veulent lui offrir de l'argent pour payer ses frais. Il refuse, et ne demande qu'une chose : voir ses chers auditeurs dans les bras de Jésus ! — Il se doutait peu que 5 ou 6 ans plus tard il habiterait Saillans, et que là un fils lui naîtrait. Le 4me jour il arrive à Luc-en-Diois, un samedi. L'aubergiste protestant lui dit qu'il n'y avait à Luc ni temple, ni pasteur, mais que, s'il y consent, on convoquera un service

pour le lendemain, dimanche. Il accepte. Une nombreuse réunion a lieu le matin dans une grande salle. L'après-midi et la soirée se passe en entretiens particuliers. Le lundi il arrive à Valdrôme chez son ami Charlier.

« Pendant une quinzaine de jours, écrit-il, nous parcourûmes ensemble son ingrate paroisse dans tous les sens; prêchant l'Évangile dans plusieurs villages ou hameaux, tant en public qu'en particulier. Mais que de cœurs endurcis nous rencontrions presque partout! Je me souviens qu'un jour, pendant qu'on préparait les bancs pour faire asseoir les gens, plusieurs jeunes filles qui étaient présentes nous riaient au nez. Monsieur Charlier prit la parole et leur dit: « Vraiment, vous ressemblez à de véritables païens. Nous venons vous prêcher l'Évangile, la bonne Nouvelle du salut et vous vous moquez! Prenez garde, que vos rires ne se changent en larmes amères, en pleurs et en grincements de dents. » Ces paroles prononcées avec force, produisirent un bon effet sur ces pauvres filles qui commencèrent par écouter attentivement la Parole de vie que nous leur annonçâmes dans l'amour de Christ. — Je ne crus pas que le moment fût venu de me fixer dans ces contrées. Mais mon ami Masson, voulant quitter Jailleu, vint lui-même, peu de temps après, habiter Saint-Dizier, près Valdrôme. »

De Valdrôme, Vernier se rendit à la Motte-Chalan-

çon, où M. le pasteur Renous l'accueillit fraternellement. Le temple se remplit d'une foule avide d'entendre celui qu'on croyait être un missionnaire anglais. Il prêcha avec une entière liberté l'Évangile de son Maître. — Il alla ensuite à Bouvières, village très reculé dans les montagnes. Les protestants furent tellement heureux de l'entendre qu'ils le contraignirent de demeurer plusieurs jours parmi eux. Plusieurs se convertirent au Seigneur. Ces braves gens ne voulaient pas le laisser partir, mais, après les avoir recommandés à la grâce de Dieu, il alla à Bourdeaux, paroisse importante de la consistoriale de Crest. Un de ses amis, M. Menuel de Roybon, y habitait. Il se rendit avec lui chez le pasteur pour sonder le terrain. Ce dernier, après les salutations d'usage, lui dit: « Monsieur, vous êtes donc à Roybon. J'espère que vous y êtes content. Au moins y avez-vous un bon traitement ? » — « Monsieur, répondit-il, je suis content, et je dis avec l'apôtre que, pourvu que j'aie la nourriture et de quoi être couvert, cela me suffira. » — « Ah ! reprend le pasteur, que dites-vous là ! C'était bon du temps des apôtres, mais aujourd'hui, c'est différent. Monsieur, vous êtes jeune, tâchez de vous amasser une poire pour votre soif ! » Vernier lui répondit, qu'en tout cas, il y avait quelque chose qui n'avait pas changé depuis les apôtres : c'est le cœur de l'homme, et que ce cœur est toujours bien dur. M. Menuel

croyait cependant que le pasteur ouvrirait le temple à son ami. Mais il lui défendit même, avec menace de 500 fr. d'amende et la prison, de lui donner une salle dans sa maison : « C'est un mômier, lui dit-il, en particulier ; n'avez-vous pas remarqué que son langage ne s'accorde pas avec le mien ? » M. Menuel se laissa intimider, mais son ami Vernier sortit le soir par un beau clair de lune et prêcha dans la rue *Christ et Christ crucifié !*

Une femme fut touchée à salut et le fit entrer dans sa maison.

A des visites subséquentes, son ami Menuel prit courage et ouvrit son salon où plus de cent personnes se réunirent. Plusieurs âmes y trouvèrent le Sauveur. Le maire de Bourdeaux lui dit à l'issue d'une réunion : « Monsieur, je suis heureux d'avoir entendu les bonnes paroles que vous nous avez dites ; j'ai compris que vous annoncez le salut par la foi aux seuls mérites de Jésus-Christ. Je vous assure, monsieur, que si j'avais à choisir, je choisirais ce salut-là. » — « Il n'y en a point d'autre, monsieur le maire, répondit le prédicateur. » Il accepta quelques traités qu'il lut avec fruit et bénédiction, comme la suite le montra.

En 1828 et 1829, Vernier fit dans le Trièves plusieurs visites missionnaires non moins bénies que la première. Il retrouva des enfants en la foi à la Mure, à Mens et aux environs. Il visita chaque fois quelque village

nouveau, où le Seigneur fit éclater sa miséricorde. A la Beaume, par exemple, plusieurs personnes passèrent de la mort à la vie. « A Mens surtout, écrit-il, les âmes étaient tellement empressées et affamées d'entendre la Parole de Dieu, qu'un jour je présidai deux nombreuses réunions dans la même soirée. A la première, où il n'y avait que des hommes, se trouvait M. le pasteur Blanc; il me fut donné de parler à mes nombreux auditeurs dans l'amour de Christ. Ensuite M. Blanc m'accompagna à la réunion des femmes, où M. Dumont lisait en attendant mon arrivée. Il me céda sa place. J'indiquai quelques versets d'un cantique, je fis la prière. Tout alla bien jusque là, mais quand je voulus ouvrir ma Bible pour trouver un sujet d'entretien, la Parole de vie me fut entièrement voilée. Je n'y comprenais rien. Alors je dis à haute voix: Mes chers amis, priez pour moi! Le Seigneur ne me donne rien pour vous annoncer. Tous alors couvrirent leur visage de leurs mains et prièrent le Seigneur pour leur pauvre évangéliste Vernier, auquel, malheureusement, ils regardaient et s'attendaient peut-être plus qu'à Dieu. Je pris la parole et je dis: Je sens qu'il y a de l'interdit dans cette réunion. L'homme n'est rien, ne sait rien, ne peut rien. Dieu seul peut tout. On me fait du tort, c'est pour cela que mon Dieu me ferme la bouche, afin de m'humilier devant lui et vous tous avec moi. Prions! Alors, tous se mirent à

genoux et je priai mon Dieu avec larmes d'avoir pitié de moi, de me pardonner pour l'amour de son Fils bien-aimé et de pardonner aussi à mes frères et à mes sœurs en Christ et de nous donner à tous de ne mettre notre confiance qu'en Lui seul et de ne louer que Lui seul et Jésus-Christ qu'il a envoyé. Après m'être ainsi humilié avec tous mes amis, mon Dieu me fit sentir de nouveau sa présence, ouvrit ma bouche et me donna par sa pure grâce une abondance de paroles puissantes par lesquelles mes auditeurs furent touchés jusqu'aux larmes. »

Deux conversions bien remarquables eurent lieu pendant la suite de son séjour à Roybon.

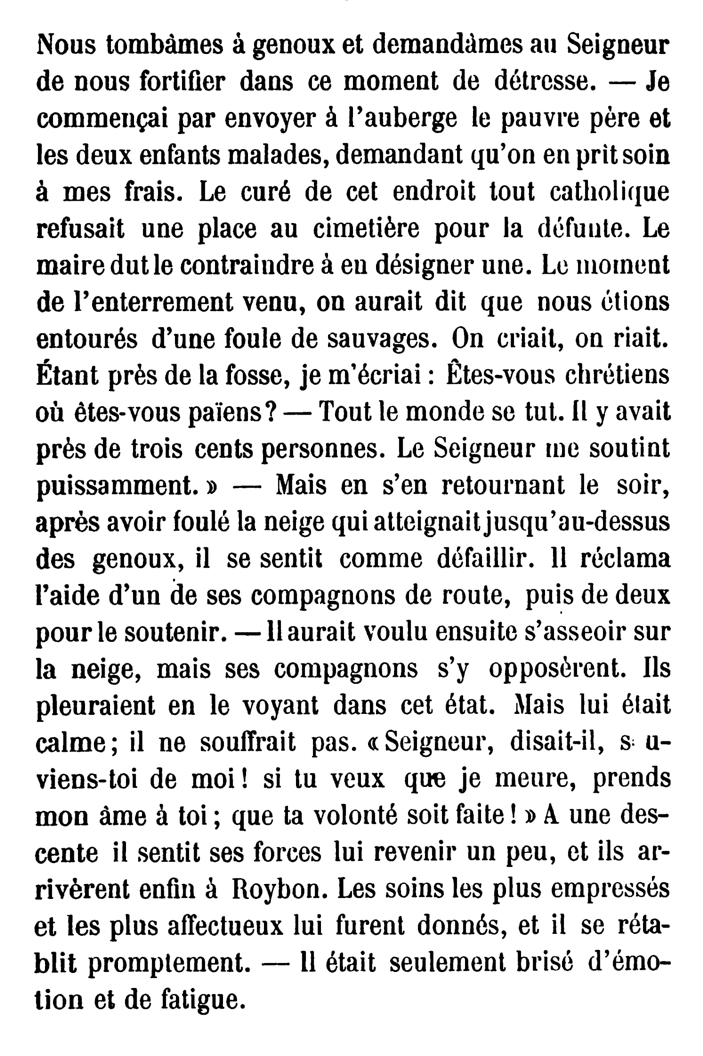
Un soir qu'il allait présider une réunion dans une ferme isolée, un vieux mendiant, ancien militaire, au langage grossier, se chauffait au foyer de cette ferme où il avait demandé à passer la nuit. Voyant que des gens arrivaient en grand nombre, il sortit sans rien dire et fut se coucher au fenil. Mais, Vernier, ayant remarqué tout à coup son absence, plein de compassion envers ce pauvre homme, monta lui-même au fenil. « Eh ! mon ami, lui dit-il, vous êtes venu vous coucher de bien bonne heure. Je pensais que vous seriez resté avec nous pour la réunion, elle est aussi pour vous. » Cet homme touché d'une telle attention, descend ; on le fait placer près de la table, bien en face du prédicateur. Il commence à être captivé par

le chant des cantiques et il va de surprise en surprise en entendant la Parole de Dieu et en voyant l'amour fraternel qui régnait au milieu de tous ces chrétiens. Il était tout yeux et tout oreilles. De temps à autre, le prédicateur lui disait : « Comprenez-vous, mon ami ? » Il répondit : « Oui, mon père. » Il déclara que dans ses nombreux et lointains voyages il n'avait jamais entendu ni vu rien de pareil. De toute la nuit il ne put rien dormir et de grand matin, comme au désespoir, il s'en va. Il s'arrête à quelque distance, dans un petit vallon, et là sous un arbre, il gémit et s'écrie : « Je suis trop pécheur, je suis perdu ! » Une jeune fille de la ferme, convertie au Seigneur, gardait son troupeau près de cet endroit ; elle entendit ses gémissements et lui adressa des paroles de paix et de salut. Et voilà un homme sauvé. De son lit de mort, plus tard, il adressa à cette chère jeune fille une lettre dans laquelle il raconte comment Dieu l'a conduit ; comment il a pu amener trois autres pauvres pécheurs à Jésus-Christ. Il annonce que probablement avant trois jours il sera auprès de « son doux Sauveur ». Il termine en lui souhaitant mille bénédictions, « ainsi qu'à ce bon et très chéri monsieur », qui était allé le chercher au fenil pour l'amener à la réunion. Antoine Matthieu était le nom de ce pauvre mendiant.

Vers la même époque, Vernier entendit parler d'une pauvre femme des environs de Roybon, catholique

romaine, à qui on devait faire l'amputation d'une jambe. Mais le médecin déclara qu'elle ne pourrait plus supporter l'opération. Vernier ne se donna pas de repos jusqu'à ce qu'il lui eût annoncé tout le conseil de Dieu. C'était la personne la plus ignorante et peut-être la plus pécheresse du pays. Son état lui fut tout à coup révélé, elle fut effrayée de ses péchés. Mais elle crut en Celui qui est venu au monde pour chercher et sauver ce qui était perdu. Après de grandes souffrances qu'elle endura patiemment, elle s'endormit dans la paix de Dieu.

Pendant l'hiver de 1829, notre cher missionnaire faillit être victime de son dévouement, à l'occasion de l'ensevelissement d'une femme à St-Siméon, à 2 lieues de Roybon. Malgré la neige qui était tombée en abondance, il partit à pied, accompagné de quatre hommes. «Arrivé, écrit-il, dans la maison mortuaire, nous trouvâmes une misère complète; le père presque aliéné faisait du feu avec un peu de paille; un jeune garçon de 15 ans était malade; la mère morte depuis quatre jours était dans une petite chambre à côté de la cuisine, et quand nous ouvrîmes la porte, l'odeur du mort nous suffoqua; nous aperçûmes, dans un coin de la chambre, une pauvre petite fille de 12 ans, sourde-muette, grelottant de froid sous une misérable couverture. — Ce spectacle nous émut profondément. Nous sortîmes pour donner un libre cours à nos larmes.

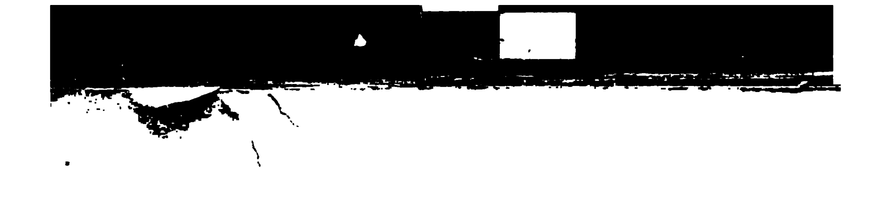


Nous tombâmes à genoux et demandâmes au Seigneur de nous fortifier dans ce moment de détresse. — Je commençai par envoyer à l'auberge le pauvre père et les deux enfants malades, demandant qu'on en prît soin à mes frais. Le curé de cet endroit tout catholique refusait une place au cimetière pour la défunte. Le maire dut le contraindre à en désigner une. Le moment de l'enterrement venu, on aurait dit que nous étions entourés d'une foule de sauvages. On criait, on riait. Étant près de la fosse, je m'écriai : Êtes-vous chrétiens où êtes-vous païens ? — Tout le monde se tut. Il y avait près de trois cents personnes. Le Seigneur me soutint puissamment. » — Mais en s'en retournant le soir, après avoir foulé la neige qui atteignait jusqu'au-dessus des genoux, il se sentit comme défaillir. Il réclama l'aide d'un de ses compagnons de route, puis de deux pour le soutenir. — Il aurait voulu ensuite s'asseoir sur la neige, mais ses compagnons s'y opposèrent. Ils pleuraient en le voyant dans cet état. Mais lui était calme ; il ne souffrait pas. « Seigneur, disait-il, souviens-toi de moi ! si tu veux que je meure, prends mon âme à toi ; que ta volonté soit faite ! » A une descente il sentit ses forces lui revenir un peu, et ils arrivèrent enfin à Roybon. Les soins les plus empressés et les plus affectueux lui furent donnés, et il se rétablit promptement. — Il était seulement brisé d'émotion et de fatigue.

En 1830, dernière année de son séjour à Roybon, il se rendit mensuellement à Jailleu, faisant chaque fois seize lieues de chemin à pied. C'était après le départ de son ami Masson pour St-Dizier (Drôme). Il arrivait à Jailleu le samedi soir, présidait deux services le dimanche et faisait une instruction aux catéchumènes. La famille Perrégaux lui offrit constamment l'hospitalité la plus aimable. Un noyau de personnes pieuses se formait graduellement. C'était le commencement d'une église qui devait s'organiser plus tard, et qui n'a pas cessé d'être évangélique, gloire en soit rendue à Dieu !

Il eut un jour l'occasion en s'en retournant à Roybon de voir dans le village de St-Benoit une congrégation de Jansénistes qui l'invitèrent à présider leur culte. Ils lui firent remarquer qu'en priant ils se tournaient tous vers l'Orient. Il s'y tourna aussi et même dit *vous* à Dieu, dans sa prière, se faisant ainsi tout à tous.

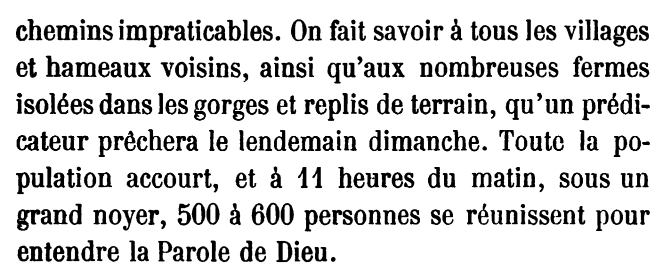
En sortant du village, il se mit à distribuer des traités. Le curé romain l'ayant aperçu, vint lui dire: « Qui vous a donné permission de distribuer vos livres dans ma paroisse ? » — « C'est Dieu qui me le commande, répond Vernier. » Le curé s'avance comme pour le frapper. Vernier fait aussi quelques pas en avant et lui dit: « Frappez-moi ! » Le curé s'éloigna en murmurant, le laissant avec une foule de ses ouailles indignées



contre leur curé! Vernier leur parla sur le pardon des injures.

Le 10 juillet 1830 il part de Roybon pour aller visiter le champ de travail de ses amis Charlier et Masson, dans les montagnes de la Drôme. Deux ans auparavant, accompagnant ce dernier à son poste de Saint-Dizier, blessé à un pied, il cheminait péniblement sur la route entre Die et Luc. Un brave paysan, touché de compassion, descend de sa monture et lui fait prendre sa place. En retour de cet acte de bonté, Vernier l'évangélise. Cet homme, avant de le quitter, le prie instamment de visiter son village, *Aucelon*, pour y annoncer la Parole de Dieu. Il lui raconte que les protestants de toute une vallée sont sans pasteur et sans culte. Vernier promet d'y penser et prend son adresse. Suivant la même route, en 1830, cette scène se représente vivement à son esprit. Il tire son carnet, cherche l'adresse, la trouve et une voix intérieure lui dit: Va à Aucelon. Il répond: Oui, Seigneur, j'irai à Aucelon, et au lieu de continuer à suivre le chemin de Valdrôme, il prend résolument celui d'Aucelon. Comme il avait encore trois heures de marche à faire pour y arriver, et que le jour était sur son déclin, il passa la nuit à Barnave, village situé au pied de la montagne. Il ne manqua pas d'y tenir une réunion, bien qu'il n'y connût personne. Le lendemain, un samedi, de bonne heure, il gravit la montagne, et après

une heure de montée, il arrive au col de Pennes, d'où il aperçoit Aucelon, perché sur une colline escarpée et entouré de hautes montagnes. Il s'arrête tout ému, dépose son sac sur le bord du sentier, se jette à genoux et répandant d'abondantes larmes, il demande à son Dieu de le remplir de son Saint-Esprit en vue de l'œuvre qui était placée devant lui. Puissamment fortifié dans son âme, il prend la descente et arrive une demi-heure après devant une ferme isolée. Il trouve devant la porte une femme âgée, à laquelle il demande un verre d'eau. Elle lui offre du lait. « N'êtes-vous pas un déserteur, monsieur, lui dit-elle? » (La France était alors en pleine révolution.) — « Non, ma bonne, répondit-il, je voyage pour avertir les pécheurs de fuir la colère à venir. » Comprenant qu'elle a devant elle un serviteur de Dieu, elle l'invite à entrer, met sur la table une nappe blanche et y dépose tout ce qu'elle avait de meilleur dans sa maison. Il arrose de larmes de reconnaissance le délicieux repas que Dieu lui avait préparé dans ce désert, et après avoir prié avec cette bonne femme, il continue à descendre au fond de la vallée, puis il remonte vers Aucelon, où le maire et un autre notable de l'endroit le reçoivent avec grand plaisir. Depuis plus de deux ans, aucun service religieux n'avait eu lieu à Aucelon. Il n'y avait pour desservir cette contrée qu'un vieux pasteur infirme, résidant à Poyols, à quatre heures de marche, par des



chemins impraticables. On fait savoir à tous les villages et hameaux voisins, ainsi qu'aux nombreuses fermes isolées dans les gorges et replis de terrain, qu'un prédicateur prêchera le lendemain dimanche. Toute la population accourt, et à 11 heures du matin, sous un grand noyer, 500 à 600 personnes se réunissent pour entendre la Parole de Dieu.

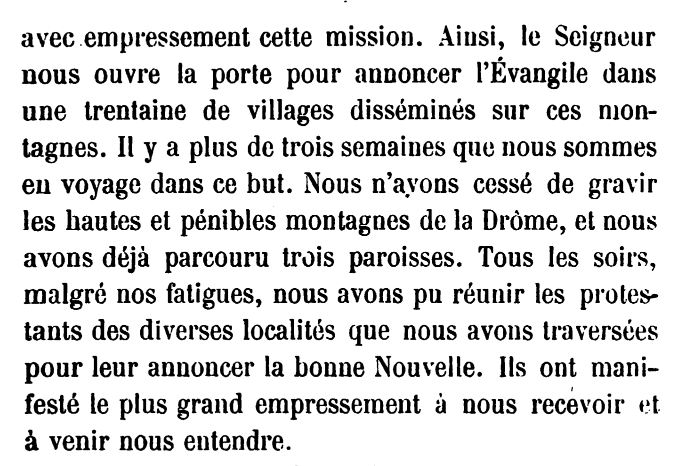
« Nous étions tous, disait 30 ans plus tard, à celui qui trace ces lignes, un homme excellent qui se convertit à cette première assemblée, comme des voyageurs altérés; et pendant que le serviteur de Dieu parlait, il nous semblait être enfin comme sous le robinet d'une fontaine d'eau vive. » Le Seigneur avait lui-même préparé les esprits et les cœurs.

L'effet produit par cette première prédication de l'Évangile fut admirable. Le 23 août 1830, Vernier écrivait à son honorable ami, M. Bonifas de Grenoble, ce qui suit : « Avec le cher frère Masson, nous avons de nouveau visité Aucelon. Nous avons été transportés de joie et de reconnaissance envers le Seigneur à cause du changement qu'il a opéré dans ce village. M. le maire est près du royaume des cieux ; depuis ma première visite, il a rassemblé les protestants le dimanche, pour leur faire des lectures de sermons. Les deux filles aînées de M. Metton qui ont passé dix-huit mois dans un pensionnat, sont aussi venues à la connaissance de la vérité. Elles ont depuis ma première visite

commencé une école du dimanche. Elles veulent maintenant réunir les jeunes filles du village pour leur apprendre à lire. — Plusieurs âmes sont touchées par la grâce de Dieu, d'autres pleurent encore sur leurs péchés et soupirent après le moment de la délivrance. Un homme du village a dit que si je voulais aller demeurer chez lui, il me donnerait sa chambre. Son vieux père a, comme lui, trouvé la paix.

« Un ancien militaire retraité, nommé Antoine Arnaud, qui demeure à une lieue du village, près d'un col élevé, m'a dit: « Cher frère, voilà six ans que je suis en prières pour demander au Seigneur quelque messager de sa paix. Maintenant je suis au comble de mes vœux, en voyant ce qui se passe chez nous depuis votre visite. Mes prières sont exaucées, grâces à Dieu. Il me semblait que j'étais le seul chrétien au monde parce que tout était mort autour de moi. » — Le Seigneur a béni toute sa maison et il y a eu depuis lors dans sa parenté au moins douze conversions véritables.

« Le consistoire de la Motte-Chalançon nous a choisis, le frère Masson et moi, pour visiter toutes les églises et les familles de son ressort, afin de faire un recensement exact des protestants, de connaître les noms des chefs de famille, le nombre des personnes qui savent lire, celui des Bibles et des Nouveaux Testaments qui existent parmi eux. Nous avons accepté



avec empressement cette mission. Ainsi, le Seigneur nous ouvre la porte pour annoncer l'Évangile dans une trentaine de villages disséminés sur ces montagnes. Il y a plus de trois semaines que nous sommes en voyage dans ce but. Nous n'avons cessé de gravir les hautes et pénibles montagnes de la Drôme, et nous avons déjà parcouru trois paroisses. Tous les soirs, malgré nos fatigues, nous avons pu réunir les protestants des diverses localités que nous avons traversées pour leur annoncer la bonne Nouvelle. Ils ont manifesté le plus grand empressement à nous recevoir et à venir nous entendre.

« Le pasteur de P., fort âgé, lorsque je lui dis que je viendrais peut-être m'établir dans sa paroisse, me dit : « Oui, monsieur, venez, je vous donne pleine liberté d'y prêcher ; peut-être que si vous étiez ici, j'y verrais un réveil avant ma mort, et alors je serais content de mourir. »

Vernier n'hésita plus. La volonté de Dieu lui était clairement manifestée. Après avoir passé encore quelques semaines au sein de son cher petit troupeau de Roybon (Isère), il vint se fixer à Aucelon, vers le 20 novembre 1830. Impossible de décrire la joie avec laquelle il y fut reçu à son retour. On l'attendait tous les jours avec impatience. Le soir même de son arrivée tout le village se rassembla, catholiques et protestants, au nombre d'environ trois cents, pour entendre

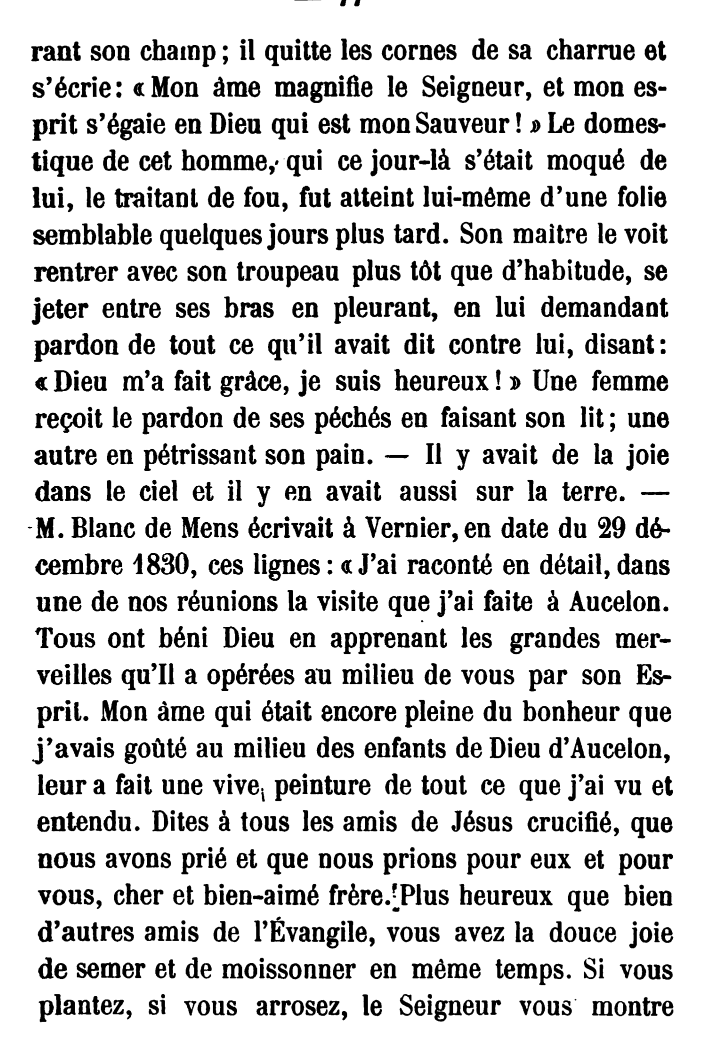
de nouveau la Parole de Dieu. A l'issue de la réunion, chacun voulait lui serrer la main et lui souhaiter la bienvenue. Il eut soin d'apporter avec lui une caisse de livres saints qui furent vendus en peu de jours, si grande était la faim et la soif de la Parole de Dieu. Le 29 novembre 1830, il pouvait écrire à ses amis de Roybon : « Il y a des familles entières qui sont converties au Seigneur. Même des enfants confessent à haute voix le nom du Seigneur Jésus. On dit qu'il y a des âmes converties ou réveillées dans toutes les maisons. Les enfants de Dieu sont dans l'admiration. Gloire à Dieu ! »

Pendant l'hiver de cette même année, il annonça l'Évangile dans toutes les maisons du village, en commençant par la plus élevée. Catholiques et protestants tinrent à honneur d'avoir la réunion chez eux ; plusieurs catholiques se convertirent au Seigneur, entr'autres la femme de l'aubergiste qui était originaire de la Bretagne, et qui conjurait ses anciens coreligionnaires de renoncer à leurs erreurs, pour embrasser la vérité qui sauve.

Notre cher missionnaire se rendit un jour à Pennes, village presque tout catholique, situé sur le penchant d'une montagne à deux lieues d'Aucelon. Les catholiques sonnèrent leur cloche et vinrent à une première réunion. Dans l'après-midi, Vernier entra à l'auberge et y vit une troupe de joueurs. Il leur déclara

qu'ils faisaient le jeu du diable. Ils quittèrent de suite leurs cartes et vinrent à la seconde réunion qui fut plus nombreuse que la première. Les fêtes de Noël et du Nouvel-An furent pour les habitants d'Aucelon de véritables fêtes chrétiennes. Il y eut une telle affluence qu'il fallut se réunir dans deux appartements. « Quel changement ! disaient nos frères d'Aucelon. Autrefois nous passions ces beaux jours dans la mondanité, aujourd'hui nous les passons par la grâce du Seigneur, pour la première fois, dans la lecture et la méditation de la Parole sainte, dans le chant des louanges de Dieu et dans la prière. » Une mort chrétienne des plus édifiantes vint donner à l'œuvre d'Aucelon une impulsion nouvelle. Mlle Marie Metton qui avait été l'un des premiers fruits de l'œuvre de notre cher évangéliste, et qui dirigeait l'École du dimanche, tomba malade, et pendant plusieurs mois elle étonna tout le monde par sa patience et sa résignation. Bien qu'elle souffrît beaucoup, elle disait : « Le Seigneur me traite bien doucement. » La veille de sa mort, elle dit à son père : « Veuillez m'ôter mes boucles d'oreilles, je les donne pour les missions évangéliques de Paris. Je n'ai encore rien fait pour cette œuvre. » A partir de ce jour, les jeunes filles et les femmes d'Aucelon et des hameaux voisins, imitant la jeune Marie Metton, apportèrent à Vernier toute leur bijouterie, consistant en cœurs, croix, boucles

d'oreilles, etc. « Voici, dirent-elles, pour les missions; nous avons lu, du reste, dans la sainte Parole que les femmes ne doivent pas se parer d'or, etc. » Une réunion mensuelle de missions fut instituée. La première collecte produisit 120 francs, sans compter les parures des chrétiennes de la contrée. Cette somme est énorme eu égard à l'extrême pauvreté des habitants de cet endroit. Vernier fut invité à se rendre à Mens pour y assister, le 6 mars 1831, à la consécration de M. Dadre, présidée par Adolphe Monod. Il remit toute une boîte de bijoux à M. Blanc, pour les missions. M. Bonifas en fit une espèce de guirlande qu'il passa au bout de sa canne, et à une réunion du soir, il s'écria en les montrant : « Voyez, M. F., les faux dieux de nos sœurs d'Aucelon ! » Cette vue produisit un effet merveilleux sur toute l'assemblée. Le lendemain matin, une demoiselle apporta une belle chaîne en or pour la joindre à la boîte en faveur des missions. Le printemps de 1831 fut un vrai printemps spirituel pour l'église d'Aucelon. Presque chaque jour on entendait dire que telle ou telle personne avait reçu la grâce et la paix qui vient d'En-Haut. Un homme, par exemple, en mangeant sa soupe le matin, reçoit l'assurance du pardon de tous ses péchés, pose sa cuillère et dit à sa femme : « Réjouis-toi avec moi, la grâce de Dieu vient de descendre sur moi ! » Un autre reçoit la même grâce en lisant son Nouveau Testament; un troisième en labou-



rant son champ; il quitte les cornes de sa charrue et s'écrie: « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'égaie en Dieu qui est mon Sauveur! » Le domestique de cet homme, qui ce jour-là s'était moqué de lui, le traitant de fou, fut atteint lui-même d'une folie semblable quelques jours plus tard. Son maître le voit rentrer avec son troupeau plus tôt que d'habitude, se jeter entre ses bras en pleurant, en lui demandant pardon de tout ce qu'il avait dit contre lui, disant: « Dieu m'a fait grâce, je suis heureux! » Une femme reçoit le pardon de ses péchés en faisant son lit; une autre en pétrissant son pain. — Il y avait de la joie dans le ciel et il y en avait aussi sur la terre. — M. Blanc de Mens écrivait à Vernier, en date du 29 décembre 1830, ces lignes: « J'ai raconté en détail, dans une de nos réunions la visite que j'ai faite à Aucelon. Tous ont béni Dieu en apprenant les grandes merveilles qu'Il a opérées au milieu de vous par son Esprit. Mon âme qui était encore pleine du bonheur que j'avais goûté au milieu des enfants de Dieu d'Aucelon, leur a fait une vive peinture de tout ce que j'ai vu et entendu. Dites à tous les amis de Jésus crucifié, que nous avons prié et que nous prions pour eux et pour vous, cher et bien-aimé frère. Plus heureux que bien d'autres amis de l'Évangile, vous avez la douce joie de semer et de moissonner en même temps. Si vous plantez, si vous arrosez, le Seigneur vous montre

clairement en donnant l'accroissement à votre travail, qu'Il l'approuve et qu'Il le bénit. »

M. Blanc écrit encore le 14 février 1831, en réponse à une lettre de Vernier : « Je viens vous remercier de votre bonne et bien chère lettre. Je l'ai lue dans nos réunions, ceux qui en étaient absents me l'ont demandée ; elle a été auprès du lit des malades, elle a circulé dans plusieurs maisons, et tous, nous avons été grandement réjouis des bonnes nouvelles qu'elle renfermait. Enfin, je l'ai envoyée à notre cher frère, le pasteur Gaussen de Satigny, avec prière d'en faire part aux frères du Bourg-de-Four. Nous avons lu avant-hier l'excellente lettre que le frère Arnaud (d'Aucelon) a écrite au frère Marcel (de Mens) ; veuillez lui en témoigner toute notre reconnaissance pour l'édification qu'elle nous a procurée. — Qu'il est doux de voir des frères s'entretenir ensemble ! O mon ami, que nous serons heureux dans le ciel, où nous nous trouverons en famille avec tous ceux qui auront blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau... ! »

Monsieur Charlier, alors pasteur à Valdrôme, visita plusieurs fois Aucelon. Il y présida des assemblées de communion et contribua puissamment à l'édification des nouveaux convertis. En 1831 il écrivait à Vernier : « Notre Dieu a répandu des bénédictions signalées à Aucelon. On peut dire en contemplant cet endroit : c'est ici que la droite de l'Éternel a fait vertu,

c'est ici que Jésus s'est formé un grand peuple, que son amour a opéré avec une magnificence inouïe . . . Mais que nos frères comprennent bien qu'ils ne doivent pas s'endormir dans leur prospérité spirituelle, mais, au contraire, en profiter pour marcher à pas de géant dans les voies du ciel. »

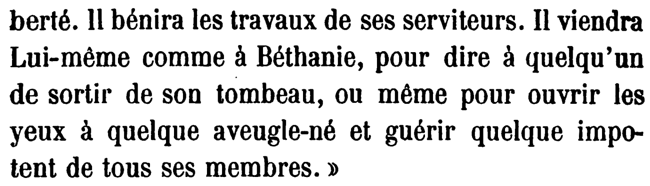
Nos lecteurs liront avec intérêt les lignes suivantes, adressées par deux chrétiennes d'Aucelon à Vernier, qui se trouvait dans son pays natal en mai 1831 : « Le Seigneur qui est si bon, plein de compassion, lent à la colère, a daigné jeter sur nous un regard de miséricorde, en nous retirant de Babylone qui est la mère des impudicités. Ainsi, nous rendrons grâces à notre Dieu de ce qu'Il nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ, lequel même a porté nos iniquités et nos péchés en son corps sur la Croix, afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice. Ah! si nous pouvions faire entendre nos voix à l'univers entier, à tous ceux qui vivent encore dans la mondanité, qui marchent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, nous leur dirions : Réveillez-vous d'entre les morts et Christ vous éclairera. Tournez votre cœur vers l'Éternel et il aura pitié de vous, car Il pardonne abondamment . . . . Lorsque nous nous souvenons de vous, cher frère, nous versons des larmes de joie en pensant que le Seigneur s'est servi de vous pour nous amener à sa connaissance. Il a ouvert les yeux

de notre entendement, pour nous faire entendre les choses que vous nous disiez de sa part, car malgré notre ignorance, il nous avait élus avant la création du monde. Oh ! cher frère, bénissez le Seigneur avec nous et réjouissons-nous tous ensemble en Lui ! »

On a pu constater, après un intervalle de plus de quarante années, qu'au moins cent personnes d'Aucelon, réveillées à cette époque, ont persévéré jusqu'à la fin à suivre l'Agneau de Dieu. Un temple y fut bâti en 1835, et depuis lors des pasteurs évangéliques s'y sont succédés jusqu'à ce jour. Gloire à Dieu !

Le Seigneur qui avait dit à Vernier : « Va à Aucelon ! » lui dit à la fin de 1831 : « Viens dans un autre lieu. » Il voulait l'envoyer encore à beaucoup d'autres brebis perdues de la maison d'Israël.

Vernier se fixa à *St-Roman,* autrefois annexe de l'église de Châtillon-en-Diois. Le réveil de Mens avait franchi le col de Menet, et gagné plusieurs âmes de cette contrée, et en particulier à St-Roman, où se trouvait un instituteur pieux nommé Girard. Le pasteur Morin de Châtillon consentit à ce que notre frère évangéliste vint se fixer dans sa paroisse. Un chrétien de cette localité, Alloard, ancien colporteur, mort il y a peu d'années, écrivait à ce sujet à Vernier le 10 octobre 1831 : « Bénissons le Seigneur, cher frère, tous deux ensemble, de ce qu'il nous ouvre toujours des portes pour pouvoir annoncer sa grâce avec toute li-



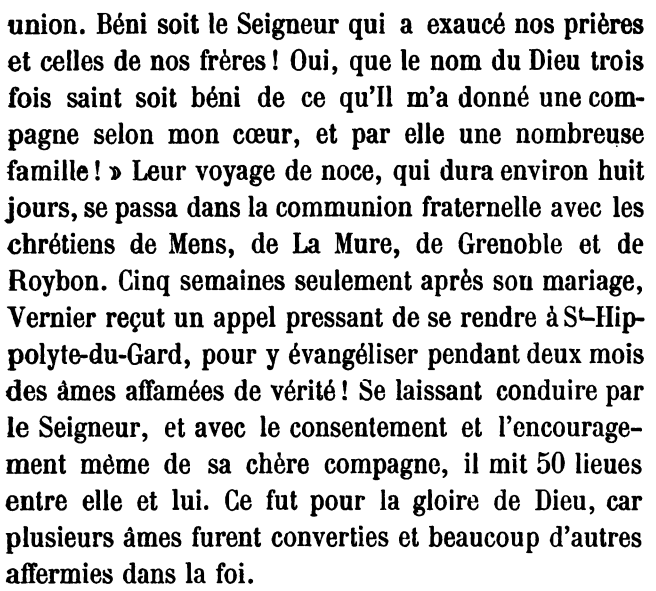
berté. Il bénira les travaux de ses serviteurs. Il viendra Lui-même comme à Béthanie, pour dire à quelqu'un de sortir de son tombeau, ou même pour ouvrir les yeux à quelque aveugle-né et guérir quelque impotent de tous ses membres. »

C'est ce que le Seigneur ne tarda pas à faire à St-Roman même dès l'arrivée de Vernier. Parmi les conversions qui s'opérèrent par son moyen il y en eut une des plus remarquables : celle de la mère Chapay qui devint une colonne dans la maison de Dieu.

Laissons la parole à Vernier lui-même : « Il y avait à St-Roman des nommés Chapay, catholiques romains. La vieille mère, d'un caractère irascible et violent, qui avait quitté son mari depuis plusieurs années, dit un jour à ses voisins : On dit qu'il y a chez Louis Nicolas un prédicant, j'irai l'entendre, et s'il ne prêche pas selon mon idée, je lui jetterai mon sabot à la tête . . . Elle entre à la réunion d'un air décidé, mais la parole qu'elle entend est pour elle comme une épée à deux tranchants. Son cœur est brisé, touché, humilié ; elle pleure, elle sanglote, elle se désole. A l'issue de la réunion je m'approche pour lui demander ce qu'elle avait : « Ah ! monsieur, répondit-elle : je suis perdue ; je suis la plus grande des pécheresses ; j'ai fait trop de mal, et Dieu ne veut pas me pardonner. » Je m'efforçai de la rassurer sur ce point, en lui citant plusieurs exemples tirés de la Parole de Dieu.

Elle vint me trouver dans ma chambre plusieurs jours de suite, et après avoir pleuré sur ses péchés, elle reçut l'assurance du pardon en Jésus-Christ. — Elle se réconcilia immédiatement avec sa fille qu'elle avait gravement offensée en la frappant brutalement et elle rejoignit son mari, qu'elle ne quitta plus. — Jusqu'à son dernier soupir elle fut une humble et fidèle servante du Seigneur. »

Ici se place pour notre cher évangéliste un événement important de sa vie. Il avait 36 ans et n'était pas encore marié. Un soir, à une réunion de prière, pendant qu'une jeune personne priait, Mlle P., il eut l'impression qu'elle était celle que Dieu lui destinait pour être sa compagne fidèle. Cette impression était juste. « Comme cette affaire, écrit-il, procédait de l'Éternel notre Dieu, tout se traita sous son doux regard, et nous fixâmes l'époque de notre mariage au 3 mai 1832. Nous avions quatre pasteurs à nos noces et plusieurs évangélistes. Nous avions eu soin d'y inviter notre bon Sauveur et Seigneur Jésus-Christ et ses disciples. Il nous fit sentir sa douce présence pendant ces deux ou trois jours que durèrent nos noces. Tous les pasteurs parlèrent et prièrent; plusieurs réunions eurent lieu où la Parole de vie fut annoncée fidèlement et bien des prières ferventes montèrent jusqu'au trône de la grâce, pour demander à notre bon Père céleste de répandre sa sainte bénédiction sur notre



union. Béni soit le Seigneur qui a exaucé nos prières et celles de nos frères ! Oui, que le nom du Dieu trois fois saint soit béni de ce qu'Il m'a donné une compagne selon mon cœur, et par elle une nombreuse famille ! » Leur voyage de noce, qui dura environ huit jours, se passa dans la communion fraternelle avec les chrétiens de Mens, de La Mure, de Grenoble et de Roybon. Cinq semaines seulement après son mariage, Vernier reçut un appel pressant de se rendre à St-Hippolyte-du-Gard, pour y évangéliser pendant deux mois des âmes affamées de vérité ! Se laissant conduire par le Seigneur, et avec le consentement et l'encouragement même de sa chère compagne, il mit 50 lieues entre elle et lui. Ce fut pour la gloire de Dieu, car plusieurs âmes furent converties et beaucoup d'autres affermies dans la foi.

Vers la fin de 1834, après avoir eu la douleur de perdre un premier enfant, Vernier transporta son domicile à Saillans, à cinq où six lieues de St-Roman, en descendant le cours de la Drôme.

« Nous fûmes reçus à Saillans, écrit-il, comme des anges de Dieu par un bon nombre de personnes auxquelles nous avions déjà annoncé plus d'une fois l'Évangile avant de nous décider à venir habiter cette ville. La salle des réunions devint trop petite pour contenir tout le monde qui venait entendre la bonne Nouvelle du salut. Plusieurs âmes furent converties au

Seigneur. Nous étions heureux en voyant que notre divin Maître bénissait la semence de la Parole sainte que nous semions en son nom, soit à Saillans, soit dans différentes localités environnantes, à Espenel, à Vercheny, à Pontaix, à Barsac, à Vachères, à St-Étienne et à St-Julien-en-Quint, à Crest et à Eure, où j'allais tous les jours tenir des réunions. Et, pour comble de joie, notre bon Père céleste nous donna un autre fils, auquel nous donnâmes le nom d'Élie. Tous les jours nous consacrions au Seigneur, par la prière, notre cher enfant, qui était pour nous un grand sujet de joie. »

La joie et la reconnaissance doublaient les forces de notre cher missionnaire, et il allumait partout le feu sacré dans les cœurs. Plusieurs conversions furent opérées dans chacune des localités sus-mentionnées, notamment à Eure.

Un jour, après la réunion d'Eure, un jeune homme qui avait été touché par la grâce de Dieu, demanda à Vernier s'il ne pourrait pas se rendre dans le village où ses parents demeuraient, afin de leur faire entendre à eux aussi l'Évangile. Il saisit avec empressement cette nouvelle occasion d'annoncer Christ. Il ne se doutait pas, qu'en accompagnant ce jeune homme aux Dinas et aux Rorivas (commune de Montmeyran), il jetterait en quelque sorte les fondements spirituels de cette église de Montmeyran qui allait devenir un

centre de vie pour toute la contrée. La première réunion se tint aux . . . . . à sept heures du soir, chez M. Félix Sayn. Se réunir le soir dans une maison particulière pour un culte, était une chose toute nouvelle pour les protestants du pays. Quelques-uns disaient en l'entendant : « C'est un curé déguisé ! Oui, c'est un curé déguisé ! » M. H. Sayn répondit à ses voisins : « Qu'il soit un curé déguisé ou non, ce qu'il annonce est la pure vérité ! » Ce même soir, plusieurs âmes furent touchées à salut.

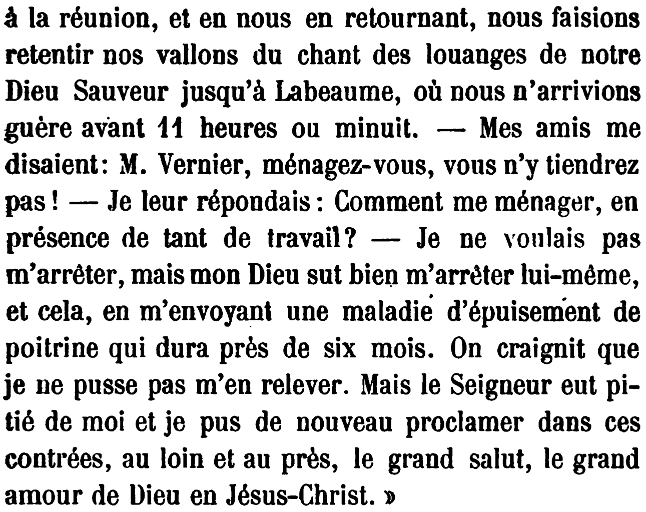
« Le lendemain, écrit Vernier, nous eûmes de bons entretiens particuliers avec différentes personnes qui étaient tout émues des paroles de vie qu'elles avaient entendues la veille. On me pria instamment d'y retourner. C'est ce que je fis avec le secours de la grâce de mon divin Maître.

« Chaque fois que je me rendais dans cette chère commune de Montmeyran, où nous avions des réunions fort nombreuses, j'étais fortifié et encouragé en voyant que la bonne Nouvelle du salut qui est en Christ était reçue et goûtée par un grand nombre d'âmes. J'avais le sentiment et l'assurance que, dans toutes les réunions qui avaient lieu dans cette commune, des âmes se convertissaient au Sauveur. Grâces à Dieu, je ne fus pas trompé dans mon attente. Un beau réveil eut lieu à l'honneur et à la gloire du Dieu Sauveur. »

A quatre kilomètres de Montmeyran se trouve *La-*

mets la notice du frère Neff; il la lit, il pleure, en demandant à Dieu de lui faire grâce. Pendant qu'il lit la lettre que Neff, sur son lit de mort, vous écrivit, à vous, bien-aimés de Mens, il reçoit la grâce de Dieu, l'assurance que Jésus l'a sauvé et que tous ses péchés sont effacés par le sang de Christ. Maintenant il se réjouit en Dieu qui est son Sauveur. Étant guéri de corps et d'âme, il y a une quinzaine de jours qu'il est retourné à l'école de Dieulefit pour y poursuivre ses études, dans l'intention de se vouer au saint ministère. Cette intention fut réalisée comme nous le verrons par la suite. »

L'œuvre de Labeaume, de Montmeyran et de tous les environs devenant de plus en plus intéressante et absorbante pour notre cher missionnaire, il sentit que Dieu l'appelait à venir au centre de cette œuvre. Il quitta Saillans, au milieu des larmes de ses amis et enfants en la foi, et vint habiter Labeaume même, où il devait séjourner, pendant trois années, chez son précieux ami, M. Bérenger. Il déploya dans ce beau champ de travail une activité vraiment extraordinaire. « Il me semblait, écrit-il, que rien ne pouvait m'arrêter. Je présidais quinze à dix-sept réunions par semaine, sans compter les visites aux malades et les entretiens particuliers. Je me voyais accompagné à la Crotte, au Moulin de Labeaume, aux Rorivas et ailleurs par quinze ou vingt personnes, le soir, pour assister



à la réunion, et en nous en retournant, nous faisions retentir nos vallons du chant des louanges de notre Dieu Sauveur jusqu'à Labeaume, où nous n'arrivions guère avant 11 heures ou minuit. — Mes amis me disaient: M. Vernier, ménagez-vous, vous n'y tiendrez pas ! — Je leur répondais : Comment me ménager, en présence de tant de travail? — Je ne voulais pas m'arrêter, mais mon Dieu sut bien m'arrêter lui-même, et cela, en m'envoyant une maladie d'épuisement de poitrine qui dura près de six mois. On craignit que je ne pusse pas m'en relever. Mais le Seigneur eut pitié de moi et je pus de nouveau proclamer dans ces contrées, au loin et au près, le grand salut, le grand amour de Dieu en Jésus-Christ. »

Depuis quelques années déjà, Vernier avait pour le seconder dans ses travaux évangéliques, le frère Fenouil des Vallées vaudoises, qui ayant été en rapport avec Neff, était, lui aussi, plein de zèle pour le service du Seigneur. Leurs aptitudes étaient bien différentes. Vernier était le pionnier, allant toujours de l'avant, ouvrant les portes, établissant des réunions partout, et à son retour il disait à son collègue : « Allez dans telle ou telle localité où vous serez bien reçu. »

Fenouil était, on peut dire, une concordance vivante des Saintes-Écritures. Il les savait par cœur. Ses méditations et ses lettres n'étaient qu'un tissu de passagages bibliques. Nos lecteurs nous sauront gré de

leur en offrir un échantillon. C'est une lettre que nous transcrirons en entier et telle quelle. Il l'écrivait à ses amis d'Aucelon en 1833.

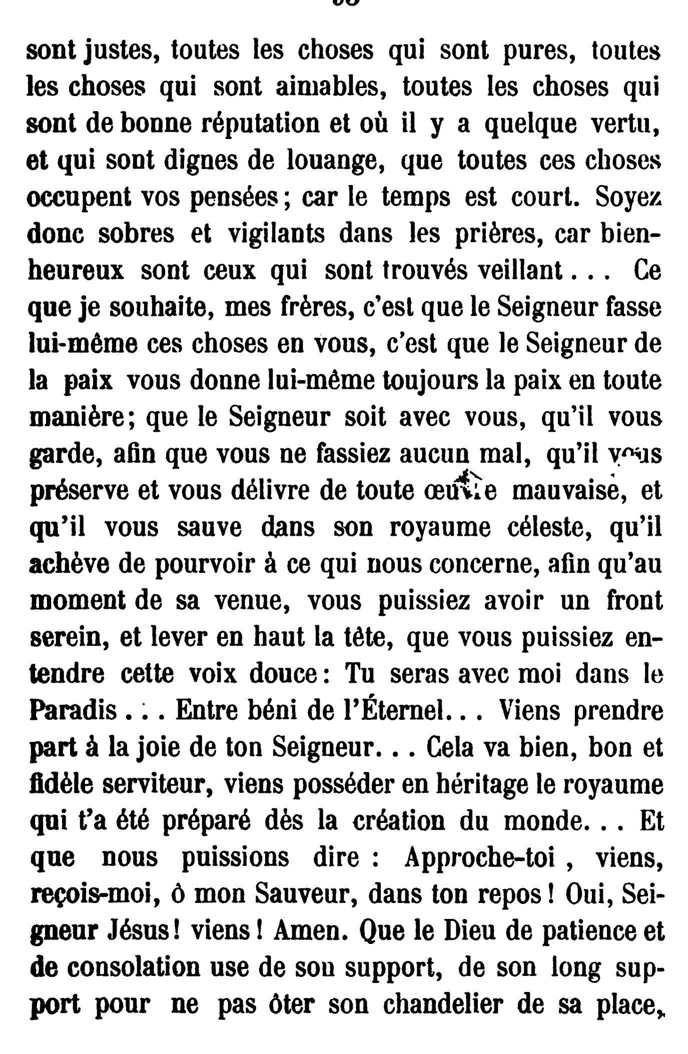
« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen !

« Très-chers et bien-aimés frères en Jésus-Christ. Que la grâce, la miséricorde et la paix, l'amour, la charité et toutes les bénédictions vous soient abondamment données de la part de Dieu le Père et de la part de Jésus-Christ le Fils du Père, par la communication du Saint-Esprit. Amen !

« Chers amis ! Ces paroles, ces sublimes paroles, ne doivent pas être prises pour une habitude, quoique je semble avoir pris l'habitude de les mettre au commencement de mes lettres, mais je les crois, d'après le grand serviteur de Dieu, qui, sans doute, en sentait le besoin, lui qui avait entendu le Seigneur... lui dire : ma grâce te suffit... Et moi, j'ai besoin de cette grâce, et je dirais et m'écrierais avec le prophète : Grâce ! grâce ! pour moi qui suis la plus petite pierre : Grâce pour moi, et pour tous ceux qui sont destinés à la vie éternelle, afin que pas un ne fasse naufrage quant à la foi... que pas un n'imite Démas ... que pas un, après avoir mis la main à la charrue, ne regarde derrière lui ... qu'il n'y ait point d'impur, ni de profane, comme Esaü, qui pour un mets vendit son droit d'aînesse... etc., etc., mais que tous écoutent la voix du Seigneur qui dit à tous : Veillez ! ... que tous se souviennent de la

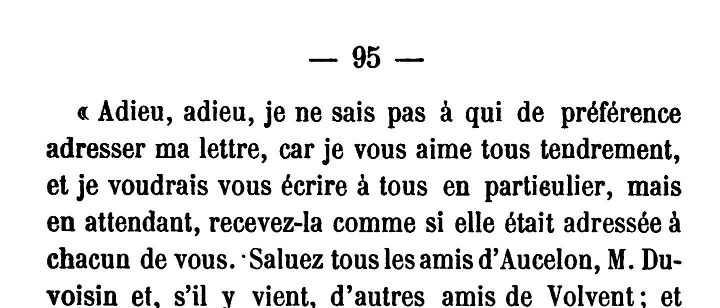
femme de Lot... Que tous se souviennent qu'il ne sert de rien de gagner tout le monde... s'il était possible... et si l'on perdait son âme... Et que donnerait l'homme en échange de son âme, dit le Seigneur. Que tous se souviennent que celui qui veut sauver sa vie, la perdra! C'est pourquoi le Saint-Esprit dit: Si vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, et non point celles qui sont sur la terre... Ne regardez point aux choses visibles qui ne sont que pour un temps, mais aux invisibles qui sont éternelles. Rappellez-vous que tout est vanité... Vanité des vanités, dit l'Écriture, tout est vanité... Et là où est votre trésor, là aussi votre cœur, rien de plus vrai, car chacun est attaché à ce qu'il aime... Prenez donc garde, dit Jésus, prenez garde que la lumière qui est en vous ne soit que ténèbres. Prenez garde d'avoir votre trésor dans ces bas lieux, car votre cœur y sera aussi... et à quoi vous servira-t-il? car l'Éternel va détruire ce lieu! Le ciel et la terre passeront avec un bruit sifflant de tempête, et si votre trésor y est, il passera aussi... Ne vous amassez donc point de trésor sur la terre, dit le Seigneur, où les vers et la rouille gâtent tout et où les larrons percent et dérobent: Fuyez donc la vanité! N'aimez point le monde, car si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui, dit Saint-Jean, et il ajoute: Mes petits enfants, gardez-vous des idoles. Amen....

Car pour les idolâtres, les timides, incrédules, exécrables, les meurtriers, les fornicateurs, les empoisonneurs et tous les menteurs, etc., etc., leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qui est la seconde mort! C'est pourquoi, comme dit le Saint-Esprit: Mes bien-aimés, fuyez l'idolâtrie, fuyez la vanité; n'arrêtez plus vos cœurs dans ces bas lieux, où il n'y a point de cité permanente, mais amassez-vous un trésor dans le ciel comme vous le conseille Jésus... là où les vers et la rouille ne gâtent rien, et où les larrons ne percent ni ne dérobent point... Courez, courez donc vers la montagne de Sion... vers la cité du Dieu vivant, vers la Jérusalem céleste, vers les millions d'anges, et l'église des premier-nés qui sont écrits dans les cieux! Et à Dieu qui est le juge de tous, aux esprits des justes qui sont parvenus à la perfection, et à Jésus le Médiateur de la nouvelle alliance et au sang de l'aspersion qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel, qui prononce grâce, et sans lequel il n'y a point de rémission des péchés. Embrassez donc le royaume qui ne peut être ébranlé, conservez et conservons la grâce par laquelle nous puissions servir Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec respect et avec crainte, car notre Dieu est aussi un feu consumant... Ainsi mes frères, que toutes les choses qui sont véritables, toutes les choses qui sont honnêtes, toutes les choses qui



sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne réputation et où il y a quelque vertu, et qui sont dignes de louange, que toutes ces choses occupent vos pensées; car le temps est court. Soyez donc sobres et vigilants dans les prières, car bienheureux sont ceux qui sont trouvés veillant... Ce que je souhaite, mes frères, c'est que le Seigneur fasse lui-même ces choses en vous, c'est que le Seigneur de la paix vous donne lui-même toujours la paix en toute manière; que le Seigneur soit avec vous, qu'il vous garde, afin que vous ne fassiez aucun mal, qu'il vous préserve et vous délivre de toute œuvre mauvaise, et qu'il vous sauve dans son royaume céleste, qu'il achève de pourvoir à ce qui nous concerne, afin qu'au moment de sa venue, vous puissiez avoir un front serein, et lever en haut la tête, que vous puissiez entendre cette voix douce: Tu seras avec moi dans le Paradis... Entre béni de l'Éternel... Viens prendre part à la joie de ton Seigneur... Cela va bien, bon et fidèle serviteur, viens posséder en héritage le royaume qui t'a été préparé dès la création du monde... Et que nous puissions dire : Approche-toi , viens, reçois-moi, ô mon Sauveur, dans ton repos! Oui, Seigneur Jésus! viens! Amen. Que le Dieu de patience et de consolation use de son support, de son long support pour ne pas ôter son chandelier de sa place,

pour garder, pour conserver la couronne qu'il nous a promise jusqu'à ce jour-là. Que le Dieu d'espérance nous remplisse de toute sorte de paix, c'est-à-dire en toute abondance, c'est-à-dire non pas un peu de celle du Seigneur, et un peu de celle du monde, mais qu'il nous remplisse de toute sorte de grâce et de joie en tout temps dans la foi, afin que nous abondions en espérance par la puissance du Saint-Esprit. — Mes amis, combien de choses il me reste à vous dire ; mais voici mon dernier conseil : Lisez la Bible, lisez-la depuis un commencement et dans sa suite, d'un bout à l'autre, toute, toute ; ne soyez point paresseux, mais entendez le Seigneur Jésus-Christ qui vous dit : Sondez les Écritures, car vous espérez avoir par elles la vie éternelle et ce sont elles qui rendent témoignage de moi. Bienheureux est celui qui lit, et ceux qui écoutent les paroles du livre de cette prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites, car le temps est proche. Bienheureux est celui qui prend son plaisir dans la loi de l'Éternel, tellement qu'il médite jour et nuit dans sa loi. . . Car il sera comme un arbre planté près des eaux et qui étend ses racines le long d'une eau courante, dont le feuillage ne flétrit point, etc., etc. Recherchez donc la Bible et lisez Esaïe XXXIV. Et je le répète encore une fois, recherchez dans le livre de l'Éternel et lisez ! Car bienheureux est celui qui sera trouvé veillant et priant et lisant quand le Fils de l'homme viendra.



« Adieu, adieu, je ne sais pas à qui de préférence adresser ma lettre, car je vous aime tous tendrement, et je voudrais vous écrire à tous en particulier, mais en attendant, recevez-la comme si elle était adressée à chacun de vous. Saluez tous les amis d'Aucelon, M. Duvoisin et, s'il y vient, d'autres amis de Volvent; et même je vous prie de faire une copie de cette lettre et de l'envoyer à Barnave, à St-Roman, aux Bialas, etc., et partout où il y a des amis.

« Je vous salue de la part des amis du Seigneur qui sont avec moi, qui se recommandent à vos prières et qui vous saluent quoiqu'ils ne vous connaissent pas. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur et je suis le plus petit de vos frères, mais bien-aimé en Jésus-Christ par la grâce de Dieu.

Barthélemy Fenouil. »

Le style de cette lettre suffit à montrer que l'œuvre de ce cher frère consistait essentiellement à édifier les âmes déjà réveillées et éclairées de la lumière d'En-Haut. La joie du salut, l'espérance de la gloire, étaient peintes en lui d'une manière très vive. Il avait des tressaillements de bonheur qu'il savait communiquer à ses frères en Christ. Ne s'étant jamais marié, il n'eut pas de domicile fixe. Vrai pèlerin, il se comparait lui-même au papillon qui voltige de fleur en fleur. Pendant quarante ans, sa vie a été un continuel va-et-vient, entre le Piémont, les Hautes-Alpes, le Trièves, et sa

chère Drôme, où, selon son désir, il est mort et enseveli, à Montmeyran même.

Revenons à notre pionnier. Sa famille temporelle grandissait en même temps que sa famille spirituelle et le logement qu'il occupait à Labeaume, chez M. Bérenger, allait devenir trop étroit. Un jour, en passant près des Faures de Barcelonne, à cinq kilomètres de Labeaume, il remarqua au haut d'un vallon très fertile une petite maison fermée qui était à vendre. C'est là que Vernier allait voir naître et grandir dix enfants et qu'il devait passer les trente-trois dernières années de sa longue carrière. Tout autre que lui aurait peut-être, en pareil cas, songé à restreindre plutôt qu'à étendre le cercle de son activité missionnaire. Vernier éprouva un sentiment tout opposé. A plusieurs reprises, à la naissance d'un nouvel enfant, il écrit dans son journal des lignes comme celles-ci: « En voyant la bonté du Seigneur à mon égard, je fus puissamment encouragé; j'étendis la sphère du champ de mes travaux en établissant des réunions régulières dans un bon nombre de localités. »

Il remettait avec la plus entière confiance sa chère famille entre les mains de Dieu, et il partait joyeusement pour annoncer au près et au loin la bonne Nouvelle. Dans tous les endroits qu'il visitait, il avait la joie de voir des fruits de ses pieux labeurs. C'est ainsi qu'à Portes, près Valence, il eut le privilège d'a-

mener au Seigneur toute une famille, composée du père, de la mère et de six enfants. L'un des fils de cette famille, M. Monnier, qui devint plus tard agent de la Société évangélique de Genève à Hostun et à Bourg-du-Péage, a été depuis un instrument béni dans les mains de Dieu pour la conversion de beaucoup d'âmes.

Le succès que le Seigneur accorda à Vernier excita parfois la jalousie de tel pasteur de ses environs. Mais son tact, son humilité, son amour des âmes, inclinèrent les cœurs en sa faveur. En voici un exemple qu'il a lui-même raconté : « Un pasteur qui lui avait d'abord offert sa chaire plus d'une fois, voyant que ses paroissiens venaient en foule aux réunions que je tenais souvent dans sa paroisse, s'irrita contre moi, et me dit un jour, chez lui avec colère : « Que venez-vous faire ici ? Nous sommes de bons protestants et nous avons de bons pasteurs payés par le gouvernement. Allez prêcher aux catholiques romains ou aux païens, etc., etc. » Je sentais que mon pauvre cœur naturel allait s'irriter, mais je criai à mon Dieu d'avoir pitié de moi, de me tenir dans l'humilité, de me donner le support, la patience et l'amour. Mon Dieu m'entendit et m'exauça. Je laissai tout dire et prenant ensuite la parole, je dis au pasteur : « Monsieur, injuriez-moi, accablez-moi, dites-moi tout ce que vous voudrez, je veux vous aimer et prier le Seigneur pour vous. » Ce cher monsieur, en m'entendant parler ainsi, me prit la

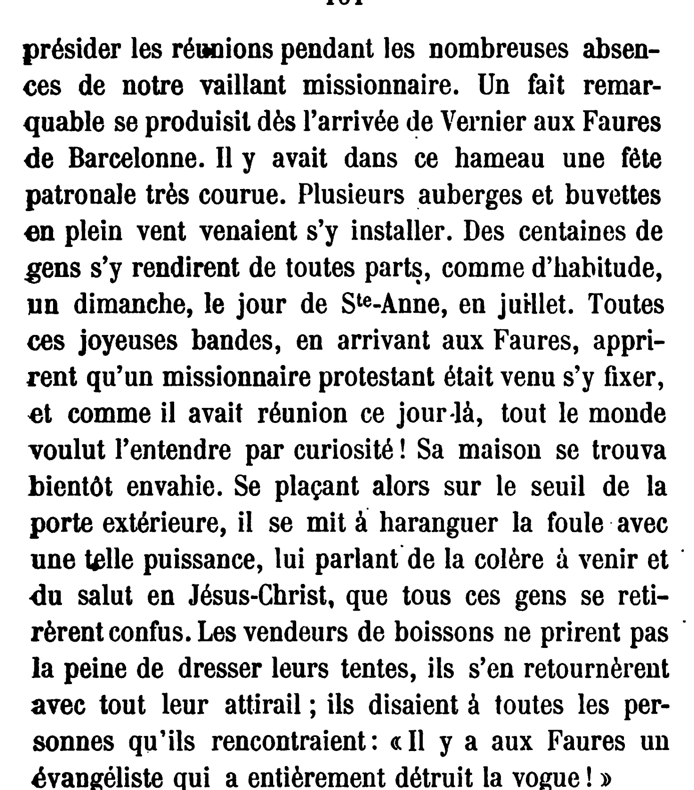
main dans les siennes et me dit : « Eh bien ! oui, aimons-nous ! Nous travaillons pour le même Maître ; que Dieu bénisse votre ministère ! » — La parole douce apaise la colère. Ce pasteur fut jusqu'à sa mort un ami de Vernier et de sa famille. Il se l'adjoignit même pour les jours de grandes communions de Pâque et de Noël et assista à un second service présidé par lui à la campagne.

Parmi les localités nombreuses visitées régulièrement par Vernier, à cette époque, se trouvait *Romans,* ville de 12,000 âmes, située à vingt-trois kilomètres de Barcelonne. Il eut le courage de faire, pendant trois ans, tous les quinze jours, ce long trajet à pied. Il eut besoin de toute l'énergie que l'amour des âmes peut seul donner, pour ne pas se laisser rebuter par maintes difficultés qu'il rencontra, surtout au début de l'œuvre. Il n'y avait à Romans ni temple, ni pasteur, ni culte évangélique. Les protestants, au nombre d'une centaine, étaient tombés dans l'indifférence la plus complète. Plusieurs s'étaient faits catholiques, et presque tous s'étaient alliés à des familles catholiques. Il ne fut pas aisé de les découvrir et encore moins de les réunir. L'évangéliste va frapper à une porte : « Monsieur, dit-il, on m'assure que vous êtes protestant ! » — « Non, monsieur, parce que je ne vais pas à la messe, on croit que je suis protestant ». Vernier s'excuse et va frapper ailleurs : « Madame est protes-

tante?» — «Oui, monsieur, mais mon mari est catholique, et je ne voudrais pas le contrarier». — On lui dit: «Voilà, sur la place, un monsieur qui est protestant; il s'approche: «Monsieur est protestant?» — «Oui, et je m'en fais honneur.» — «Dans ce cas, vous verriez sans doute avec plaisir qu'un culte protestant soit organisé dans votre ville?» — «Oui, seulement, je dois vous dire que je suis entrepreneur de voitures entre Valence et Romans, et c'est moi qui conduis la confrérie catholique, et si je me mettais à la tête du culte protestant, je perdrais mes pratiques et je serais ruiné; au reste, quand je veux entendre la Parole de Dieu, je monte dans une de mes cinq diligences et je vais partager le dîner du pasteur de Valence.» — «Est-il bien vrai, répondit Vernier, que vos voitures vous portent souvent à Valence pour y entendre la Parole de Dieu?» — «Monsieur, dit-il, je dois vous avouer que non.» — Sa conscience se réveille à l'instant et il s'écrie: «Eh bien, monsieur! venez dès que vous le pourrez et je serai des vôtres.» — Il tint parole, et jusqu'à sa mort il manifesta un grand zèle pour le culte évangélique. Vernier trouva à Romans un ami qui consentit à ouvrir son salon pour les réunions protestantes. Restait l'autorisation du maire à obtenir. Vernier se jette à genoux et supplie le Seigneur de l'accompagner auprès de ce magistrat, qu'il trouva entièrement disposé en faveur de son projet. Son premier auditoire se

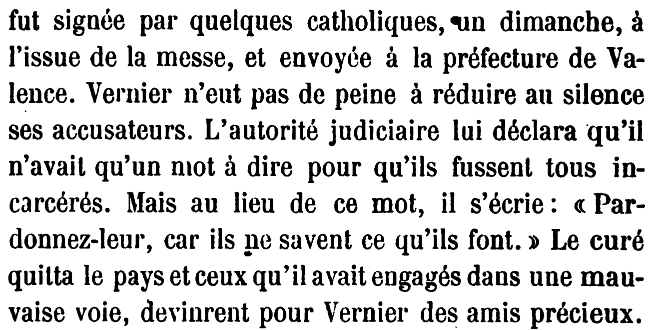
composa de trente personnes. Dix mois après, le salon de M. H. devenant trop étroit, Vernier loua et meubla, à ses frais, une vaste salle, où une centaine de personnes purent se réunir. Les protestants de Romans ne se montrèrent pas ingrats. Un peu plus tard, ils lui remboursèrent les avances qu'il avait faites et finirent par lui accorder une cordiale hospitalité à chacune de ses visites. Il eut la joie de voir quelques âmes se réveiller, entr'autres madame G., femme âgée, qui mourut peu de temps après dans la paix de Dieu. Après trois ans d'efforts fructueux, Vernier put laisser la direction de ce culte aux pasteurs de Valence, MM. Meynadier et Roman, avec lesquels il eut toujours les rapports les plus agréables et les plus fraternels.

Son œuvre à Barcelonne même, sa résidence, fut des plus intéressantes et des plus utiles. A son arrivée dans cette commune, il n'y avait pas d'école. Il en créa une qui compta bientôt plus de 50 élèves de tout âge et de tout sexe, tant protestants que catholiques. Le premier instituteur fut son neveu, Pierre Vernier, qui succomba à la tâche, eut une mort triomphante et laissa après lui la réputation d'un saint homme de Dieu. Un beau réveil éclata dans cette contrée retirée, où l'ignorance des protestants égalait la superstition des catholiques. Plusieurs familles furent attirées au Sauveur, et bientôt de pieux laïques convertis purent



présider les réunions pendant les nombreuses absences de notre vaillant missionnaire. Un fait remarquable se produisit dès l'arrivée de Vernier aux Faures de Barcelonne. Il y avait dans ce hameau une fête patronale très courue. Plusieurs auberges et buvettes en plein vent venaient s'y installer. Des centaines de gens s'y rendirent de toutes parts, comme d'habitude, un dimanche, le jour de Ste-Anne, en juillet. Toutes ces joyeuses bandes, en arrivant aux Faures, apprirent qu'un missionnaire protestant était venu s'y fixer, et comme il avait réunion ce jour-là, tout le monde voulut l'entendre par curiosité ! Sa maison se trouva bientôt envahie. Se plaçant alors sur le seuil de la porte extérieure, il se mit à haranguer la foule avec une telle puissance, lui parlant de la colère à venir et du salut en Jésus-Christ, que tous ces gens se retirèrent confus. Les vendeurs de boissons ne prirent pas la peine de dresser leurs tentes, ils s'en retournèrent avec tout leur attirail ; ils disaient à toutes les personnes qu'ils rencontraient : « Il y a aux Faures un évangéliste qui a entièrement détruit la vogue ! »

Plusieurs catholiques romains de Barcelonne et des environs se convertirent à l'Évangile. Le curé de C., qui desservait Barcelonne, profondément irrité, avait juré de faire partir Vernier de la contrée : « Il faut, disait-il, que ce Vernier parte ou moi ! » A son instigation, une pétition, conçue en termes calomnieux,



fut signée par quelques catholiques, un dimanche, à l'issue de la messe, et envoyée à la préfecture de Valence. Vernier n'eut pas de peine à réduire au silence ses accusateurs. L'autorité judiciaire lui déclara qu'il n'avait qu'un mot à dire pour qu'ils fussent tous incarcérés. Mais au lieu de ce mot, il s'écrie : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Le curé quitta le pays et ceux qu'il avait engagés dans une mauvaise voie, devinrent pour Vernier des amis précieux.

En 1842, une mésintelligence entre la commune de Montvendre et son curé, amena la fermeture de l'église pour plusieurs mois. Les catholiques mécontents réclamèrent un pasteur. M. Charlier qui, à cette époque vint se fixer à Montmeyran, prêcha à plusieurs reprises à Montvendre, sous un vaste hangar, à des auditoires de 4 à 500 personnes, en grande majorité catholiques. L'évêque alarmé mit en jeu toutes les influences dont il disposait, pour faire rentrer ses ouailles dans le giron de l'église. Mais, Vernier finit par établir à Montvendre un culte régulier, qui se célèbre actuellement dans un fort joli temple, construit sous l'administration d'un maire protestant, fils d'un chrétien du premier Réveil. Vernier organisa aussi un culte régulier à *Chabeuil,* petite ville alors très cléricale, et où les protestants étaient à la merci des prêtres, comme à Romans. Il tint d'abord les réunions dans une salle appartenant à une famille dont tous les

membres se donnèrent à Christ. Il eut la joie d'arracher au joug de l'Église de Rome deux jeunes gens qu'on avait rebaptisés et dont on aurait peut-être fait des prêtres romains. Vernier les fit entrer avec plusieurs jeunes chrétiens de la Drôme, à l'Institut de Glay et ils devinrent pasteurs évangéliques. Ce sont les frères Rochedieu, dont l'un exerce son ministère en Belgique.

Nous regrettons vivement que le cadre restreint de cette étude ne nous permette pas de suivre, d'année en année, Vernier dans ses treize annexes régulières autour de Barcelonne, et nous oblige à passer sous silence un grand nombre de conversions fort intéressantes et aussi de morts très édifiantes dont il fut témoin. Nous devons aussi taire les visites qu'il fit de temps à autre à ses anciens amis de Saillans, de Saint-Roman, d'Aucelon et d'ailleurs.

A partir de 1841, la Société évangélique de Genève fit visiter ces stations du Dauphiné par son président M. Gautier-Boissier, par M. Gaussen, par le comte de Saint-Georges, M. Merle d'Aubigné et autres membres éminents de la Société et adjoignit à Vernier plusieurs ouvriers, entr'autres M. Laügt, qui séjourna à Montmeyran, M. Charlier qui remplaça ce dernier et qui proclama dans tous les temples de la contrée les richesses de la Croix de Christ, M. Viel d'Aucelon qui se fixa à Valence, M. Breguet qui, de Vaugelas, évan-

gélisait la vallée de Beaufort, M. Fenouil qui n'était fixé nulle part, mais que l'on retrouvait partout avec son unique livre, la Bible.

D'un autre côté, le Seigneur pourvut à l'affermissement de l'œuvre en suscitant au sein de l'Église réformée de fidèles serviteurs de Christ qui prirent au besoin, sous leur bienveillant patronage, les ouvriers de la Société évangélique, de laquelle ils furent membres correspondants, notamment M. Fermaud, premier pasteur officiel à Montmeyran, qui fut, comme M. Charlier, un vrai missionnaire dans toutes les chaires du pays. Notre tâche n'est pas de raconter aussi le mal que l'ennemi des âmes produit toujours dans les lieux où le Seigneur opère avec puissance. Mais nous serions par trop incomplet si nous taisions tout à fait la funeste influence qu'eut le darbysme sur ce premier Réveil de la Drôme. Il sema la division dans les rangs chrétiens. La vie chrétienne en fut tristement affectée. Le chiffre des collectes pour les missions et autres sociétés d'évangélisation diminua sensiblement, en même temps que l'esprit missionnaire. Barcelonne même fut préservé du darbysme, mais il n'en fut pas ainsi à C., à L. et à M. — En voici un épisode qui se passa à C. et que nous trouvons raconté dans le journal de Vernier : « Un jeune darbyste ardéchois, plus darbyste, sans doute, que M. Darby lui-même, se rendit chez une de nos sœurs, madame G.,

qu'il trouva seule avec son mari. Il se mit à leur dire que s'ils étaient de véritables chrétiens, ils commenceraient par abandonner les temples, par ne plus aller entendre les pasteurs, et ne plus prendre la communion avec eux. Il ajouta que les sociétés d'évangélisation étaient déjà liées en faisceaux comme l'ivraie, etc., etc. — Notre sœur, qui depuis quelques jours avait reçu de nouvelles grâces du Seigneur, lui répondit avec une sainte indignation: Mon ami, je ne dis pas que vous ne soyez pas un enfant de Dieu, mais en vous entendant parler de la sorte, je vois que c'est une tentation de Satan. — « Venez, dit-elle à son mari, mettons-nous à genoux pour prier le Seigneur, afin que nous ne succombions pas à la tentation. » — Pendant que notre sœur priait avec ardeur le Seigneur de les fortifier, et de les préserver de vues contraires à sa sainte Parole, le jeune darbyste prend un charbon éteint au potager et trace sur la porte d'un petit placard deux lettres, un C. et un P., et sort en toute hâte sans expliquer son énigme.»

A partir de l'introduction du darbysme dans cette partie du champ du réveil, le réveil proprement dit s'y trouva arrêté: Ce ne fut plus une pêche au filet, mais seulement à la ligne et plus difficile. L'esprit de Dieu contristé par les divisions des chrétiens semblait s'être en grande partie retiré du milieu d'eux, et n'agissait que faiblement par eux.

Cependant, le zèle, la patience, le courage de notre cher pionnier ne faiblirent point. Il sut se faire tout à tous pour en sauver au moins quelques-uns. Il fit ses tournées régulièrement, ne se laissant pas arrêter par les intempéries et les mauvais chemins. Il franchit plus de cent fois la montagne de Choméane qui sépare Barcelonne de la vallée de Beaufort et qui est meurtrière en hiver. Plusieurs fois il fut en danger de périr en la traversant par des temps de neige, de froid intense et de brouillards. Une fois il erra pendant deux heures sans pouvoir trouver son chemin. Il cria à son Dieu qui dissipa un instant le brouillard pour lui faire apercevoir une haie de grands noisetiers par laquelle il put s'orienter. Il se prosterna sur la neige et bénit Dieu avant de continuer son chemin. Il serait difficile de dire la joie avec laquelle il endurait les fatigues pour la gloire de Christ et le salut des âmes. Il connut les saintes douleurs de l'enfantement spirituel, mais il en goûta aussi les douces joies. Partout il retrouvait des enfants en la foi, derrière cette haute montagne et jusque dans la vallée de Quint, à quatre et huit lieues de marche. Il en trouvait à Gigois, Cobonne, la Rivière, Lauzeron, la Blache, Beaufort, Vaugelas, Mouklar, Pontaix, Barsac, Vachères, St-Étienne, St-Julien, etc. Ces tournées missionnaires duraient ordinairement quinze jours. Il en revenait tout rayonnant d'une divine joie.

Il y avait à B. un pasteur qui ne le voyait pas arriver d'un bon œil dans sa paroisse, mais un réveil s'y étant manifesté, il fut lui-même gagné par les paroles d'une de ses paroissiennes qui croyait être à son dernier moment et qui dans l'ardeur de sa foi, le supplia de se convertir. Le dimanche suivant il prêcha Christ de tout son cœur et devint un ami précieux pour notre cher évangéliste. — Ainsi l'étendard de la Croix se plantait définitivement dans maints endroits de notre chère Drôme.

Vers 1850, un mouvement se manifesta à peu près simultanément dans deux communes catholiques, savoir à *Hostun* près Romans, et à la *Clastre* près Crest. Ce mouvement fut amené, comme c'est presque toujours le cas, par des dissentiments entre la municipalité et le curé, plutôt que par des vrais besoins religieux. Il fit naître cependant d'assez grandes espérances qui malheureusement ne se réalisèrent que dans une bien faible mesure.

Notre cher pionnier qui fut spécialement chargé de la Clastre, s'y rendit périodiquement, faisant à pied 45 kilomètres chaque fois, aussi souvent que le lui permit l'étendue de son champ de travail. Il eut des réunions d'une soixantaine de personnes. Mais quand cet auditoire vit qu'il avait à faire, non pas tant à un ennemi des prêtres, qu'à un serviteur de celui qui a dit : «Convertissez-vous !» il alla sensiblement en diminuant.

L'administration ecclésiastique devint de son côté très souple vis-à-vis des plaignants et mit en œuvre toutes ses machinations pour arrêter le mouvement. Elle ne réussit que trop. Les réunions de la Clastre eurent cependant un bon résultat; elles amenèrent la conversion d'une famille entière qui a été depuis une lumière pour d'autres. L'œuvre d'Hostun eut plus d'éclat et plus de durée. Des prêtres de Romans et d'Hostun acceptèrent une discussion publique avec des pasteurs, parmi lesquels se trouvait un controversiste distingué! Une immense assemblée se réunit en plein air. Les prêtres s'aperçurent bien vite que la discussion ne tournait pas à leur avantage. L'un d'eux cria à haute voix: « Nous sommes 200 millions de catholiques dans le monde et vous n'êtes pas 70 millions; vive l'Église catholique! » et il déclara la séance levée. Ses partisans applaudirent à outrance, mais les gens sérieux virent bien de quel côté était la vérité. Un culte fut organisé à Hostun et la Société évangélique de Genève y plaça, à poste fixe, M. Monnier, de Portes, actuellement pasteur de l'Église libre d'Annonay.

Plusieurs conversions véritables s'y opérèrent et causèrent une grande joie aux chrétiens de la Drôme. Le 14 août 1851, une cinquantaine d'entr'eux, parmi lesquels M. Roman de Valence, M. Bois qui avait remplacé à Montmeyran M. Fermaud, MM. Vautier et Vérot qui, après M. Viel, évangélisèrent Valence pen-

dant quelques années, se rendirent à Hostun pour une grande réunion. Vernier l'a décrite en ces termes : « Cinq à six cents âmes au moins se réunirent à 11 heures du matin, et à 3 heures de l'après-midi, en plein air, dans le verger de M. le maire de la commune pour entendre la parole de la vie éternelle qui fut prêchée avec beaucoup de sagesse et de force par MM. Roman et Bois et quelques autres amis. La Cène fut distribuée au milieu d'un recueillement profond. Il y eut aussi un baptême. Le curé n'eut, dit-on, personne à la messe et à vêpres, il passa son temps à faire sonner les cloches de l'église à toute volée, comptant, mais en vain, troubler les services protestants. »

Les personnes converties ont persévéré, grâce à Dieu, mais la persécution et d'autres maux fondirent sur cette petite congrégation qui s'est peu à peu dispersée.

Mais revenons à l'œuvre de Dieu au sein de nos chères églises protestantes.

Le darbysme et la mondanité, et s'il faut le dire aussi, les passions politiques de 1848 à 1851, avaient amené un déclin considérable de la vie spirituelle chez les chrétiens. Partout le besoin d'un nouveau réveil se faisait vivement sentir. Bien des pères et mères de famille chrétiens s'attristaient de ne voir aucun de leurs enfants convertis au Seigneur, et ils en gémis-

saient devant Dieu. Les divisions entre croyants avaient alangui la vie spirituelle; l'union des chrétiens devait la ranimer. C'était en novembre 1852. De grandes assemblées d'Alliance évangélique avaient été convoquées dans le temple de Montmeyran. M. Ch. Cook, père de l'église méthodiste, et M. Bertholet de l'église évangélique de Lyon, y prirent une part active, ainsi que plusieurs pasteurs et évangélistes de la Drôme et autres départements. Ces assemblées durèrent deux jours, les 17 et 18 novembre. Dès le premier jour, on respirait une atmosphère d'amour chrétien qui réchauffait les cœurs et les rapprochait de Dieu. Plusieurs âmes allaient naître ou renaître à la vie nouvelle, au sein de cette chaleur divine. Une étincelle allait faire jaillir la flamme au milieu d'une assemblée d'environ 800 personnes. Cette étincelle fut allumée d'une manière très vive par la grâce du Seigneur, dans le cœur d'un jeune homme de 17 ans, qui depuis une année soupirait après la joie du salut.

Pendant que le bienheureux Bertholet adressait un chaleureux appel aux jeunes gens et leur dépeignait le bonheur qu'il y a d'entrer de bonne heure au service du Rédempteur, ce jeune homme s'écria intérieurement : « Mon Dieu, je me donne à toi *maintenant et sans partage !* » A l'instant il sentit comme si quelque chose de dur se fondait dans son cœur et il se vit comme enveloppé d'une douce lumière d'un effet

indescriptible. C'était comme le baiser de Dieu à un enfant retrouvé. Un torrent de larmes de repentance et de joie coula silencieusement de ses yeux sur le parquet du temple. Pendant un long moment il perdit complètement conscience de la nombreuse assemblée qui l'entourait et des paroles qui étaient prononcées.

Quand les larmes au travers desquelles il avait vu son Sauveur eurent été essuyées par l'amour du Père céleste et qu'il rouvrit les yeux, il vit la table de communion dressée près de la chaire et des groupes de chrétiens se former autour de la table. Une voix intérieure lui dit : « Approche-toi, ce repas t'appartient; fais ce soir ta première communion et qu'elle soit comme un sceau à ta conversion. » Après avoir communié, il fut spontanément se jeter entre les bras de son cher père qui ne l'avait pas aperçu dans son groupe. — « Mon fils, lui dit-il, comment es-tu là ? » — « La grâce de Dieu a touché mon cœur, » répond le fils. — A ces mots, notre cher évangéliste Vernier, car c'était lui, ne put pas contenir sa joie et sa reconnaissance. Tenant son fils, son aîné, entre ses bras, son cœur et sa voix éclatèrent en actions de grâces, envers son Dieu, devant toute l'assemblée qui fondit en larmes.

Des centaines d'âmes emportèrent de cette soirée mémorable des impressions qui ne s'effacèrent jamais et plusieurs firent dater de ce jour-là leur conversion.

Telle fut l'origine du mouvement religieux que nos amis de la Drôme ont appelé *le second Réveil*. Il se communiqua tout d'abord aux enfants des familles pieuses et bientôt aussi à des personnes de tout âge. Nos lecteurs reliront avec édification quelques extraits des lettres de M. Bertholet à ce sujet, publiées à Lausanne en 1865.

« *21 novembre 1852 :* J'ai passé à Valence une journée délicieuse chez le cher M. R. . . — Quant aux réunions de Montmeyran, je crois pouvoir dire que la dernière, celle où l'on a pris la Cène, a été marquée par une effusion de l'Esprit, comme je n'en ai jamais vu. Madame R. me disait qu'elle avait assisté à toutes les grandes réunions de Londres et que jamais elle n'avait été témoin de quelque chose de semblable. »

« *Les Faures de Barcelonne, 11 février 1853 :* Le Seigneur a fait de grandes choses dans cette contrée : Voici ce qui concerne la famille V. Ce père avait avec lui cinq de ses enfants à la réunion de Montmeyran. Élie qui a 17 ans, Élise 16, Sophie 14, Frédéric 12 et Paul 10. En sortant, Élie qui avait reçu la paix, marchait en silence rendant gloire à Dieu. Élise dit à son père : « Pendant que tu embrassais mon frère, j'ai beaucoup pleuré demandant à Dieu de m'accorder la même grâce. » — Sophie : « Oh ! que je suis heureuse d'avoir assisté à cette bonne assemblée ! » — Frédéric marchait devant en sanglotant. — Paul : « Nous avons toujours

été debout à la tribune et nous pleurions. » — «Pourquoi pleurais-tu ? » — « Parce que mon frère Élie s'est converti. » — « Étais-tu affligé ? » — « Non, je pleurais de joie. » Élie arrive le premier à la maison et se jette dans les bras de sa mère en s'écriant : « Maman, j'ai trouvé Dieu ! » — Toute la famille se met à genoux et donne gloire à Dieu. Le 24 décembre fut le plus beau de leur vie. Le grand matin, Élie dit à Paul : « C'est aujourd'hui ton anniversaire de naissance ; je veux prier pour que le Saint-Esprit te fasse naître de nouveau. » Le Saint-Esprit descend dans ce cœur. Paul vient trouver son père et lui dit en pleurant : « Papa, Dieu m'a pardonné, je suis heureux. » Vernier réunit sa famille pour rendre gloire à Dieu. Il n'est pas remonté, que Sophie entre dans la chambre en sanglotant : « Ne veux-tu pas aussi te convertir ? » lui dit son père. — « Je le désire bien, je crois que Dieu veut m'affranchir. » — « Eh bien ! entre dans ta chambre pour le lui demander. » — Un moment après, elle revient, le visage rayonnant de joie. Elle va embrasser sa mère en lui disant : « N'est-ce pas ? tu veux aussi me pardonner comme Dieu. » Elle va aussi embrasser ses frères. Quand Samuel, qui avait sept ans, voit sa sœur heureuse, il descend en criant : « Moi aussi, je veux me convertir. Que faut-il que je fasse ? » V. entend ces cris ; il voit l'enfant dans les bras de sa mère. Il s'approche de lui : « Papa, je crois que Jésus-Christ est mort sur

la croix pour moi! » Depuis ce moment il jouit de la paix et prie dans les réunions. Quelques jours après, quand V. rentre chez lui, Frédéric vient se jeter au cou de son père: « Je crois, lui dit-il, que Dieu m'a aussi pardonné. » Nos amis étaient si heureux qu'ils ne pouvaient que pleurer de bonheur. Ils demandaient à Dieu de les laisser respirer; ils n'en pouvaient plus, brisés qu'ils étaient d'émotion et de joie. — Dans un autre quartier, où je me suis rendu hier, on ne rencontre que des âmes qui soupirent après la grâce. On arrête ces gens dans les chemins et on voit des visages en larmes, quand on leur demande s'ils ont reçu le Seigneur.

« Une jeune fille de vingt ans fut touchée à Montmeyran. Elle passa des semaines à pleurer sur ses péchés et maintenant ce sont des larmes de joie. On en voit qui, en sortant des réunions, s'écrient: « Je suis sauvé! » et d'autres: « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » Une autre, en gardant ses moutons, est tout à coup convaincue de péché par le chant d'un cantique.

« Chose remarquable, je n'ai pas vu une de ces personnes qui n'ait reçu ses premières impressions à Montmeyran. Dans cette ville on voit des enfants de l'école se réunir, pendant le temps des récréations, pour prier. Un jour il y en avait une douzaine derrière une haie, lorsque deux gendarmes vinrent à passer

et ceux-ci ne purent s'empêcher de pleurer en les entendant. »

« *12 février 1853 :* Plus je vois ce qui se passe, plus je suis saisi. On voudrait délier les souliers de ses pieds, car on est sur une terre sainte. Je me sens indigne d'être ouvrier avec Dieu dans une œuvre si belle. On est porté par ce concert de prières. La voix de celui qui parle est quelquefois étouffée par les sanglots, et quand on a terminé on reste debout ou à genoux pour prier encore. Hier, bien des prières sont montées, de suite, devant Dieu. C'était comme la lutte de Jacob avec l'ange, pour demander la délivrance des âmes travaillées. « Achève de remplir ta maison. Il y a encore des places vides ! » disait le frère F. — Dieu se sert des enfants pour convertir les parents. J'étais hier dans une famille où se trouvent plusieurs enfants. Ces chers petits avaient passé l'après-midi dans leur chambre pour prier, et une fille de douze ans était toute rayonnante de joie. Dieu venait de se faire connaître à elle. — Un homme me racontait qu'il avait passé toute la nuit à lutter comme Jacob, se croyant perdu. — Un vieillard de 73 ans pleurait de joie. Il avait été touché dans les réunions de novembre et s'était dit en entendant la Parole de Dieu : « Tu es pourtant arrivé à 73 ans sans connaître le Seigneur ! » On ne rencontre que des âmes qui s'informent du salut, et, chose remarquable, toutes ont senti le moment

où Dieu s'est approché d'elles. — Je ne m'étais pas trompé, en sentant que l'Esprit de Dieu avait soufflé sur nous. . . Un ancien frère qui était retombé dans le sommeil, me disait que mes paroles sur l'oubli du premier amour l'avaient fait frissonner.

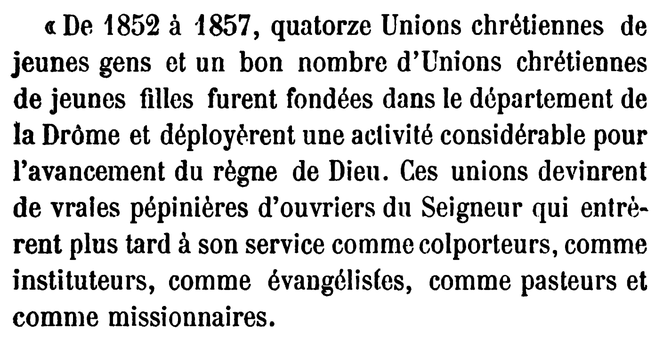
« Le premier réveil de la Drôme eut lieu il y a seize ans. Les chrétiens s'étaient rendormis. Cela me rappelle ce qui est dit I Sam. VII, 2 : « Il s'écoula un long temps, puis tout Israël soupira après l'Éternel. » Il faudrait tout un livre pour raconter les magnifiques scènes de ce second Réveil de la Drôme. Nous pourrions conduire nos lecteurs, par exemple, dans une chambre haute, aux Faures même, et les faire assister à une réunion, du sein de laquelle vingt-une prières différentes montèrent vers le trône de Grâce. Et quelles prières ! des prières courtes, mais senties, accompagnées de larmes, vrai cris de l'âme que Dieu entend et qu'il exauce. Sept ou huit de ces prières furent adressées au Seigneur par des enfants de sept à douze ans, en termes tels que les cœurs les plus endurcis se fondirent en la présence de Dieu. « Quoi ! s'écrièrent des personnes âgées et d'âge mûr, voilà des enfants de sept ans, qui confessent à Dieu leurs péchés avec larmes, et nous, vieux pécheurs, nous n'avons jamais encore pleuré sur nos iniquités ! » Plusieurs passèrent des nuits entières à chercher le pardon et ils le trouvèrent.

« Tous les soirs il y avait des réunions dans quelque localité des environs, et les frères qui étaient appelés à les tenir étaient persuadés d'avance que de nouvelles âmes trouveraient la paix.

« Nous ne pouvons résister au plaisir de parler des merveilles que le Seigneur opéra à la Beaume-sur-Viore, à une réunion présidée par M. Bertholet, en février 1853. Vernier lui-même lui disait en sortant: « Je n'ai jamais rien vu de semblable depuis que j'annonce l'Évangile ! » — La grâce de Dieu se manifesta pendant cette soirée mémorable, non pas tant à des personnes plus ou moins préparées à la recevoir, travaillées et chargées depuis longtemps, mais d'une façon particulière à quatre jeunes filles de dix-huit à vingt ans mondaines, et qui, quelques jours auparavant, avaient dansé à un bal. Elles furent saisies soudainement par le sentiment de leurs péchés et elles se virent un instant comme perdues ; mais de suite après, la joie du salut remplit tellement leurs cœurs, qu'elles éclatèrent devant tous en actions de grâces. Toutes ont persévéré à suivre l'Agneau de Dieu. Deux sont auprès de lui dans un monde meilleur. — La plupart des conversions, cependant, ne se manifestèrent pas dans les réunions même, mais après, quand les âmes étaient en tête-à-tête avec Dieu. Un soir, deux jeunes gens de dix-sept ans et du même hameau revenaient d'une réunion. « Dieu veuille, dit l'un, qu'en nous re-

trouvant demain, nous puissions nous serrer la main comme frères en Christ. » L'autre ne répondit pas un mot, tant son cœur était plein; mais, rentré chez lui, il se jette à genoux près de son lit et s'écrie: « Mon Dieu, c'est ce soir que je me donne à toi; je ne me relèverai pas que tu ne m'aies béni!» Après deux heures de lutte avec son Dieu, il trouve la paix, et le lendemain de bonne heure, il va se jeter dans les bras de son ami, en pleurant de joie. Ce jeune ami a grandi pour le Seigneur, et il exerce actuellement un ministère béni au sein d'une de nos chères églises de la Drôme.

« Ce beau mouvement religieux s'étendit de proche en proche et bientôt on put compter, à la gloire du Dieu Sauveur, plusieurs centaines d'âmes ajoutées à l'église pour être sauvées. Ce réveil donna naissance à plusieurs Unions chrétiennes de jeunes gens. Le 26 avril 1853, dans son rapport au comité de Genève, Vernier écrivait: « Les jeunes gens de nos contrées se sont constitués en Unions chrétiennes. Tous les quinze jours ils se réunissent chez moi aux Faures. Un dimanche ils étaient vingt-quatre jeunes gens réunis pour lire, prier et chanter les louanges de Dieu. » Dans ces réunions on entendait des prières comme celle-ci: « Seigneur, nous ne te demandons pas de nous détacher du monde, tu nous en a détachés, mais nous te demandons de nous attacher à toi. »



« De 1852 à 1857, quatorze Unions chrétiennes de jeunes gens et un bon nombre d'Unions chrétiennes de jeunes filles furent fondées dans le département de la Drôme et déployèrent une activité considérable pour l'avancement du règne de Dieu. Ces unions devinrent de vraies pépinières d'ouvriers du Seigneur qui entrèrent plus tard à son service comme colporteurs, comme instituteurs, comme évangélistes, comme pasteurs et comme missionnaires.

« Un Réveil très important se produisit aussi chez plusieurs pasteurs de ce département et de celui de l'Ardèche. On peut dire qu'une vingtaine de pasteurs qui étaient ou rationalistes ou indifférents se convertirent au Seigneur et se mirent à prêcher l'Évangile de tout leur cœur.

« Un de ces pasteurs a souvent raconté à celui qui trace ces lignes que dans une réunion tenue à Beaufort, quatre d'entr'eux furent saisis par l'Esprit de Dieu, pendant qu'un jeune homme bègue, dont la langue avait été déliée après sa conversion, priait avec une énergie vraiment extraordinaire. Peu de temps après fut fondée la Mission Intérieure de la Drôme avec son organe intitulé : *La vie chrétienne.* L'espace nous manque pour en parler en détail.

« Le dimanche 16 septembre 1855 eut lieu dans la contrée de Montmeyran, aux Rorivas, un événement considérable : la dédicace de la chapelle du Réveil.

L'assemblée, écrit Vernier, était très nombreuse et recueillie. Plus de cent personnes n'ont pu entrer faute de place. Plusieurs pasteurs et évangélistes ont parlé et prié dans l'assemblée qui a été puissamment bénie et arrosée d'En-Haut. J'ai été heureux de pouvoir y assister avec plusieurs de mes enfants. On peut nommer ce nouvel édifice : *la chapelle du Réveil.* En effet, elle est le fruit du beau réveil que notre bon Dieu, par sa pure grâce a opéré dans nos contrées. Il y a vingt-un ans, lorsque nous fûmes conduits comme par la main par le Maître de la moisson, dans ce pays, tous dormaient du sommeil de la mort; on me prit pour un curé déguisé. Depuis lors, gloire, gloire à Dieu ! sa voix a fait vertu, son bras s'est puissamment révélé, les ténèbres sont passées et là vraie lumière luit maintenant dans bien des cœurs. »

Quand notre cher pionnier écrivait ces détails, il ne songeait guère que cinq ans plus tard, le 28 octobre 1860, grâce à la libéralité de nos amis d'Écosse, visités l'année précédente par son fils aîné, il aurait l'immense joie d'assister à la dédicace d'une chapelle plus belle encore, construite sur son terrain, en face de sa maison, dans le charmant vallon des Faures. Ce fut l'un des plus beaux jours de sa vie. Il fit inscrire au frontispice de cette chapelle ces mots, qui furent toujours sa devise: « *A la gloire de Dieu* », et ce passage: *Cherchez l'Éternel pendant qu'Il se trouve,*

invoquez-le tandis qu'il est près ; et à l'intérieur, au-dessus d'une fort jolie chaire : *Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* »

Le service principal fut présidé par le vénérable pasteur Cordès de Lyon, délégué du comité de la Société évangélique de Genève. Plus de huit cents personnes étaient accourues de toutes parts. Ce fut une bonne journée d'édification, et une vraie fête pour le pays.

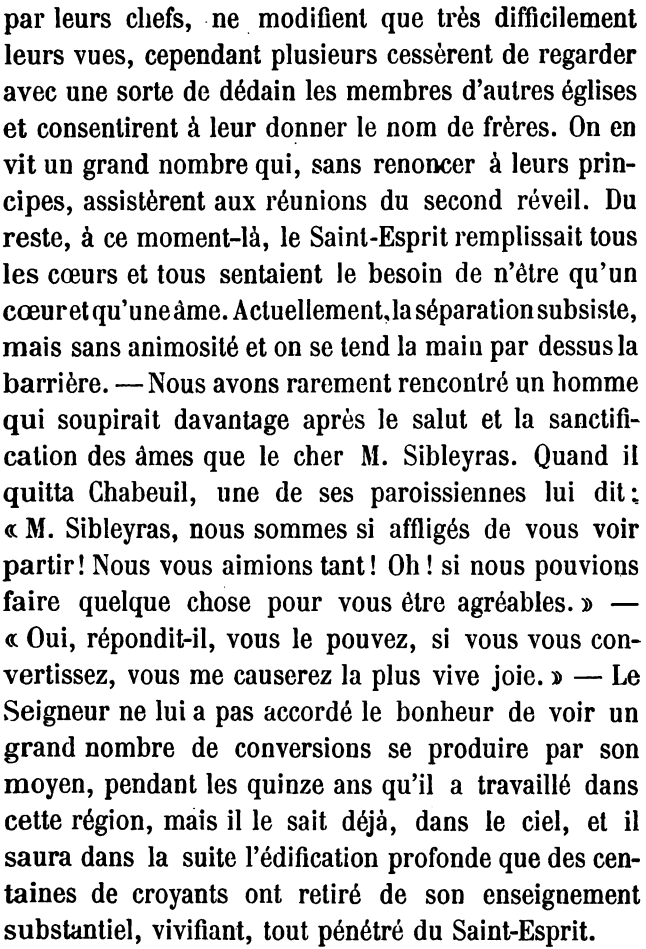
L'auteur de cette étude serait personnellement bien ingrat et en même temps bien infidèle à sa tâche de narrateur s'il ne consacrait pas quelques lignes spéciales à un homme qui a exercé une influence bénie dans tout le dernier champ de travail de notre cher vétéran. Nous voulons parler de l'excellent et regretté M. Sibleyras.

Nos lecteurs se souviennent que pendant son court séjour à Saillans, Vernier visita Sibleyras sur un lit de maladie et eut la joie de le voir se convertir à Dieu. Depuis lors, Sibleyras, malgré des maux de tête qui ne le quittèrent presque jamais complètement, fit d'excellentes études théologiques à l'école de théologie de Genève. Vers 1846 il fut appelé par la Société évangélique de Genève à partager les travaux, ou pour parler plus exactement, à compléter l'œuvre de Vernier. Sibleyras se fixa aux Ferrands, à un kilo-

mètre des Faures. De là il allait présider un service et une école du dimanche tous les quinze jours à Labeaume-Cornillane, et tous les quinze jours à Chabeuil, où il transporta plus tard sa résidence. Vernier ne put assez exprimer à la Société évangélique sa joie et sa reconnaissance de ce que maintenant les âmes évangélisées et réveillées allaient avoir un pasteur instruit et d'une piété éprouvée, et avec lequel il était sûr d'avoir les rapports les plus fraternels. Un tel aide manqua à Vernier, après le réveil de 1835.

Des âmes trop laissées à elles-mêmes tombèrent facilement dans les piéges des docteurs darbystes. L'arrivée de Sibleyras arrêta cette tendance fâcheuse. De concert avec son collaborateur, il institua des réunions fraternelles qui se terminaient par le repas de la sainte Cène, et dans lesquelles les frères avaient pleine liberté de parler et de prier pour l'édification commune. Ces réunions se tinrent alternativement aux Faures, aux Rorivas et aux Vanneys, près Montmeyran. Elles formaient un lien entre les personnes qui se considéraient comme membres de l'Église réformée et d'autres personnes qui avaient des vues plus strictes quant à la communion. Le réveil de 1852 ne fut donc pas entamé par le plymouthisme. Les âmes ne sentirent aucun besoin de chercher ailleurs ce qu'elles avaient en abondance dans leur propre bercail.

Bien qu'en général les darbystes, une fois endoctrinés

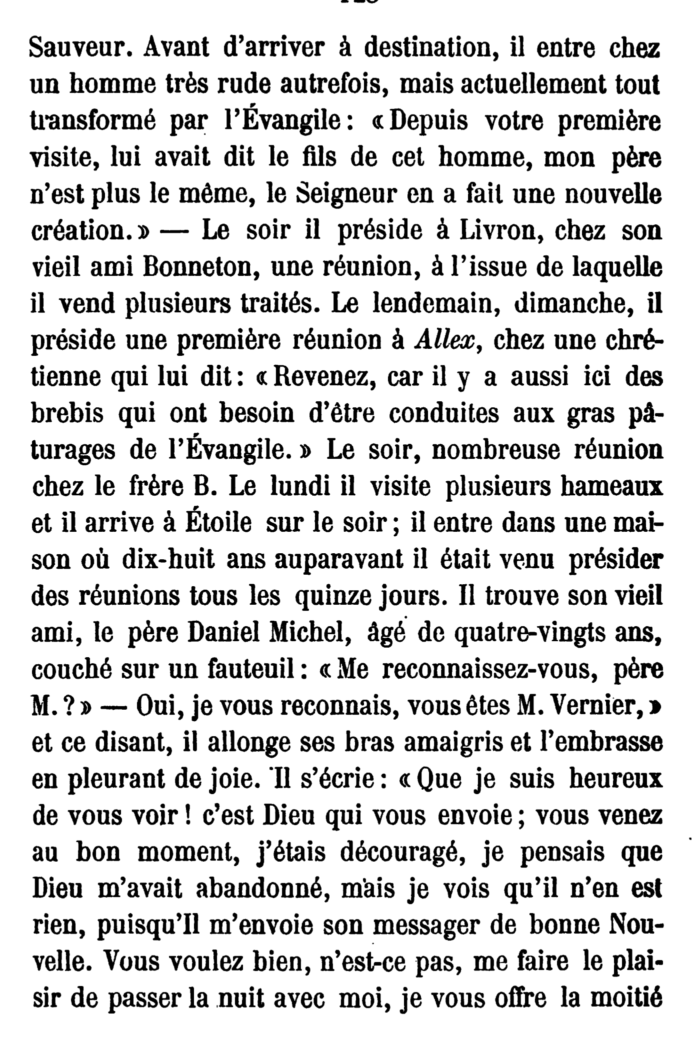


par leurs chefs, ne modifient que très difficilement leurs vues, cependant plusieurs cessèrent de regarder avec une sorte de dédain les membres d'autres églises et consentirent à leur donner le nom de frères. On en vit un grand nombre qui, sans renoncer à leurs principes, assistèrent aux réunions du second réveil. Du reste, à ce moment-là, le Saint-Esprit remplissait tous les cœurs et tous sentaient le besoin de n'être qu'un cœur et qu'une âme. Actuellement, la séparation subsiste, mais sans animosité et on se tend la main par dessus la barrière. — Nous avons rarement rencontré un homme qui soupirait davantage après le salut et la sanctification des âmes que le cher M. Sibleyras. Quand il quitta Chabeuil, une de ses paroissiennes lui dit : « M. Sibleyras, nous sommes si affligés de vous voir partir ! Nous vous aimions tant ! Oh ! si nous pouvions faire quelque chose pour vous être agréables. » — « Oui, répondit-il, vous le pouvez, si vous vous convertissez, vous me causerez la plus vive joie. » — Le Seigneur ne lui a pas accordé le bonheur de voir un grand nombre de conversions se produire par son moyen, pendant les quinze ans qu'il a travaillé dans cette région, mais il le sait déjà, dans le ciel, et il saura dans la suite l'édification profonde que des centaines de croyants ont retiré de son enseignement substantiel, vivifiant, tout pénétré du Saint-Esprit.

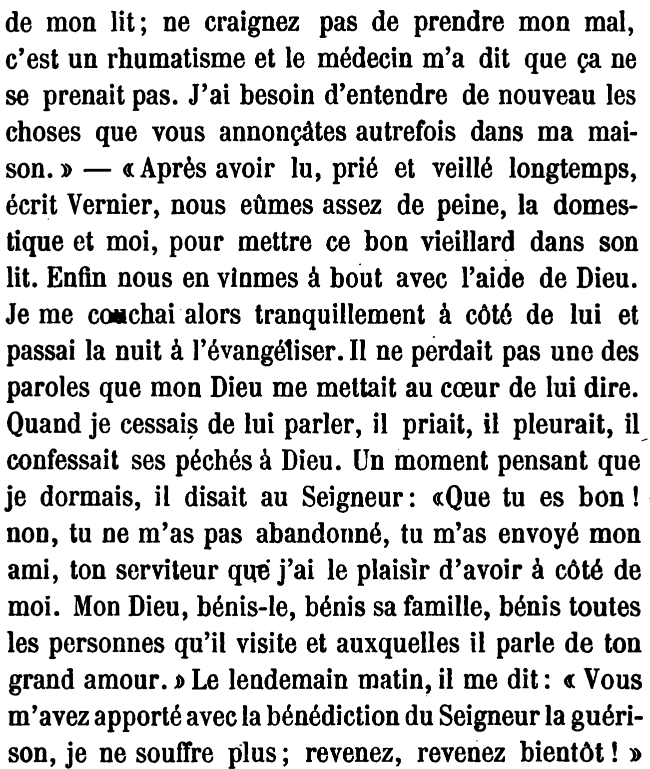
Celui qui trace ces lignes, se souviendra toujours

avec une reconnaissance profonde, des leçons que M. Sibleyras lui donna gratuitement pendant trois hivers successifs pour le préparer à entrer à l'Oratoire de Genève. Il ne lui a pas donné une seule de ces nombreuses leçons sans fléchir les genoux avec son jeune élève, et sans le placer ainsi sous l'influence du Saint-Esprit. Sibleyras, après avoir exercé pendant quinze ans un ministère béni aux Ferrands et à Chabeuil, fut placé au Creusot. Il fut ensuite pasteur à Orpierre (Hautes-Alpes) pendant sept ans. Sa carrière s'est terminée, il y a quatre ans, à Labeaume-Cornillane qui l'avait choisi pour pasteur. Il a su ce que c'est que de souffrir avec Christ. Que sa mémoire soit bénie!

La collaboration précieuse que pendant quinze ans Sibleyras accorda à Vernier, ne diminua en rien l'activité de ce dernier. Il continua ses courses missionnaires avec une nouvelle intrépidité. Sentant que le centre était maintenant fortifié, il se porta avec joie vers les points les plus éloignés. Partout on le recevait comme un précieux ami, comme un père. Il reprit, par exemple, le chemin de Livron, d'Étoile et de Portes. Suivons-le un instant dans l'une de ses tournées. Le 31 janvier 1857, il traverse, toujours à pied, plusieurs communes, évangélisant toutes les personnes qu'il rencontre sur sa route. A un homme qui porte un fardeau, il parle du fardeau du péché ; à des femmes qui causent, il demande si elles s'entretiennent du

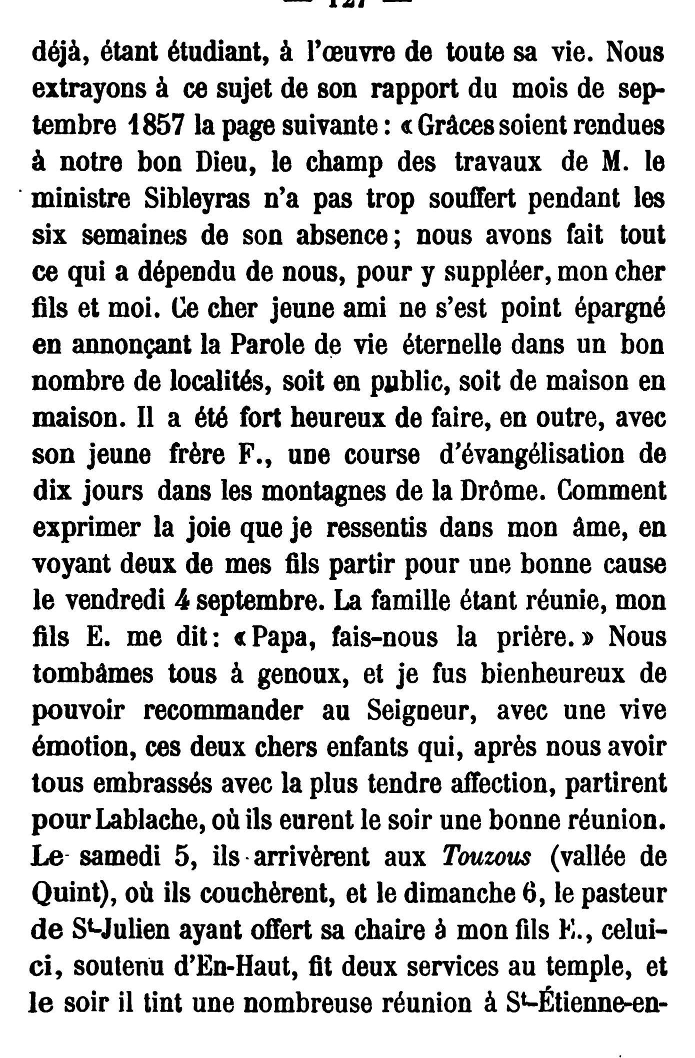


Sauveur. Avant d'arriver à destination, il entre chez un homme très rude autrefois, mais actuellement tout transformé par l'Évangile: « Depuis votre première visite, lui avait dit le fils de cet homme, mon père n'est plus le même, le Seigneur en a fait une nouvelle création. » — Le soir il préside à Livron, chez son vieil ami Bonneton, une réunion, à l'issue de laquelle il vend plusieurs traités. Le lendemain, dimanche, il préside une première réunion à *Allex*, chez une chrétienne qui lui dit: « Revenez, car il y a aussi ici des brebis qui ont besoin d'être conduites aux gras pâturages de l'Évangile. » Le soir, nombreuse réunion chez le frère B. Le lundi il visite plusieurs hameaux et il arrive à Étoile sur le soir; il entre dans une maison où dix-huit ans auparavant il était venu présider des réunions tous les quinze jours. Il trouve son vieil ami, le père Daniel Michel, âgé de quatre-vingts ans, couché sur un fauteuil: « Me reconnaissez-vous, père M. ? » — Oui, je vous reconnais, vous êtes M. Vernier, » et ce disant, il allonge ses bras amaigris et l'embrasse en pleurant de joie. Il s'écrie: « Que je suis heureux de vous voir! c'est Dieu qui vous envoie; vous venez au bon moment, j'étais découragé, je pensais que Dieu m'avait abandonné, mais je vois qu'il n'en est rien, puisqu'Il m'envoie son messager de bonne Nouvelle. Vous voulez bien, n'est-ce pas, me faire le plaisir de passer la nuit avec moi, je vous offre la moitié



de mon lit; ne craignez pas de prendre mon mal, c'est un rhumatisme et le médecin m'a dit que ça ne se prenait pas. J'ai besoin d'entendre de nouveau les choses que vous annonçâtes autrefois dans ma maison. » — « Après avoir lu, prié et veillé longtemps, écrit Vernier, nous eûmes assez de peine, la domestique et moi, pour mettre ce bon vieillard dans son lit. Enfin nous en vînmes à bout avec l'aide de Dieu. Je me couchai alors tranquillement à côté de lui et passai la nuit à l'évangéliser. Il ne perdait pas une des paroles que mon Dieu me mettait au cœur de lui dire. Quand je cessais de lui parler, il priait, il pleurait, il confessait ses péchés à Dieu. Un moment pensant que je dormais, il disait au Seigneur: «Que tu es bon! non, tu ne m'as pas abandonné, tu m'as envoyé mon ami, ton serviteur que j'ai le plaisir d'avoir à côté de moi. Mon Dieu, bénis-le, bénis sa famille, bénis toutes les personnes qu'il visite et auxquelles il parle de ton grand amour. » Le lendemain matin, il me dit: « Vous m'avez apporté avec la bénédiction du Seigneur la guérison, je ne souffre plus; revenez, revenez bientôt! »

Huit jours après, Vernier retourne à Étoile et retrouve le père M. beaucoup mieux portant de corps et d'âme. Le Seigneur accordait à cette époque-là une immense joie à notre cher ouvrier. Il avait consacré au Seigneur ses dix enfants et il voyait ses fils se vouer l'un après l'autre au saint ministère, et travailler



déjà, étant étudiant, à l'œuvre de toute sa vie. Nous extrayons à ce sujet de son rapport du mois de septembre 1857 la page suivante : « Grâces soient rendues à notre bon Dieu, le champ des travaux de M. le ministre Sibleyras n'a pas trop souffert pendant les six semaines de son absence ; nous avons fait tout ce qui a dépendu de nous, pour y suppléer, mon cher fils et moi. Ce cher jeune ami ne s'est point épargné en annonçant la Parole de vie éternelle dans un bon nombre de localités, soit en public, soit de maison en maison. Il a été fort heureux de faire, en outre, avec son jeune frère F., une course d'évangélisation de dix jours dans les montagnes de la Drôme. Comment exprimer la joie que je ressentis dans mon âme, en voyant deux de mes fils partir pour une bonne cause le vendredi 4 septembre. La famille étant réunie, mon fils E. me dit : « Papa, fais-nous la prière. » Nous tombâmes tous à genoux, et je fus bienheureux de pouvoir recommander au Seigneur, avec une vive émotion, ces deux chers enfants qui, après nous avoir tous embrassés avec la plus tendre affection, partirent pour Lablache, où ils eurent le soir une bonne réunion. Le samedi 5, ils arrivèrent aux *Touzous* (vallée de Quint), où ils couchèrent, et le dimanche 6, le pasteur de St-Julien ayant offert sa chaire à mon fils F., celui-ci, soutenu d'En-Haut, fit deux services au temple, et le soir il tint une nombreuse réunion à St-Étienne-en-

Quint. Ils ont aussi visité Vachères, Ste-Croix, Die, Molière, St-Roman, Chatillon, Meuglon, Luzeran; et le samedi 12 septembre, ils arrivèrent à Beaufort chez M. le pasteur Cassignard, où ils couchèrent. Le dimanche 13, E. prêcha dans le temple à 11 heures à un nombreux auditoire, et le soir il tint une bonne réunion à Gigors. Le lundi, vers midi, nous les vîmes revenir pleins de joie. Partout, le Seigneur à qui nous les avions recommandés, les a bénis, gardés et conduits comme par la main. Qu'à lui soient honneur, louange et gloire. Amen! » — Dans le même rapport, Vernier raconte un autre sujet d'actions de grâce. Le dimanche 20 septembre, dans son verger, eut lieu l'assemblée générale des Unions chrétiennes de jeunes gens de la Drôme. De concert avec quelques amis de la localité, il offrit aux cinquante jeunes chrétiens délégués des Unions un repas tout champêtre, mais auquel la joie chrétienne ne fit pas défaut. « Cinquante jeunes gens, s'écrie-t-il, que le Seigneur rend forts par sa Parole et qui, par elle, vaincront le malin! Gloire à Dieu! Gloire à Dieu! »

En novembre, nous le voyons s'entendre avec M. Monnier, évangéliste à Hostun, pour visiter alternativement Romans tous les quinze jours. Il prend ensuite le chemin de ses chères quoique pénibles montagnes de la Drôme, où bien des cœurs pouvaient entonner le cantique:

Qu'ils sont beaux, sur tes montagnes,
Les pieds de tes serviteurs.

Jusqu'en 1866, c'est-à-dire jusqu'à sa 70me année, il fit régulièrement et courageusement ses intéressantes tournées. De 1866 à 1870, il dut se borner à des courses plus restreintes et à ses services des Faures.

Mais à mesure que les infirmités de la vieillesse survenaient en lui, il se voyait renaître, en ses quatre fils qu'il eut l'insigne joie de voir tous entrer dans la vigne du Seigneur, sans parler de ses six filles qui toutes aussi sentirent le besoin de se donner au Sauveur. Le 26 mai 1867 se passa au sein de sa famille une scène bien touchante, à l'occasion du départ pour Tahiti de son fils Frédéric, le missionnaire. « Six de nos enfants étaient présents, écrit-il; nous étions tous à genoux; le Livre de Dieu étant ouvert, je lus les Psaumes 45 et 46; nous en fûmes tous fortifiés. Nous renouvelâmes au Seigneur, par la prière, le sacrifice de tous nos enfants, particulièrement de Frédéric et de sa jeune compagne. Les yeux baignés de larmes, nous nous donnâmes tous, parents et enfants, le baiser d'adieu. Notre cher Frédéric, après la prière émue de son vieux père, éleva aussi la voix et fit au Seigneur le sacrifice de ses parents, père, mère, frères et sœurs. Notre Seigneur Jésus-Christ était au milieu de nous, pour nous soutenir et pour nous consoler. »

Ce fut un vrai sacrifice, en effet; le fils et le père

ne devaient plus se revoir ici-bas. Ils ne se reverront que dans le sein de Dieu. Après une longue et cruelle maladie, notre cher pionnier entra enfin dans le pays du repos; — sa fille Evodie, âgée de 19 ans, l'y rejoignit quelques mois plus tard. Voici les adieux qu'elle écrivit quelques heures avant son délogement: « Mes bien-aimés! Adieu! Dans un monde meilleur, où tout est paix et bonheur durable. Ne pouvant vous parler de vive voix, à cause de l'abondance de la douleur, recevez, sur ce petit bout de billet, l'adieu, non pas éternel, car nous nous reverrons et peut-être bientôt. Je pars joyeuse pour aller me jeter, corps et âme, dans les bras de mon Rédempteur qui a tant fait pour moi, jusqu'à verser son précieux sang. Oh! quel bonheur ne vais-je pas avoir de me jeter à ses pieds et d'attendre avec bonheur le moment où je vous verrai entrer près de moi! Quelle joie d'apercevoir notre cher papa! Oh! combien nous allons jouir en vous attendant!

« Adieu, terre! terre! Ah! non, je ne te regrette pas, ni toi ni tes vains plaisirs. Je pars joyeuse! Il est vrai que je laisse encore derrière moi une tendre mère, des frères et des sœurs que j'aime. Mais ils viendront bientôt aussi eux-mêmes prendre place au banquet des noces où nous nous trouverons déjà. Adieu, ma tendre maman que j'aime plus que moi-même, mon cher Paul, ma chère Anaïs, ma chère Alice. Au revoir!

Si nous ne nous voyons pas en réalité, nous nous verrons en esprit. Quant à mes chers frères et sœurs éloignés, dites-leur bien des choses, et au revoir en mon nom. » EVODIE VERNIER.

Nous ne saurions mieux terminer cette rapide étude sur les travaux de J.-F. Vernier qu'en transcrivant une partie de l'article nécrologique publié dans nos journaux religieux en octobre 1871, par M. le pasteur C. Faure de Montmeyran.

« C'est le jeudi 5 courant que s'est endormi au Seigneur, dans la 76e année de son âge, ce frère vénéré, que nous pleurons comme un père, car il fut bien cela pour l'Israël de nos contrées. Aussi quelle douleur et quelles émotions, à la fois contenues et profondes, se manifestaient en ce nombreux concours de fidèles qui le lendemain accompagnaient sa dépouille mortelle au champ du repos !... Lorsque, il y a tout près de 40 ans, notre frère se séparant de son vénérable père en la foi, M. Jaquet de Glay, qui fut son maître, et disant adieu au pays de Montbéliard, partit pour venir annoncer dans la Drôme et dans l'Isère le message du salut, aucun prestige humain ne l'escortait, pas même un pauvre diplôme ou parchemin quelconque. Moins bien partagé à cet égard que tant d'autres, un Pyt, ou un Neff, et que ces grands chrétiens d'Alsace, un Spener, un Oberlin, dont il rappelle singulièrement, avec M. Jaquet le noble type évangé-

lique, il ne pouvait mettre au service de la vérité, ni riche culture, ni science, ni éloquence. Non, mais comme ces hommes de Dieu, il sentait brûler en lui la flamme d'un saint amour pour Jésus-Christ et pour les âmes immortelles : et cela a pu lui suffire pour le mettre à même d'accomplir sans qu'il s'en soit douté de grandes choses. Aussi bien, on ne peut porter en soi un tel amour et l'alimenter incessamment au pied de la croix, sans éprouver d'une manière toujours plus vive, le sentiment de sa propre misère et de son indignité. Une humilité profonde (qui pouvait faire rougir les plus humbles !) était par suite, comme l'âme de la piété de notre frère, et, à elle seule déjà, elle communiquait à sa vie et à son activité chrétienne je ne sais quelle onction pénétrante et irrésistible. . . Humble, il ne s'est jamais recherché lui-même, ni enflé au milieu de ses succès, ni irrité contre qui pouvait ou les atténuer ou les oublier, non plus qu'on ne l'a vu en quête jamais, d'influence que désavoue une scrupuleuse droiture, ni de position ecclésiastique plus élevée ou mieux assise, mais obtenues par des séparations ou des schismes qui lui eussent fermé bien des portes et paralysé l'évangélisation des âmes, laquelle constituait son œuvre et le but de sa vie. Humble enfin lorsque, à partir de 1832, se produisirent et s'exercèrent des dons nécessaires sans doute, de pasteurs fidèles, nationaux ou indépendants, dons qui

semblèrent un moment éclipser les siens; bien loin d'en prendre le moindre ombrage, il en rendit grâce à Dieu, disant volontiers: « Il faut qu'ils croissent et que je diminue. » Belle perle dans cet écrin! — Et perle rare!... Mais l'amour, humble fils de la foi, est, comme elle, capable aussi d'énergie et de force. Il sait entr'autres livrer et soutenir les saintes luttes de la *prière*. Je ne connais personne qui nous ait laissé à cet égard un plus bel exemple de vaillance et de persévérance héroïque; mais qui donc, de nos jours aussi, a obtenu des exaucements plus remarquables?...

«...Et quelle œuvre que la sienne! avec vérité on lui a appliqué la parole de Paul: « Il a travaillé plus qu'eux tous, » oui, plus que nous tous, je crois, pasteurs, évangélistes, anciens, qui venons de l'accompagner à sa dernière demeure terrestre... Et quand notre ami depuis une année environ, a été condamné au repos par son état de santé, il a été comme accablé par la pensée que le Maître le laissait vivre « oisif et inutile aux autres » après s'être si longtemps servi de lui! sans toutefois que la moindre plainte soit jamais venue effleurer ses lèvres. S'il a su penser et prier et travailler en fervent chrétien, il a su souffrir et mourir de même. Il s'est endormi très paisiblement dans le sein de Jésus, pendant une prière de son fils.

« Voilà le vaillant et fidèle ouvrier que le Maître a pris plaisir à agréer et à bénir richement. Il laisse der-

rière lui, ou il a déjà retrouvé au ciel, plusieurs centaines d'âmes franchement converties par son moyen; des milliers d'autres vivement impressionnées et atteintes par son ministère; une famille nombreuse de *dix enfants tous convertis à Dieu,* sans exception, dont trois fils pasteurs et un quatrième missionnaire à Tahiti; quatre filles servant le Seigneur comme institutrices pieuses, en attendant que les deux plus jeunes les imitent; une famille spirituelle bien plus nombreuse encore de serviteurs ou de servantes qui ont travaillé ou qui travaillent encore dans le champ du Père de famille. Je compte comme sortis des divers réveils, dont il a été le premier promoteur ou l'aide efficace, depuis trente-cinq ans passés au service de la Société évangélique de Genève, à laquelle les chrétiens de la Drôme ne pourront jamais témoigner assez de reconnaissance:

« 1° Vingt pasteurs ou missionnaires, y compris les fils Vernier;

« 2° Dix évangélistes à divers titres (agents ou anciens, annonçant l'Évangile);

« 3° Dix instituteurs chrétiens;

« 4° A peu près autant d'institutrices;

« 5° Plusieurs colporteurs.

« C'est-à-dire, une vraie Société de missions dont les rangs, hélas! se sont éclaircis, mais qui reçoit aussi de temps à autre de nouveaux renforts, qui a

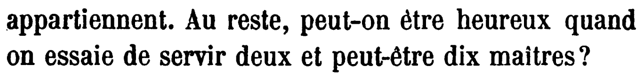
fait un bien réel, mais qui peut en faire bien davantage, si elle se souvient des conducteurs spirituels qui ont parmi elle annoncé la Parole du salut et s'efforce d'imiter leur foi en songeant à l'issue de leur vie; si elle se dit qu'il faut à tout prix faire revivre la ferveur du premier amour, et sans esprit sectaire d'aucun genre, constituer quelque chose de cette église apostolique, vigilante et vivante que nous avions un moment reproduite, où l'on pratique et réalise avec joie l'amour fraternel, où l'on s'exerce sans cesse aux bonnes œuvres et à l'évangélisation des âmes, où l'on prie et s'exhorte *mutuellement,* en même temps qu'on rend le culte de la louange, et où enfin tous attendent sans cesse le retour de Christ glorifié. »

Et maintenant, hommes frères, qui vivons en l'an de grâce 1881, que ferons-nous? Que ferons-nous, comme églises, comme sociétés, comme individus? Notre premier besoin doit être de nous réveiller de notre sommeil, car nous nous sommes plus ou moins rendormis parmi les morts, aussi dans notre chère Drôme. Plusieurs de ceux qui étaient les premiers sont au dernier rang ou même sont sortis des rangs. Plusieurs Démas ont aimé le présent siècle. Des scandales ont contristé le Saint-Esprit. D'une manière générale, nos églises dorment. Quoi ! le monde entier et la France spécialement s'ouvre devant les pas des serviteurs de Christ et nous dormons ! Des millions

d'âmes immortelles nous crient: « Venez nous secourir! » et nous dormons. Réveillons-nous pour vivre justement, saintement et religieusement, et Christ nous éclairera et nous marcherons à sa lumière!

Nous devons sentir ensuite un pressant besoin de prier le Maître de la moisson d'envoyer *lui-même* des ouvriers dans sa moisson, de *vrais ouvriers*, qui soient tout à leur travail, comme les hommes, dont nous venons d'esquisser l'œuvre; de vrais soldats de la croix qui ne s'embarrassent pas des affaires de la vie, afin qu'il plaisent à Celui qui les a enrôlés pour la guerre, des hommes, en un mot, qui soient consacrés, corps et âme, au service de Dieu.

Moody entendit un jour un chrétien exprimer ce désir : « Oh! que je voudrais voir un homme entièrement consacré au Seigneur! » et il se dit en lui-même: « Je serai cet homme-là. » Et sans consulter la chair ni le sang, il partit avec joie pour obéir à l'appel de son Dieu. Peut-on concevoir un service à la fois plus doux et plus glorieux? Par contre, y a-t-il au monde quelque chose de plus triste, de plus ingrat qu'un demi-service, le service de quelqu'un qui calcule sans cesse pour savoir, si en obéissant à la voix du Maître, qui lui dit: «Va!» il ne perdra pas ses aises, sa vanité, sa position, etc., etc. Comme si l'on pouvait perdre quelque chose au service de Celui à qui toutes choses



appartiennent. Au reste, peut-on être heureux quand on essaie de servir deux et peut-être dix maîtres?

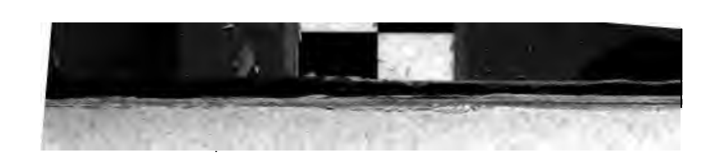
Nous avons un seul Maître, son service est digne de nous occuper entièrement sur la terre et dans les cieux. Il nous a donné son sang, sa vie; aurions-nous quelque chose à lui refuser?

Or, que nous demande-t-il? De porter son Évangile à un monde perdu.

A l'œuvre donc!

Son Saint-Esprit descendra sur tous ceux *qui veulent* faire toute sa volonté; nous verrons de grandes choses, et nous aurons lieu de nous écrier avec joie:

. . . . . Gloire à Dieu! Gloire à Dieu!! . . . . .



L'ÉVANGILE

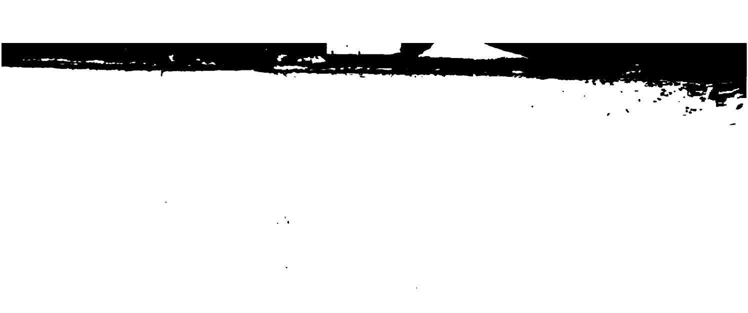
EN

SAONE-ET-LOIRE

PAR

M. CHARPIOT-AMSTUTZ

1834—1881.



Le département de Saône-et-Loire est loin d'être un des départements les plus avancés de la France. Suivant une statistique faite en 1872, il contient une population de 598,344 habitants dont 238,288 ne sachant ni lire ni écrire, et 70,114 sachant lire seulement. Ce département peut se diviser en deux parties disinctes : le pays montagneux, comprenant le Mâconnais, e Charolais, le Chalonnais et l'Autunois, et le pays le plaine que l'on appelle communément la Bresse Louhannaise qui s'étend de la Saône au pied du Jura. Les habitants de chacune de ces divisions topographiques diffèrent de caractère, de mœurs, de coutumes, comme le sol diffère de productions. Les riverains de a Saône sont les mieux partagés sous le rapport du bien-être : leurs terrains bien cultivés sont d'un bon apport. Quant aux Bressans proprement dit, ou mieux ux habitants de la Bresse Louhannaise, ils mérient, par leur caractère particulier, par leurs mœurs ntièrement primitives, que nous nous y arrêtions plus onguement.

La Bresse est uniformément plate, et pour qui n'est pas né dans ce pays, cette plaine sans limites, cette mosaïque toujours la même de bois et de prairies fatigue le regard. La moindre parcelle de terre y est scrupuleusement cultivée: l'habitant de nos plaines est sobre, travailleur, économe; les habitations, éloignées les unes des autres de quelques centaines de mètres et quelquefois même de plusieurs kilomètres, sont modestes; le plus souvent couvertes de chaume, elles n'offrent au travailleur que la place strictement nécessaire pour se reposer de ses fatigues. Bien que le climat, grâce à quelques marais qui tendent à disparaître, soit moins salubre que dans les pays montagneux, le Bressan se porte bien: il est même robuste et fort, comparativement aux habitants des villes. Toujours chaussé de gros sabots qui seuls lui permettent d'affronter la boue, sa démarche est lente. Cette lenteur semble rendre tous ses mouvements méthodiques. Il paraît peu communicatif, ne parle le plus souvent que lorsqu'on lui adresse la parole; son front toujours penché vers la terre qu'il est accoutumé à arroser de ses sueurs lui donne un air soucieux; en un mot, tout son extérieur plaide peu en sa faveur. Mais il gagne immensément à être connu: sous cette enveloppe rugueuse, sous cette froide apparence, il y a un cœur aimant et affectueux, une nature franche et bienveillante, et, dans ce front sillonné des rides

du travail et de la peine, on trouve une intelligence prime-sautière, un esprit habitué à penser, et un gros bon sens qui sait parfaitement discerner le vrai du faux et qui, par cela même, le rend accessible à toutes les grandes vérités.

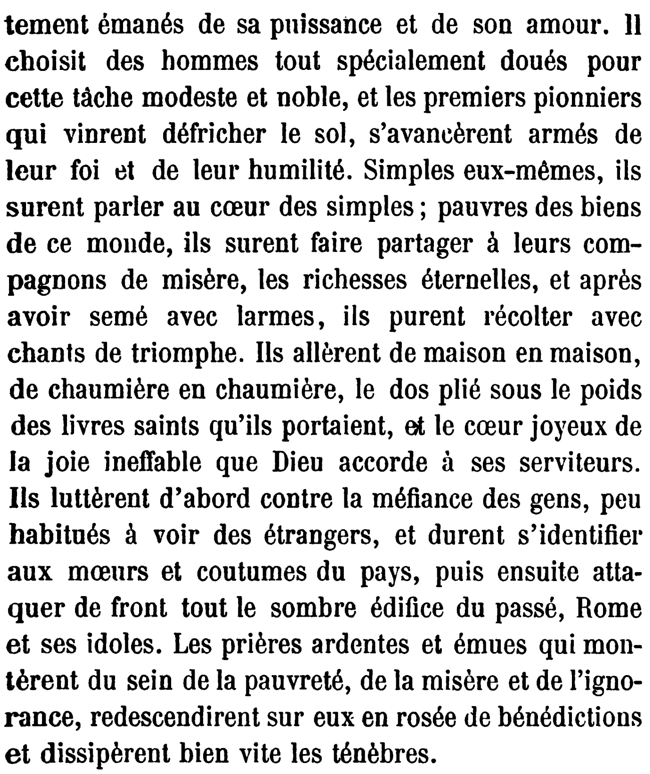
Le fanatisme et la superstition semblent avoir peu de prise sur ces hommes habitués à penser, et cependant, grâce à une profonde ignorance, et peut-être aussi à la difficulte des communications de hameau à village et de village à ville, le clergé romain exerçait autrefois et exerce encore aujourd'hui une grande influence. Les services religieux sont suivis : la dévotion ou tout ou moins l'apparence de dévotion est générale dans les campagnes ; ainsi, à l'époque où nous vivons, voit-on encore, dans certains villages, la foule se presser à jours fixes à la porte des églises, pour offrir à la vierge ou à un saint quelconque un culte, qui doit, pensent-ils, rendre le Ciel favorable soit à leurs récoltes, soit aux différents animaux qu'ils élèvent. Tel jour, par exemple, consacré à Saint-Antoine, sera jour de prières pour l'animal que ce saint paraissait affectionner tout particulièrement. Il y a la messe pour les vaches, la messe pour les poules, etc., etc. Et ce culte ridicule de forme, a tout au moins le mérite de la foi et de la franchise.

Le Bressan est pauvre, excessivement pauvre, et s'il peut vivre sur le peu de terres qui lui appartien-

nent, il le doit à sa grande sobriété et à son travail assidu : le lait, les fruits, le maïs, les pommes de terre sont sa nourriture habituelle ; il mange peu ou point de viande, et il a mieux que personne le droit de dire : contentement passe richesse.

C'est au milieu de cette population, par ces chemins boueux, dans ces modestes maisons de chaume, que nous suivrons, pas à pas, les messagers de la bonne Nouvelle, et nous verrons bientôt les natures primitives de nos bons paysans recevoir avec joie l'Évangile du salut, abandonner le culte extérieur, et tout formaliste de l'Église romaine, pour adorer Dieu le Père, en esprit et en vérité. Nous apprendrons à aimer ces braves paysans qui ont enchâssé la perle de grand prix, au milieu de leur petitesse et de leur pauvreté, et nous serons encouragés par l'exemple de ces braves et pieux colporteurs, qui franchirent, pour la première fois, les limites de notre département et jetèrent les premiers fondements des églises de Mâcon, Cluny, Tournus, Chalon, Sornay, Branges, Montpont et Frontenaud, églises modestes, petites, parfois bien chancelantes, mais qui ont eu leur large part aux bénédictions du Seigneur, et qui doivent tous leurs biens spirituels à Dieu et aux amis de Genève, qui ont apporté chez nous la paix et la lumière.

Les moyens que Dieu employa pour appeler les âmes à lui, furent comme toujours des moyens direc-



tement émanés de sa puissance et de son amour. Il choisit des hommes tout spécialement doués pour cette tâche modeste et noble, et les premiers pionniers qui vinrent défricher le sol, s'avancèrent armés de leur foi et de leur humilité. Simples eux-mêmes, ils surent parler au cœur des simples ; pauvres des biens de ce monde, ils surent faire partager à leurs compagnons de misère, les richesses éternelles, et après avoir semé avec larmes, ils purent récolter avec chants de triomphe. Ils allèrent de maison en maison, de chaumière en chaumière, le dos plié sous le poids des livres saints qu'ils portaient, et le cœur joyeux de la joie ineffable que Dieu accorde à ses serviteurs. Ils luttèrent d'abord contre la méfiance des gens, peu habitués à voir des étrangers, et durent s'identifier aux mœurs et coutumes du pays, puis ensuite attaquer de front tout le sombre édifice du passé, Rome et ses idoles. Les prières ardentes et émues qui montèrent du sein de la pauvreté, de la misère et de l'ignorance, redescendirent sur eux en rosée de bénédictions et dissipèrent bien vite les ténèbres.

Lorsque la discussion s'engageait vive et forte, lorsque l'obstination et les coutumes routinières des habitants de nos contrées semblaient devoir étouffer la voix de la conscience, le colporteur inspiré par Dieu, et l'Évangile en main, parlait d'amour, de grâce, et de salut gratuit, à ces âmes naïves que

la main de Rome tenait encore sous ses étreintes de fer.

Les livres saints, malgré la guerre à outrance que leur fit le clergé, furent bientôt partout répandus, et commentés par le bon sens pratique de ces esprits droits et sincères, ils ne tardèrent pas à porter des fruits réjouissants. Nous prendrons une à une chacune des églises de Saône-et-Loire, nous assisterons à leur formation, et nous trouverons à chaque instant des exemples frappants de l'amour de Dieu et de sa puissance.

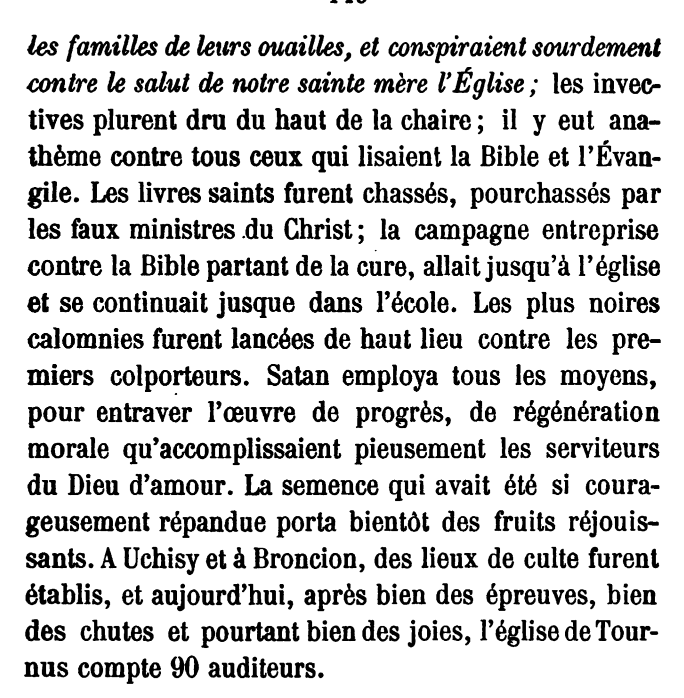
Tournus.

La première station qui, si nous ne nous trompons, fut occupée par un évangéliste à demeure, est celle de *Tournus,* petite ville magnifiquement située sur les bords de la Saône. Son église abbatiale de St-Philibert, en forme de croix latine, terminée par trois absides est une des églises romaines les plus originales et les plus complètes de la France. Des reliques dérisoires y sont précieusement conservées et adorées encore aujourd'hui par des masses fanatiques, qui viennent plutôt des campagnes avoisinantes que de la ville. Ce fut donc en 1834 que monsieur le pasteur Hofmann, précédé d'abord par des colporteurs, vint s'établir à Tournus. Ce prédicateur populaire, très éloquent, actif et énergique, réunit autour de lui de nombreux audi-

toires; sa parole incisive frappait à coups redoublés sur l'édifice chancelant de l'église romaine, et sa piété vivante attirait sur son travail la bénédiction de Dieu. Des réunions d'édification, des conférences où la polémique habile était adoucie par la promesse du salut gratuit, rassemblèrent autour de ce vaillant serviteur de Dieu, des foules sympathiques. Puis, le premier moment d'engouement passé, le charme de la nouveauté disparu, il sortit de ce mouvement, que l'on peut appeler un mouvement populaire, quelques familles pieuses; et bientôt on mit tout en œuvre pour jeter le ridicule sur ces premiers protestants. Ils furent appelés Saint-Simoniens et le prédicateur autrefois applaudi par la population intelligente de la ville, eut à lutter contre ses anciens admirateurs, les libres-penseurs, qui s'étaient mépris sur son but. Le clergé de son côté se rallia à ces derniers, et pour infliger plus de ridicule au petit nombre de chrétiens fidèles, leur donna le surnom de Piratien, à cause d'un premier converti qui s'appelait Pirat.

Ce brave homme, fabricant de peignes, dans une modeste position de fortune, avait reçu avec joie dans son cœur les vérités évangéliques, et en serviteur fidèle de celui qui a dit: « Allez par tout le monde et annoncez l'Évangile,» il travaillait dans sa sphère, chez ses amis, chez ses parents, et chez toutes ses connaissances pour répandre la divine semence. L'esprit de

Dieu surmonta bientôt le ridicule; malgré l'opposition et les moqueries des nombreux adversaires, un petit troupeau se forma autour de la Parole du divin Maître. La Société évangélique qui avait envoyé monsieur le pasteur Hofmann et avant lui des colporteurs pour préparer les voies, avait bien choisi le premier poste d'évangélisation dans Saône-et-Loire: de Tournus il était facile de rayonner dans toutes les parties du département. Ce fut alors que nos modestes colporteurs prirent une part active à la lutte; rien ne put les décourager dans l'œuvre quelque fois pénible qu'ils accomplissaient au nom du Seigneur. Aux menaces et aux insultes ils répondirent par une courageuse et douce fermeté; à des paroles de moquerie et de mépris ils opposèrent des paroles de paix et d'amour, et arrivèrent ainsi à être partout accueillis: où ils ne trouvèrent pas des coreligionnaires, ils trouvèrent des amis qui, tous catholiques encore et croyant d'une foi naïve au formalisme romain, se réunirent autour d'eux et écoutèrent avec curiosité d'abord, avec joie ensuite, les humbles prières qui montaient à Dieu, du modeste foyer où les colporteurs avaient reçu l'hospitalité. Dans ces cultes du soir, où chacun pouvait soumettre ses objections et ses doutes, des âmes nombreuses furent appelées à la connaissance de la vérité. Les prêtres romains tournèrent toutes leurs armes contre ces ennemis subtils qui, disaient-ils, *pénétraient dans*



les familles de leurs ouailles, et conspiraient sourdement contre le salut de notre sainte mère l'Église ; les invectives plurent dru du haut de la chaire ; il y eut anathème contre tous ceux qui lisaient la Bible et l'Évangile. Les livres saints furent chassés, pourchassés par les faux ministres du Christ ; la campagne entreprise contre la Bible partant de la cure, allait jusqu'à l'église et se continuait jusque dans l'école. Les plus noires calomnies furent lancées de haut lieu contre les premiers colporteurs. Satan employa tous les moyens, pour entraver l'œuvre de progrès, de régénération morale qu'accomplissaient pieusement les serviteurs du Dieu d'amour. La semence qui avait été si courageusement répandue porta bientôt des fruits réjouissants. A Uchisy et à Broncion, des lieux de culte furent établis, et aujourd'hui, après bien des épreuves, bien des chutes et pourtant bien des joies, l'église de Tournus compte 90 auditeurs.

Mâcon.

Quelque temps après l'installation de monsieur Hofmann à Tournus, monsieur le pasteur Zipperlen vint, en 1835, s'établir à Mâcon, chef-lieu du département, ville d'environ 20,000 habitants. A cette époque, quelques familles protestantes habitaient déjà Mâcon, et cependant les débuts furent difficiles là comme

ailleurs. Monsieur le pasteur Zipperlen eut à lutter contre le clergé qui, dans une brochure intitulée : *Aux catholiques,* démasqua ses batteries et attaqua, avec ses armes habituelles, le mensonge, la calomnie et la médisance, les doctrines évangéliques. M. Zipperlen répondit à ces attaques par quelques pages adressées aux habitants de Mâcon. Nous ne saurions mieux montrer le caractère de ce zélé serviteur de Dieu, et faire ressortir l'énergie avec laquelle il portait haut la bannière du Christ, qu'en citant textuellement quelques passages de cette brochure qui fut lue et répandue dans tout Saône-et-Loire, et qui, en faisant connaître le protestantisme, le fit apparaître sous son véritable jour. M. Zipperlen débute ainsi : « En relisant la brochure ayant pour titre *Aux catholiques*, je regrette presque d'avoir pris l'engagement d'y répondre. Je n'y trouve guère, du commencement à la fin, qu'injures et que calomnies, dont l'opinion publique a déjà fait justice. J'y trouve surtout un ton si frivole, des plaisanteries si indignes, que tout homme ayant, je ne dis pas de la piété, mais seulement quelques sentiments moraux, jugera qu'une cause doit être bien faible pour recourir à de pareilles armes ; cependant ma parole est donnée ; je ne puis garder plus longtemps le silence, et je me présente aujourd'hui devant vous, habitants de cette ville, chargé par un de vos conducteurs spirituels d'accusations si graves qu'il n'y a qu'une seule



chose qui m'étonne : c'est que monsieur ***, après avoir fait une si terrible description de l'hérétique qui séjourne dans vos murs, ne vous ait pas invités à vous saisir de lui et à le jeter, une pierre au cou, dans la Saône, qui a fermé dans un temps la bouche à tant de défenseurs de la vérité. Ce conseil aurait fait une digne suite à la Saint-Barthélemy, aux fameuses noyades des Huguenots, dites Sauteries de Mâcon. C'est ainsi que l'Église romaine a le plus souvent terminé ses disputes. »

Après ce début, M. Zipperlen affirme hautement sa foi évangélique, et l'Évangile en main, renverse facilement tous les arguments réunis contre lui. Comme je l'ai dit plus haut, cette brochure fut lue avec intérêt et celui qui luttait avec le bouclier de la foi, sut réduire ses détracteurs au silence. A la suite de cette polémique, l'opinion publique fut de notre côté ; les médisances des prêtres n'eurent plus cours, le culte évangélique prit rang dans le chef-lieu de notre département et ses adversaires apprirent à leurs dépens qu'ils devaient compter avec la vérité rendue accessible à tous par les lumières du Saint-Esprit. Encouragé et soutenu matériellement et moralement par la Société évangélique de Genève, qui avait à cœur l'évangélisation de nos contrées, M. Zipperlen élargit bientôt son champ de travail. En 1837, une école de garçons florissante et assez suivie fut fondée à Mâcon.

Puis, pendant le cours de cette même année, s'avançant dans les plaines de la Bresse, jusqu'à une distance de 60 kilomètres, il vint compléter et affermir l'œuvre qu'avaient commencé les colporteurs à Louhans, Sornay et Branges. Que les lieux de culte furent d'abord modestes dans ces derniers pays ! c'était sous un toit de chaume, dans une petite chambrette bien basse et bien enfumée que, pressés autour du serviteur de Dieu, quelques paysans seulement affrontaient les foudres de leur curé, les moqueries, les menaces même de leurs amis et parents pour entendre expliquer la Parole du Maître. Touchant de simplicité ! Après la prière, une voix émue, toute seule, isolée, chantait à Dieu un cantique d'actions de grâce ; bientôt d'autres voix, hésitantes d'abord, puis fortes et assurées, s'unissaient à la première, et certains cantiques font encore aujourd'hui verser des larmes aux vieillards, en venant comme un mélodieux écho du passé leur rappeler les temps de grâce et de bénédictions.

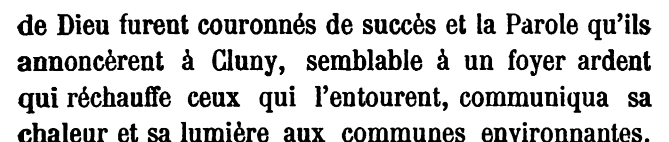
Si dans notre culte du dimanche, nous indiquons l'un des chants qui se trouvaient dans le tout petit répertoire des premiers chrétiens de la Bresse, on entend quelques voix de vieillards, voix tremblotantes, mais soutenues pourtant, qui dominent le chant de l'assemblée. Plus tard, en 1843, sous l'initiative de M. Zipperlen, M. Charrat, actuellement pasteur à Donzy, fut envoyé à Cluny comme colporteur biblique.

Laissons la parole à M. Charrat lui-même. « En 1843, celui qui écrit ces lignes était employé par la Société évangélique de Genève comme colporteur de livres saints, ayant son dépôt à Mâcon, il fut envoyé par M. le pasteur Zipperlen à Cluny. Arrivé dans cette petite ville, il en parcourut les rues, le sac au dos, offrant le saint Évangile dans toutes les maisons ; mais peu l'achetèrent, et les quelques entretiens qu'il put avoir, lui dévoilèrent la mort spirituelle, le fanatisme et l'incrédulité des habitants de cette ville ; il se rappelle cependant y avoir vu deux protestants : l'un professeur au collège et l'autre horloger. Le premier regarda avec dédain le pauvre colporteur en blouse, et la rougeur lui monta au front en voyant le jeune homme lui offrir la Parole de Dieu ; le second le reçut plus amicalement et consentit à avoir un entretien biblique avec lui ; mais le pauvre homme n'avait pas non plus la vie en lui. Enfin le colporteur eut encore avec d'autres personnes plusieurs conversations sérieuses dont il ignore les résultats. Quoi qu'il en soit, la semence était répandue, et peut-être pour la première fois, les habitants de Cluny voyaient un messager de la bonne Nouvelle. Un peu plus tard, d'autres colporteurs, toujours envoyés par la Société de Genève, parcouraient les rues de Cluny et les campagnes environnantes, offrant le saint volume de maison en maison.

« Quelques années après, un pasteur de St-Étienne,

d'origine suisse, vint à Cluny visiter l'horloger dont j'ai déjà parlé, et qui était un de ses compatriotes. Ce dernier engagea le pasteur à entrer chez un armurier, son plus proche voisin, pour lui parler de l'Évangile. Une conversation sérieuse s'engagea entre le pasteur et l'armurier, la curiosité de ce dernier fut éveillée par cet entretien ; il voulut savoir ce que contenait cette Bible dont le pasteur étranger lui avait tant parlé, et en moins de trois mois il eut parcouru le saint livre tout entier, et par la grâce de Dieu sa conscience fut réveillée.

« L'armurier fut l'instrument que Dieu choisit pour faire beaucoup de bien à toute la contrée. Une fois converti, il se mit à parler de l'Évangile à toutes les personnes qui entraient dans son atelier, leur offrant à toutes le Nouveau Testament. Il parcourut aussi les campagnes environnantes en distribuant des livres saints et en pressant les âmes de se convertir. Ses efforts furent bénis, quelques âmes furent touchées à salut, et notre armurier, sans perdre de temps, voulut ouvrir un lieu de culte à Cluny, afin d'y faire prêcher l'Évangile. Dans ce but, il s'adressa à M. le pasteur Duproix qui avait succédé à M. Zipperlen. M. Duproix s'empressa de se rendre à cette invitation et organisa dès ce moment à Cluny des réunions régulières, qu'il présida alternativement avec M. Hebmann, instituteur à Mâcon. Les travaux de ces deux fidèles serviteurs



de Dieu furent couronnés de succès et la Parole qu'ils annoncèrent à Cluny, semblable à un foyer ardent qui réchauffe ceux qui l'entourent, communiqua sa chaleur et sa lumière aux communes environnantes.

« En 1857, quelques colporteurs ayant poussé leur course jusqu'à Chide, à quinze kilomètres de Cluny, apprirent aux habitants de cette commune, que l'Évangile était prêché à Cluny par des pasteurs protestants. Aussitôt un homme de cette localité, curieux d'entendre ces nouveaux prédicateurs, se rendit à la réunion. Il fut convaincu de la vérité des paroles qu'il y entendit; mais, ce ne fut que six mois plus tard, qu'il donna véritablement son cœur au Seigneur. De retour chez lui, il s'empressa de raconter à ses voisins et à tous ceux qu'il rencontrait les choses qu'il avait entendues. La curiosité de plusieurs fut éveillée et lors de la prochaine réunion de Cluny, un bon nombre de ses connaissances prirent place à côté de lui dans la chapelle. Plusieurs furent sérieusement impressionnés.

« Quelque temps après, ce petit noyau d'âmes réveillées exprima le désir d'établir des réunions dans la localité même. Afin d'atteindre ce but, une petite salle fut louée et un appel pressant fut de nouveau adressé à M. le pasteur Duproix et à M. Maillet, successeur de M. Hebmann, pour qu'ils vinssent annoncer la bonne Nouvelle du salut dans ce lieu. Ces frères s'em-

pressèrent de répondre à l'appel qui leur avait été fait, et la Parole de Dieu fut annoncée à un auditoire nombreux. Là encore, plusieurs âmes rendues attentives aux grandes vérités du salut, se joignirent au petit noyau déjà formé. Voyant que l'œuvre prenait de l'extension, la Société de Genève, pleine de sollicitude pour ces troupeaux naissants, plaça à Cluny un colporteur évangéliste. Celui-ci, stimulé par le brave armurier, déploya une grande activité, propageant les saintes Écritures soit à Cluny, soit à Chide, ou dans les environs, et présidant les réunions dans les deux localités, en l'absence de M. Duproix, qui venait plus rarement. En 1862, nous obtînmes du préfet du département l'autorisation d'ouvrir un culte à Donzy-le-Royal, où se réunissent encore aujourd'hui nos amis de Chide, de Buffière, de Château. C'est dans cette localité toute catholique, qu'en 1865, nous inaugurâmes une petite chapelle que nous avions élevée à la gloire de Dieu. A cette même époque à peu près, nous eûmes la joie de voir plusieurs membres de notre congrégation se convertir au Seigneur. Trois d'entre eux, qui s'étaient laissés entraîner par l'esprit sectaire, revinrent à nous, et confessèrent publiquement leur égarement. Nous sommes heureux aujourd'hui de voir notre petit troupeau croître en fermeté, en connaissance, en amour, et en désintéressement, et nous comptons aujourd'hui dans notre église et ses

annexes 3 lieux de culte, 24 membres de l'église, 85 membres de la congrégation, 22 élèves des écoles du dimanche, et 9 élèves de l'école de la semaine. A Dieu soit la gloire dans tous les siècles et à nous la confusion de face ! »

Chalon-sur-Saône.

Après avoir fondé l'église de Tournus, M. Hofmann vint s'établir à Chalon, où le succès dès le début fut plus considérable qu'à Tournus. M. Hofmann employant sa prodigieuse activité, établit des réunions dans plusieurs localités, notamment à Givry et à Bussy, où il forma deux petits troupeaux. Il prêchait six à sept fois par semaine et trouvait encore le temps de publier dans différents journaux politiques des articles de polémique, où il faisait connaître la religion de son Maître, la défendant contre les attaques du clergé, toujours aux aguets. Chalon-sur-Saône est une jolie ville, chef-lieu d'arrondissement, d'une population d'environ 20,000 habitants.

Il fallait à cette époque que les serviteurs de Dieu usassent d'une grande prudence, car l'esprit populaire engoué de nouveautés, avait peine à ne pas donner à ce mouvement religieux une couleur politique, et il était difficile de rester toujours sur un terrain neutre ; cependant, grâce au tact des serviteurs que

Dieu avait choisis pour accomplir son œuvre, l'Évangile fut annoncé fidèlement et n'eut pour entrave que l'acharnement du clergé romain. Avant l'arrivée de M. Hofmann à Chalon, la bonne semence avait été répandue par des colporteurs, qui allaient, comme partout ailleurs, de maison en maison, et les premières conversions furent les fruits bénis de leur travail modeste et persévérant. Nous pourrions citer maintes circonstances, dans lesquelles la puissance de l'Évangile fut glorifiée par ces humbles ouvriers, mais bornons-nous à raconter une anecdote, qui montre quelle force, quel courage et quelle patience Dieu peut accorder aux plus humbles de ses serviteurs.

Les réunions étaient déjà établies à Chalon, et dans quelques villages avoisinants ; l'Église romaine, comme nous l'avons dit plus haut, engageait vivement la lutte ; les prêtres du haut de la chaire, recommandaient à leurs ouailles de ne point recevoir chez eux les adeptes et les propagateurs de la nouvelle religion : offrir l'hospitalité, ou laisser asseoir à sa table l'un des messagers de la bonne Nouvelle, c'était encourir toutes les foudres et tous les anathèmes de l'Église, et commettre un péché mortel. Les colporteurs, disait-on, étaient des étrangers qui venaient espionner le pays ; ils cachaient, sous un extérieur doux et agréable, les plus noires intentions ; c'étaient des loups déguisés en agneaux. Il fallait chasser bien loin, repousser

par tous les moyens cette religion qui menaçait d'envahir l'Église une et indivisible, et qui remplaçait le culte des sens où la créature prend le rôle du créateur, par le culte du cœur, dans lequel Dieu le père se révèle simplement et sans aucun intermédiaire à chacun de ses enfants. Dans un village des environs de Chalon vivait alors une pauvre femme qui prenait tous les enseignements du prêtre pour mots de l'Évangile; esprit naïf, cœur aimant, mais nature vive et impressionnable, elle faisait partie de toutes les confréries, de toutes les associations religieuses qui pouvaient, lui semblait-il, augmenter son propre mérite; elle était fervente catholique et mettait en pratique tous les commandements extérieurs de l'Église. Consacrant son temps en bonnes œuvres, elle visitait les pauvres, et faisait des stations longues et répétées dans le confessionnal; si une pénitence lui était infligée par son conducteur spirituel, elle l'accomplissait à la lettre, et bien souvent, non contente des peines corporelles ordonnées par le prêtre, elle doublait elle-même ses pénitences et s'efforçait d'en trouver de nouvelles. Quand elle se rendait dans la forêt pour ramasser du bois mort, elle allait et revenait pieds nus, courbée au retour sous son pénible fardeau, afin, disait-elle, de ressembler davantage à ce doux Jésus qui, les pieds nus, aussi courbé sous le poids de sa croix, avait souffert pour l'humanité tout entière. Elle avait été pré-

venue du haut de la chaire, comme dans le secret du confessionnal, de tous les dangers que pouvait courir son salut éternel, si elle venait à recevoir chez elle un de ces vendeurs de Bibles, qui étaient certainement des esprits tentateurs envoyés par Satan sur la terre. Mais un certain jour, tandis qu'elle vaquait aux soins du ménage, sa porte s'entr'ouvre, et elle voit apparaître devant elle celui que le prêtre lui avait réprésenté sous les couleurs les plus noires. Vite elle fait dévotement le signe de la croix, récite mentalement de ferventes prières, et s'éloigne du nouveau-venu en jetant sur lui des regards effrayés, comme s'il était Satan en personne. Celui qui vient d'entrer est humblement vêtu ; il porte sur son dos un lourd ballot contenant des exemplaires du livre saint, et ses traits sont empreints de toute la joie qui inonde son cœur : c'est un véritable messager du Dieu d'amour et de charité. La pauvre femme veut lutter contre cet extérieur avenant, et, pour ne point se laisser entraîner ou souiller par les paroles qui vont sortir de la bouche du tentateur, elle s'arme d'un balais et s'avance furieuse contre celui qui en veut au salut de son âme. Le brave colporteur sourit avec bonté, et d'une voix douce et affectueuse dit à celle qui allait le frapper : « Il paraît que ma religion est meilleure que la vôtre, car dans la mienne, mon Dieu me recommande d'aimer mon prochain comme moi-même, tandis que

dans la vôtre, paraît-il, il vous est recommandé de frapper et de haïr. » Sur ces quelques mots, le colporteur se retire, demandant à Dieu dans son cœur qu'il lui plaise d'ouvrir lui-même cette porte qu'on venait de fermer si brusquement sur lui. Ces paroles vraies, prononcées avec douceur, sans crainte comme sans emportement, font sur l'esprit de la bonne femme une sérieuse impression. Elle voit d'un côté le prêtre accusant, diffamant, et recommandant la haine et la violence, puis de l'autre cet humble serviteur de Dieu, opposant à ses menaces et à ses coups une parole d'amour; à sa colère, cette parole du Maître: « Aimez-vous les uns les autres. » Le premier lui semble peu personnifier le véritable disciple du Sauveur, tandis que le second lui montre le caractère parfait de l'apôtre de paix et de charité. Elle est indécise d'abord, émue ensuite, et bientôt sa conduite passée, inspirée par les excitations de son curé, lui apparaît dans toute sa laideur; elle veut apprendre à connaître la religion qui lui paraît si aimable, et qui est si humblement et si dignement représentée. Ne prenant conseil que de l'inspiration qui lui vient d'En-Haut, elle se rend à Chalon, pour entendre les vérités évangéliques, qui ont donné assez de force au colporteur pour supporter courageusement ses insultes; son cœur se tourne vers la parole de grâce; l'appel qui est fait par le prédicateur aux âmes qui l'entourent a dessillé ses

yeux, et c'est avec ardeur et avec joie qu'elle abandonne tout son passé pour vivre d'une vie nouvelle. Elle se procure une Bible, l'étudie elle-même, la lit, la relit, et bientôt devient un membre vivant de l'Église de Christ. Cette conversion fit grand bruit dans la commune, et trois des amies de la bonne femme, membres zélés des confréries, viennent, incitées par le prêtre, l'exciter à abjurer ses erreurs. Elle oppose à leurs arguments, à leurs menaces de damnation éternelle, une joie et une paix profonde. En voyant son contentement, l'une de ses amies lui dit : « Eh bien! voyons, avouez-nous sincèrement qu'il est bien vrai, comme on le dit, que vous avez reçu trois sacs de blé et de l'argent pour embrasser la nouvelle religion; c'est bien là, n'est-ce pas, ce qui vous rend si heureuse? »

— « Trois sacs de blé! de l'argent! mais ce n'est rien; ce n'est pas pour si peu de chose que j'aurais abandonné l'Église dans laquelle je suis née; j'ai reçu bien autre chose... » Les trois amies se regardent en souriant, certaines d'avoir trouvé le point vulnérable, et toutes joyeuses à la pensée de pouvoir dire au curé: « Les protestants l'ont achetée. » Mais leur illusion est de courte durée, car la nouvelle convertie, devinant leurs pensées, leur dit aussitôt: « J'ai reçu . . . bien mieux que tout cela, j'ai reçu le royaume des cieux! » Puis avec âme, avec conviction parlant d'abondance et

d'inspiration, elle adresse à celles qui étaient venues pour la confondre, un appel pressant, car elle veut faire valoir le talent que le Maître lui a confié, et enrôler ses anciennes amies sous la bannière de Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. »

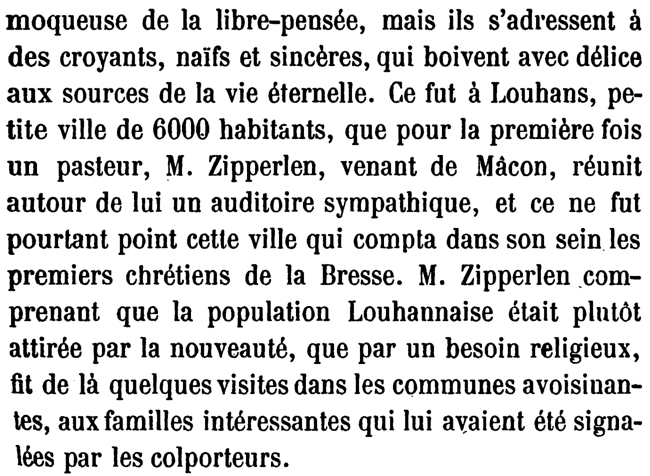
Lors de l'inauguration du temple de Chalon-sur-Saône, un vieillard de plus de soixante ans, chaussé d'énormes sabots très lourds, vint depuis les environs de Louhans et fit 80 kilom. à pied, tant pour l'aller que pour le retour, afin d'entendre annoncer la Parole de Dieu dont lui avaient parlé les colporteurs. Ce brave vieillard portait un costume original au possible ; vêtu d'une blouse bleue qui est encore le vêtement habituel des habitants de nos campagnes, il avait devant lui depuis le menton jusqu'au-dessus du genou, un grand et ample tablier de peau aussi blanc que le bonnet qu'il avait sur la tête. Sa figure vénérable et intelligente est gravée pour toujours dans notre souvenir. Lorsqu'il arriva au milieu de nous, après cette marche de 40 kilom., il était on ne peut plus joyeux. Il emporta dans sa chaumière la perle de grand prix, qu'il voulut faire aussitôt admirer à chacun de ses voisins. Sa foi dès ce jour devint inébranlable, et il est mort depuis plein d'espérance, se reposant entre les bras de son Sauveur, en qui il avait mis toute sa confiance.

De nombreux ouvriers se succédèrent sur ce champ

de travail, et en 1876, après bien des épreuves, mais aussi bien des joies, l'église de Chalon comptait 105 protestants environ.

Bresse Louhannaise.

De Mâcon, Tournus et Chalon, la Société évangélique de Genève envoya des colporteurs dans la Bresse Louhannaise, au milieu de cette population que nous avons essayé de décrire dans nos premières pages. Il fallait là lutter contre le clergé, contre l'ignorance, et parler plus au cœur qu'à l'intelligence. Si la tâche fut pénible, les semailles difficiles, les résultats furent heureux et la moisson abondante, et ce fut là surtout que le travail des colporteurs fut abondamment béni. C'est un champ inculte qu'il faut défricher ; la population est entièrement catholique, et le Bressan, par caractère, plutôt que par principe, encense peu les novateurs. Il est, comme nous l'avons déjà dit, difficile à aborder, mais dans ce front toujours penché vers la terre il y a une pensée pour Dieu, et au toucher de la grâce divine, aux premières vérités évangéliques, cette pensée prend vie et le front soucieux et incliné se déride et s'élève avec joie vers les cieux. Si nous suivons les colporteurs pas à pas, heurtant à toutes les portes, parcourant à pied de grandes distances, nous les verrions souvent fatigués, mais rarement découragés ; ils ne trouvent plus l'argumentation acerbe et



moqueuse de la libre-pensée, mais ils s'adressent à des croyants, naïfs et sincères, qui boivent avec délice aux sources de la vie éternelle. Ce fut à Louhans, petite ville de 6000 habitants, que pour la première fois un pasteur, M. Zipperlen, venant de Mâcon, réunit autour de lui un auditoire sympathique, et ce ne fut pourtant point cette ville qui compta dans son sein les premiers chrétiens de la Bresse. M. Zipperlen comprenant que la population Louhannaise était plutôt attirée par la nouveauté, que par un besoin religieux, fit de là quelques visites dans les communes avoisinantes, aux familles intéressantes qui lui avaient été signalées par les colporteurs.

Après M. Zipperlen, M. le pasteur Charlier vint compléter l'œuvre commencée. C'est à ce digne ouvrier, qui se repose aujourd'hui de ses travaux près de son divin Maître, que l'on doit la fondation et l'organisation de la plupart des églises de la Bresse. D'une bonté d'âme peu commune, d'un caractère doux et avenant, il sut bientôt se rendre sympathique à chacun, et les vieillards qui l'ont connu se rappellent encore aujourd'hui sa figure aimante, sa parole persuasive. Ils racontent avec émotion les appels pressants qu'il savait leur adresser, et se plaisent à dire qu'il causait à chacun, et qu'on l'a vu certaines fois suivre un laboureur le long du sillon, afin de ne pas interrompre son travail, et profiter de cet instant pour lui

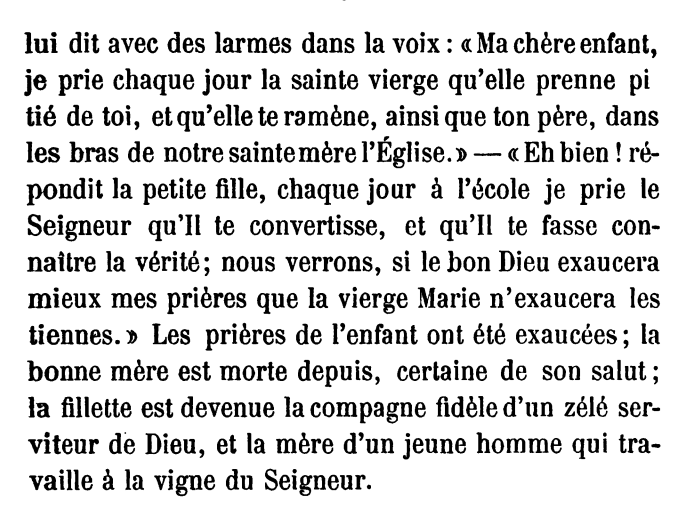
annoncer la Parole du salut. C'était un vaillant lutteur et un fidèle disciple du Maître. Nous payons ici à son souvenir un faible tribut de reconnaissance, et nous demanderons à Dieu qu'il envoie souvent de semblables ouvriers dans sa moisson.

Branges.

Branges fut le premier village où quelques protestants se groupèrent autour de la Parole du Christ. On lit dans la dix-huitième circulaire de la Société évangélique, du 25 janvier 1837, que des réunions y eurent lieu dès lors régulièrement. Depuis le 7 mars suivant il y avait deux prédications par semaine, et le 9 mars, le conseil municipal décide de donner un nouveau cimetière aux protestants.

Le jour de Pâques de la même année, la sainte Cène est célébrée pour la première fois, puis on parle de bâtir un temple-école, qui est inauguré au mois d'août 1838. L'église de Branges compte aujourd'hui 175 auditeurs, et l'école de garçons et de filles 32 enfants.

Une petite fille qui, d'après la volonté de son père, suivait cette dernière école, avait perdu sa mère très jeune. Une seconde mère remplaçait celle-ci, et, témoignant à l'orpheline la plus grande affection, était excessivement peinée de ce que la jeune enfant fut obligée de suivre l'école protestante. Un certain jour elle



lui dit avec des larmes dans la voix : « Ma chère enfant, je prie chaque jour la sainte vierge qu'elle prenne pitié de toi, et qu'elle te ramène, ainsi que ton père, dans les bras de notre sainte mère l'Église. » — « Eh bien ! répondit la petite fille, chaque jour à l'école je prie le Seigneur qu'Il te convertisse, et qu'Il te fasse connaître la vérité; nous verrons, si le bon Dieu exaucera mieux mes prières que la vierge Marie n'exaucera les tiennes. » Les prières de l'enfant ont été exaucées; la bonne mère est morte depuis, certaine de son salut; la fillette est devenue la compagne fidèle d'un zélé serviteur de Dieu, et la mère d'un jeune homme qui travaille à la vigne du Seigneur.

Sornay.

En même temps qu'à Branges, des réunions avaient été ouvertes à Sornay, et le 26 avril 1837, jour de Pâques, 150 auditeurs écoutaient avec intérêt l'explication de la Parole de Dieu. En 1839, le 17 août, le temple fut inauguré, et en 1845 le conseil municipal accorda aux protestants un cimetière particulier. M. Charlier choisit ce nouveau centre d'activité, et fut le premier pasteur de Sornay. Au début, puis plus tard encore, la lutte fut vive; un prêtre intrigant employa tous les moyens en son pouvoir pour entraver les progrès que la Parole de Dieu faisait dans cette commune. Il y eut lutte ardente jusque dans les familles,

et c'est après bien des peines et bien des afflictions que Sornay est devenue l'église la plus importante de Saône-et-Loire. Le presbytère avec école de filles, construit en 1850, offrit à différentes reprises l'hospitalité à plusieurs des membres de la Société évangélique de Genève, et, pendant les longues veillées d'hiver, on aime à se rappeler les moments bénis, pendant lesquels les âmes, désireuses de salut, assiégeaient le trône de grâce de leurs ardentes supplications, et l'on parle de la plupart de nos frères de Genève, comme d'amis connus, qui ont laissé de leur passage dans la Bresse un souvenir délicieux de fraternité et de sympathie chrétiennes. Les noms des Saint-Georges, des Naville, des Turrettini, des Necker sont souvent répétés avec émotion, et la perte que la Société évangélique a faite, par leur départ pour la maison du Père, a été douloureusement sentie dans l'église de Sornay. Ces visites fortifiantes étaient de longtemps attendues, et le jour que les visiteurs consacraient à cette œuvre, le temple, qui peut contenir 250 à 300 auditeurs, était rempli d'une foule émue, sur laquelle on sentait planer l'Esprit de Dieu. Que de fois, après l'appel chaleureux et quelques paroles sympathiques de nos frères genevois, ne voyait-on pas l'assemblée se lever comme un seul homme, puis une, deux, trois prières ardentes sorties de cœurs simples et naïfs monter comme un encens jusqu'au pied du trône de

grâce, et redescendre sur cette chère église en rosée de bénédictions! Des larmes de joie s'échappaient involontairement de tous les yeux, et des voix fortes entonnaient d'un commun accord cette belle strophe de l'un des cantiques de notre Recueil:

> **Gloire soit au Saint-Esprit,**
> **Gloire soit à Dieu le Père,**
> **Gloire soit à Jésus-Christ**
> **Notre époux et notre frère!**
> **Son immense charité**
> **Dure à perpétuité.**

Un vieillard disait un jour en parlant de ces réunions édifiantes: Il me semble avoir passé un moment dans le ciel. Les mains calleuses de nos paysans pressaient d'une étreinte affectueuse les mains de ceux qui les premiers avaient pensé à leur annoncer la bonne Nouvelle. Beaucoup de familles étaient restées jusque-là désunies, tel père venait au temple, tandis que telle mère se rendait à l'église; dans certaines maisons, des prières ferventes et sincères montaient à Dieu, tandis que dans la même chambre et à la même heure, d'autres personnes égrenaient dévotement les grains des chapelets.

Un des membres de l'église de Sornay, aujourd'hui ancien d'église, nous racontait dernièrement les luttes qu'il eut à soutenir avec son épouse, que le prêtre avait réussi à acharner contre les protestants. Je pio-

chais un champ, dit-il, tout près du cimetière protestant, j'étais seul avec ma femme, et bien que n'ayant pas encore reçu les vérités de l'Évangile dans mon cœur, j'essayais de faire part à mon épouse des douces impressions que j'avais éprouvées dans une des réunions du temple ; puis je lui dis en tournant mes regards vers le cimetière : Quand je mourrai, je veux que ma dépouille mortelle soit déposée dans ce lieu. Ma compagne exaspérée m'affirma que j'étais fou, et autant pour me vexer que pour appuyer son dire, se mit à refaire le travail que j'avais achevé, estimant qu'avec mon peu d'intelligence je n'avais pu le faire convenablement. Le laboureur et sa femme entendent ensemble aujourd'hui la Parole de Dieu; leur place est marquée au cimetière, comme elle est aussi marquée dans le ciel.

Un autre homme, qui depuis est assis à la droite du Père, nous racontait qu'un certain jour au moment où il allait se rendre à la réunion du soir, sa femme se saisit de ses habits du dimanche pour l'empêcher de sortir. Il voulut partir avec sa blouse de travail, mais cette dernière lui fut encore enlevée; alors, n'écoutant d'autres convenances que le salut de son âme, il se rendit au temple pauvrement vêtu en manches de chemise, et ce soir-là même il fut frappé par la grâce et retourna chez lui, le cœur brûlant d'amour pour son Dieu. En 1853, la main du Seigneur qui bénit,

s'étendit sur cette chère église; Dieu fit souffler son Esprit de lumière et un puissant réveil fut accompli. Plusieurs soirs de la semaine, les deux salles d'école se remplissaient, les hommes dans l'une et les femmes dans l'autre, restaient de longues heures en prière. Chacun présentait au Sauveur l'être ou les êtres qui lui étaient chers: les mots se pressaient sur les lèvres, et de l'abondance du cœur les bouches parlaient, et les voix s'élevaient jusqu'à Dieu. A chaque réunion, des voix nouvelles se faisaient entendre; des hommes et des femmes qui n'avaient jamais prié, sentaient la glace de leur cœur se fondre, leur timidité disparaître, et sans hésitation des phrases suppliantes, des appels émus, des cris à l'Éternel faisaient souffler sur toute l'assemblée un esprit de foi, de charité et d'amour.

Les temps étaient mauvais, les soirées sombres et pluvieuses, les demeures éloignées, mais à l'heure de la prière on pouvait voir des fenêtres du presbytère, dans toutes les directions des lumières éparses au milieu des ténèbres, lumières qui convergeaient toutes vers un point, vers la salle où l'on devait se réunir pour prier Dieu. Que de fois alors le pasteur de cette paroisse, en attendant que la salle se remplit, ne s'est-il pas jeté à genoux dans le secret de son cabinet, pour remercier Dieu de la belle part de moisson qu'il lui accordait de récolter! Que de fois ne s'est-il pas senti

indigne d'une si belle tâche et n'a-t-il pas demandé au Père céleste force, courage et sagesse ! Cette année de bénédictions et de joies spirituelles semblait être une préparation à l'année de tristesse et de larmes qui devait suivre : les bancs du temple étaient remplis chaque dimanche, les familles tout entières étaient unies dans une même foi ; ceux qui avaient lutté contre l'esprit de grâce se sentaient toujours plus touchés par lui. Dieu qui avait répandu avec abondance ses trésors d'amour et de miséricorde voulait éprouver ces nouvelles âmes, et faire passer leur foi par le creuset de l'épreuve : après avoir aimé dans la joie, il fallait aimer dans la tristesse et s'habituer à avoir recours à la source de toutes les consolations. Comme tous ces nouveaux convertis appartenaient pour la plupart aux ouailles les plus fidèles du curé, comme quelques-uns d'entre eux même chantaient autrefois au lutrin, il fallait qu'à tout prix le clergé essayât d'entraver l'œuvre du Seigneur : les brochures, les menaces, les polémiques haineuses, les chansons même, tout fut employé sans succès. Ce fut alors qu'en 1854 une persécution religieuse suscitée par les prêtres et accomplie par le gouvernement du 2 décembre, vint frapper quatre serviteurs de Dieu des églises de la Bresse. Ils furent cités auprès du tribunal civil de première instance séant à Louhans, le 12 août 1854, pour s'entendre accuser d'avoir depuis

moins de 3 ans fait partie comme chefs d'une association se réunissant à des jours marqués, et notamment à certaines dates consignées par des procès-verbaux successifs, et condamner chacun à 500 francs d'amende, aux frais et dépens, amendes et frais pouvant être exigés par la contrainte par corps; de plus, les scellés furent apposés sur les lieux de culte.

Jusqu'à ce jour, aucune demande d'autorisation pour les lieux de réunions n'avait été exigée, et au moment où le gouvernement voulait rendre ces autorisations exigibles, il se proposait de les refuser. Quelques mois avant ce jugement, un représentant quelconque de l'autorité, commissaire de police ou gendarme, assistait au culte du dimanche dans chacune des églises de la Bresse, afin d'y rédiger de nombreux procès-verbaux qui ont été déposés au dossier. On pensait ainsi intimider les nouveaux protestants, et l'on allait même jusqu'à les menacer personnellement des rigueurs de la loi. Les quatre condamnés refusèrent de payer leur amende, et en vertu de la contrainte par corps, furent écroués dans la maison d'arrêt de Louhans, où, grâce à l'activité du comte de Saint-Georges, ils ne restèrent que trois mois. Ce dernier, à la nouvelle de l'arrestation des serviteurs de Dieu, partit aussitôt pour Paris, afin d'obtenir de Napoléon III une audience particulière. Il dut user de tout son crédit pour faire lever l'amende qui avait

été prononcée par un tribunal arbitraire; ce qu'il n'obtint qu'au bout de trois mois après de longues et pénibles démarches. Le clergé romain espérait beaucoup de ces persécutions, et s'attendait à de nombreux retours des nouveaux convertis dans le giron de l'église; mais grâce à Dieu, les résultats furent tout à fait contraires, et l'amour fraternel des chrétiens les uns pour les autres, fut cimentée par l'affliction et par l'épreuve. Malgré les scellés apposés sur les lieux de culte, les réunions ne furent point interrompues; chassé et pourchassé par la police et par les gardes-champêtres, surveillé par les curés ou par leurs émissaires, on se réunissait chaque dimanche et même plusieurs fois la semaine dans les hameaux éloignés; les chrétiens les plus avancés enseignaient aux plus faibles à tout supporter pour le nom du Seigneur, et tous demandaient avec ardeur et avec supplication au Dieu d'amour la liberté de leurs pasteurs, et le libre exercice de leur culte. Que de scènes touchantes ne pourrions-nous pas raconter, et quelle force n'avons-nous pas retirée bien souvent depuis lors, du souvenir de ces moments bénis, dans lesquels nous étions si intimement unis dans un même sentiment de prière. Le réveil de l'année précédente fut ainsi prolongé, et, quand nous sortîmes de prison, nous pûmes remercier Dieu de ce qu'il avait pris lui-même en notre absence la direction des âmes qu'il nous avait con-

fiées. Certain soir, pendant une nuit obscure et pluvieuse, un de nos frères nouvellement converti, et autrefois des plus fervents catholiques, vint s'agenouiller devant la porte du temple, et seul avec son Dieu le supplia avec larmes, de briser les scellés apposés sur cette porte, et de prendre lui-même la défense de ses enfants persécutés. A la nouvelle du jugement qui retenait les serviteurs de Dieu sous les verrous, une pauvre femme vint offrir sa fortune tout entière, tout ce qu'elle possédait, 500 francs, pour faire mettre en liberté son pasteur. Dieu fit beaucoup pour nous, et si nous devons le remercier de sa bonté paternelle, nous sentons aussi dans nos cœurs un vif sentiment de gratitude et de reconnaissance pour tous les membres de la Société évangélique de Genève, qui n'ont cessé dans ces moments critiques, de nous soutenir et de nous encourager; et, si les églises de la Bresse sont devenues chères à plus d'un cœur genevois, n'est-ce pas parce que nos chers frères peuvent les considérer comme les fruits bénis de leurs travaux et de leurs prières?

Après ces temps de bénédictions et d'épreuves, l'église de Sornay continua à marcher paisiblement, et nous sommes heureux de pouvoir dire que malgré notre petitesse nous avons encore de nombreux sujets de joie. Dieu étend encore souvent sur nous sa main qui bénit. On éprouve dans notre église un sentiment

sincère de fraternité chrétienne, et, lorsque un de ses membres vient à souffrir, tous souffrent avec lui; ainsi, par exemple, lorsque une famille a fait une perte matérielle, chacun prend de son nécessaire pour aider la famille éprouvée; si la maladie couche un travailleur sur un lit de douleur, chacun met la main à la tâche, et les champs du malade sont bien vite ensemencés ou ses récoltes rentrées; aussi les catholiques disent-ils des protestants: voyez comme ils se soutiennent les uns les autres. Le dimanche y est scrupuleusement observé, et Dieu a voulu certaines fois nous montrer sa puissance et son bon vouloir: une année, entre autres, les foins étaient coupés dans la prairie; depuis trois ou quatre jours, des pluies torrentielles menaçaient de compromettre et même d'emporter cette récolte précieuse pour nos bons paysans, lorsque, le dimanche matin, le soleil se lève radieux. Les chauds rayons du mois de juin ayant bien vite séché l'herbe, permettent de la rentrer pendant cette après-midi qui ne semble devoir être qu'une courte éclaircie. Il peut pleuvoir le lendemain, l'intérêt est aux prises avec le commandement de Dieu. Il n'y a pas d'hésitation. Chez les catholiques, on rentre précipitamment le fourrage, et on l'entasse tout humide dans les greniers; tandis que chez les protestants, on s'en rapporte à la bonté de Dieu et on sanctifie le jour du repos. Le lendemain, le soleil

apparait plus brillant encore que la veille. Joyeux du devoir accompli, nos chers travailleurs se rendent gaîment à la prairie et rentrent leur fourrage dans les meilleures conditions possibles. Dieu avait exaucé les prières qui la veille étaient montées jusqu'à Lui, et son regard d'amour s'était abaissé sur ses enfants. De Sornay, placé au centre de la Bresse Louhannaise, on était appelé à rayonner dans les environs. Cinq ou six des membres de notre église voulurent porter aux autres la vérité qu'ils avaient reçue dans leur cœur. Munis de livres saints, et envoyés par la Société évangélique de Genève, ils allèrent, eux aussi, de maison en maison parlant de leur conversion à leurs anciens coreligionnaires, et leur offrant à tous le salut accessible par la grâce avec l'intermédiaire seul de Jésus-Christ. Quelques-uns évangélisèrent dans le Jura, la Côte-d'Or et jusque dans le département du Doubs. Aujourd'hui encore, sur trois colporteurs choisis dans les membres de l'église, deux portent la parole de Dieu dans un rayon de dix à vingt lieues, tandis que le troisième profite du repos qu'accorde l'hiver aux habitants des campagnes, pour se rendre chaque année à Dijon et dans les environs, où son modeste travail est abondamment béni. Des réunions présidées par le pasteur de Sornay accompagné de quatre ou cinq de ses paroissiens furent établies dans toutes les communes voisines, et en 1858, Sornay comptait dix

annexes, distantes les unes des autres de six à quatorze kilomètres. Partout où l'Évangile a été annoncé régulièrement, il y est resté des fruits et des âmes pieuses. Deux de ces annexes ont maintenant leur pasteur : Montpont a une population de 182 protestants ; et Frontenaud, qui a longtemps souffert du manque d'ouvrier, a conservé 17 familles suivant régulièrement le culte. Grâce à l'activité persévérant d'un jeune ouvrier qui n'est que depuis quelque temps à la tête de cette œuvre, des lieux de réunions sont ouverts dans deux communes voisines, et avec l'aide de Dieu, nous espérons voir bientôt les auditeurs augmenter à Frontenaud, et ce petit noyau de chrétiens vivants répandre la lumière autour de lui

Du sein de l'église de Sornay, cette église pauvre et nouvelle venue, sont sortis cinq ouvriers fidèles, dont quatre travaillent encore aujourd'hui : deux comme pasteurs, et deux comme évangélistes, à la moisson spirituelle, et le cinquième a été rappelé dans la maison du Père. Nous avons pu souvent, pendant le cours de notre ministère, remarquer les vues de miséricorde que Dieu a toujours eues envers nous ; il a maintes fois répandu son esprit sur les plus humbles et les plus petits de notre église, et nous a fait sentir toute la justesse de ces paroles du psalmiste : *La connaissance de Tes paroles illumine et rend les plus simples intelligents,* Ps. CXIX, 130. Qu'il nous soit permis

de citer deux faits qui se sont passés dans une commune voisine de Sornay, où l'Évangile est encore annoncé.

Par une belle journée du mois de juin, un vieillard, le dos courbé, la tête penchée vers la terre, suivant la coutume de ceux qui sont habitués à l'arroser de leur sueur, cheminait sur la lisière d'une jolie propriété, plantée d'arbres fruitiers. Sous un magnifique cerisier chargé de superbes fruits, le propriétaire bourgeois-paysan, riche, instruit, admirant d'un œil satisfait la bonne apparence de sa récolte, accosta le vieillard, l'arrêta dans sa marche par un jovial et satisfait bon jour, et engagea avec lui une conversation qui fut amenée sur le terrain religieux.

— « On m'a dit, lui dit-il, que tu avais changé de religion, serait-ce vrai ? »

— « Changé de religion ? répondit le vieillard d'un air étonné, depuis que j'ai appris à connaître Dieu, à admirer sa puissance, à éprouver sa bonté, je me suis toujours efforcé d'être chrétien, et j'estime qu'il ne peut y avoir qu'une seule religion au monde, comme il n'y a qu'un seul Dieu. Il m'aurait été par conséquent bien difficile de changer de religion. »

— « Enfin, à ce qu'on dit, tu ne vas plus à la messe, tu ne mets plus les pieds à l'église, et le curé m'a dit que tu étais devenu protestant ? »

— « Tant que j'ai cru que la messe, le confession-

nal, le culte de la vierge et des saints étaient d'institution divine, j'ai rempli de mon mieux mes devoirs religieux, mais aujourd'hui je possède la Parole de Dieu écrite en français, que je puis comprendre, et après avoir lu, étudié cette Parole sainte que l'on nomme la Bible et l'Évangile, je me suis persuadé que toutes les cérémonies de l'église romaine n'entrent pour rien dans le salut des âmes. »

— « Tu me parles d'un livre que tu dis être la Parole de Dieu ; comment peux-tu savoir si ce livre n'est pas écrit par la main des hommes seulement, et qui mieux est d'hommes qui ont intérêt à t'entraîner dans leurs erreurs ; qui t'a dit que c'était la Parole de Dieu ? »

— « Quelles magnifiques cerises vous avez là, reprit le vieillard en regardant l'arbre fruitier, dont les branches chargées pliaient à portée de sa main ; c'est dommage qu'elles ne soient pas bonnes. »

— « Pas bonnes ? tu n'en as jamais mangé ; cueilles en une et tu ne douteras plus de leur bonté. »

Le paysan avança la main, cueillit une cerise, la mangea, puis dit ensuite : « C'est vrai, elles sont excellentes. Eh bien, monsieur, prenez la Bible, lisez-la, goûtez-la comme j'ai fait de vos cerises et comme moi vous reviendrez de votre erreur et vous ne douterez plus qu'elle ne soit la Parole de Dieu. »

Le vieillard se retira, laissant le riche propriétaire

ous l'impression de ce conseil salutaire. Ils ont aujour-'hui l'un et l'autre rendu compte de leur foi ; espérons ue le raisonnement du vieillard, s'il n'a pas con-aincu son voisin, lui a donné de pouvoir, au dernier ioment, regarder à Celui d'où découlent toute grâce xcellente et tout don parfait.

Voici encore un fait à l'appui du passage que nous vons cité. Il y a quelques années seulement, une onne femme d'un village avoisinant acheta à un col-orteur un exemplaire du Livre saint, et passa de ongues heures à le lire. C'était une fidèle et ardente atholique ; chaque semaine elle confiait au prêtre dans e secret du confessionnal ses pensées les plus intimes. près la lecture de ce livre nouveau qui l'avait remplie e saintes et de douces espérances, elle se rendit agi-ée, mais heureuse auprès de son conducteur spirituel, t lui fit part des choses magnifiques qu'elle avait rouvées dans le Livre saint, et des doutes nombreux u'elle avait conçus sur tout le formalisme romain. e curé surpris lui dit sans réflexion : « Mais, ma auvre femme, vous êtes protestante, ou tout au moins n train de le devenir. »

— « Serait-ce vrai, repartit celle-ci, les protes-ants croiraient-ils tout ce qui est renfermé dans la Bible et dans l'Évangile? Alors vous avez raison, je suis protestante, » et, quittant son curé pour toujours, la brave femme se rendit vers le pasteur de Sornay,

il devint dès ce jour l'un des membres les plus vivants de notre église.

Les faits sont nombreux, et il serait intéressant de demander à chacune des âmes pieuses de notre église par quel miracle de grâce et d'amour elles sont parvenues à la connaissance de la vérité. Toutes les réponses seraient pour nous remplies d'enseignements, et nous pourrions dire avec le psalmiste dans un des versets du chapitre cité plus haut: « *J'ai connu dès longtemps, ô Éternel, que tu as établi tes témoignages pour toujours.* » Nous avons passé par bien des afflictions, mais nous avons éprouvé bien des joies: nous ne sommes pas tous convertis, mais nous pouvons nous réunir plusieurs, ayant même foi et même espérance, pour faire monter nos supplications vers celui qui a dit: « *Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez.* » Dieu a fait beaucoup plus que nous n'avons mérité. Il n'a cessé de nous entourer d'une tendre sollicitude; puissions-nous apprendre tous les jours davantage à l'aimer et à le servir et à dire avec Job: « *Ce ne sont là que les bords de ses voies. Que ce que nous en connaissons est peu de chose! et qui est-ce qui pourra comprendre le grand éclat de sa puissance?* » Job. XXVI, v. 14.

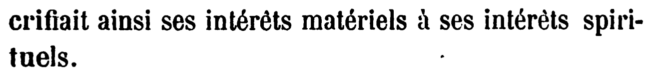
Dieu nous a bénis, abondamment bénis, il a été avec nous au jour de la détresse et sa droite nous a soutenus. Il nous a été beaucoup donné, rappelons-

nous qu'il nous sera beaucoup redemandé. Prenons courage, jeunes et vieux, travaillons avec vigueur, ne dédaignons point les petits commencements, encourageons les modestes ouvriers qui, la Bible en main, font ouvrir toutes les portes; espérons en Dieu et en l'avenir; soyons forts et vaillants, car si Christ est pour nous, qui sera contre nous? Que l'exemple de nos bien-aimés frères qui ne sont pas perdus, mais nous ont devancés, nous encourage à entrer vaillamment dans la lice! Que leur souvenir béni plane sur nous du haut des cieux, et que nous ayons au cœur la foi qu'ils eurent, il y a cinquante ans, lorsqu'ils entreprirent de répandre la lumière au milieu des ténèbres de nos contrées! Ils sont assis à la droite du Père et jouissent de la paix éternelle que Dieu promet à ses enfants: ils ont retrouvé là-haut les compagnons de travail qui ont partagé sur la terre leurs peines et leurs espérances, et s'unissent avec eux pour chanter des cantiques d'actions de grâce. Ils ont travaillé par la prière, leur foi a été grande, puisqu'ils ont pu déplacer les montagnes de l'erreur et du fanatisme, et aujourd'hui leurs joyeuses espérances se sont réalisées; le but de leur vie est atteint, puisqu'ils reposent à la droite du Père.

Montpont.

Ce fut vers 1842 environ qu'un premier groupe de chrétiens se réunit à Montpont. Là, comme ailleurs,

l'Évangile y avait été porté par quelques colporteurs. Les premières assemblées eurent lieu dans une modeste chambre, au plafond si bas que je pouvais à peine m'y tenir debout. Bientôt la salle devint trop petite, et abrité sous un avant-toit de chaume, je pus parler à plus de cent auditeurs, qui debout, en plein air, écoutaient attentivement la Parole de Dieu. L'assiduité de toutes ces personnes bien disposées nécessitait la présence continuelle d'un ouvrier. On nous envoya de Genève un évangéliste à demeure, et aussitôt les quelques convertis de Montpont s'instituèrent en communauté religieuse. J'allais moi-même tous les quinze jours revoir ces braves amis, et là, comme dans notre église de Sornay, un souffle de réveil se fit sentir. Certain dimanche, une bonne femme nouvellement convertie fit sept kilomètres pour venir me trouver. Pauvre des biens de ce monde, elle n'avait pour toute fortune qu'environ cinq cents francs, aussi lorsqu'elle me dit qu'elle était venue de Montpont pour apporter sa petite offrande au Seigneur, je m'attendis à recevoir la pite de la veuve; mais non, sortant à différentes reprises la main des poches de son grossier tablier de toile, l'humble et fidèle servante du Seigneur me remit joyeusement 80 francs, somme qui représentait presque le cinquième de tout son avoir. De semblables faits ne furent pas rares et rendirent notre tâche bien facile, au milieu d'une population qui sa-



crifiait ainsi ses intérêts matériels à ses intérêts spirituels.

Un des premiers convertis fut un brave et digne homme, qui est aujourd'hui un vieillard respectable à tous égards, et qui est, par sa foi, par son ardente piété, le pilier de l'église de Montpont. Avec un tel aide, la tâche du serviteur de Dieu devient facile, et je me rappelle toujours avec émotion les prières énergiques que, dans les moments critiques, cet excellent frère a fait monter avec des larmes et avec des sanglots jusqu'au pied du trône de grâce. J'ai vu toute une assemblée électrisée, entraînée par cet appel sorti du fond du cœur et vivement prononcé avec la voix vibrante de cet excellent enfant de Dieu : O Seigneur, aie pitié de nous !

De semblables chrétiens sont rares, mais aussi quels puissants exemples, quelles lumières brillant au milieu des ténèbres que ceux qui, dans leur demeure, à toute heure du jour et de la nuit, dans le travail pénible des champs comme dans le repos, sont toujours disposés à entrer en communion intime avec leur Père céleste.

Faisons, en terminant, un relevé approximatif des protestants qui ont le privilège d'entendre annoncer la Parole de Dieu chaque dimanche.

Tournus 90 protestants,
Mâcon 80 ; école de filles et salle d'asile,
Donzy-Cluny 131,

Chalon 105,

Branges 175; école de garçons et de filles : 32 enfants,

Sornay 360; une école de garçons et une école de filles: 110 enfants,

Montpont 182 protestants; une école de garçons et une école de filles: 55 enfants,

Frontenaud 40 protestants; école de garçons et de filles: 10 enfants.

Soit une population de 1163 protestants, sans compter 80 familles au moins, éparses dans presque toutes les communes avoisinant les lieux de culte. Voilà les fruits bénis de l'œuvre de la Société évangélique de Genève dans Saône-et-Loire. Qu'il me soit permis, en terminant, de rappeler encore les nombreux services qu'ont rendus les colporteurs, et, puissions-nous nous persuader que ces petits commencements, souvent pénibles, cette semence si modestement répandue, produisent des résultats magnifiques quand ils sont accompagnés de foi et de persévérance. Nos pays nouvellement protestants sont l'œuvre de la Société évangélique, et surtout de l'œuvre du colportage. S'il est facile d'atteindre les populations des villes par des conférences populaires, les campagnes de notre chère France sont moins facilement abordables. Le paysan, comme il le dit lui-même, apprécie peu le beau langage, il faut quelqu'un qui s'adresse à lui simplement,

qui l'aborde familièrement. Il veut bien se laisser persuader et se rendre à l'évidence, mais il veut avoir droit de réplique. C'est chez lui, dans sa famille, à son modeste foyer qu'il faut venir le trouver: froid d'abord, il se laissera bientôt aller, et les vérités évangéliques qui, chez les autres atteignent la raison, n'atteindront chez lui que le cœur. C'est ainsi que les colporteurs ont débuté chez nous, et nous ne saurions trop encourager ceux qui ont embrassé cette modeste carrière: ce sont les tirailleurs, les soldats d'élite, les hommes de confiance qui prudemment et sans crainte s'avancent sur le terrain ennemi; à eux les faits d'armes isolés, les luttes énergiques, et à nous de marcher dans les chemins qu'ils nous ont ouverts.

A côté du bien spirituel qu'a apporté l'Évangile dans nos pays, voyons aussi le bien matériel. Pour ne parler que de la Bresse Louhannaise, nos campagnes étaient, il y a cinquante ans, pauvres comme elles le sont aujourd'hui, mais sans aucune ressource intellectuelle. Le bon tiers des premiers protestants ne savait ni lire ni écrire, et tous, sauf de rares exceptions, appréciaient fort peu l'utilité de l'instruction. C'était à grand'peine, que les enfants venaient à l'école pendant les trois mois de l'hiver, et l'intérieur des ménages, les relations de familles, tout se ressentait de cette grande ignorance. Les maisons basses,

malsaines, couvertes de chaume, ne recevaient le plus souvent la lumière et l'air pur que par une petite porte étroite, tout était désordre, malpropreté même, l'hygiène la plus simple était chose inconnue. Aujourd'hui tout a bien changé. Depuis plus de vingt ans, nous n'avons pas eu un seul conscrit complètement illettré. Les enfants ne quittent plus l'école sans savoir lire et écrire couramment, et les parents eux-mêmes, quelques-uns déjà dans la force de l'âge, ont voulu ne pas rester ignorants. L'un de nos colporteurs avait plus de quarante ans lorsqu'il apprit à lire, et beaucoup d'autres membres de l'église n'ont pas dédaigné de s'asseoir pendant leurs soirées sur les bancs de l'école. Les protestants jouissent maintenant de l'estime générale ; ils sont considérés comme la partie la plus avancée de la population de notre département. Les maisons, sans avoir plus de luxe, sont plus grandes, plus propres et mieux aérées, et les livres des bibliothèques populaires sont lus avec intérêt. L'Évangile ne semble pas s'être circonscrit dans notre champ de travail seulement. Il y a quelques mois, un de nos amis alla s'établir dans une commune du Jura, distante de chez nous d'environ trente kilomètres et entièrement catholique ; nous fûmes quelques jours après son arrivée dans ce pays appelé à baptiser son enfant. Il avait invité à cette cérémonie tous ses voisins et connaissances qui se rendirent à son invitation.

Nous pûmes annoncer l'Évangile à quatre-vingts uditeurs au moins, qui nous prièrent de bien vouoir retourner régulièrement chaque mois. Nous enoyâmes un colporteur dans cette contrée ; plusieurs ibles et Nouveaux Testaments furent vendus et lus vec avidité. Depuis lors nous allons régulièrement ne fois par mois à Ruffey, et nous pouvons dire que auditoire, comme l'intérêt, tendent à augmenter. Ce 'est plus la simple curiosité qui réunit ces gens, mais 'est bien l'esprit de Dieu qui, petit à petit, fait son euvre. — Nous avons pu, l'année dernière, grâce à a libéralité d'une dame chrétienne, faire construire Sornay un asile, destiné à recevoir les enfants des rotestants des communes voisines qui sont trop loignés des écoles.

Merci à tous ceux qui ont contribué et qui contriuent encore à l'avancement du règne de Dieu dans os contrées. Nous demandons au Père céleste qu'Il s comble de ses bénédictions les plus précieuses, et u'Il leur donne sa paix.

C'est un sentiment de reconnaissance envers nos ères de Genève, et un sentiment d'admiration et de ratitude envers la miséricorde divine, qui a inspiré es quelques lignes, et nous demandons à Dieu que eur lecture soit un puissant encouragement pour tous eux qui, attristés de la difficulté de la tâche, s'arrêtent découragés au moment où la moisson apparaît rem-

plie d'espérance. Nous sommes heureux de prendre part à l'anniversaire cinquantenaire de la fondation de la Société évangélique, et nous sommes l'interprète de tous nos paysans, en disant à nos frères que nous sommes de cœur avec eux, et que dans ce jour de fête nos prières monteront avec les leurs aux pieds de Celui d'où descendent toute grâce excellente et tout don parfait.

A Lui soit louange, honneur et gloire, aux siècles des siècles!

SOUVENIRS D'UN ÉVANGÉLISTE

1835 à 1881

PAR

Louis BENIGNUS, pasteur.

My.

Souvenirs!... *Allez; mais souvenez-vous qu'on ne se livre qu'à des amis. — On a besoin de toute leur indulgence et de toute leur discrétion pour oser parler.*

Châteauneuf (Charente),
2 juin 1881.

PREMIERS SOUVENIRS

1835 et 1836

LE COLPORTEUR

Genève, Lyon, Chalon-sur-Saône, Givry, Autun, Dijon, Chaumont (Hte-Marne) et l'Oratoire.

I.

La Société évangélique de Genève.

— «Ah! vous me rapportez les circulaires de la Société évangélique de Genève? Eh bien! qu'en dites-vous?»

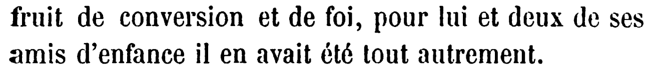
— «Oh Monsieur, que c'est beau! les récits de ces chers colporteurs m'ont profondément ému. Je vous remercie beaucoup du plaisir et du bien que vous m'avez procuré par cette lecture. Pauvres populations françaises, que le catholicisme a retenues jusqu'ici dans l'ignorance, la superstition et l'erreur! On dirait qu'un nouveau jour se lève pour elles aussi.»

— « L'œuvre du colportage biblique est certainement une œuvre selon le cœur de Dieu, car il fait visiblement reposer sur elle ses bénédictions. Les facilités qui nous sont données aujourd'hui par les lois, l'accueil fait à nos colporteurs, les succès de leurs ventes sont des appels que nous adresse le Seigneur. Malheur à nous si nous n'évangélisons pas. Vous le voyez, la Société manque d'ouvriers; et puisque vous êtes empêché de continuer votre apprentissage, qu'une vie en plein air vous est recommandée par le médecin, pourquoi ne consacreriez-vous pas quelques mois de votre jeunesse à cette œuvre de Dieu? »

Cette conversation avait lieu à Morges (Vaud), vers le mois de juillet 1835, dans le cabinet d'un fidèle serviteur de Dieu dont le ministère fut béni pour celui qui, à la louange de la grâce du Seigneur, retrace ces lointains souvenirs. — Nous avons nommé M. Paul Burnier.

Cet entretien fut suivi de plusieurs autres sur le même sujet. — Dans son enthousiasme, notre jeune interlocuteur ne voyait que succès, triomphes et conquêtes. De fatigues, de difficultés, de revers il n'en pouvait être question. — Il venait d'achever depuis trois mois son instruction religieuse, il avait 16 ans. Si malheureusement pour le plus grand nombre des catéchumènes, les appels adressés par les Pilet, les Ed. Panchaud, les Burnier, n'avaient produit aucun





fruit de conversion et de foi, pour lui et deux de ses amis d'enfance il en avait été tout autrement.

Une liaison toujours plus intime fut la conséquence du réveil de leurs âmes. Tous les soirs alors, sur les bords du lac, derrière le château, à l'ombre de ses antiques maronniers et de ses peupliers verdoyants, on était sûr de rencontrer nos trois inséparables. Qui redira, sinon les anges de Dieu, les douces et saintes confidences de cette jeune et vivante affection chrétienne. Elles ont été précieuses à leurs âmes, ces heures sereines et pleines de fraîcheur spirituelle. Le développement et l'affermissement de leur vie chrétienne en furent les fruits. Le plus souvent dans la chambre de l'un d'eux, la soirée se terminait par la prière et la lecture de la sainte Parole. C'est ainsi qu'une pièce basse et retirée de la maison paternelle de Mme Lombard-Forel est devenue le sanctuaire de cette œuvre bénie.

Le lundi 27 novembre, notre jeune et novice candidat en colportage fit son entrée à l'Oratoire et fut introduit dans la salle du comité. Le grand tapis vert de la table de ses séances fit sur lui une impression telle qu'à l'âge de 60 ans elle est encore tenace.

Il l'a revu bien des fois ce fameux tapis vert entouré de nombreux et fidèles serviteurs du Seigneur, tous aujourd'hui mûris pour le ciel et recueillis dans la

gloire ; mais jamais il n'est entré dans cette salle sans que l'impression première ne se réveillât.

Le résultat de cette présentation fut que le plus inexpérimenté garçon de toute l'Helvétie, le plus ignorant des hommes, des voyages et des choses de la vie, fut accepté comme colporteur et envoyé à Chalon-sur-Saône.

Or, le beau, c'est que « il bambino », car il ne montrait pas plus de 13 ans par son corps grêle, fluet et de petite taille, eut la naïveté de se sentir l'étoffe d'un écuyer, lui qui n'avait jamais enfourché un cheval, pour accéder résolument à la proposition de conduire à Tournus une monture jeune et vigoureuse.

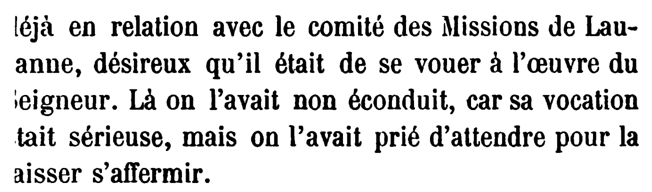
M. le pasteur Achard, déjà gravement atteint de phthisie, la réclamait pour ses courses lointaines.

Je vois encore le franc et bon sourire du colonel Tronchin, auteur de la proposition, qui, après un court examen, comprit que le petit homme s'était fourvoyé et que sa naïveté seule l'avait poussé sans calcul à vouloir être obligeant.

Mais comment, ce colporteur imberbe, certes le plus jeune qui se soit jamais vu, en était-il arrivé à se présenter à la Société ? Ah ! c'est qu'il avait des intelligences dans la place.

Le coupable ce n'était certes pas lui, mais c'était bien le grave, sérieux et à jamais béni M. Vieusseux-Colladon, et voici comment. Ce futur colporteur était





léjà en relation avec le comité des Missions de Lausanne, désireux qu'il était de se vouer à l'œuvre du ›eigneur. Là on l'avait non éconduit, car sa vocation tait sérieuse, mais on l'avait prié d'attendre pour la aisser s'affermir.

Sur ces entrefaites, de violents maux de tête, résulat d'un travail trop sédentaire, d'un apprentissage contraire à sa constitution physique, réclamaient pour les mois une vie continuelle au grand air.

M. Vieusseux, par suite de relations fort anciennes, était le confident des pensées, des désirs et des démarches de notre jeune homme. Il savait tout le sérieux de ses convictions chrétiennes et se sentit libre de communiquer au département la demande que lui avait adressée ce candidat colporteur.

Après informations prises auprès de M. Paul Burnier, notre jeune garçon reçut l'invitation de se rendre à Genève muni d'un passe-port.

Ce fut donc le 7 novembre 1835 qu'il partit de Morges à 6 heures du matin par l'illustre voiture à Favey qui jadis mérita les honneurs d'un couplet.

Arrivé à Genève vers midi, il se rendit au Bourg-de-Four, chez M. Vieusseux qui le reçut « très amicalement, » affirme un vieux cahier que nous avons là sous les yeux. « Il le conduisit à l'Oratoire où il vit plusieurs messieurs. »

Notre jeune homme resta à Genève jusqu'au 12 no-

vembre d'où, confié à un étudiant de l'Oratoire, M. Martin, qui se rendait au sein de sa famille dans le Midi de la France, ils partirent à 11 heures du matin pour Lyon. Il leur fallut 25 heures pour ce trajet ; et certes ce ne fut pas trop pour notre apprenti voyageur qui, de sa vie, ne s'était vu à pareille promenade, ni à si lointain voyage, avec un aussi dévoué mentor que M. Martin.

De l'aventure il eut l'avantage d'être présenté chez M. Adolphe Monod, d'y être reçu à dîner, « de voir bien des choses et des personnes inconnues pour lui et d'entendre des affaires qui le faisaient tomber du ciel. » Les grandes conférences de M. Monod avec le clergé de Lyon venaient de se terminer ; la brochure qui les relate n'était qu'imprimée et de l'affaire notre colporteur en herbe en possède une soigneusement conservée dans sa bibliothèque, don de l'auteur. Premier et précieux souvenir de cet éminent serviteur de Dieu, ami véritable de la Société évangélique de Genève, dont les paroles affectueuses, sympathiques et si pieuses firent un bien incalculable à notre jeune conscrit.

Mais à Genève, au sortir du comité et sous l'impression si profonde de son tapis vert, où avait-il dirigé ses pas, qui l'avait recueilli ? Il y avait alors un jeune ménage où le Seigneur avait envoyé depuis trois mois à peine une charmante enfant qui n'est plus sur la terre, mais qui embellissait alors cet intérieur si serein et si riche de la paix de Dieu.



Ce fut là, chez lui, que le cher et vénéré M. Cordès conduisit notre nouveau débarqué. Vous dire comment il fut accueilli, dirigé, entouré de conseils et de soins et surtout supporté dans sa complète ignorance du savoir-vivre, ses gaucheries et son inexpérience c'est à peu près impossible. Ce que nous savons, c'est qu'il y a longtemps, bien longtemps de cela, mais que le souvenir en est toujours vivant, tenace et impérissable au cœur.

Le bagage du voyageur était mince ; les vêtements chauds, les bas de laine, les tricots n'abondaient pas dans son trousseau ! mais qu'il devint lourd, ce fameux havre-sac noir, fidèle compagnon de toute sa campagne, que de soins et d'apprêts pour le pourvoir de tout.

Mais aussi grâce à Mme Cordès, tout le comité des Dames s'en mêla, avec une sollicitude toute maternelle, pour équiper un colporteur-enfant qui partait pour Chalon-sur-Saône.

Un trait encore. C'était donc en 1835 ! Le beau temps de la fureur vaudoise contre les mômiers ! Il fallait de solides convictions, n'est-ce pas ? un profond sentiment du devoir pour oser, à 16 ans, prendre rang parmi les méprisés du monde. Ce ne fut certes pas sans de grands combats, sans de vives prières, sans de sérieuses luttes intérieures, que notre jeune colporteur obtint de sa famille l'autorisation du départ. Si, par la bonté de Dieu, sa chère et vénérée mère l'appuyait, l'encoura-

geait, il n'en était pas ainsi de son père et de son aïeule ; bien des objections furent faites ! sa santé, son âge, son inexpérience, les dangers d'une pareille vie à 60 lieues et même plus du toit paternel ; il y avait là du vrai et je me demande si aujourd'hui on lâcherait ainsi son enfant. Grâce à Dieu, tout s'applanit.

M. Martin dut poursuivre son voyage, mais avant de quitter son protégé, il le confia au concierge de la chapelle évangélique pour qu'il l'embarquât à bord de l'un des *papins* d'alors, ce qui eut lieu à 10 heures du soir. Après 18 heures de navigation fluviale, le pilote cria *Chalon !* et le sac au dos, notre garçon débarqua. A son air embarrassé, une nuée de commissionnaires, de fâcheux, d'empressés et d'escrocs fondit sur lui. — Une mendiante l'enlaça si bien que, en quelque sorte malgré lui, elle le précéda chez M. le pasteur Hoffmann où elle était sûre de recevoir une aumône, prix de son empressement.

II.

Chalon-sur-Saône.

Enfin il est arrivé ! Le soir venu, un homme au teint brun, à la barbe épaisse et noire, petit de taille, mais aux épaules solides, vrai type de montagnard, entra, sans façon, dans le salon du pasteur. C'était Caffarel du



village de Vars, près Mont-Dauphin, fils en la foi du bienheureux Neff. C'était à lui que le département du colportage confiait cet enfant colporteur. Pendant six longs mois que dura sa mission, il s'acquitta de ses fonctions de directeur et de surveillant avec une fidélité et un dévouement tout paternels. Il fut un ami dévoué pour celui qu'il était appelé à conduire. Quarante-six ans n'ont point jeté la poussière de l'oubli sur cette dette du cœur.

Laissons maintenant notre colporteur de 16 ans aire l'expérience que tout n'est pas triomphes et onquêtes dans l'œuvre de l'évangélisation ; que s'il y dans la lutte contre le royaume des ténèbres des ours de victoire, on y compte aussi bien des défaites.

A ceux qui auraient la fantaisie de savoir ce que urent ces six mois de colportage dans les environs de halon, Givry, Autun, Le Morvan, Tournus, la Côte-l'Or, Dijon, Châlons-sur-Marne, Chaumont, etc., qu'ils prennent la peine de secouer à l'Oratoire la poussière des vieilles archives du colportage, ils y trouveront, relatés jour après jour, dans un français impossible et une orthographe des plus primitives, les joies, les tristesses, les combats comme aussi les grâces et les bénédictions dont le ministère de nos frères, les vieux colporteurs, nos compagnons d'œuvre, ont eux aussi été les instruments.

Nous nous permettrons seulement de rappeler ici

quelques épisodes caractéristiques et quelques traits saillants du travail de notre jeune ouvrier.

Le premier jour de son colportage, et pour ainsi dire son baptême de feu, il fut hué, charivarisé par la population tout entière de Bourg-Neuf près de Givry. Accueilli par des sarcasmes, accompagné par des quolibets, il sortit d'une maison poursuivi par le chant des fameux couplets du curé X.

« Voyez-vous ces protestants,
« Qui prêchent l'Évangile, etc.

Les fenêtres s'ouvrent, les portes regorgent de monde, les enfants s'en mêlent; bref, pour un premier début ce n'était pas mal, l'escarmouche promettait. Cependant le conscrit tint bon. Écoutez son vieux cahier, en face de cette opposition et au sein de ce vacarme : « J'avais quelque peu honte de mon message, mais par la grâce de Dieu, après avoir crié à Lui, je fus rendu fort. » C'est tout ce que le cahier dit.

Il n'était sortes d'armes et de moyens que les prêtres n'inventassent alors pour détourner les populations de l'achat de nos almanachs de « mauvais conseils », comme ils les appelaient, de nos brochures, dont quelques-unes, il est vrai, n'étaient pas précisément anodines. « Les cérémonies païennes » et celle de « Henri Pyt », par exemple. Mais c'était surtout aux saintes Écritures qu'ils en voulaient. Leurs auto-da-fé n'en étaient pas rares. L'un des grands moyens dont les

prêtres se servaient contre nous, c'était de décrire longuement dans leurs prônes et sous les couleurs les plus noires et les plus calomniatrices les doctrines du « Père Enfantin » et d'affirmer que nous étions des adeptes des St-Simoniens. Aussi quand les enfants, véritable meute enragée, étaient lancés contre nous au cris de : « Voilà les St-Simoniens qui arrivent ! Gare les St-Simoniens ! Fermez vos portes, les St-Simoniens sont là ! » — Tout était fini ! de ventes il n'en pouvait être question.

Dans les environs de Tournus, à cette épithète de St-Simoniens s'en ajoutait une autre : celle de Pyrat (nous ne garantissons pas l'orthographe). *Pyrat !* qu'est-ce que cela ? C'est tout simplement le nom de la première famille qui, à Tournus, fut gagnée à l'Évangile.

Ah ! si les confessionnaux du temps pouvaient nous redire tous les conseils perfides, toutes les inventions diaboliques, toutes les calomnies infernales, qui dans l'âme des dévotes furent soufflées contre les humbles ouvriers du Seigneur, nous en saurions de terribles.

Un faible échantillon : Il faisait froid, le temps était sombre ; arrivé au centre d'un village, notre jeune colporteur déjà attristé par l'insuccès de ses offres, gravit un escalier obscur et glissant, frappe timidement à une porte et se trouve en face d'une femme de haute taille, le regard plein de colère et le geste menaçant. « Que voulez-vous ? » — « Voici l'Évangile, ma-

dame, des brochures religieuses, voulez-vous les voir? » — « Pas même les toucher, maudit protestant que vous êtes. Partez d'ici ou je vous jette en bas de l'escalier..! » Joignant l'action à la menace, elle pousse d'un bras vigoureux le faible enfant qui heureusement put saisir la rampe de l'escalier. Au moment, où sortant de ce repaire, il atteint la porte d'entrée, un bruit insolite se fait entendre à ses pieds, il est enveloppé d'une nuée de vapeur et inondé d'un liquide brûlant. Le Seigneur veillait sur son enfant, car cette malheureuse fanatique avait bel et bien saisi une marmite pleine d'eau bouillante, et l'avait voulu renverser sur sa tête. La colère lui avait fait manquer de coup d'œil, une épaule, un côté, une jambe furent seuls inondés, et grâces aux bons vêtements chauds et épais dont il avait été muni au départ, il n'eut qu'à s'éponger et tout fut dit.

III.

Le Morvan.

Des environs de Givry, trois colporteurs, Crisinel, de Molondin (canton de Vaud), Caffarel et son protégé partirent pour Autun, où les envoyait une récente décision du département. Ce ne fut pas sans une secrète terreur que même les plus braves marchèrent contre

cette forteresse cléricale. Toute l'opposition, les difficultés, la haine dont nos amis avaient journellement les preuves, partaient de l'évêché d'Autun.

A leur arrivée dans cette ville, ils trouvèrent trois ou quatre familles protestantes qui, en grand secret, se réunissaient dans un salon le dimanche, pour entendre lire un sermon et la liturgie; ni chants, ni cantiques, ni prières spontanées! Nos trois amis ne furent guère réconfortés par ces repas spirituels. Je crois vraiment que le récit de leur travaux et des efforts de leur propagande évangélique jeta l'épouvante dans les cœurs timorés de ces fidèles. Au moins un vieux monsieur, maître de céans, les exhorta-t-il à la prudence, de peur du procureur du Roi, des gendarmes et de la prison.

Nos trois amis se séparèrent à Autun pour rayonner dans ses environs. Crisinel se dirigea où bon lui sembla, car il était très indépendant; Caffarel et son jeune camarade marchèrent vers les hauts sommets du Morvan. — Ah! il faut l'avoir vu alors, l'avoir parcouru à pieds, le sac au dos, et avoir pataugé des journées entières d'hiver dans ses boues indescriptibles, ses terres argileuses sans nom, pour connaître la vraie Gaule, la vieille, celle de Jules César.

Et les habitants! et leurs huttes, car de maisons il n'en fut oncques alors. Voici ce qu'on décorait de ce nom: 10 mètres carrés de sol enclos d'un mur de

quatre pieds de hauteur. Un toit de chaume des plus lourds ! dans le mur un espace vide, c'était la porte; dans le toit un trou immense à l'usage de la ventilation et de la fumée, de fenêtres point; le sol battu pour parquet. Voilà qui servait de demeure aux hommes et aux bêtes. Volailles, dindons, pourceaux y arrivaient à la file. Un immense madrier posé sur quatre pilliers fichés en terre c'était la table où il n'était pas rare de voir des demi-sphères creusés pour servir d'assiettes. Tel notre jeune Helvétien a vu le Morvan en novembre 1835. — Salons de Genève, où étiez-vous? — Les hommes, les femmes et les enfants étaient à l'avenant.

Nos pauvres colporteurs harassés sous le poids de leur balle, fatigués de courses énormes, parcouraient d'immenses villages de six, sept et huit cents habitants sans trouver âme qui vive, capable de déchiffrer une syllabe. Le maire même d'une commune, riche propriétaire, qui vendait chaque année pour un millier de francs de petits cochons (cet élevage est la grande industrie du pays), nous a avoué ne savoir ni lire ni écrire. Et les affaires de la mairie? Heureusement que la loi Guizot sur l'instruction primaire était votée. Grâce à elle, on avait depuis peu un magister qui cumulait tous les emplois des lettrés: Secrétaire et lecteur unique de la commune; à lui d'ouvrir, même les

instructions secrètes du préfet, et d'y répondre sans contrôle.

« Ah! qu'allions-nous donc faire dans cette galère ! » Mon pauvre Caffarel, qui t'avait renseigné sur cette Arcadie?

Le 27 novembre au soir, par une tempête affreuse, une pluie! Non il faut l'avoir essuyée pendant 10 heures pour savoir ce que c'est qu'une trempée. Nos deux pauvres amis s'en allaient clopin-clopant, dirigeant leurs pas vers Autun peu enchantés de leur expédition du Morvan. Ils revenaient pour la foire du lendemain.

La nuit arrivait, il fallait se hâter pour regagner la terre ferme, la grande route. Dans leur précipitation, avec la pluie en plein visage qui les aveuglait, ils s'égarent dans les bois. Le chemin tracé dans l'argile n'était qu'un tissu d'ornières si profondes et si rapprochées que c'était par des tours d'équilibriste qu'on parvenait à faire quelques pas. Tout à coup notre jeune frère glisse, tombe et pousse un horrible cri, il venait de se luxer le pied gauche, qui, engagé dans une ornière profonde, s'était trouvé serré comme dans un étau.

Quelle situation que celle de ces deux amis! Au cri poussé par le jeune homme, Caffarel était revenu sur ses pas, car fort et vigoureux, il était toujours en avant. Il souleva le blessé, mais il fut impossible à celui-ci de faire un pas, on piétinait sur place sans

pouvoir avancer. A quoi se décider? Avec le jour qui baissait, la tempête rageait; la pluie transformait les chemins en torrents. Fermer son parapluie, enfoncer son chapeau et laisser tomber, était tout ce qu'il y avait à faire. Cependant il fallait tâcher de sortir de là, et chercher du secours; les cris furent inutiles; on ne voyait rien et on n'entendait que le bruit de la tempête. Enfin Caffarel aperçoit sur le coteau opposé une légère fumée, donc il y a là un village. «Courage, mon camarade, allons, un petit effort, appuie-toi sur mon bras.» Hélas, les douleurs devenaient plus vives, le pied, la jambe, la cheville surtout, siège du mal, enflaient à vue d'œil. Incapable de se soutenir, notre blessé se laisse cheoir dans la boue ou sur le gazon, il n'y prend garde. — «Mon pauvre ami, je ne puis, je reste.» — «Et que veux-tu donc que je fasse?» — «Tout ce que tu voudras, mais il m'est impossible d'essayer un pas, devrais-je passer la nuit où je suis.»

Et mon brave et dévoué Caffarel se charge des deux sacs, se dirige vers le village soupçonné et y découvre une misérable hutte, appelée une auberge. Là il y avait des garçons forts et vigoureux. A aucun prix d'argent ils ne voulurent consentir à se mouiller pour aller relever et transporter notre pauvre blessé.

Après une heure et demie environ Caffarel fut de retour. Qu'avait-elle été pour le patient, cette longue attente, dans les ténèbres de la nuit et les bruits si-

nistres de la forêt durant cette tempête? — Un moment de sérieux recueillement et de communion avec Dieu. Près de trois kilomètres le séparaient de son gite. Caffarel essaya bien de le charger sur ses robustes épaules, peine inutile, il fallut en venir à se traîner sur les genoux et sur les mains pour accomplir ce long trajet.

A la vue du triste état du blessé, la pitié prit au cœur l'aîné des garçons de l'auberge; il consentit à lui céder son lit.

A quelque chose malheur est bon cependant. Ces torrents de pluie qui depuis des heures douchaient la jambe malade furent un puissant antiphlogistique; au contact de cette eau fraîche, les douleurs se calmèrent. Aussi avec quelle reconnaissance notre blessé s'étendit-il dans ce lit de plume mou et chaud.

— « Dis moi, Caffarel, y a-t-il un médecin dans ce pays? » — « Oui, mon ami, ne t'inquiète pas, nous t'en trouverons un. » En effet, levé de bonne heure pour recevoir le docteur, j'étais assis auprès de l'unique cheminée de la maison, quand je vis arriver un grand gaillard, d'une cinquantaine d'années, flanqué de deux gars des mieux pris: c'étaient MM. ses fils et ses aides. « Eh bien, qu'avez-vous donc attrapé, mon petit ami? » — « C'est là à mon pied. » — « Oui, montrez-moi ça. » Ses deux acolytes s'approchent et m'entourent de droite et de gauche et lui, se plaçant en face de moi, me saisit la jambe, la soulève et crac

[illegible] mon pied fut remboîté. [illegible] en plein midi, ce [illegible] pas longtemps, il ne se [illegible] fait. C'est ainsi que [illegible] « reboûté » en sa vie.

[illegible] médecin, car ils eurent le [illegible] appeler ça un médecin, le [illegible] son pied qu'il ne pouvait [illegible] faire quelques mouve- [illegible] de l'opération.

[illegible] Autun. Comment faire dans [illegible] comme ceux que nous con- [illegible] bien s'y prêter, car « il [illegible] et surtout du jeune mon- [illegible] pas « un vrai marchand », [illegible] ses vêtements neufs, chauds, et de [illegible] pour sûr, il y avait du louche là-dessous. [illegible] le jeune monsieur ne pouvait pas [illegible] bien le conduire à Autun. [illegible] mais comme il n'avait rien à [illegible] que pour lui rendre service. — [illegible] le quart-d'heure de Rabelais [illegible] payé. Écorchés, ils le furent, les [illegible] mais que faire? Caffarel en fut content.

Car au moins, à prix d'argent, son malade rentre-rait en pays civilisé. L'attelage fut donc harnaché, attelé, mais quand il fallut y prendre p[illegible] fut



alors que « le monsieur » ouvrit de grands yeux ! Il s'était bonnement figuré une voiture, tout au moins un de ces bons chars à l'allemande, où sans encombre, et bien étendu sur un matelas, il gagnerait paisiblement la ville. Et voici quatre planches posées sur un énorme essieu en bois, traînées par deux jeunes bouvillons indociles. . . « Montez, monsieur, montez, prenez place » ; « nous avons mis une botte de paille ». — Oui, mais entre temps, une vieille, la grand'mère de ceux qui n'avaient point voulu se mouiller pour aller secourir un blessé, monte promptement sur la charette, rassemble la paille au-dessus de l'essieu, y occupe largement et tout à son aise l'unique place possible, elle sait s'installer de façon à éviter les cahots. Elle n'avait aucun motif pour se faire trimbaler à Autun ; mais l'occasion était bonne et cela ne coûtait rien.

Couché sur les planches, plus que sur la paille, la jambe pendante sur l'arrière de la charrette, la moindre secousse, le plus petit cahot se répercutait dans tout le corps de notre pauvre blessé. Ce trajet fut un martyre. Parfois le conducteur, armé d'un aiguillon de cinq mètres de long, montait sur les talus de ces chemins défoncés. De là dominant son attelage pris dans [illegible] passe, il lardait brutalement ses jeunes [illegible]t des écarts à tout chavirer, et cela dura

Le voilà dans sa chambre d'auberge, couché dans un bon lit, il y resta huit jours; les premiers, fidèlement gardé par son brave et dévoué compagnon, les derniers, car il fallait colporter, vendre, travailler, il les passa seul, mais dans la communion de son fidèle Sauveur.

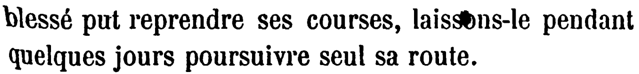
L'auberge coûtait fort cher pour la bourse des pauvres colporteurs qui vendaient difficilement de quoi fournir à leurs dépenses; aussi le vieux cahier porte-t-il: « Le 3 décembre je suis parti pour Chalon où je suis demeuré quatre jours dans ma chambre solitaire, puis M. Barbey, le pasteur de Givry, m'a fa[it] venir chez lui où je suis resté jusqu'au 21, jour o[ù] bien péniblement et douloureusement j'ai pu recommencer quelques courses. »

Que le Seigneur soit fidèle, notre malade n'en doute pas. La récompense promise, même pour un verre d'eau froide donné à l'un de ces petits qui croient en lui, a certainement été accordée à M. et Mme Barbey, et aussi à cette fidèle sœur du Béarn, leur servante, pour tous les soins dévoués et affectueux dont ils ont entouré un jeune enfant malade.

IV.

Les étrennes de St-Prix.

A partir du 22 décembre où clopin-clopant notre



blessé put reprendre ses courses, laissons-le pendant quelques jours poursuivre seul sa route.

Le 28 il a rejoint ses compagnons : Caffarel et Crisinel. Les voilà de nouveau en route pour Autun où ils arrivent le lendemain. — Le 30 ils reprennent leurs courses : Crisinel dans une direction, Caffarel et son pupile dans une autre. — Le 31, ceux-ci sont à St-Prix : encore dans les forêts du Morvan. — C'est le pays des aventures ; il fallait bien y retourner pour célébrer le premier de l'An.

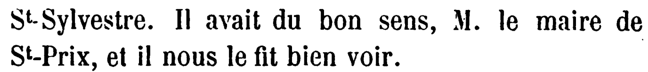
Tout en gravissant les pentes abruptes de cette chaîne montagneuse, ils furent accostés par cinq ou six gaillards, bien pris, qui venaient, eux aussi, de la foire d'Autun. — La conversation s'engage. — On voulait savoir ce que contenaient ces deux grands havre-sacs noirs : cela n'avait guère la façon de balles de colporteurs. — « Eh bien, que vendez-vous ? » — « Des almanachs, des livres de religion, l'Évangile, la sainte Bible ! » — « La sainte Bible ? Qu'est-ce que ça ? » — La porte était ouverte ; l'Évangile fut exposé et annoncé longuement dans un langage populaire et familier à ces bucherons et flotteurs de l'Yaune, dont plus d'un avait vu la capitale. — Mais nos havre-sacs noirs les intriguaient : bien sûr, ils contenaient quelque maléfice !

Las, harassés, fatigués d'une journée de foire, terminée par une longue traite dont la dernière heure

n'avait été qu'une bonne petite pluie fine, serrée, tombant bien drue, nos deux colporteurs trouvèrent une auberge confortable, un bon feu à l'arrivée, un souper réparateur et un bon lit. — C'est qu'ici ils ne sont plus dans le pays des porcheries, mais bien dans les riches exploitations des forêts de hêtres dont le bois alimente la capitale. Les Parisiens même, dans leurs voyages d'achat, ne dédaignent pas notre auberge.

Qui dormait d'un bon somme, quand près de minuit, un vacarme affreux se fit entendre à la porte? C'était notre jeune homme. Si l'hôtelier se lève, si la force armée pénètre dans l'auberge, si des gens excités envahissent notre chambre, si Caffarel sur son séant voit notre lit entouré de gardes nationaux, notre jeune homme ne s'en soucie mie, il dormait du sommeil des justes. Secoué par son camarade de lit, il eut bien de la peine à y voir, tout juste du coin de l'œil, pour livrer son passe-port à M. le garde-champêtre et à M. l'adjoint qui avaient déjà fait main-basse sur nos havresacs.

Après la pluie du soir, le vent du nord prit à souffler; le ciel était brillant d'étoiles et la lune souriait de toutes ses grâces de décembre. Quand à M. le maire, il avait renvoyé l'affaire au 1er janvier, trouvant qu'il ne valait pas la peine de sortir de son lit et prendre froid pour les billevesées de gens qui festoyaient la



St-Sylvestre. Il avait du bon sens, M. le maire de St-Prix, et il nous le fit bien voir.

Mais notre jeune garde national que les fumées du festin avaient excité, ne l'entendait pas ainsi. « Allons, Messieurs, levons-nous et que ce soit vite fait ! Accompagnez-nous au cachot. N'est-ce pas, M. l'adjoint, au cachot ! » — « Au cachot ! Mais y pensez-vous ! s'écrie notre brave homme d'hôte. Mettre ces gens-là en prison ! Eh ! quel mal ont-ils fait ? Il pourrait bien vous en cuire, M. l'adjoint, et vous, garde, de respecter si peu la liberté individuelle. Savez-vous que nous ne sommes plus sous le bon plaisir des Bourbons, mais sous le règne de la Charte ? »

Cette intervention énergique sauva les dormeurs du cachot, et bien leur en fut ; car cette nuit fut d'un froid atroce. Pour s'assurer des prisonniers, de leurs passe-ports et des havre-sacs, nos gens établirent un poste dans l'auberge et placèrent une sentinelle sur la galerie, à la porte de notre chambre. Toutes les demi-heures on dut la relever, tant le froid devint intense sur ces hauteurs.

Le matin, M. le maire arrive souriant et l'air bon enfant. L'on sentait son homme qui avait vu la capitale. « Eh bien ! messieurs, voyons ces sacs. Y a-t-il quelque cachette secrète où vous glissez en contrebande ce fameux papier timbré ? » — « Comment, M. le maire ? Mais nous ne comprenons pas. » —

« Oui, du papier timbré ! » — Nous n'en vendons pas. » — « Je le sais bien ; ces imbéciles ! Mais pour l'acquit de ma tâche, videz vos sacs. Qu'est-ce que ce gros livre ? » — « Faites excuses, M. le Maire, c'est la Bible. » — « La Bible ? Ah ! » — Et voilà l'Évangile annoncé, la bonne Nouvelle expliquée, la Parole de Dieu lue et M. le Maire d'écouter et d'acheter. L'entretien dura longtemps et fut des plus sérieux.

« Madame l'hôtesse, j'invite ces messieurs, préparez-nous à déjeuner. »

Telles furent nos étrennes le 1er janvier 1836.

De la milice, du garde-champêtre et de l'adjoint, « honteux comme un renard qu'une poule aurait pris », on n'en vit oncques ce jour-là dans la commune de St-Prix.

V.

Tournus et Brancion.

Du Morvan fort peu regretté, nos deux amis furent envoyés à Tournus et dans ses environs. — C'était le moment où monsieur le pasteur Achard commençait l'évangélisation de Brancion. Que de courses ! Que de fois notre jeune homme y arriva exténué sous le poids de son havre-sac. — Une seule chose réconfortait le cœur de nos amis : l'accueil de la famille X... M. qui

était percepteur et Madame avaient, par la grâce miséricordieuse du Seigneur, ouvert leurs cœurs à l'Évangile. — Dès la première fois que, dans cette chambre basse mal éclairée, froide et humide, qui servait de salle de culte, ils entendirent annoncer la vérité, ils la saisirent.

Pauvre Brancion, vieux nid d'aigle féodal, perché sur ses âpres rochers dépouillés, encore enveloppé de ses vieux donjons et de ses murs délabrés, il fit une telle impression sur notre jeune garçon, que du coup, transformé en « artiste », il croqua le vieux nid.

Hélas ! ses habitants, comme au reste ceux de toute cette contrée, n'ont pas laissé dans ses impressions des traces bien profondes ; certainement les ventes ne durent pas être abondantes. — Quelques conversations sérieuses, de rares rencontres intéressantes, c'est là tout ce que lui rappellent les lointains souvenirs de ce labeur constant.

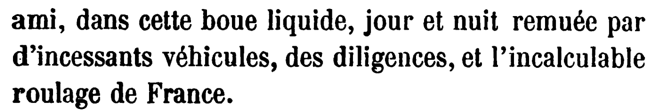
L'école de Tournus, voilà le tableau qui reste encore vivant dans sa mémoire. — Elle était peu nombreuse, il est vrai, mais fréquentée par les enfants de toutes les familles qui se rattachaient franchement à l'Évangile, elle était une absolue nécessité pour le petit troupeau, car leurs enfants avaient trop à souffrir dans les écoles catholiques. On y chantait beaucoup dans cette école, même avec accompagnement du violon d'un maëstro. C'est là que nous apprîmes bon nombre de Chants de Sion qui nous édifient encore. L'instituteur,

en effet, n'était-il pas Genevois? Comme d'autres le mouvement religieux de la France avait parlé à son cœur. Tout âgé qu'il était, il avait quitté sa patrie et s'était consacré à l'évangélisation. Nous le voyons encore, archet en main, nous enseignant les louanges de Dieu que toutes ces voix jeunes et fraîches chantaient avec entrain.

VI.

De Tournus à Dijon.

Après deux mois de travail à Tournus et ses environs, nos deux amis furent dirigés sur Chaumont (Haute-Marne). Cinquante-deux lieues les séparaient de ce nouveau champ de travail. Ils les franchirent bravement à pied, sac au dos, en plein hiver, colportant d'ici, de là, à droite, à gauche de cette grande voie « royale » alors, de Paris à Lyon. C'était le temps des roulages. Dans les auberges, sur les routes, ils se trouvaient en contact avec une population toute nouvelle pour eux. Au fanatisme, à l'ignorance succédaient l'incrédulité et les blasphèmes. Par-ci, par-là, dans ces grands villages de la Côte-d'Or, quand l'indifférence religieuse ne les repoussait pas, ils faisaient quelques ventes qui les encourageaient. Durant ces trente lieues interminables qui séparaient Chalon-sur-Saône de Dijon, il a pataugé, pataugé, notre jeune



ami, dans cette boue liquide, jour et nuit remuée par d'incessants véhicules, des diligences, et l'incalculable roulage de France.

Durant huit jours, il n'a pas eu un instant ses vêtements et sa chaussure secs. Souliers, bas, chaussettes, pantalons jusqu'à mi-jambes sont ainsi demeurés sous l'eau une semaine entière. Le matin, malgré soins et recommandations, on les leur rendait aussi mouillés que la veille. Et de cela notre jeune garçon n'en a souffert l'ombre. Il y avait bien là de quoi inquiéter, tourmenter toutes les mamans à nous connues. Mais le Seigneur fut là. Cette marche forcée n'eut aucune suite fâcheuse même pour la jambe éclopée de notre jeune ami.

A Dijon, nous fûmes si cordialement reçus par M. le pasteur de Frontin ! Quel cœur, quel chrétien, quel homme ! La Société évangélique de Genève avait là un précieux auxiliaire et ses ouvriers mieux qu'un froid directeur. Il s'inquiéta des deux arrivants, les fit conduire et recommander dans l'auberge où il les adressait. Ils allaient chez lui sans gêne ; il les encourageait, pria pour eux et avec eux, et leur donna d'excellentes directions pour leur travail du moment.

En effet, Dijon, la Côte-d'Or, le pays tout entier étaient alors surexcités et indignés par un crime atroce. Un prêtre du département était sur le banc des assises, et nous arrivâmes au milieu des péripéties horribles

de ce procès. La multitude des témoins à charge faisait sensation. Les circonstances du crime étaient révoltantes. La vindicte publique était à son comble. De nombreuses facilités nous furent ainsi données pour l'accomplissement de notre tâche pendant les quelques jours que nous consacrâmes à Dijon. C'est qu'aussi cet homme, sujet de toutes les conversations, après avoir été deux ou trois fois père dénaturé, avait fini par assassiner la mère de ses enfants. Un cauchemar nous obsède encore au souvenir de toutes les horreurs de cet attentat.

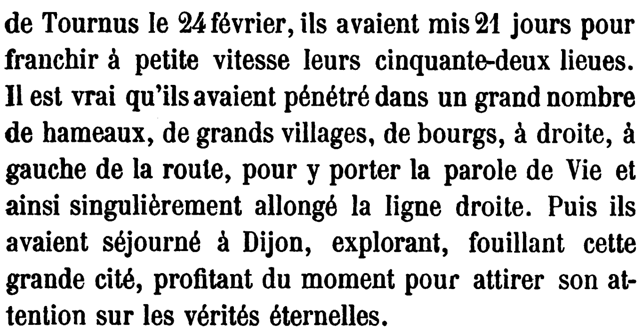
La moitié de l'étape était franchie. Ici le grand train du roulage parisien bifurquait avec moins de mouvement, nos amis trouvèrent, à partir de Dijon, des routes moins mauvaises, des journées plus belles ; mars commençait à leur sourire et ainsi un trajet plus facile. Châtillon-sur-Seine, où jamais colporteur biblique n'avait encore pénétré, leur laissa un doux et précieux souvenir. Jamais ils ne reçurent un pareil accueil et ne firent pareilles ventes. En quelques heures leurs sacs furent vides et leurs provisions écoulées. Ils ne purent plus colporter sur la route et se rendirent directement à destination.

VII.

Chaumont (Haute-Marne) et le « Heimweh ».

Ils arrivèrent à Chaumont le 13 mars 1837. Partis





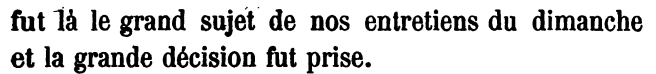
de Tournus le 24 février, ils avaient mis 21 jours pour franchir à petite vitesse leurs cinquante-deux lieues. Il est vrai qu'ils avaient pénétré dans un grand nombre de hameaux, de grands villages, de bourgs, à droite, à gauche de la route, pour y porter la parole de Vie et ainsi singulièrement allongé la ligne droite. Puis ils avaient séjourné à Dijon, explorant, fouillant cette grande cité, profitant du moment pour attirer son attention sur les vérités éternelles.

Notre jeune colporteur traversa de la sorte des localités d'un grand renom, il ne s'en soucia guère. Que lui importait, à lui, les premiers vignobles de France. Il avait de bien autres préoccupations. C'est ainsi qu'il but, le profane! du clos Vougeot, sans s'en douter... Une seule chose le frappait, la grandeur, la beauté, le confort de ces maisons villageoises, et la facilité qu'on avait à donner, sans marchander, « 15 sous » quand on voulait acheter un Nouveau Testament! lui qui en avait si souvent manqué la vente parce qu'il ne voulait, ni ne pouvait surfaire le précieux volume.

Avril touchait à sa fin. Il y avait ainsi près de six semaines que nos amis étaient à Chaumont. Ils avaient parcouru un grand nombre de communes environnantes; mais leurs ventes n'avaient pas été très abondantes: tantôt les gens étaient dans les champs et n'avaient pas d'argent sur eux; tantôt ils étaient trop

occupés à laver les terres de leurs propriétés pour en extraire le minerai de fer, tantôt dans ces grandes usines à hauts-fourneaux on se souciait fort peu de leurs livres. Par-ci, par-là, ils faisaient quelques ventes qui les encourageaient, remontaient leur moral, car ils en avaient besoin. Parfois, ils rencontrèrent des âmes affamées et altérées de la vérité : ce furent alors de vrais jours de joie et de rafraîchissements spirituels. Et ce n'était pas de trop, car ils furent vraiment seuls et étrangers dans cette grande ville de Chaumont. Ils n'y rencontrèrent aucun ami, pas même un indifférent coreligionnaire. Chaumont n'a été pour eux que la solitude du désert.

Aussi le *Heimweh*, dont notre jeune helvétien avait déjà ressenti plus d'une fois les rudes atteintes, devint-il si terrible, qu'un beau matin, le dernier lundi d'avril 1837, il fit ses adieux à son vieux guide, son protecteur, son soutien, son ami : « Jean Caffarel, de Vars, maison l'Alpe, près de Montdauphin (Hautes-Alpes) — comme il aimait à se désigner — « Tu es donc bien décidé ? » — « Sans doute. » — « Tu veux t'en aller sans même avoir reçu une lettre de la Société ? » — « Mais oui ! J'ai toujours dit que je ne colporterais que six mois ; ils sont achevés. » — « Tu devrais attendre une réponse de Genève. » — « Je n'y tiens plus. C'est fini. Le *mal du pays* me gagne. Je pars. » — Ce



fut là le grand sujet de nos entretiens du dimanche et la grande décision fut prise.

De bonne heure le lundi notre jeune homme était debout. Le temps était splendide, la matinée délicieuse. Le printemps du regard le plus séduisant, l'invitait au départ. Sac au dos, mince bagage, bourse légère, notre déserteur fut cependant accompagné par notre ami Caffarel qu'il laissait ainsi bien seul. Mais à 17 ans, c'est une terrible chose que le *Heimweh !* — Pleins d'effusions et de sérieux furent les derniers adieux. Ils avaient été précédés, ils furent accompagnés et longtemps suivis d'ardentes prières et de supplications mutuelles. Puissent les souvenirs de la fidélité de notre Dieu nous rappeler sans cesse sa bonté et ses compassions !

VIII.

Le retour.

Langres où il coucha, Champlittes, Gray, Besançon, Ornans, où deux ans plus tard il fut deux fois en danger de mort dans la même nuit ; Pontarlier, Jougne, Orbe, Cossonnay, Lausanne, Morges et Genève, furent les points d'arrêt ou les étapes de notre solitaire voyageur.

Aucun incident marquant ne rappelle à son souvenir ce long trajet pédestre du colporteur-enfant.

Il ne retrouve rien à en dire sinon l'impression saisissante que lui fit à Gray le vaste et splendide bassin de la Saône, ses usines et ses minoteries. Tout entier à son retour au foyer paternel, on dirait qu'au lieu de marcher et de faire péniblement ses dix et douze lieues dans la journée, il a franchi l'espace à tire d'aile. Besançon, oui, il l'a traversé; mais il n'en a rien vu. Le Jura, il a franchi et refranchi ses diverses chaînes; mais il ne s'en souvient pas. Pontarlier, Jougne; mais il n'en a pas vu le douanier!... Le vendredi soir (probablement), il fit son entrée à Lausanne, y vit le lendemain MM. Samuel Thomas, le directeur de la maison des missions, Jayet, le rédacteur de la *Feuille religieuse* et plusieurs autres membres du Comité des missions. Le samedi soir, il se retrouva joyeux au sein de sa famille. Tous furent reconnaissants envers le Seigneur de cet heureux retour: sa mère surtout qui avait eu à supporter le fardeau entier des *si*, des *mais*, des *pourquoi* de tous les cœurs inquiets de la famille.

Ce fut un beau dimanche que celui du lendemain où se retrouvèrent les «inséparables». Ils ouïrent avec joie les récits de leur jeune camarade, rien ne fut oublié. Ses joies, ses luttes, ses travaux, les bénédictions et les délivrances accordées par le Seigneur! En tout cela, la gloire seule du Maître était sincèrement recherchée.

IX.

L'Oratoire.

Mais il fallait rendre armes et bagages. C'était à Genève qu'était le quartier général; c'était donc là qu'il fallait aller. La fin brusquée de sa campagne ne laissait pas de donner à notre déserteur certaines appréhensions. Puis le fameux tapis vert n'était pas fait pour les lui ôter. Le lundi 2 mai il partit par le bateau à vapeur pour Genève. Ses sentiments: mais c'était un peu ceux du conscrit qui a quitté son poste. Il se rendit à l'Oratoire et loin d'y trouver un conseil de guerre, il n'y trouva que des amis. Le premier qui l'aperçut fut M. le pasteur Cordès. Sa bienveillance, sa réception chaleureuse lui enlevèrent toute crainte. C'était le premier lundi du mois. Le service des missions allait commencer et messieurs les orateurs, réunis dans la salle des délibérations du comité, étaient quelque peu perplexes. Pas de nouvelles, pas le plus petit fait piquant à mettre sous la dent de l'assemblée. — « Cher frère, vous n'avez rien à nous communiquer? » — « Mais je ne comptais point prendre la parole. » — « Et vous frère X. qui souvent avez bien voulu présider le service des missions? » — « Je ne comptais pas le faire aujourd'hui, je n'y suis point préparé. » — « Et vous M. Y.? » —

« Hélas ! je n'ai rien su trouver dans les journaux anglais. » — « Ah ! voici le frère Z. qui arrive, il nous apporte quelque nouvelle du colportage ? » — « Mais c'est que je n'ai rien reçu et suis aussi embarrassé que vous. » — « Alors, interrompt monsieur le pasteur Cordès, que notre jeune ami, veuille bien nous dire tout simplement ce qu'il vient de me raconter tout à l'heure. » — Et de la sorte, « le jeune ami » fut invité à monter sur la plate-forme de l'Oratoire. Vous figurez-vous ce garçon de dix-sept ans, aussi naïf qu'ignorant devant l'auditoire d'alors si sympathique aux nouvelles du Royaume de Dieu !

Je la vois encore cette assemblée ! Pour constater l'étrangeté d'une pareille apparition, on se levait, on s'avançait, on se tenait debout. Et MM. les étudiants, ah ! qu'ils en furent à leur aise ! Et les dames ! oh ! les dames ! Oui, jusqu'à madame Merle qui, aux premiers bancs, écoutait souriante et, parfois d'un signe, daigna encourager l'orateur !

Et mes parrains ? Ils assistaient impassibles à l'exécution.

Et l'orateur ? Soyez sans inquiétude, sans la plus petite émotion, sans le moindre battement de cœur, il s'est fait écouter pendant plus de quinze minutes par son auditoire surpris, étonné et attentif. C'est qu'aussi il n'avait pas plus le sentiment de sa témérité que s'il eût conversé avec ses amis intimes. L'on

dit que les somnambules échappent aux dangers, c'est qu'ils ne le voient pas. Ce fut probablement le secret de notre homme. Une seule chose le préoccupait : Glorifier le Seigneur et son œuvre, en laissant dans l'ombre et l'inconnu le *je* et le *moi*.

Que put-il donc dire à ses amis et auditeurs indulgents? Il leur raconta quelques traits récents de son colportage : Deux faits surtout demeurent encore pleins de vie, ensevelis sous les impressions de plus de 40 années. — Ce furent surtout ceux-là qui devinrent l'objet de son récit.

Les faubourgs de Chaumont.

En parcourant les faubourgs de Chaumont, attristé du peu de sympathie que l'Évangile rencontrait au sein de cette ville bigote, notre jeune colporteur pénètre dans une sombre impasse, frappe à la porte de la plus humble des demeures humaines. Il entre et se trouve en face d'une mère de famille et de ses enfants. Il expose son Message; párle de la bonne Nouvelle du salut, dévoile les richesses de l'amour divin. Quelle ne fut pas son émotion et sa joie, quand il constata qu'il avait là devant lui une âme qui vivait de l'espérance, de la foi. Sans doute, elle était bien ignorante, cette pauvre femme, ne possédant pas la

source de la lumière, et dans son dénuement ne pouvant se la donner, elle n'avait que de bien faibles moyens pour « croître dans la connaissance de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ » ; mais elle l'aimait, se confiait en Lui ! Le sang de la croix, le sacrifice de Christ, voilà la source de sa paix.

N'osant pas donner un Évangile, hélas ! notre jeune colporteur lui en prêta un. C'était le soir, il court à son auberge, le cœur rempli des plus douces émotions, attend avec impatience l'arrivée de son compagnon, lui fait part de sa joie et de son bonheur. Suivant la promesse faite, ils allèrent le dimanche visiter cette famille, — et ce ne fut pas la dernière fois. Évidemment, pour eux il y avait là des âmes préparées à recevoir le don de Dieu. Quand cette femme se décida à acheter le saint volume, elle en prit deux ; mais le colporteur les céda à perte, et cela sans regret, — car cette pauvre mère de famille lui dit : « J'aime mieux renoncer à un vêtement dont j'ai besoin, que de me priver de ce livre de consolation. »

Voici son deuxième récit :

L'impotent de Maulet.

Environs de Tournus (Saône-et-Loire).

Inutilement notre colporteur avait frappé à un

grand nombre d'habitations. Découragé, il atteignait la dernière maison du village de Maulet (près Tournus), quand il s'adresse à un vieillard infirme dont les vêtements, la demeure et le repas dénotaient le plus extrême dénuement. Assis au foyer, il avait ses béquilles auprès de lui. « Ne ferez-vous pas une bonne emplète, mon respectable ami? » — « Que vendez-vous? » — « La Bible, le Nouveau Testament, l'Évangile. » — « Vieux et pauvre, qu'ai-je besoin de livres? » — « Mais celui que je vous offre est le livre de Dieu; vous y trouverez des consolations pour votre vieillesse. Il vous fera connaître le chemin du ciel. » — « Le chemin du ciel! Il y a deux ans, qu'un marchand de livres est passé et il m'a longtemps parlé comme vous. Tenez, voilà sur la cheminée deux petits livres qu'il m'a donnés. Je les ai lus et relus: ils sont si beaux! » Se soulevant avec effort, il atteignit deux traités noircis par la fumée et dénotant qu'ils avaient été lus et relus.

« Vous rappelez-vous ce que ce marchand vous dit? » — « J'ai bien peu de mémoire; mais je me rappelle bien qu'il m'a beaucoup, beaucoup parlé du Seigneur Jésus et du salut de mon âme. » — La conversation durait depuis un certain temps sur ce sujet, quand tout à coup ce vieillard fixa des yeux pleins de larmes sur notre jeune colporteur, et ce regard il ne peut l'oublier, son expression indicible il la voit en-

core. L'anxiété la plus profonde se peignait sur les traits de ce malheureux infirme et de sa poitrine oppressée s'échappa ce cri déchirant: « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? »

Avec quelle ardeur son jeune interlocuteur lui exposa le plan du salut et les richesses gratuites du don de Dieu. « Crois, crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Voilà ce que proclame d'un bout à l'autre le livre de Dieu que je tiens dans ma main. » — Ce pauvre infirme dévorait ces paroles. Le salut offert gratuitement; le salut donné, non mérité, non acheté, c'était une rosée bienfaisante pour ce cœur ulcéré qui s'ouvrait aux joies de la foi. Les yeux du vieillard brillaient d'un doux éclat, son visage reflétait les émotions de son âme: « Que c'est beau! » — « J'ai souvent jeûné; j'ai accompli des vœux difficiles; je me suis imposé des pénitences rigoureuses, tout pauvre et infirme que vous me voyez; je me suis confessé souvent, — j'ai reçu le saint sacrement; mais toutes ces choses ne m'ont pas donné la joie que j'éprouve à l'ouïe de vos paroles qui me parlent de Jésus, du Sauveur de mon âme, de mon pardon et du salut!

« Oh! que c'est beau! ».. — « Que je suis heureux avec vous! Que je voudrais vous entendre encore, aujourd'hui, demain, toujours.. Oh! si j'étais chez moi et non chez mes enfants, qui ne pensent pas comme moi, vous n'iriez pas coucher à l'auberge. Je vous garde-

rais toute la soirée et demain encore; mais hélas! je n'ai que ces quelques pommes de terre pour mon souper, et cependant je serais si heureux si vous vouliez les partager avec moi. Je voudrais tant vous donner quelque chose. »

Dire, que l'on ne se quitta pas sans lire (Jean III, 13—20; Eph. II, 8, 9 ; 1 Tim. I, 15, 16, etc. etc.) et sans prier, on le comprend.

Cet entretien avait duré plus d'une heure et demie, et lorsqu'il fallut se quitter, le pauvre infirme de Maulet, Élie Bourgeois, que certainement nous retrouverons dans les cieux, car alors il avait déjà près de 70 ans, avoua avec un profond regret qu'il ne possédait pas même les 15 sous, prix de ce livre de Vie, qu'il désirait tant posséder.

Un violent combat s'éleva dans l'âme de notre jeune colporteur inexpérimenté. Laisser périr cette âme sans lui procurer la parole de Vie? Ce n'était pas possible. Le colporteur lui-même n'avait pas un sou; tout ce qu'il possédait appartenait à la Société. Oh! que faire? Que faire? Aujourd'hui il ne s'arrêterait pas pour si peu. Il donnerait avec la certitude que tous les enfants de Dieu l'approuveraient.

En échange des deux ou trois sous que notre cher et bien-aimé vieillard possédait pour tout bien, le

colporteur lui laissa un Évangile selon St-Jean, en gros caractère, l'Épitre aux Romains, et quelques traités. Mais il n'osa jamais faire le don de la Parole de son Dieu. — Que de fois il l'a regretté.

Dix ans après — 1845 à 1881.

SECONDS SOUVENIRS

L'ÉVANGÉLISTE

I.

La Saintonge.

C'était en 1844, Lausanne était en fête ! Les assemblées annuelles de ses sociétés religieuses avaient amenés un grand concours d'amis fidèles et dévoués. Les délégués des sociétés-sœurs étaient peut-être plus nombreux encore qu'à l'ordinaire. Paris même avait répondu à l'invitation ! Son représentant n'était, il est vrai, qu'un franc Lausannois, mais un cœur sympathique et chaud ! Nous avons nommé Louis Bridel, alors pasteur de l'Église indépendante de Taitbout et membre de plusieurs comités de la capitale.

Ah ! c'était le beau et bon temps de nos fêtes religieuses ! On y accourait nombreux de nos campagnes, de nos petites cités et de nos Alpes ! Genève, Lausanne

avaient de bien beaux jours! Et qui, parmi les vieux du réveil, ne se rappelle avec délices ces soirées dans les splendides campagnes où nos frères conviaient les amis du règne de Dieu. C'étaient de vraies agapes. Grands et petits s'y rencontraient, s'encourageaient et s'y fortifiaient. Ah! le *Désert*, le *Désert* et ses aimables hôtes! Le ciel qui en garde le souvenir, nous dira une fois ce qu'il fut pour le règne de Dieu!

C'était le second jour des fêtes, le temple de St-Laurent avait ouvert ses portes à la foule, depuis des heures elle était là, captivée, émue à l'ouïe des nouvelles du règne de Dieu. Le moment, en effet, était des plus solennels; jamais nos sociétés religieuses n'avaient reçu tant d'appels pressants et ne s'étaient trouvées en face de si nombreux besoins! Les rapports étaient lus, les orateurs se succédaient. Un profond recueillement planait sur l'assemblée: la présence du Seigneur se faisait vivement sentir.

Sur la galerie de gauche se trouvait un jeune homme de 25 ans! Son émotion était grande, son être tout entier était profondément bouleversé! Comment en aurait-il pu être autrement? Sa prière continuelle depuis des années était: «Seigneur, envoie-moi, si tu veux m'envoyer! Montre-moi ma route; appelle-moi, je te suivrai!» Pour devenir un ouvrier dans la vigne du Maître, il n'attendait que son ordre; mais il voulait qu'il fût formel et vînt de Lui!

Avec quel intérêt recueilli il écouta l'allocution brûlante de M. Bridel, retraçant dans un tableau vivement coloré, le mouvement saintongeais qui était alors en pleine effervescence.

Qu'elle fut longue et ardente la prière de notre jeune frère! Pendant quinze mois elle monta au Seigneur, car il ne voulait pas aller; il voulait que le Seigneur lui dise: Viens!

Voici comment il fut appelé:

Notre jeune homme habitait Lausanne. Trois ans auparavant, pour cause de santé, il avait dû quitter la maison des missions de Paris, et par une suite de dispensations du Seigneur, il était devenu professeur dans l'Institut des frères Moraves, alors dirigé par M. Reichel père.

Sans ressources, il avait ainsi l'immense avantage de suivre certains cours à l'école normale et à l'Académie.

Pendant quatre ans il fut l'auditeur assidu des Monnard, des Vinet, des Secrétan, des Hollard, des Gauthey, des Voruz, des Guinand, des Gaulieur, etc.

Dieu le préparait ainsi pour son œuvre future.

En effet, quinze mois après l'assemblée de St-Laurent, la dernière qui eut lieu avant la « Glorieuse », le Seigneur lui dit: Viens!

Un jour de l'automne 1845, alors qu'il s'y attendait le moins, le facteur lui apporte une lettre de Genève.

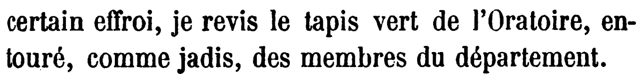
Mais qui pouvait donc lui écrire de Genève? « M. Cordès, celui qui 10 ans auparavant l'avait hébergé, nourri et expédié colporteur. » Il lui disait que la Saintonge s'ouvrait tout entière à l'évangélisation, qu'à la suite d'un voyage d'exploration de MM. le comte de St-Georges et du professeur de la Harpe, le comité s'était décidé à entrer dans ce champ de travail et venait lui demander s'il serait disposé à accepter son appel.

Qui fut surpris de cette missive? Ce fut celui qui depuis quatre ans attendait un appel du Seigneur! Il ne pouvait s'expliquer comment on lui disait: « Nous savons que vous désirez travailler à l'avancement du règne de Dieu ». Qui avait ainsi dévoilé ses secrets désirs? Depuis, j'ai connu l'indiscret, L. M., mon camarade d'enfance, qui voyait quelquefois M. de St-Georges.

M. Reichel, mes amis, ma famille, m'encouragèrent à accepter cet appel. Je répondis « Oui! ». Ce mot décida de ma vie.

Le mardi 16 décembre 1845, par une tempête affreuse, je me vois encore sur le port de Morges accompagné de ma bonne et chère mère, qui les yeux pleins de larmes suivait mon embarquement. Et pourtant, ni elle ni moi, ni aucun des miens nous ne pensions à un établissement à vie dans ce pays de France où je portais mes pas.

Ce fut ce jour-là, qu'après dix ans, et non sans un



certain effroi, je revis le tapis vert de l'Oratoire, entouré, comme jadis, des membres du département.

M. de St-Georges présidait, il s'agissait de m'envoyer en Saintonge. En tout, le comité s'en rapporterait aux indications et aux conseils de M. Lucien des Mesnards.

C'était auprès de lui que je me rendrais et d'après ce qu'il m'exposerait, je choisirais la localité où il conviendrait le mieux de fixer ma résidence.

Durant les six jours que je passai à Genève, Monsieur le comte de St-Georges m'appela plusieurs fois dans son cabinet et m'initia longuement à l'œuvre que j'allais entreprendre.

Il me donna, ainsi que Messieurs les membres du comité, toutes les directions nécessaires à mon voyage à travers la France, me procura une lettre de recommandation de M. le professeur de la Harpe, à son frère, M. Alphonse de la Harpe, pasteur à Bordeaux, et informa M. Des Mesnards de mon arrivée.

Sa bienveillance et ses encouragements, à ce moment si sérieux de ma vie, touchèrent mon cœur et y gravèrent son nom avec une profonde reconnaissance.

Ce fut le 22 décembre 1845, à 11 heures du matin, que je partis pour Lyon, où je n'arrivai qu'à 1 heure du soir par suite d'une tempête épouvantable qui nous força à faire plusieurs kilomètres à pied.

J'y restai jusqu'au mercredi 24 à 4 heures du soir, où, suivant les indications de MM. de la Harpe et de St-Georges, je montai en briscaïl pour me rendre à Bordeaux et de là à Saintes!

On avait fait des plans fort beaux sur le papier! En 36 heures je devais arriver dans le chef-lieu de la Gironde et 24 heures plus tard chez M. Des Mesnards! Mais ce trajet que ces Messieurs avaient fait ainsi dans la belle saison, n'était plus praticable aux environs de Noël!

Notre jeune voyageur, comptant donc sur ce qu'on lui avait dit, jouissait fort de son voyage; il voyait, sans y songer à peine, défiler les relais: Lyon, le Jura, Genève et la Suisse se perdaient au loin!

Depuis quelques heures même on dormait, lorsque le froid, devenu plus vif à mesure que l'on montait, réveilla tout le monde! Adieu les pentes escaladées au grand trot! adieu les descentes rapides, la neige tombait à flocons serrés. Nous mîmes trois heures à franchir un relais. Nous étions à Thiers, et à grand'-peine pûmes-nous arriver à Clermont!

C'était Noël; un froid des plus vifs et une tempête de neige retinrent notre jeune homme captif pendant cinq mortelles journées! Toute circulation étant interrompue!

L'imagination, cette folle du logis, se mit de la partie et donna tellement de noir à broyer au pauvre

voyageur, qu'il en tomba malade. C'est qu'aussi il ne savait comment sortir de l'impasse. Sa bourse déjà légère, s'aplatissait chaque jour! Il ne pouvait donc songer, comme on le lui conseillait, à faire un détour pour gagner Bordeaux, ni même à passer huit jours encore à l'hôtel!

Enfin, le 30 décembre il put remonter en « briscaïl », qui, traîné par six vigoureux chevaux, franchit le Puy-de-Dôme et arriva sans encombre le 31 décembre, à 8 heures du soir, dans la capitale de la Gascogne.

Après une promenade matinale le long des quais et de la rade, qui fit sur moi une impression profonde, je déjeunai prestement et, muni de mes lettres de recommandation, je me présentai chez M. Alphonse de la Harpe, petite rue du Colysée.

Je fus assez provincial pour me présenter chez lui, le matin du jour de l'An, avant son déjeuner! Mais que voulez-vous, il y avait dix jours que j'avais quitté Genève et je venais de mourir d'ennui et de maladie à Clermont.

Dire la cordialité et la fraternité chrétiennes qui m'accueillirent, serait chose impossible.

Cette journée, la soirée du jour de l'An passée en famille, les détails sur l'œuvre de l'évangélisation en Saintonge, que me donna de visû M. de la Harpe, car il y prenait une part active, relevèrent mon moral.

Ce fut donc dans la communion de mon Sauveur que le vendredi matin 2 janvier 1846 je m'embarquai pour Blaye, où je devais prendre la voiture de Saintes.

Plus j'approchai de la Charente-Inférieure, plus le poids de ma tâche m'obsédait! Qui étais-je, moi, pour une œuvre pareille? Oh! qu'elles furent ardentes mes prières entre St-Genis, Pons et Saintes! Comme elles redoublèrent en traversant les environs de ces deux dernières villes, car je le savais, c'était là que serait mon champ de travail!

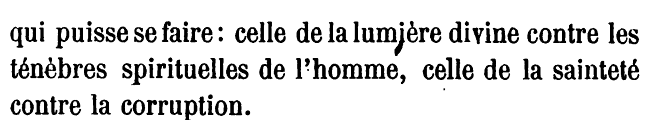
La traversée de Pons avait singulièrement assombri mes pensées! Ces antiques maisons aux mûrs grisâtres, «avec pignon sur rue», le jour tirant à sa fin, le brouillard froid et pénétrant, tout cela ne m'apportait pas des impressions bien gaies. Accablé d'émotions et de fatigue je m'assoupis à moitié route de Saintes!

Ce fut la tête lourde, l'esprit obtus que je fis mon entrée chez M. Adolphe Des Mesnards, où, après plus de 35 ans, mon arrivée est encore traditionnelle!

II.

Le champ de travail.

Me voici donc sur le champ de bataille — car c'est bien d'une lutte qu'il s'agit — et de la plus formidable



qui puisse se faire : celle de la lumière divine contre les ténèbres spirituelles de l'homme, celle de la sainteté contre la corruption.

Un immense mouvement poussait les populations de la Saintonge vers la prédication de l'Évangile. Rien ne leur pesait plus que le joug de leurs prêtres et leur antique domination ! Elles étaient profondément remuées, et c'était par dizaines que les communes criaient : « Venez, venez nous évangéliser ! nous vous écouterons avec joie ! »

Je retrouve les traces de ce mouvement dans le *Catholique,* journal publié à Marennes.

« Dans la Charente-Inférieure, 40 communes au moins s'avancent vers l'Évangile de Christ et repoussent la superstition. Colporteurs et évangélistes sont partout reçus avec plaisir.

« Le culte protestant vient d'être institué à Châteauneuf (Charente), où il n'était plus célébré depuis la révocation de l'Édit de Nantes.

« Le mouvement religieux qui pousse vers l'Évangile les populations de la Charente-Inférieure, n'est point demeuré stationnaire », écrit-on quelques mois plus tard.

« Il a gagné de proche en proche. Une centaine de postes sont ouverts aux messagers de la bonne Nouvelle, et il ne leur manque que d'être assez nombreux pour en prendre possession. Si nos sociétés

avaient à leur disposition 200 pasteurs, le culte serait organisé dans 200 localités avant un mois.

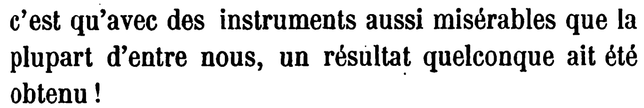
« J'ai eu la satisfaction de visiter récemment une des communes auxquelles un pasteur a pu être envoyé. Eh bien ! j'y ai présidé une réunion de 1300 personnes environ. (Cambon.) « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. »

Enfin, j'en appelle aux paroles de M. le comte de Gasparin et à celles de M. le colonel Saladin, prononcées à Paris, en avril 1846, à l'assemblée générale de la Société évangélique de France.

Mais étaient-ce des besoins religieux sentis, un réveil caractérisé de la conscience morale qui poussait alors en masse ces populations vers le protestantisme ? Nous ne le pensons pas !

Les besoins religieux étaient vagues, la conscience peu réveillée ; un dégoût profond du catholicisme dans ce qu'il a de clérical ; une antipathie sourde, mais invétérée contre la noblesse et le clergé, le souvenir traditionnel du servage et des dîmes ecclésiastiques abolies par la révolution ; puis hélas ! le fond, le triste fond de matérialisme pratique et d'incrédulité naturel au cœur de l'homme, voilà sur quoi reposait l'état moral des populations que nous venions évangéliser.

Si après 35 ans d'expériences chrétiennes et pastorales dans le ministère quelque chose me surprend,



c'est qu'avec des instruments aussi misérables que la plupart d'entre nous, un résultat quelconque ait été obtenu !

Oh ! que les miséricordes du Seigneur sont immenses ! Que toute gloire lui soit rendue, car il a fait éclater sa force dans la faiblesse de ses enfants !

Oui, tout est à sa gloire unique dans les conversions nombreuses qui ont alors arraché des âmes aux ténèbres du péché !

III.

Lucien Des Mesnards.

Mais il est temps de faire connaître celui qui, par la grâce toute-puissante de notre Dieu, a été pendant trente-huit ans l'âme de toute l'œuvre du Seigneur en Saintonge (de 1833—1871).

Ici nous ne pouvons mieux faire que de reprendre notre bien où nous le trouvons.

Dans les premiers mois de 1855, M. le pasteur Roufineau de Saintes arrive, un journal anglais à la main, dans le cabinet de notre ami, et avec un fin sourire il lui dit : « Voici votre biographie ! » . . « Oh par exemple ! » et M. Des Mesnards n'interrompit pas une seule fois la lecture ; à la fin seulement il dit : « C'est bien cela ; mais qui donc a pu faire cet ar-

ticle ? » — « En tous cas, c'est quelqu'un de bien informé. » — Personne jamais ne soupçonna le coupable.

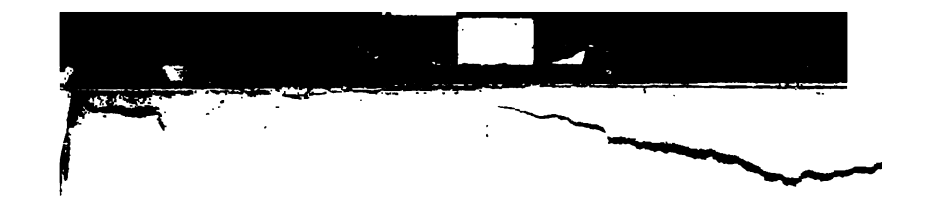
Voici comment il le devint.

En 1854, au mois d'octobre, l'Église presbytérienne d'Écosse envoya dans l'ouest de la France une délégation de son synode pour visiter les différentes stations de la Société évangélique de Genève, pour lesquelles cette Église accordait de nombreux subsides.

Dans l'omnibus qui nous transportait de Berneuil à Colombiers, Pons, Cognac et Segonzac, se trouvaient le Revd Docteur Johnston de Limekiens (Dunfermleine) et le Revd Docteur Peddy d'Édinbourg. Une question de ces messieurs au sujet de M. Des Mesnards m'amena à leur raconter ce que je savais, de source certaine, sur sa famille, sa jeunesse, sa conversion et son travail dans le champ de l'évangélisation.

Ces messieurs me prièrent avec instances de rédiger ces détails et de les leur envoyer. Ils les ont publiés dans le *The Missionnary Record of the United Presbyterian Church*. C'est de là que M. Roufineau les avait tirés. Aidé de nos souvenirs, de notre manuscrit d'alors et d'un excellent article que M. le pasteur Roufineau (voyez Des Mesnards) vient de publier dans *l'Encyclopédie des sciences religieuses,* nous allons





rappeler en quelques mots ce que fut Etienne-Laurent-Lucien-Guesnon Des Mesnards.

Né à Saintes le 2 avril 1809, il appartenait à une ancienne famille noble du pays. Comme tant d'autres au XVIe siècle, elle avait embrassé la réforme.

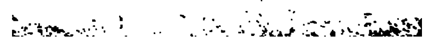
A l'époque de la révocation de l'Édit de Nantes, plusieurs de ses membres suivirent dans l'exil le pasteur Mesnards de Saintes; mais l'un d'eux, protégé par le duc de Montausier, demeura en France, sous la condition expresse, de ne faire chez lui aucun exercice de « la Religion ».

Ce ne fut qu'après 23 ans de vicissitudes, de découragements et d'inutilité que Lucien Des Mesnards entra dans la voie où Dieu l'appelait. En effet, destiné à la marine militaire dans laquelle se distinguait déjà un frère aîné, il se préparait à Angoulême dans une institution libre, à subir les examens d'admission à l'école navale, car c'était alors dans cette ville si peu maritime qu'elle était placée. Ses examens furent heureux, et son professeur, en sortant de la salle, lui dit: « Des Mesnards, je suis content de vous, vous avez parfaitement répondu; vous ne pouvez manquer d'être admis. »

Mais on était sous la Restauration, en plein règne de Charles X (1826 ou 1827), il fallait donc compter avec la réaction cléricale. Par l'unique fait de son origine huguenote, il fut évincé de la liste des candidats.

— Dégoûté de sa vocation, par une aussi criante injustice, il rentra dans sa famille, où la mort de son frère aîné, frappé aux colonies, amena un si grand deuil, que sa mère ne permit jamais qu'on reparlât pour lui de marine. Dès lors, sa vie n'eut aucun but précis; recherché par ses amis à cause de son esprit et de l'amabilité de son caractère, il se livra avec ardeur à la chasse, devint l'âme et l'ordonnateur de toutes les fêtes et de tous les plaisirs de la noblesse de Saintes.

Mil huit cent trente arriva; les agitations et les luttes politiques l'arrachèrent à sa vie oisive. Comme toute la noblesse du pays, il appartenait à la légitimité. Tous les efforts tentés pour rétablir la branche aînée des Bourbons sur le trône lui furent connus; et lorsqu'en 1832 la duchesse de Berry organisa secrètement sa levée de boucliers en Vendée, il entra avec plusieurs de ses amis dans le complot, il fut même désigné pour prendre un commandement. Le jour où devait éclater la guerre civile était arrêté déjà, notre frère et ses amis étaient partis quand le contre-ordre, obtenu avec tant de peine par Berryer, fut connu à Saintes. Arrivés sur le lieu de l'action, au lieu des Vendéens soulevés, ils se trouvèrent en face des soldats de Louis Philippe. M. Des Mesnards fut arrêté dans une ferme vendéenne, alors qu'après une marche dérobée, très fatigante, il avait pu gagner ce gîte où il était sûr de trouver au moins un homme de confiance



et un partisan de la cause royale. Il fut de là conduit à Parthenay, ainsi que ses amis, puis à Bressuire, et enfin transféré dans le sombre donjon de Niort. — Pendant les sept mois que dura sa captivité il put faire, et certainement il fit de sérieuses réflexions. L'issue de ce procès politique fut sa condamnation à mort. Il demeura bien des semaines encore en face de l'éternité qui l'attendait, avant que la commutation de sa peine lui rendit la liberté. L'œuvre que Dieu accomplit ainsi en lui pendant ces jours de captivité, ne fut d'abord bien connue ni des autres ni de lui-même. La vie retirée qu'il mena dès lors à Saintes en était cependant un symptôme. La sincérité et la réalité de ses sentiments ne pouvaient pas, dans un cœur aussi droit, demeurer à jamais cachés. « L'époque où je commençai à m'occuper un peu d'évangélisation », a-t-il écrit lui-même, remonte à 1833 ou 1834.

IV.

Chasseuil.

En effet, appelé vers cette époque à s'occuper du partage d'une propriété de famille, M. Des Mesnards fut mis en rapport avec l'un de ces géomètres campagnards, arpenteurs-experts, qui, dans l'ouest, déploient généralement au profit de leur vocation des dons, une intelligence et un savoir-faire peu ordinaires. Alors que la noblesse et la bourgeoisie rurale possédaient

de nombreuses propriétés, ils servaient généralement d'hommes d'affaires aux intéressés. — Déjà Bernard Palissy était du métier.

Tel brillait certainement au premier rang le géomètre-arpenteur Chasseuil, habitant et natif de la commune de Chaniers près de Saintes. Je le vois encore avec sa haute stature, son front découvert, dénotant une belle intelligence, la démarche sérieuse sans pédanterie, avec un regard des plus fins et des plus pénétrants que j'ai vus.

Depuis plusieurs jours déjà, M. Des Mesnards et Chasseuil étaient occupés à estimer et arpenter la dite propriété. Vu les distances, et pour ne pas interrompre le travail, on couchait dans le « vieux Logis » et l'on partageait la même table.

Un matin, en se rendant au travail, « maître Chasseuil », c'était son titre, entama sans autre la conversation. « Faites excuse, monsieur, mais il faut que je me permette une question. Elle me poursuit depuis quelques jours. Dites-moi donc, ce que c'est que ce gros livre que j'ai trouvé dans la chambre où je couche? Je suis un peu curieux de mon naturel et je me suis permis d'ouvrir ce livre et d'y lire. Et savez-vous? c'est que depuis que j'y ai lu, chaque soir il me tarde de remonter dans ma chambre pour reprendre la lecture interrompue. Excusez-moi, mais voilà pourquoi depuis quelques soirées je suis assez

malhonnète pour fausser compagnie à Monsieur et me retirer dans ma chambre aussitôt après souper. C'est sans doute un livre de votre religion, car j'ai eu beau chercher du commencement à la fin, il ne parle ni de confession ni de messe. »

« C'est la Bible, mon cher Chasseuil; c'est sur ce livre, en effet, que repose notre foi. C'est le livre que tous les dimanches nous lisons dans le temple, que le pasteur explique, et dans lequel il puise ses instructions ». — « Je suis passé bien souvent devant la cour du temple, le dimanche; je la voyais ouverte, mais je n'ai jamais osé entrer, serait-il permis à un catholique de le faire? » — « Certainement, et personne ne remarquera votre présence. » — « Mais la Bible, vous venez de me dire que tous les protestants la possèdent et que tous peuvent se la procurer, et les catholiques? Me serait-il possible d'en acheter une? Ce livre m'a assez intéressé pour que je sois porté à faire tous les sacrifices nécessaires pour le posséder. »

Il le posséda, et même ce saint volume fut le point de départ du colportage biblique et de l'œuvre de l'évangélisation aux environs de Saintes.

Maître Chasseuil fréquente le temple des protestants! Ce fut une grande rumeur dans toute la contrée, et maître Chasseuil fit la connaissance du pasteur de Saintes, M. Delon; tout naturellement, il continua ses relations avec M. Des Mesnards; elles devinrent

fréquentes et suivies. Il lisait beaucoup. Les ouvrages de controverse avaient pour lui un attrait tout spécial. Il fallut lui fournir des livres, répondre à ses questions, résoudre ses objections. Mais quand il avait rencontré un ouvrage qui cadrait avec ses idées, il s'en faisait le zélé propagateur.

C'est pour fournir à ces premiers essais de colportage individuel, que M. Des Mesnards entra en relation avec nos diverses sociétés religieuses. Il fallait se procurer des livres saints : Bibles, Nouveaux Testaments, brochures, etc. La nécessité de satisfaire aux besoins religieux de Chasseuil et de sa propagande, obligea notre frère à des recherches, des lectures et une activité qui furent le point de départ de son travail dans l'œuvre de Dieu.

Voici un trait que je tiens de M. Des Mesnards lui-même : Chasseuil ne se contentait pas du dire des protestants ou de leurs livres, il voulait par expérience en connaître la valeur, éprouver la puissance des arguments bibliques contre Rome, savoir ce que les prêtres les plus réputés par leurs talents pouvaient y répondre. Pour cela il choisit son homme. Ce fut l'abbé Briant, chanoine du chapitre de la Rochelle, mais résidant à Saintes et auteur bien connu d'une histoire ecclésiastique de la Saintonge. Chasseuil étudiait parfaitement une question de controverse et le dimanche, après avoir été au temple et à l'école du Dimanche, il

se rendait sur le Cours, certain d'y rencontrer son chanoine. Là, finement, à la bonne Jeanfranquette campagnarde, il posait des questions, demandait ce qu'il fallait répondre aux protestants qui disaient : ceci, cela ; il faisait si bien valoir leurs arguments, que plus d'une fois M. l'abbé fut dans l'embarras. C'est ce que voulait maître Chasseuil.

V.

Le desservant de Pont-l'Abbé et l'exhumation de Mme veuve Fleury.

Le 1er juin 1838, veille du jour de la Pentecôte, eut lieu à Pont-l'Abbé, petit bourg sur la route de Saintes à Marennes, une inhumation dont les suites eurent dans toute la Saintonge un retentissement énorme et des conséquences remarquables pour le mouvement religieux évangélique de cette époque.

Le pasteur protestant de Marennes allait depuis plusieurs années visiter de temps en temps Mme veuve Fleury, institutrice à Pont-l'Abbé, qui avait demandé les secours de son ministère. Cette dame, âgée de 84 ans, seule protestante de la commune, car sa famille n'habitait pas avec elle, étant morte subitement, M. le pasteur Cambon fut invité à présider l'inhumation. A l'instigation du curé, la tombe fut préparée par le

fossoyeur dans un lieu infamant. Elle fut refusée par le pasteur et la famille, et de nouveau creusée, en vertu d'un arrêté de l'autorité municipale, dans le cimetière commun. — Le lendemain, jour de la Pentecôte, l'Église de Pont-l'Abbé fut en deuil, frappée d'anathème, il n'était plus permis d'y célébrer la sainte-messe tant que « la terre sainte » n'aurait pas été purifiée. Le curé partit pour Saintes où se trouvait l'évêque de la Rochelle, et le corps de Mme Fleury fut exhumé. La lettre de M. le desservant Labro, qui, le 8 juin, annonce à M. Cambon le succès de ses intrigues et ce déni de justice est un parfait modèle d'insolence.

Grande fut la rumeur dans tout le pays à la lecture de ce factum, car son auteur le rendit public. Il s'ensuivit dans les journaux de Saintes, de Marennes et de la Rochelle une polémique fort longue et qui plus tard fut publiée en une forte brochure. Tour à tour, M. le pasteur Cambon, le desservant Labro, la famille de la défunte, les autorités y intervinrent. Même l'évêque dut venir à la rescousse par la plume de M. Thibault, curé de la cathédrale de la Rochelle.

Par cette discussion publique, revenant toutes les semaines dans les journaux, l'attention fut vivement excitée et le protestantisme devint l'objet de toutes les conversations ; on voulait savoir quelles étaient les croyances et les doctrines de ces hérétiques, en quoi elles différaient du catholicisme, et ainsi les portes

furent ouvertes à la dissémination des Écritures. Le colporteur Lambert habitait alors Saintes, et l'on donnait son adresse dans les journaux. Mais il y eut bien davantage. A la suite de cette polémique, et pour faire connaître les doctrines chrétiennes évangéliques, tout autant que pour réfuter les infâmes calomnies que le clergé repandait contre le protestantisme, M. le pasteur Cambon fonda, dès 1839, le *Catholique apostolique et non romain,* qui parut en novembre, et pendant dix années fut la tribune évangélique de la Saintonge. Notre frère et ami Des Mesnards ne dédaigna pas d'y déposer, dô son côté, des communications intéressantes au sujet des succès de l'évangélisation dans les environs de Saintes ; il en devint même, en 1849, l'un des rédacteurs responsables. De son côté, le desservant Labro avait fondé le *Catholique de Pont-l'Abbé,* mais cette feuille ne vécut pas.

Saintes et Marennes, voilà donc les deux foyers d'où la chaleur et la lumière rayonnèrent sur le pays.

Rien ne peint mieux l'esprit et le résultat des premières tentatives de l'évangélisation et du colportage que la lettre d'un père converti à sa fille ; elle respire la joie, la paix, le bonheur d'une âme qui a trouvé le salut par la foi ; elle donne une idée du mouvement religieux dont la ville de Saintes était le témoin depuis une année.

VI.

Les prosélytes de Saintes.

« Ah, ma chère enfant ! quelle grâce le Seigneur nous a faite en nous conduisant à la lumière ! Heureux celui qui a le bonheur de la contempler ! Louons Dieu, remercions Dieu, rendons à Dieu nos humbles hommages, car c'est à Dieu seul que nous devons ce bienfait. Après toutes les épreuves par lesquelles je suis passé, je vois renaître mon bonheur ! . . . Je vois qu'à ma dernière heure, je quitterai ce monde avec plaisir dans l'espérance de posséder les biens célestes qui naguère m'étaient inconnus.

« Ma chère fille, je te dirai que le jour de la Pentecôte j'espère être reçu dans la communion de la véritable Église de Jésus-Christ notre Seigneur ; que j'aurai l'âme contente ! Je fais et je ferai mon possible pour faire part à mes amis des grâces que j'ai reçues. Dieu m'aidera, je n'en doute pas, comme il l'a fait jusqu'à ce jour. Notre cousin N. ayant entendu parler du changement qui s'est opéré en moi, est venu me voir et m'a demandé s'il est vrai que je vais au temple et que je veux devenir protestant ? A cette occasion je lui ai lu quelques passages : je les lui ai expliqués de mon mieux, et il a si bien compris, que depuis il n'a pas manqué chaque dimanche de venir avec sa femme

entendre la parole de Dieu. Il assiste aussi aux instructions de notre bon pasteur, et il veut que ses enfants fassent leur première communion au temple. Ma chère fille, tu me demandes si nos voisins me refusent encore leur aide ?.. Hélas ! oui, ils me regardent avec mépris, mais moi je les salue comme je l'ai toujours fait. Ils ont tort de se conduire ainsi envers moi ; mais je me borne à les plaindre, parce qu'ils ne connaissent pas les Écritures. »

Dès le 7 juin, M. le pasteur Delon fait part à son collègue de Marennes de ses joies pastorales et M. Des Mesnards relate au *Catholique,* le 15 juin, ce que fut pour l'église de Saintes ce beau jour de Pentecôte 1840, où 10 chefs de famille convertis firent publiquement profession de leur foi.

Voici quelques extraits de ces deux lettres :

« C'est en descendant de chaire et le cœur ému des grandes compassions de Dieu, que je vous apprends que nous comptons dix nouveaux frères dans notre église de Saintes, que dix personnes qui avaient été imbues dès leur jeunesse, des erreurs du catholicisme romain, viennent de faire une profession publique et solennelle de notre foi évangélique et qu'elles ont participé à la Cène du Seigneur.

« Je crois pouvoir affirmer devant Dieu, que si je vous prie d'insérer ma lettre dans votre journal, ce

n'est pour complaire à aucune vanité ni même pour humilier aucun orgueil. Mais j'ai besoin de protester contre la calomnie, en disant que ces conversions ont été opérées par les seuls moyens que Dieu veuille bénir, la lecture de sa parole, la persuasion et la prière. »

« Delon, pasteur ».

« Je me sentirais coupable envers vous et envers vos lecteurs, si je ne m'empressais de vous transmettre quelques détails sur la cérémonie édifiante qui, le jour de la Pentecôte, est venue réjouir notre église.

« Jamais le temple de Saintes n'avait été si plein et, comme cela est arrivé tant de fois, l'auditoire était composé en bonne partie de catholiques-romains. Que ne puis-je vous faire partager les émotions si douces, les joies si délicieuses, les sentiments chrétiens qui ont remué mon cœur et s'y sont succédés tour à tour! Certes, je ne me faisais pas illusion: tout ce que je voyais et tout ce que j'entendais retentissait trop fortement dans mon âme pour que je pusse douter que, selon sa promesse, Dieu ne fût au milieu de nous, etc. » « L. Des Mesnards. »

Or, pareilles joies chrétiennes furent ainsi accordées pendant trois et même quatre années consécutives à l'église de Saintes, à son pasteur et à celui que, dans ce travail de conquêtes évangéliques, j'aime appeler « l'ouvrier de toutes les heures ».

A la Pentecôte 1841, sept nouveaux prosélytes furent ajoutés à l'église, dont l'un est justement le vieux serviteur de la Société évangélique de Genève, Guérin de Rochefort.

En 1842, il y en eut encore deux autres, dont l'un, M. Ardouin, fut plus tard employé comme colporteur par la Société biblique britannique et mourut à la peine.

Nous pourrions multiplier les citations du *Catholique,* nous y saisirions le développement progressif de la foi de M. Des Mesnards, la maturité de son jugement, la forme toujours plus nette de sa pensée chrétienne; mais il faut nous borner. Disons toutefois qu'elles laissent entrevoir ce qu'était à cette époque l'intensité de son travail d'évangélisation. Car s'il avait, depuis longtemps déjà, fondé une école du Dimanche à laquelle il s'intéressa jusqu'à la fin de sa vie, le dimanche où le pasteur n'était pas à Saintes, c'était lui qui édifiait l'assemblée. D'ailleurs le soir dans la maison de son frère, chez lequel il vivait, il présidait une réunion d'édification où les âmes chrétiennes trouvaient toujours une substantielle nourriture spirituelle. Tel fut l'homme à qui la Société évangélique put toujours recommander ses agents.

VII.

Evêque et colporteurs.

Quelle fut l'attitude du clergé en face de l'œuvre de l'évangélisation de la Saintonge?

Malheureusement une infinité de documents sont encore inconnus, d'autres ne le seront jamais.

Cependant de temps à autres, il en apparaît d'importants. C'est ainsi qu'il y a deux ou trois ans fut déposée aux archives départementales toute une correspondance dénonciatrice de l'évêque contre M. Des Mesnards.

Les mandements, les brochures, des articles de journaux, voilà qui est public et connu, cela suffirait en partie pour répondre à notre question, mais leur dépouillement ici dépasserait nos limites.

« Le 27 juin 1842, dans une lettre au *Catholique*, tout en rendant compte de l'admission dans l'église, le jour de la Pentecôte de deux nouveaux prosélytes, M. L. Des Mesnards dit : « Que n'a-t-on pas essayé pour arrêter le réveil religieux de Saintes ! N'est-ce pas dans l'espoir d'y réussir, qu'à une certaine époque on entendait partir de toutes les chaires romaines des environs des attaques contre les protestants ; que deux carêmes ont été prêchés par l'évêque dans cette ville ; que des prêtres ont défendu la lecture de la Bible,

qu'un desservant n'a pas craint de la brûler? que les propagateurs de l'Évangile ont été calomniés; que les nouveaux disciples du Sauveur ont été persécutés? »

Oui, ceci résume parfaitement la tactique de Rome; mais tout en dévoilant les faits, n'en donne pas le détail, ils seraient longs à narrer; bornons-nous à quelques traits: « Les propagateurs de l'Évangile calomniés. »

Mais c'est en première ligne M. Des Mesnards lui-même contre lequel l'évêque ne craignit pas d'appeler la main de l'état en le dépeignant comme un conspirateur légitimiste, lui, l'homme de paix et de concorde par excellence et qui pendant les 25 ans que je l'ai connu dans l'intimité, ne m'a jamais laissé voir par un mot son drapeau politique d'alors!

Ce sont aussi les colporteurs et les évangélistes contre lesquels le clergé n'a cessé de semer des faux bruits, on accusa notre brave frère Maubert d'ivrognerie, lui qui ne boit que de l'eau!

En 1838, dans les premières années du mouvement religieux et au milieu de la grande controverse entre le desservant de Pont-l'Abbé et le pasteur de Marennes, le clergé ne craignit pas d'inventer la conversion au catholicisme d'un certain Jules de la Faudière qui n'a jamais existé et des lettres de ce protestant revenu au giron de l'église, qu'il n'a jamais écrites! C'est de cet esprit de calomnie et de mensonge qu'est née toute la

polémique écrite, qui caractérise ce mouvement religieux depuis 1838 à 1846. Cet esprit s'affirme dès 1836 dans les carêmes prêchés à Saintes par l'évêque de La Rochelle en personne, non moins que dans ses divers mandements et ses attaques contre les évangélistes et les colporteurs. Résumons les faits : La première brochure qui parut après la polémique du desservant de Pont-l'Abbé avec le pasteur de Marennes, fut en 1839 « La Correspondance religieuse entre Fs Guérin, forgeron à Courcoury et M. Labro, desservant. » Après avoir raconté « la manière dont lui, catholique pratiquant, avait conçu des doutes sur les dogmes de l'église, fréquenté simultanément la messe et le prêche pour trouver la vérité, il s'étonne de trouver dans le journal *Le Catholique de Pont-l'Abbé*, publié par le desservant de la paroisse, tous les arguments que font valoir contre la Bible les incrédules qui l'entourent. »

Ce petit écrit in-8o de 28 pages est très caractéristique. Il reflète parfaitement les préoccupations religieuses, l'état des esprits et le courant d'opinion du moment. C'est lui qui nous a fourni une citation à propos de la conversion de Chasseuil. La forme primitive, les idées premières de cet écrit sont bien de Guérin, mais notre ami Des Mesnards y fut aussi pour quelque chose. « Il m'a fallu recourir à une plume

plus instruite que la mienne pour exprimer mes pensées correctement. »

Après cela, le *Catholique apostolique et non romain* entra en lice, et suivant son programme, se consacra à l'exposition des doctrines chrétiennes, tout en examinant quand et comment cette sainte doctrine fût modifiée. De là son double caractère d'édification et de controverse qui lui acquit dans toute la contrée une grande vogue et un public assez étendu.

Mais ce qui mit le feu aux poudres, ce fut l'inqualifiable lettre pastorale de Monseigneur l'évêque de La Rochelle sur la propagande des colporteurs dans son diocèse. Il faut la lire, cette lettre, pour croire qu'un évêque se respecta assez peu pour faire lire par son clergé du haut de toutes les chaires de pareilles invectives.

« Les évangélistes, les colporteurs et ceux qui les envoient ne sont que des orgueilleux, des aventuriers, des perfides, de dangereux vagabonds, des coureurs, des effrontés, des cœurs pervers; il les accuse d'exercer l'ignoble métier de propagateurs de mensonges et de calomnies, de débiter des impostures, d'être guidés par le même intérêt qu'a le démon à pousser les hommes au péché et à l'enfer. »

En face de pareils outrages, se taire devenait plus qu'une lâcheté; c'était une infidélité à l'Évangile.

En 1844, quelques semaines après l'attaque, parut à La Rochelle une petite brochure de 50 pages, intitulée « Réponse des évangélistes et colporteurs employés à la propagation des saintes Écritures dans le département de la Charente-Inférieure, à la lettre pastorale de M. l'évêque de La Rochelle » et « signée J.-B. Doine, évangéliste, J. Maubert, évangéliste, Monnet, colporteur, Guérin, colporteur. Notre adresse est chez M. Guérin, rue de l'Arc-de-Triomphe, à Saintes. »

En 1845, nouveau mandement de l'évêque et cette fois-ci flanqué d'une brochure intitulée « La juste balance ». Alors ce ne sont plus les évangélistes et les colporteurs qui entrent dans l'arène, c'est le président même du consistoire de La Rochelle, M. le pasteur Delmas, par des « Observations sur le mandement et la « *Juste Balance* » de Monseigneur. »

Tout en couvrant de son haut dédain la « Réponse des évangélistes et des colporteurs », l'évêque dans son mandement de 1845 et sa « Juste Balance » n'en continue pas moins de déverser l'insulte et la calomnie sur ceux qu'il ne peut convaincre d'erreur.

Nos amis « inclinaient beaucoup à ne pas reprendre la plume à propos de la dernière brochure de M. Villecourt, mais ils réfléchirent que les contes les plus absurdes sont souvent reçus comme des vérités, que plusieurs personnes venues depuis à la connaissance de la vérité leur avaient avoué qu'avant leur conver-

sion elles croyaient que les protestants portaient une marque particulière, qu'ils n'étaient pas faits comme les autres », etc. Leur silence en pareil cas pouvait accréditer les bruits erronés que M. l'évêque répand sur eux et par suite empêcher la propagation des saintes Écritures et mettre des entraves à la prédication de l'Évangile. — Ils répondirent par leur seconde brochure « Courtes réflexions des évangélistes et des colporteurs, employés à la propagation des saintes Écritures dans le département de la Charente-Inférieure, etc. »

Nous aimerions citer ces pages qui exposent si bien la situation et qui contrastent si fort par leur dignité, leur douceur, leur charité avec le langage acerbe et violent de l'évêque. Mais il faut nous limiter.

A cette brochure succéda de très près une seconde de M. le pasteur Delmas : « Examen de la réponse de M. l'évêque de La Rochelle aux « Observations », de M. Delmas. »

Mais qui était l'auteur des deux brochures des évangélistes et des colporteurs ? Ah ! cela intriguait si fort Monseigneur, qu'il en accusa ou fit accuser M. Delmas qui s'en défendit. Le coupable, on le devine : c'était l'ami dévoué des évangélistes et des colporteurs, c'était Lucien Des Mesnards.

Entre temps avait eu lieu à Migron un événement qui mit aussi la plume à la main de M. Villecourt.

M. Des Mesnards, acteur dans le drame, en a rendu un compte détaillé dans le *Catholique*. De cet article accompagné de la lettre de M. le pasteur Boudet de Cognac on a fait une brochure. Quelques mots de la lettre de M. Des Mesnards feront comprendre le retentissement que ce fait dut avoir dans le pays :

« On avait annoncé que le dimanche 6 juillet (1845) M. Chardavoine, curé de Migron, qui depuis longtemps avait des relations avec plusieurs amis de l'Évangile et en particulier avec le pasteur de Cognac, assisterait au culte évangélique qui se célèbre régulièrement dans cette commune. Le bruit s'en était répandu dans tous les environs, et 4 ou 500 personnes étaient accourues pour être témoins de cet évènement.

« En face de l'assemblée étaient assis, devant une table, les évangélistes Rey et Doine, l'ancien curé de Migron et un membre de l'église de Saintes, M. Des Mesnards, chargé de présider l'assemblée, quand le curé de Burie arrive, traverse la foule et finit par prononcer une excommunication contre son confrère apostat. » M. Des Mesnards dut intervenir et il le fit avec ce calme, cette dignité, cette onction qui lui donnaient tant de force morale.

« Quoique vous ayez mis toujours un grand zèle à nous combattre, M. le curé, je n'en espère pas moins que la vérité touchera votre cœur. Oui, monsieur,

j'ai l'espérance qu'après nous être combattus, nos cœurs s'uniront en Jésus-Christ et que nous pourrons enfin nous serrer la main comme des frères.

« Les deux personnes qui se trouvaient en présence ont eu deux fois des discussions publiques. » (Note de la brochure.)

VIII.

Les discussions publiques.

Il est temps de dire quelques mots de la grande activité de notre frère, du champ de travail toujours plus vaste, où le Maître l'appelait.

Ce n'était pas seulement à Saintes et dans ses environs, que les esprits étaient agités et la curiosité excitée au sujet du protestantisme. Un mouvement fort semblable avait lieu plus au nord et sur plusieurs points de l'arrondissement de St-Jean-d'Angély. Il avait été amené par l'œuvre des colporteurs.

Ces modestes ouvriers ne pouvant satisfaire pleinement aux besoins qu'ils avaient éveillés, s'adressèrent au pasteur de Saintes et à M. Des Mesnards. Celui-ci plus libre, pouvait plus facilement se rendre dans les localités où on demandait des prédications et même des discussions publiques.

En face de ce mouvement qui remuait vraiment le pays tout entier, la Société évangélique de France en-

voya dans l'ouest des évangélistes d'abord et le premier qui y vint fut, si nous ne faisons erreur, M. Doine, celui-là même qui dans le fameux procès de Montargis venait d'être condamné pour cause de liberté religieuse. (Voir le *Semeur.*)

Authon.

Les grandes discussions publiques d'Authon sont bien certainement le trait le plus caractéristique de cette période du mouvement religieux. Il vaut la peine de les rappeler.

Elles avaient laissé dans les souvenirs de notre frère, M. Des Mesnards, une empreinte bien profonde. Je me rappelle, lui, toujours si modeste et si réservé quand il s'agissait de parler de sa personne, l'émotion contenue avec laquelle il m'a retracé ces grandes et solennelles journées, au moment, ou bien des années après, nous en traversions ensemble le théâtre.

Nos colporteurs donc parcouraient la contrée. Dans leurs courses ils avaient atteint le grand bourg d'Authon, à mi-chemin, entre St-Jean-d'Angély et Burie. Là ils avaient rencontré un homme peu ordinaire, c'était le maire de la commune. Ancien officier et décoré, M. Poitevin était un esprit très libéral; il avait gardé quelque teinture des lettres; malheureusement Voltaire, Rousseau et les encyclopédistes étaient

ses auteurs favoris. Il fut frappé de la hardiesse de nos colporteurs, de la vigueur de leur défense et de la solidité de leurs attaques contre le cléricalisme. Homme qui ne voulait que l'émancipation des esprits, il comprit qu'il avait sous la main le bélier qui pouvait battre en brèche le papisme, renverser ses superstitions et affranchir les esprits du joug des prêtres. Il montra une grande bienveillance aux colporteurs, s'informa d'eux s'il y aurait moyen d'avoir la visite d'un pasteur et fit si bien qu'il mit à exécution un projet des plus hardis.

Vis-à-vis de sa demeure, la grande route borde une belle et vaste pelouse ombragée par des arbres magnifiques. C'est le champ de foire. Au milieu il y traça un espace réservé, y installa deux tribunes qui se faisaient face et plaça entr'elles une estrade plus basse avec quelques sièges. Des arcs de triomphe en verdure, avec force devises tirées des Sénèque, Cicéron et autres moralistes anciens et modernes, ornaient cette arène d'un nouveau genre. Ce fut là que pendant six semaines, tous les quinze jours, le dimanche, il y avait entre les évangélistes, M. Des Mesnards et le clergé des paroisses voisines, surtout M. le curé de Burie, des joutes et des passe-d'armes de controverse anti-romaines, comme je crois nulle part en France on n'en a vu pendant notre siècle.

Dire les foules qui se rendirent de près et de loin

à ces discussions publiques, il est facile de se l'imaginer. Les plus grandes foires, les frairies les plus fréquentées de tout le pays ne comptaient pas autant de curieux. — Plus de vingt ans après, j'ai rencontré en Poitou un homme qui en avait conservé un souvenir ineffaçable, quoiqu'il m'ait bien avoué que la foule était si grande qu'on entendait difficilement la discussion si l'on était éloigné des tribunes.

Ce fut dans les environs d'Authon, à Migron et au Breuillac, que l'on inaugura un peu plus tard deux temples et que se sont constituées deux églises, fruits de ce mouvement.

Comment M. Poitevin était-il parvenu à organiser ces conférences publiques? Comment surtout le clergé y avait-il été amené? C'est ce que je ne saurais dire. Ce que nous savons, c'est que l'évêque y mit bientôt le holà ! et que le combat cessa faute de combattants ! . . .

St-Léger-de-Pons-Colombiers.

Si les discussions publiques d'Authon sont les plus remarquées et les plus extraordinaires que notre frère ait soutenues, ce ne sont pourtant pas les seules. Il en est une plus modeste, mais qui se rattache intimément, par les conséquences qu'elle a eues, au jubilé de la Société évangélique de Genève. C'est

celle de St-Léger, près de Pons. Accompagné de plusieurs membres de l'église de cette ville et de M. d'Ounous-de-Clairvaux, cousin de Mme Adolphe Des Mesnards, M. Lucien Des Mesnards se rendit à St-Léger où une réunion d'édification avait été convoquée par les colporteurs.

C'était le lundi de Pâques 1845, on y était accouru en foule des communes voisines : Berneuil, Tesson, Villars, Colombiers. Le modeste local était plus que rempli, lorsqu'une certaine agitation se produisit dans l'assemblée, on chuchottait, on murmurait. C'était M. le curé Fournier de Pons qui intervenait.

« Priez-le d'entrer », dit M. Des Mesnards.

Et M. le curé de prendre la parole, le verbe haut et la voix fort émue. La discussion ne fut possible qu'après un moment. Calme, digne, plein d'aménité chrétienne, notre frère fit des efforts pour maintenir le débat dans des termes convenables. L'état d'esprit de M. le curé ne le permit guère.

Après sa protestation contre l'hérésie de Calvin, et l'inconvenance de ses disciples qui venaient semer l'erreur dans son troupeau, il sortit.

Une prière touchante, pleine de charité et de douceur, prononcée par M. Des Mesnards, ramena le calme dans l'auditoire et l'impressionna profondément.

Il y avait là deux personnes encore jeunes : les de-

moiselles M., qui, élevées dans le couvent de Chavagnes, à Saintes, n'avaient cependant pas sucé le fétichisme de la piété papiste. Tout ce qu'elles venaient de voir, la conduite de ces deux champions, les arguments de l'un appuyés sur l'Évangile, les dires de l'autre ne s'appuyant que sur l'autorité cléricale, l'exposition simple, fidèle de la doctrine évangélique firent sur elles une telle impression, qu'aujourd'hui encore leur seule espérance est cette bonne nouvelle du salut dont elles entendirent parler à St-Léger pour la première fois.

A cinq ou six kilomètres de St-Léger, mais au bord des marais alors inaccessibles de la Seugne, se trouvait une petite commune isolée, perdue, délaissée et fort peu fréquentée, sinon des pêcheurs, des braconniers et des chasseurs; car à cette époque, qu'aurait-on été faire à Colombiers? Son église délabrée, son clocher en ruine, sa toiture défoncée disaient assez dans quel triste état religieux étaient tombés ses habitants. Un bon nombre d'entr'eux naissait, vivait, mourait sans avoir accompli aucun acte religieux.

Je ne m'y retrouve jamais dans ce petit bourg, qui aujourd'hui a sa station de chemin de fer sans me rappeler ses rues fangeuses d'alors, ses pailles pourrissant dans les chemins et sur lesquelles il fallait piétiner, ses maisons basses avec le sol battu pour plancher, sans autre jour qu'une étroite fenêtre ja-

mais ouverte et une porte. Quel pays! quelle ignorance chez ses pauvres habitants! Une population au teint jaune et bilieux et des fièvres paludéennes endémiques. Tel était Colombiers en 1845. Mais quel changement depuis lors !

A l'issue de la discussion et du culte de St-Léger, quelques-uns des habitants de Colombiers qui étaient là présents, s'approchèrent de M. Des Mesnards et lui demandèrent s'il serait possible qu'il vînt aussi prêcher l'Évangile dans leur petit bourg. — Un dimanche fut fixé pour cela; cette première prédication fut suivie de plusieurs autres. On plaça à Colombiers un colporteur à poste fixe: ce fut Pirouet. Une salle fut louée pour le culte au haut du bourg. Les membres de l'église de Pons, présents à la discussion de St-Léger, s'intéressèrent à cette œuvre naissante. Leur pasteur, M. Crottet de Genève, et filleul de César Malan, prit chaudement à cœur l'installation de la salle de culte. Un plafond de toile recouvert de papier blanc, une modeste chaire, celle-là même qui existe encore, furent installés. Les dames de l'église de Pons avaient donné et préparé elles-mêmes les draps nécessaires à la confection du plafond; il y eut alors un zèle touchant chez ces vieux Huguenots. On aurait dit que le mouvement religieux au sein des populations catholiques secouaient les os secs de nos protestants endormis. Des réunions furent établies à

Pons; elles eurent lieu dans des maisons particulières par suite des préventions du consistoire contre le méthodisme. Elles se continuèrent pendant plusieurs années, jusqu'à l'arrivée d'un pasteur rationaliste. C'est ainsi que cette antique église huguenote recueillit quelques fruits de la discussion de St-Léger et de son dévouement pour l'établissement du culte de Colombiers.

C'est dans ce petit bourg saintongeais, le dimanche 4 janvier 1846, que je débutai dans le ministère de la prédication de l'Évangile. Arrivé à Saintes le vendredi soir, j'y avais trouvé M. Des Mesnards souffrant, gardant la chambre, à la suite d'un refroidissement, suite de ses courses d'évangélisation. Je n'avais pu le voir ce soir-là qu'un instant et lui remettre la lettre d'introduction de M. le comte de St-Georges, chose fort importante à mes yeux. Le lendemain, il put m'exposer les besoins de l'œuvre. Colombiers, Berneuil, Pons et Meussac lui paraissaient les points essentiels à occuper.

Le culte devant avoir lieu à Colombiers justement le lendemain dimanche, il me pria de vouloir m'y rendre puisqu'il était dans l'impossibilité de le faire. Pierre Guérin, le colporteur-évangéliste m'y conduisit. Plein de courage et d'inexpérience je partis par un temps brumeux et froid, franchissant à pied avant la prédication les douze kilomètres qui séparent



Saintes de Colombiers ; et pendant neuf ans je n'ai pas cessé d'y travailler. Nous rentrâmes le soir à Saintes pour assister à la réunion chez M. Des Mesnards. Pour un début c'était pas mal de travail.

IX.

L'Évangélisation en 1846.

M. Des Mesnards aidé quelquefois de M. Alphonse de la Harpe de Bordeaux, s'était beaucoup dépensé dans l'arrondissement de St-Jean-d'Angély, mais depuis que divers ouvriers y avaient été placés par la Société évangélique de France, il y allait moins souvent, car l'arrondissement de Saintes lui incombait tout entier. Aussi vit-il avec joie l'arrivée de deux ouvriers que la Société évangélique de Genève plaçait en Saintonge.

M. le pasteur Boudet en réclama un et M. Sallées, arrivé le premier, se fixa à Cognac ; pour moi qui avais été spécialement adressé à M. Des Mesnards, je travaillai avec lui et sous sa direction.

Cinq localités exigeaient instamment un travail régulier et assidu. C'était au midi de Saintes, Préguillac, chez Couturier près de Berneuil, Colombiers, Pons et Meussac.

Quand notre frère M. Des Mesnards ne pouvait y aller, il y envoyait l'un des colporteurs ; mais c'était

insuffisant. Aussi me dit-il : « Allez, voyez par vous-même quel est le lieu le plus convenable pour votre résidence », car rien de moins impérieux que ses avis.

Je pris mon temps ; pendant un mois je parcourus ces campagnes, visitai les familles sympathiques à l'Évangile, j'acquis ainsi une connaissance exacte de la situation. Au début je fus accompagné par l'un ou par l'autre des colporteurs.

Évidemment il y avait à la bourgade de Berneuil, chez Couturier surtout et à Colombiers, des âmes réveillées, désireuses de marcher en avant, et qui avaient besoin d'une nourriture spirituelle, régulière. Toutes les semaines donc, je faisais une tournée d'évangélisation. Le culte avait lieu tous les dimanches à Colombiers ; durant la semaine, il y avait toujours des réunions dans différentes localités : à Pons, à Préguillac, chez Couturier très régulièrement. Quant à Meussac, M. Sallées en était provisoirement chargé.

Lorsque, parti de Saintes le dimanche matin, j'avais visité ces différentes localités, je rentrais le jeudi rue Ste-Colombe ; car j'avais fait de la maison Des Mesnards mon hôtel et mon refuge ; on y exerçait l'hospitalité avec tant d'amour chrétien, que je me laissais facilement aller. Cependant il fallut bien prendre une détermination. Or, il n'était pas facile de s'installer au milieu de ces campagnes. On n'y trouvait ni famille

qui put vous recevoir en pension, pas même une auberge convenable. Mais le Seigneur qui avait là une œuvre à faire, y avait pourvu.

Deux vieillards sans enfants, les époux Bonnomeau avaient été gagnés à l'Évangile. Le colporteur Monnet, souvent reçu par eux, leur avait été en bénédiction. Désireux de faire quelque chose pour le Seigneur et d'avoir, si possible, l'évangéliste près d'eux, ils offrirent « de lui faire construire dans le grenier » une petite chambre qui serait son dortoir et son cabinet de travail. Il achèterait une fois par semaine la viande qu'il voudrait; la servante lui apprêterait ses repas, pourvu qu'il pût dire ce qu'il voulait et comment il fallait s'y prendre pour le préparer. Quant à tout le reste, il fallait que le monsieur y pourvût. Le monsieur trouva chez ses amis Des Mesnards un vieux lit de camp avec son matelas, il acheta une couverture, et vogue la galère! Il campa de la sorte pendant dix-huit mois. Mais qu'ils ont été bien employés ces dix-huit mois de solitude! Une personne, membre aujourd'hui de l'église de Colombiers, m'a avoué, il y a peu de temps, que l'une des choses qui l'avait fait d'abord réfléchir sur l'Évangile, fut précisément le zèle et l'activité que je pus déployer pendant ces deux hivers. Me voir par tous les temps, par tous les chemins, crotté jusqu'à l'échine, elle ne pouvait en croire ses yeux. « Rien ne pouvait vous arrêter, me dit-elle, ni

pluie, ni neige, ni boues, ni tempêtes, à heure fixe vous étiez arrivé pour la réunion ; mouillé, trempé dessus et dessous, mais on savait que vous seriez là, et on s'y rendait aussi. »

J'eus, grâce à Dieu, de vraies joies spirituelles et je pus constater avec reconnaissance, que mon travail n'était pas vain devant le Seigneur. Les âmes qui avaient montré de l'intérêt pour les choses de Dieu s'affermirent. Plusieurs saisirent pleinement l'Évangile et arrivèrent à la paix. D'autres se mûrirent rapidement pour le ciel.

A Colombiers, je puis mentionner la famille Gouin, dont les fils et la fille, grand-pères et grand'mère aujourd'hui, sont avec les leurs encore membres du troupeau. J'ai vu mourir dans la paix leurs parents, deux vieillards que j'ai évangélisés dans ces premières tournées.

A la Pouyade-de-Berneuil, je voyais chez les vieux Bonnomeau la connaissance de la vérité faire des progrès réels, la foi et la vie religieuse se développer.

Mais c'était surtout chez Couturier que se trouvaient le plus grand nombre de personnes qui avaient donné leur cœur au Seigneur. — C'était Nisseron, tisserand, chez lequel « l'église s'assemblait » et qui la reçut jusqu'à son départ de la localité. — C'était Perré, chez lequel la conversion eut un caractère si décidé. — C'était Félix Bondon qui avait une si lourde croix à

porter par l'opposition qu'on lui faisait dans sa famille. L'autre jour, le lundi de Pâques (1881), dans ce petit temple de Colombiers où, il y a 34 ans, il fit publiquement son entrée dans l'église, nous nous rappelions mutuellement ces beaux jours. « Et quel âge aviez-vous donc quand vous avez appris à lire par amour pour la Parole de Dieu? » — « 27 ans, mon cher ami! »

C'étaient surtout les vieux parents Bluteaux qui ont fait une mort si chrétienne et que nous relaterons en son lieu; leur cher et bien-aimé fils François qui fut et demeure encore pour moi la fleur de ce premier réveil..... et j'en omets bien d'autres.

Pons était pour nous un troupeau à édifier et non une église à fonder. Meussac nous donna beaucoup de travail sans grand résultat; cependant il y eut deux ou trois familles qui se rattachèrent franchement à l'Évangile et dont les enfants et les petits-enfants sont encore membres du petit troupeau de Colombiers.

Préguillac avait les réunions les plus nombreuses, ce grand village pour lequel physiquement je me suis donné le plus de labeur, a donné le plus mince résultat. — Un vieux débris des conscrits de 1813, Delsaül, ses deux neveux Ehard, dont l'un est encore un fidèle auditeur de Colombiers, voilà tout ce que je puis mentionner.

Si aujourd'hui encore, après trente-cinq ans, je ren-

contre dans les réunions semestrielles de Colombiers jusqu'à la 4me génération de ceux que j'ai primitivement évangélisés, c'est que, par la bonne volonté de Dieu, nous eûmes des familles entières qui se rattachèrent au culte et devinrent membres de l'église ou de la congrégation. Quand, dans un mouvement religieux au sein du catholicisme, le mari seul y prend part, il est rare que la famille le suive et ne s'enracine pas plutôt dans ses superstitions papistes.

Voilà pourquoi, dès les premiers jours, je m'occupai des enfants, de leur instruction religieuse et, malgré le peu de dons musicaux de ces populations, de l'enseignement élémentaire du chant sacré. Il fallait que que tout le monde chantât dans nos petites réunions.

Est-il besoin de le dire, ce travail d'évangélisation n'eût pas seulement lieu pendant ces deux hivers, où seul je ne revenais pas tous les soirs chez moi ; mais il dura avec la même énergie et la même activité pendant les neuf ans que je demeurai à la Pouyade. Que de fois je rentrais la nuit chez moi, seul, trempé jusqu'aux os de sueur et de pluie, par des chemins tels que j'étais obligé de chercher, en tâtonnant avec la main, le sentier qui devait me conduire à ma porte.

Après cette première période de dix-huit mois, le culte fut célébré alternativement les dimanches à Colombiers et chez Couturier. Dans la semaine je présidais

des réunions d'édification et des cultes de famille à Pons, aux Touches-de-Colombiers, Préguillac, etc.

Quand Meussac fut abandonné, ainsi que les réunions de Pons, par suite de l'invasion du libéralisme dans cette église, j'allai régulièrement pendant de longues années à Plassac, près St-Genis-de-Saintonge, une fois par mois. Je visitai plus ou moins souvent un grand nombre de localités. J'avais des relations pastorales sur une vaste étendue dans les environs de Pons. Mais l'une des courses que je faisais avec le plus de plaisir, c'était celle qui me conduisait dans les familles de nos amis Poussard, des deux frères Isambert et de Prévôt. Je les ai vus naître à la vie de Jésus. Il est resté entre ces chers amis, leurs enfants et nous des liens d'affection profonde.

J'étais reçu et hébergé dans un vieux manoir, le château d'Ardennes, où habitait alors M. Pandin, originaire d'une famille noble du Poitou. Quoique peu sensible aux vérités humiliantes de l'Évangile, le sentiment huguenot, très tenace dans cette nature, lui faisait sympathiser à l'œuvre que l'Évangile accomplissait autour de lui. Il est vrai que la conduite, la vie, la moralité et le sérieux de nos amis parlaient fortement en faveur de leurs nouvelles convictions religieuses. Le vieux protestant Poitevin ne pouvait s'empêcher de reconnaître que ces nouveaux coreli-

gionnaires en dépassaient beaucoup d'anciens sur le chemin du royaume des Cieux.

En 1850, lorsque notre école primaire fut installée dans le bourg de Berneuil, nous y transférâmes le culte qui se célébrait le dimanche matin chez Couturier, mais je continuai toujours à visiter ce hameau au moins une fois sur semaine le soir. C'est qu'il y avait là de si bons amis, des âmes avides de la parole de Dieu. Que de cantiques appris, chantés! Que de prières senties! Que de bonnes soirées Dieu nous a données là! C'était vraiment comme l'huile de l'onction qui descendait jusque sur les vêtements du Sacrificateur Aaron!

X.

1847. — L'année décisive.

I. *Ma consécration.*

L'œuvre s'affermissait; les besoins d'un ministère régulier se faisaient sentir, et plus d'une fois M. Lucien Des Mesnards me parla de la possibilité d'une consécration par l'imposition des mains. Je ne possédais pas, il est vrai, de grades théologiques; mais les dix-huit mois d'études préparatoires passées à Yverdon, chez M. Samuel Thomas, l'ancien directeur de la maison des missions de Lausanne, quatre ans de séjour

dans la maison des missions de Paris, quatre autres employées, soit à l'enseignement dans l'institut des frères moraves, soit à la fréquentation des cours de l'école normale et de l'académie de Lausanne, avaient contribué à mon développement intellectuel et théologique, car elles m'avaient permis de profiter de l'enseignement des Gauthey, des Voruz, des Guinand, des Gaulieur, des Hollard, des Monnard, des Secretan, des Vinet surtout, etc. Je n'étais donc pas absolument sans quelques connaissances littéraires, scientifiques et bibliques.

M. Des Mesnards m'engagea à tenter quelques démarches pour obtenir la consécration au saint ministère. Il eut même l'obligeance d'en écrire à M. Napoléon Roussel qui venait d'arriver à Mansle, et il m'encouragea à l'aller voir. J'arrivai précisément le jour où l'on passait l'acte d'acquisition du temple et j'en signai la minute, comme témoin.

Je demeurai avec M. Roussel trois jours. Le sujet de mon voyage fut naturellement l'objet de nos entretiens; mais je compris qu'il ne désirait point prendre l'initiative de ce qu'on appelait alors « une consécration laïque », par opposition à celle des bacheliers en théologie munis de leurs diplômes officiels.

Cette question, en effet, toute nouvelle alors dans l'ouest de la France, avait été soulevée, dès l'année 1844, dans le *Catholique* (v. page 366).

Voici en quels termes on la posait : « Est-il permis de consacrer au saint ministère des chrétiens qui n'ont pas fait *leurs* études conformément aux statuts de nos facultés de théologie, surtout dans des cas pressants et lorsque des églises nombreuses cherchent en vain des conducteurs spirituels ? » — « Il ne nous avait pas semblé, dit M. Cambon, le rédacteur du journal, que cette question fût résolue de deux manières différentes par des hommes vraiment pieux ; et il nous serait difficile d'exprimer la surprise qui s'est emparée de nous, quand nous avons vu des pasteurs distingués par leur zèle et leur foi, soutenir que l'imposition des mains ne peut pas être toujours accordée aux chrétiens sincères et qualifiés d'ailleurs pour le ministère de la Parole. »

Le débat eut assez d'importance pour y faire intervenir M. Ami Bost père, alors pasteur à Bourges. Il adressa plusieurs lettres sur ce sujet au rédacteur du *Catholique*. La question fut discutée durant toute l'année suivante.

Elle avait donc longuement préoccupé les esprits. Elle fut, on le sait, tranchée dans un sens large et scripturaire par la consécration des Pilatte, des Trivier, etc. ; mais il n'en était pas moins vrai que dans l'Église nationale et chez la plupart de ses pasteurs on formulait des objections assez graves pour que ces

frères s'abstinssent, en général, de prendre part à des consécrations de ce genre.

Cependant les besoins croissaient; les circonstances devenaient impérieuses. Des troupeaux se groupaient autour des évangélistes qui les avaient rassemblés, les conduisaient, les édifiaient et les paissaient. Ils avaient leur confiance. Les pasteurs à titres académiques faisaient défaut; fallait-il dire : « Périsse l'église, faute d'un parchemin ? »

Notre frère M. Alphonse de la Harpe ne le pensa pas. Depuis longtemps il avait pris part d'une manière très active à l'évangélisation de la Saintonge. Aussi souvent que son ministère à Bordeaux le lui permettait, il donnait une main d'association à notre frère M. Des Mesnards et aux ouvriers de la Société évangélique de France dans l'arrondissement de St-Jean-d'Angély. Il les connaissait tous, et savait les besoins de ces petites assemblées recueillies du sein du catholicisme. Il se plaça donc volontiers à la tête de la commission de consécration de MM. Rey, évangéliste à Migron et de M. Benignus, évangéliste à Berneuil-Colombiers.

Cette consécration au saint ministère eut lieu le 10 juillet 1847, à Angoulême, dans le temple nouvellement aménagé pour l'établissement public du culte évangélique. La curiosité, mais aussi la sympathie chrétienne y amena un nombreux auditoire. Quatre pasteurs

indépendants seulement y prirent part: ce furent MM. Pilatte, Sallées, Trivier et A. de La Harpe, chargé du discours de consécration. Un beaucoup plus grand nombre y avaient été invités, tous les pasteurs fidèles des Charentes entr'autres. Mais nul n'y répondit effectivement: des excuses fondées sur l'éloignement, du silence, preuves irrécusables des objections que rencontrait alors la consécration des évangélistes qui avaient même donné des preuves de leurs aptitudes et de leurs dons spirituels.

Voici la copie de l'acte de notre consécration:

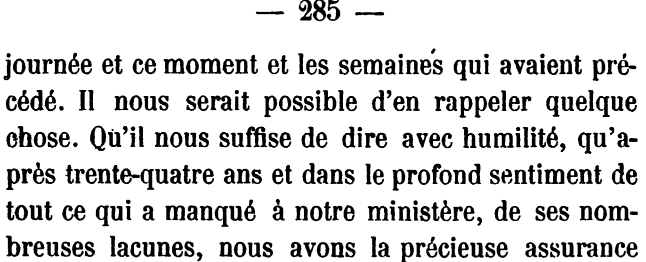
« Nous soussignés, ministres de l'Évangile, après nous être enquis de la vie, de la conversion, de la doctrine, de la capacité et de la vocation de M. Benignus (Jean-Louis), né à Morges (canton de Vaud, Suisse), le 18 mai 1819; lui avons, sur sa demande, imposé les mains pour qu'il exerce toutes les fonctions du ministère de la Parole de Dieu. »

« Angoulême, le 10 juin 1847. »

(Signé): Léon PILATTE, Minist. de l'Évang. — A. LA HARPE, Min. de l'Évang.

TRIVIER, Min. du saint Év. à Mansle. — SALLÉES, Min. du saint Évang.

Pour celui qui est appelé du Seigneur au ministère de la Parole, il est facile de se représenter et cette



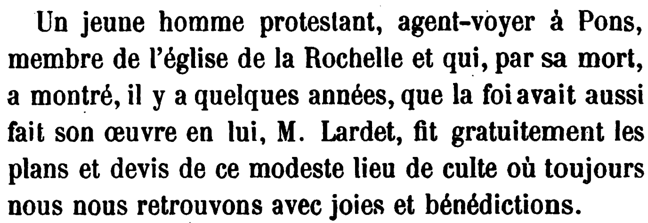
journée et ce moment et les semaines qui avaient précédé. Il nous serait possible d'en rappeler quelque chose. Qu'il nous suffise de dire avec humilité, qu'après trente-quatre ans et dans le profond sentiment de tout ce qui a manqué à notre ministère, de ses nombreuses lacunes, nous avons la précieuse assurance d'avoir été conduit, appelé et béni dans notre travail par le divin Chef de l'Église, Jésus notre Dieu.

Telle fut la première et grande décision de cette année 1847 qui en compte plusieurs autres.

Voici la seconde :

II. *Le temple de Colombiers.*

Depuis mon arrivée dans le pays, le désir de posséder un local convenable pour le culte et d'ériger un petit temple à Colombiers s'était de plus en plus manifesté. Ce désir ne fit qu'augmenter par suite de la régularité et de la fréquence du culte. Il s'affirma pleinement par une souscription volontaire au sein du troupeau et elle fut assez importante pour que l'homme de la prudence et du jugement, M. Des Mesnards, s'y associât et chercha, par son influence et ses appels, à la mener à bien. J'ai encore la copie de cette souscription et j'y trouve des noms genevois, et en première ligne celui de M. le comte de St-Georges.



Un jeune homme protestant, agent-voyer à Pons, membre de l'église de la Rochelle et qui, par sa mort, a montré, il y a quelques années, que la foi avait aussi fait son œuvre en lui, M. Lardet, fit gratuitement les plans et devis de ce modeste lieu de culte où toujours nous nous retrouvons avec joies et bénédictions.

Ce fut pour le 16 juin 1847 que tous les membres de la congrégation, répandue dans les communes voisines, se donnèrent rendez-vous afin de « consacrer » au Seigneur ce modeste oratoire. C'est à dessein que nous employons ce mot « consacrer ». Car ce jour-là fut vraiment une consécration par l'esprit de prière qui présida à la prise de possession de ce modeste bâtiment.

« Plusieurs pasteurs, des ministres de l'Évangile, des évangélistes avaient répondu à l'appel de nos nouveaux frères : MM. Delon de Saintes, Cambon de Marennes, Sallées de Cognac, Rey de Migron, Benignus de Berneuil, Doine de Matha et Lucien Des Mesnards de Saintes. Des frères et des sœurs étaient venus des églises voisines ; on y remarquait des personnes de Cozes, de Mortagne, de Gemozac, de Pons, de Montendre et de Saintes.

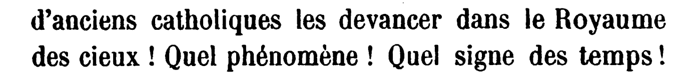
« A 11 heures on ouvrit le temple, simple et modeste, mais disposé d'une manière très digne. (Hélas ! par pauvreté on avait dû faire servir le plafond de toile et de papier de la première salle de culte.) Tous

les auditeurs venus n'y purent trouver place; mais la porte et les fenêtres restèrent constamment ouvertes et tous purent ainsi entendre du dehors la parole de Dieu. »

Le *Catholique* de 1847 contient un très long article sur cette fêle chrétienne, la première que vit l'église de Colombiers. Qu'il nous suffise de rappeler que tous les frères venus du loin pour édifier le jeune troupeau prîrent part à l'un et à l'autre des deux services de cette bonne journée; car le temple se rouvrit une seconde fois à 4 heures du soir.

Chargé du discours d'ouverture le matin, M. le pasteur Cambon s'inspire de Galates IV, 6-9 et de Philippiens III, 13-14. Le soir, M. Des Mesnards parla sur Apoc. III. « Il lui appartenait d'adresser à cette occasion des conseils au troupeau qu'il avait le premier visité et nourri de la Parole de Dieu ». De nombreuses et cordiales allocutions furent d'ailleurs adressées à ces deux auditoires par les différents pasteurs et évangélistes présents.

Ces quelques lignes ne rendent pas, à beaucoup près, l'intensité des impressions salutaires de cette journée. Si nos nouveaux frères de Colombiers, Berneuil, Pérignac, etc., en retirèrent des fruits, les nombreux protestants accourus à cette fête, extraordinaire pour eux, en gardèrent aussi un vif souvenir. Voir ainsi



d'anciens catholiques les devancer dans le Royaume des cieux ! Quel phénomène ! Quel signe des temps !

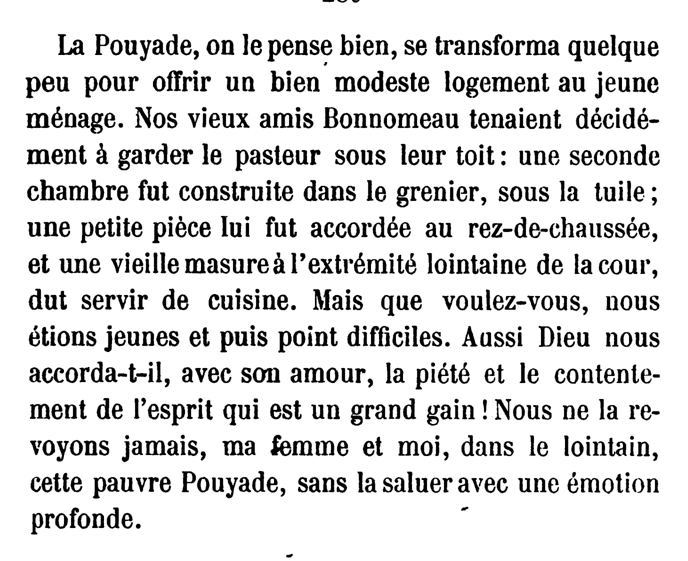
III. *Mon mariage.*

La troisième circonstance qui signala cette mémorable année de 1847, — fut mon mariage.

Se décider à entrer dans une famille du pays, y contracter des liens indissolubles, se fixer ainsi définitivement en France, c'était dire un long et peut-être éternel adieu à sa propre famille, aux siens, à ses amis et connaissances, à la Suisse : « Ce pays si beau, que du moment qu'on l'aime, on n'en peut aimer d'autre. »

La lutte fut longue, douloureuse, et peut-être sans les conseils de Madame Adolphe Des Mesnards, une véritable mère pour moi, n'aurais-je pu me déterminer à cette suprême décision. Le 20 juillet, mon mariage avec Mlle Elisabeth-Mélanie Vaurigaud, de Pons, fut célébré dans le temple de cette ville par le ministère du pasteur de Nantes, M. Benjamin Vaurigaud, mon beau-frère.

Il est certain que ce fait imprima un caractère de stabilité à mon ministère au milieu des populations que j'évangélisais. Il inspira confiance en sa durée chez nos jeunes frères de Colombiers, Berneuil, Pérignac, etc. J'avais décidément pris place parmi eux.



La Pouyade, on le pense bien, se transforma quelque peu pour offrir un bien modeste logement au jeune ménage. Nos vieux amis Bonnomeau tenaient décidément à garder le pasteur sous leur toit : une seconde chambre fut construite dans le grenier, sous la tuile ; une petite pièce lui fut accordée au rez-de-chaussée, et une vieille masure à l'extrémité lointaine de la cour, dut servir de cuisine. Mais que voulez-vous, nous étions jeunes et puis point difficiles. Aussi Dieu nous accorda-t-il, avec son amour, la piété et le contentement de l'esprit qui est un grand gain ! Nous ne la revoyons jamais, ma femme et moi, dans le lointain, cette pauvre Pouyade, sans la saluer avec une émotion profonde.

IV. *Premières admissions publiques dans l'église.*

La quatrième circonstance décisive de cette mémorable année 1847 fut la profession publique de la foi, que firent plusieurs de nos frères, lors de leur entrée dans l'église évangélique. Ils désiraient vivement jouir de tous les moyens de grâces que le Seigneur met à la disposition de ses enfants ; ils demandèrent donc de jouir du privilège de participer à la Cène du Seigneur et d'être ainsi admis à sa table.

Pour le jeune missionnaire c'était une circonstance bien grave, quoique remplie de joie. Ce fut alors qu'il

sentit le privilège qu'il avait d'avoir auprès de lui un ami aussi expérimenté que dévoué, capable de le conseiller dans ce moment décisif. Car c'était le premier pas dans la formation de l'église, il fallait établir de bons précédents et éviter, si possible, les fautes.

Je savais qu'à Saintes, lors des admissions publiques dans l'église, l'un des néophytes prononçait une profession de foi générale, rédigée par le pasteur.

Ce mode d'admission ne me satisfaisait pas. Je désirais quelque chose de plus personnel, de plus spontané, de plus adéquate aux convictions individuelles de chacun. M. Des Mesnards m'approuva. Je demandai donc, et depuis ce fut ma règle constante, à ceux de mes catéchumènes capables d'écrire, quelques lignes au moins sur leurs sentiments et les motifs qui les engageaient à quitter le catholicisme pour faire profession de la foi évangélique. Ils devaient lire publiquement cette profession de leur foi devant l'église et l'assemblée. Lorsqu'ils ne pouvaient l'écrire, je le faisais sous leur dictée et la lisais en leur nom, eux debout. Je terminais par une série de questions adressées à tous en général, mais sur lesquelles « chacun répondait selon sa foi ».

Je les ai là sous les yeux, ces professions individuelles de la foi de ces bien-aimés frères. Plusieurs sont déjà dans la gloire, après avoir combattu le bon combat. Les autres sont encore ici-bas, témoins de

Jésus-Christ et n'ayant point démenti leurs sentiments et leurs principes chrétiens. Ce qu'ils étaient alors, ils le sont encore et plusieurs peuvent ajouter à la gloire du Seigneur: « Pour moi et ma maison, nous servons l'Éternel. »

Ce n'est pas sans une profonde émotion que je parcours ces documents, vieux de plus de trente ans! Ils me reportent aux premières années de mon ministère et, les larmes aux yeux, je n'ai pu tout à l'heure, dans un sentiment de profonde gratitude envers le Seigneur, m'empêcher de m'écrier: « Oui! oh, oui! c'étaient de beaux jours que ces jours-là! »

Oui! ce fut un beau jour que le dimanche 19 septembre 1847. Car ce fut le premier où le petit temple de Colombiers fut témoin de l'admission publique des premiers membres du troupeau. C'était deux ans environ après mon départ de la Suisse. Ce jour-là, huit personnes entourèrent la table du Seigneur. Six d'entr'elles le faisaient pour la première fois.

Je vois encore notre bien cher frère M. Coussot, ex-officier de la Jeune garde, débris de Leipzig et de Waterloo, au port énergique et militaire, se lever devant ses frères et leur dire d'un accent qui commandait le respect:

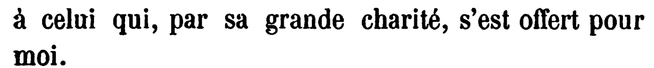
« Mes amis! je déclare ici, à la face de Dieu et des hommes, renoncer à l'Église romaine et à ses doc-

trines. Depuis bien des années je les reconnais être contraires à la Parole de Dieu. » . .

(Il nous a souvent dit l'impression profonde qu'avait produite sur lui la vue des intérieurs protestants de l'Allemagne, en Saxe et en Wurtemberg. Il ne pouvait s'empêcher de voir l'extrême différence qu'il y avait entre les populations protestantes et catholiques.) « Ne voulant suivre que la vérité de l'Évangile, je renonce à l'Église romaine. . . .

« Je m'attache à Jésus-Christ, notre bon Sauveur, parce qu'il dit lui-même : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jean XIV, v. 16). — « Celui qui croit au fils a la vie éternelle » (Jean III, v. 36). — « Venez à moi, dit encore ce Sauveur charitable, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai » (Matth. XI, v. 28). — Telle est ma confession de foi. » « COUSSOT. »

« Puis ce fut Poussard, ancien servant du curé de Fléac en Pons, qui se leva : « Je suis né dans l'Église romaine et j'ai été élevé dans ses traditions. Mais je déclare, après avoir été dans cette doctrine et avoir observé cette tradition, n'avoir jamais pu trouver la justification de mon âme par elles. Mais il a plu au Seigneur, dans sa grande bonté, d'envoyer auprès de moi un ami pour m'éclairer par sa sainte parole, etc. . . . Ayant donc connu la justice du Seigneur par la Foi, je ne dois plus obéir au péché, mais

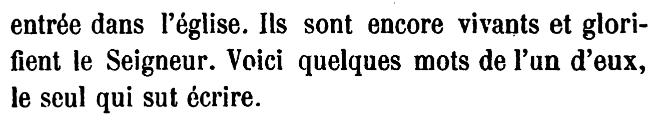


à celui qui, par sa grande charité, s'est offert pour moi.

« Comme donc j'ai mérité la condamnation et qu'il a plu au Seigneur de me pardonner, je lui promets d'observer sa sainte Parole. Qu'il lui plaise m'assister par son Saint-Esprit, pour que je ne l'oublie jamais ! Amen. »

Puis notre bien cher frère François Blutaux, membre encore de cette petite église de Colombiers, l'ami toujours cher à mon cœur, se leva et nous dit : « Nous croyons que la règle unique de notre foi se trouve dans les livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je le déclare donc, moi aussi, avec tous les enfants de Dieu. Je repousse donc comme dangereuse toute doctrine opposée aux enseignements de la Bible. Nous déclarons devant Dieu que nous croyons à la corruption naturelle de l'homme, à son incapacité pour sortir de cet état par ses propres forces et à la rédemption par Jésus-Christ, le fils de Dieu et vrai Dieu. . . Si l'homme a ainsi été arraché à l'esclavage du péché, par la miséricorde du Seigneur, c'est pour qu'il vive dans la justice, la tempérance et la piété. C'est là le vœu que nous avons dans le cœur. Veuille Seigneur l'accomplir en nous par ta miséricorde et ta grâce, au nom de Jésus-Christ, notre divin Sauveur. Amen ! »

Le 7 mai 1848, quatre nouveaux frères firent leur



entrée dans l'église. Ils sont encore vivants et glorifient le Seigneur. Voici quelques mots de l'un d'eux, le seul qui sut écrire.

« Moi, Pierre Isembert, âgé de trente-sept ans, par la grâce de Dieu, je renonce à l'Église romaine et à toutes ses superstitions, car elles sont pour moi un noir souci (*sic*). Et je prends ce beau nom de chrétien que Dieu m'a révélé par sa Parole.

« Je crois que la Bible est le chemin de la paix et du ciel. Pour moi, elle est toute ma consolation. Je m'engage à ne plus vivre comme le monde, mais à marcher dans une nouvelle vie. Je renonce à moi-même pour vivre d'une vie chrétienne.

« O, Seigneur, notre bon Dieu, je vais pour la première fois dans ce temple, manger ta chair, boire ton sang, que je sois donc enseveli avec toi, afin que je vive avec toi. Amen. »

Ces réceptions de membres de l'Église de Christ continuèrent ainsi chaque année, aussi longtemps que je restai pasteur de cette petite congrégation, c'est-à-dire jusqu'en novembre 1854.

Je voudrais les transcrire toutes, ces professions de foi, témoins précieux des convictions, de la conversion et de la vie chrétienne qui animaient ces chères sœurs et ces bien-aimés frères. Mais comment rendre à ce langage incorrect la vigueur et l'être qu'ils avaient dans leur bouche !

Toutefois, voici quelques paroles empruntées à celle de notre frère Prévost, fabricant de baquets, encore vivant et fidèle à son Sauveur. Ce fut la dernière que j'entendis.

« Cher ami et frère en notre Seigneur ! Car c'est à vous principalement que je m'adresse, à vous qui avez été choisi par l'Esprit de Dieu pour être serviteur de Jésus-Christ, notre Sauveur, afin d'annoncer l'œuvre de Dieu. C'est aujourd'hui que je viens déclarer en présence de Dieu, notre Père et de tous les membres de sa petite église de Colombiers, ce que Dieu m'a fait connaître par l'enseignement de sa Parole : C'est que toutes les cérémonies de l'Église romaine et toutes ses doctrines ne peuvent en rien me donner le bonheur éternel que Dieu nous a promis par son fils. . .

« Depuis que j'ai connu que pas un de nous ne peut être justifié par la Loi et que c'est pour cette cause que Dieu, notre Père, nous a suscité un Sauveur, et qu'ainsi nous sommes la cause de la mort de son fils, j'ai un grand repentir. Je trouve ainsi en moi une vie nouvelle, bien différente de ma vie passée. Je croyais si bien que le curé avait le pouvoir de sauver mon âme si je lui confessais mes fautes que je me croyais juste ! Aujourd'hui, je crois que Jésus-Christ s'est chargé de notre dette en mourant sur la croix, et qu'ainsi il nous justifie devant Dieu son Père.

« Je termine en exprimant le désir d'être un membre de la petite église de Colombiers. »

Ce fut le dimanche 16 avril 1854, que notre frère Prévost prononça ces paroles. C'est toujours avec la même joie que chaque année, depuis 1867 jusqu'à aujourd'hui 1881, nous nous donnons rendez-vous dans ce même petit temple de Colombiers pour le lundi de Pâques et le jour de la Toussaint. Là se retrouvent les restes de ceux que les infirmités, les déplacements, la mort n'ont pas éloignés de nous.

LA CONSTITUTION ÉCRITE.

Elle se recrutait donc lentement, mais chaque année, cette petite église de Colombiers.

Et cependant elle n'avait, au début, ni profession de foi, ni règlement. Elle vécut même ainsi plusieurs années.

Le moment vint où le besoin s'en fit sentir. Ce fut en 1850.

Elle nomma dans son sein une commission pour élaborer un règlement, qui, après examen, observation, discussion très fraternelle, fut pleinement adopté.

En voici le début : « DE L'ÉGLISE ».

« Article 1er. C'est le cœur plein de reconnaissance envers le Seigneur, que les fidèles des diverses locali-

tés qui célèbrent leur culte dans le temple de Colombiers se constituent en église.

« Depuis cinq ans seulement, et par la prédication de la vérité au milieu d'eux, les ténèbres du papisme ont fait place en leurs cœurs, à la lumière glorieuse de l'Évangile.

« Ils ont ainsi appris à connaître l'amour de Dieu en Jésus-Christ, leur Sauveur, à désirer l'aimer, le servir, lui être fidèles dans la vie et dans la mort.

« Cette église porte le nom d'Église réformée évangélique de Colombiers.

« Article 2. L'entrée de l'église n'est point attachée à un âge fixe. Elle n'est point non plus sans condition.

« Celui qui désire en faire partie, ne doit point démentir par sa vie, la profession de la foi : Il veut être chrétien et se conduire comme tel.

« Tout membre de l'église devra donc, d'après la Bible qui est pour nous la Parole de Dieu, 1° se reconnaître pécheur et condamné par ses œuvres; 2° déclarer mettre toute son espérance de salut en Jésus-Christ, Dieu manifesté en chair; 3° marcher, non selon la chair, mais selon l'esprit, et vouloir, en renonçant à l'impiété et aux désirs mondains, vivre dans le présent siècle sagement, justement et pieusement, comme cela nous est recommandé dans Rom. VIII, 1 et Tite II, 12.

« Le jugement des cœurs étant laissé à Dieu, qui seul connaît ceux qui sont siens, l'on est donc de plein droit membre de cette église après en avoir manifesté le désir au pasteur et avoir fait devant lui profession des principes ci-dessus exprimé. A son tour le pasteur fait connaître cette demande au conseil et à l'église.

« Article 3. L'église considérant la table de la Cène non comme sa propre table, mais comme celle du Seigneur, y accueille, sous leur responsabilité, tous les membres de la famille de Dieu.

« Article 4. A côté des membres de l'église, il y a de simples membres du troupeau. En leur tendant une main d'affection chrétienne, l'église forme avec eux la paroisse, au sein de laquelle s'exerce plus particulièrement les fonctions du ministère évangélique.

« Quiconque fréquente le culte et consent sur la demande du pasteur ou de deux diacres à faire partie du troupeau, en est ainsi membre.

« Ainsi la paroisse comprend : 1° les membres de l'église participants à la Cène, et 2° les membres du troupeau, simples auditeurs de la Parole de Dieu. »

Puis venaient quatre autres sections, traitant : Du conseil de l'église ; — de son élection ; — de son organisation ; — de ses attributions générales, et enfin particulières à quelques-uns de ses membres.

En la relisant après trente-et-un ans, je ne puis

m'empêcher d'en constater le ton ému de reconnaissance, l'esprit de largeur et la fidélité dans la doctrine. Dieu était certainement avec ses enfants.

Voici les dernières lignes de l'exemplaire original de son acceptation :

« Le dimanche 7 avril 1850, dans le temple de Colombiers, la commission nommée aux fins de présenter un projet de règlement pour l'église et composée de MM. Coussot, François Blutaux, Poussard, Des Mesnards (Lucien), et L. Benignus, pasteur, présenta le présent règlement.

« Après lecture, exposé des motifs, et discussion, il fut accepté par les membres de la paroisse, dont la signature est ici apposée », et par ceux qui ne sachant pas écrire, y donnèrent un simple assentiment verbal. »

L'ÉCOLE.

Le complément de l'église n'est-ce pas l'école? C'est du moins ce que pensaient nos amis en 1850. Est-il possible, surtout à des parents chrétiens, de livrer « l'esprit, l'âme et le corps » de leurs enfants à des éducateurs qui, loin de partager leurs convictions religieuses, en sèmeront de toutes contraires dans ces jeunes intelligences? N'était-ce donc pas une nécessité absolue pour nos amis, placés dans des circonstances spéciales et au milieu de populations ignorantes et

imbues d'idées anti-évangéliques, de soupirer après la fondation d'une école selon leurs cœurs.

Aussi dès le jour même de son organisation, l'église se préoccupa-t-elle de cette œuvre d'évangélisation. « Lorsque M. Des Mesnards nous eut fait entrevoir, le premier, la possibilité d'ouvrir une école à Berneuil, grande fut notre joie ; car, pour des parents chrétiens une école évangélique et un instituteur pieux sont des bienfaits inestimables. » (Lettre de l'église à la Société évangélique de Genève.)

Mais les difficultés étaient extrêmes pour ce petit troupeau : dissémination de ses membres ; éloignement des enfants, telles familles, celles qui tenaient le plus à l'école, étaient à 16, 20 kilomètres au moins de Berneuil, résidence du pasteur ; local, car les préventions contre nous étaient telles que les catholiques ne voulaient à aucun prix nous louer une maison ; logement du maître et des élèves ; nourriture, on devait chaque semaine apporter aux enfants leurs provisions ; traitement d'un instituteur, et l'instituteur assez dévoué pour venir à nous dans de semblables conditions, où le trouver ?

Dieu mit au cœur des parents, des membres de l'église et de la paroisse un vrai dévouement d'abord et ensuite une grande foi dans l'aide du Seigneur et les montagnes se jetèrent dans l'océan. Sur les indications de M. Des Mesnards, l'église adressa vocation

à M. Gestraud, de Migron, jeune homme gagné à l'Évangile et devenu élève de l'école normale de Paris, dirigée alors par M. le pasteur Vulliet.

La Société de Genève aida à la réalisation de cette œuvre. Voici le début d'un compte-rendu qui lui fut adressé en 1851, si nous ne nous trompons.

« L'Église évangélique de Colombiers,
Au département d'évangélisation à l'extérieur,
Genève (Suisse).

Monsieur le Président et Messieurs,

Quand nous aurions dix mille maîtres en Jésus-Christ, nous n'aurions néanmoins pas plusieurs pères, car c'est vous qui nous avez engendrés à Jésus-Christ, puisque c'est à vous, après Dieu, que nous devons la connaissance de notre bien-aimé Sauveur, etc. »

Or ce compte-rendu, tout en relatant avec soin tout ce que l'église avait fait pour fonder son école, les sacrifices qu'elle s'imposait pour la soutenir, établissait le déficit de son bilan et suppliait la Société de lui venir encore une fois en aide. Elle le fit, car certaines notes nous rappellent tout l'intérêt que M. le comte de St-Georges, alors son président, nous témoigna pour cette œuvre lors de notre présence à Genève aux assemblées de la Société en 1851.

La conclusion de ce compte-rendu dont nous ve-

nons de retrouver le brouillon, nous reporte aux jours de notre grande activité, alors que jeunes, ma chère femme et moi nous supportions, sans nous en douter, un fardeau de responsabilité, de surveillance et de travail immense : jusqu'à seize enfants à la fois, hébergés, logés, nourris sous notre toit.

O pauvre petit coin de la Pouyade, que ton souvenir nous est cher !

Et le brave Gestraud partageant gaîment le fardeau ; mangeant à notre table, logeant dans une vieille masure au sol humide et sans plancher. — Ah ! jeunesse tu n'es là qu'un instant dans la vie. Alors même qu'on voudrait revivre le passé pour la gloire du Seigneur, les forces n'y sont plus.

Eh ! bien, oui, ces joyeux oublis de soi, le Seigneur les a bénis. Nous aimerions redire les fruits de piété, de conversions, de morts et de vies chrétiennes que Dieu a accordées à notre école. Et aujourd'hui quand je retrouve quelques-uns de ces enfants, pères, mères de famille glorifiant Dieu par leur piété, nous serrant une main d'affection chrétienne et nous rappelant, les larmes aux yeux, « les temps de la Pouyade », nous ne pouvons nous empêcher de rendre grâce au Seigneur et de dire : l'école chrétienne est le fondement de l'église.

C'est ce que constatait déjà le compte-rendu de 1851, quand dans sa dernière partie il disait : « Après



vous avoir parlé de nos difficultés, nous avons une tâche bien douce à remplir : celle de vous dire le bien, qu'à notre connaissance seulement, l'école a déjà produit.

« Vous parlerons-nous, messieurs, des progrès de nos enfants ? Certes, ils sont réjouissants et dignes de votre intérêt ; mais il y a des choses plus importantes à nos yeux : l'éducation, le développement du sens moral, de la conscience et de la vie religieuse. Dans l'éloignement où nous sommes de Colombiers et de Berneuil, des années s'écoulent sans que nos plus jeunes enfants puissent assister à un culte, ou recevoir une instruction religieuse. Aujourd'hui, le bonheur qu'éprouvent nos enfants à chanter les louanges du Seigneur, vous dirait qu'il n'en est plus ainsi. Dans nos réunions du mercredi, quelques-uns par leurs réponses ont fait tressaillir nos cœurs. L'esprit de prière s'est manifesté parmi eux. Auprès d'un malade, l'un d'entr'eux lut un chapitre et adressa au Seigneur une prière tellement analogue à ce qu'il venait de lire et aux circonstances du moment, qu'elle produisit une impression profonde sur les personnes présentes.

« Je ne puis mieux conclure ce sujet de l'évangélisation de Berneuil et Colombiers et résumer la situation, qu'en empruntant des chiffres et des détails à la notice statistique qui fut remise à MM. les ré-

vérends docteurs Johnston et Peddy, délégués de l'église presbytérienne unie d'Écosse lors de leur visite et de leur passage en Saintonge en 1854.

Statistique de l'église évangélique de Colombiers, août 1854.

La prédication de l'Évangile à Colombiers fut la conséquence de la discussion publique soutenue à St-Léger-en-Pons par M. Lucien Des Mesnards, le lundi de Pâques 1845.

M. le pasteur Benignus commença l'œuvre de son ministère d'évangélisation dans ces contrées le dimanche 4 janvier 1846.

Les personnes qui nous paraissent décidées à se soumettre à l'influence de l'Évangile, s'élèvent au moins à 150, y compris les enfants. — Dans ce chiffre ne figurent pas les auditeurs accidentels ou peu réguliers.

Le temple bâti par des dons volontaires a coûté plus de 2000 francs, sans compter les dons en nature et les travaux personnels de quelques membres de la congrégation. Une portion considérable de ces dons ont été recueillis au sein du troupeau.

I. L'ÉGLISE.

Fondée le dimanche 7 avril 1850 par l'adoption de

son règlement constitutif, l'église a compté jusqu'à ce jour (août 1854) trente-six membres, dont trente hommes et six femmes seulement. (Le nombre, il est vrai, s'en est augmenté plus tard.)

L'entrée dans l'église repose sur le principe de la profession individuelle et spontanée de la foi chrétienne.

Il y a eu jusqu'à ce jour dans la paroisse

Baptêmes . . .	25,
Mariages	5,
Inhumations . .	14.

Les membres de la paroisse et de l'église sont disséminés dans dix-sept communes, sur un territoire de plus de quarante kilomètres de longueur. Pons est le vrai centre de ce vaste champ d'évangélisation; mais Berneuil et Colombiers en sont les points les plus importants.

Le culte se célèbre en hiver dans six localités environnantes, et durant l'été dans quatre régulièrement.

II. L'ÉCOLE.

Fondée par l'église, aidée du concours de la Société évangélique de Genève, elle a été ouverte à Berneuil le 13 mai 1850. Jusqu'à ce jour elle a eu deux instituteurs, MM. Gestraud et Ollier.

Durant les mois d'hiver, d'octobre en avril, elle n'a

jamais compté moins de dix-neuf à vingt-quatre élèves. L'été, elle n'en a que fort peu, cinq à huit seulement. Ce mal est général dans le pays et tient aux besoins de l'agriculture et à l'habitude d'y employer les enfants fort jeunes. Tous nos élèves appartiennent à des membres de la paroisse ou de l'église. Les parents paient l'écolage et doivent en outre pourvoir à la nourriture, au coucher de leurs enfants, à 8, 16, 24 et même 40 kilomètres de leur demeure. Ce sont les frais d'une pension à ajouter à l'écolage; cela est très onéreux pour des gens pauvres.

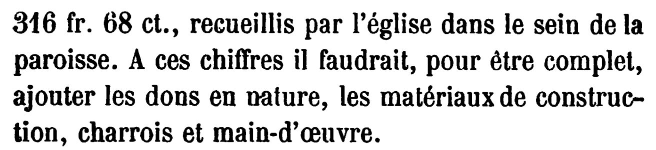
L'hiver dernier, M. Benignus en logeait 16 pour sa part. Il a toujours été aidé dans la surveillance par l'instituteur qui logeait également chez le pasteur.

III. LES DÉPENSES.

Les frais du terrain, de construction, mais non d'ameublement du temple, se sont élevés, comme nous l'avons dit, à plus de 2000 francs, sur lesquels la paroisse a contribué pour 1167.

(NB. Depuis cette époque, cette petite congrégation a ajouté au temple et y attenant une modeste habitation pour un instituteur, un colporteur ou un évangéliste. Inoccupée aujourd'hui, elle est louée.)

De 1850 à 1854, les frais d'entretien et d'ameublement de la classe et du temple se sont élevés à



316 fr. 68 ct., recueillis par l'église dans le sein de la paroisse. A ces chiffres il faudrait, pour être complet, ajouter les dons en nature, les matériaux de construction, charrois et main-d'œuvre.

Telle était la situation de ce petit troupeau à la fin de 1854, lorsque nous le quittâmes pour aller à St-Sauvant, dans le Poitou. Il passa alors sous la direction de M. Nicollet, aujourd'hui à Chénée, près de Liége (Belgique), qui fut consacré l'année suivante à Colombiers.

Mais qu'est-ce qui a pu amener ainsi notre départ de Berneuil-Colombiers? C'est ce que nous dirons dans nos « Troisièmes souvenirs, ou le Poitou »,... si nous pouvons les écrire.

Aujourd'hui je serais porté à croire que, pour l'église, ce départ ne lui a pas été absolument favorable.

L'ŒUVRE CONSOLIDÉE.

L'œuvre de l'évangélisation de la Saintonge était fondée. Elle se développait. Dès 1847, sa marche régulière était assurée.

Au nord du département, la Société évangélique de France avait des ouvriers à Migron, à Matha, à Aul-

nay, à St-Jean-d'Angély, où résidait aussi un pasteur.

Au sud, la Société évangélique de Genève avait des colporteurs, des évangélistes et des pasteurs.

Les colporteurs étaient, les uns, originaires du pays et enfants du réveil, colportaient presque toute l'année ; les autres, venus du Poitou, colportaient quelques mois seulement.

Notre brave et fidèle ami Curchod ne tarda pas à s'adjoindre à eux et à prendre une bonne et large part du travail.

Nous gardons comme un précieux souvenir de ses courts séjours sous notre toit un travail de vannier, son premier métier ; c'est notre corbeille à pain qui, depuis 1847, nous sert tous les jours.

Curchod, en véritable oiseau de passage, émigrait régulièrement de l'Auvergne en Saintonge.

Il trouvait que les bords de « la Côte » lui valaient mieux en hiver pour son travail et sa santé que le froid plateau central de la France.

Il nous arrivait en automne et repartait à Pâques.

Ame bénie, riche de la communion constante de son Sauveur, malgré son langage embarrassé, ses idées personnelles, bizarres et tenaces, notamment sur « les crinolines », il a laissé partout dans le bassin des Charentes des traces ineffaçables. Il n'est pas une de nos familles chrétiennes qui ne garde un souvenir béni de son passage.

Son portrait est aussi bien dans tous les albums que dans tous les cœurs.

J'ai rencontré dans les environs de Rouillac (Charente), au milieu d'un village isolé et privé de tout secours religieux, à Echalat, une femme qui, après plus de vingt ans, gardait fidèlement le souvenir des paroles de Curchod et le Nouveau Testament qu'il lui avait vendu et où elle avait trouvé la vie de son âme.

Les évangélistes furent d'abord placés en des lieux différents et à des époques très diverses. Pierre Guérin, l'agent envoyé d'abord à Saintes, où il fut remplacé par Pirouet, puis à Tonnay-Boutonne et plus tard à Rochefort, où il est encore; — Maubert, qui de St-Jean-d'Angély passa au service de la Société évangélique de Genève et vint se fixer à Saujon, où il a travaillé jusqu'au bout de ses forces (en 1877); — Fenouil, qui ne demeura que peu de temps au milieu de nous, rayonnait autour de Saintes.

Les pasteurs au début ne furent qu'au nombre de deux, MM. Sallées et Benignus, placés à Cognac et à Berneuil-Colombiers. Plus tard, M. Charpiot occupa le poste de Chaillevette.

Dès 1847, après mon mariage, j'avais été appelé à visiter cette localité, placée au centre de la presqu'île d'Arvert, qu'on appelle aussi « La Côte » et à mi-chemin de Saujon, à la Tremblade. Une parente qui y

était née, mais habitait Pons, Madame Azémia Bidet, alla avec son mari et son père s'y fixer de nouveau.

Femme chrétienne, elle sentit le besoin de faire quelque chose pour cette contrée si isolée, si privée de secours religieux. De là mes visites souvent réitérées pendant quelques années.

C'est cette dame qui ouvrit les portes aux ouvriers de la Société évangélique de Genève et fraya ainsi la voie au ministère de M. Charpiot.

Le temps, les déplacements amenèrent aussi à diverses époques des changements dans le personnel des évangélistes et des pasteurs.

C'est ainsi qu'arrivèrent plus tard M. Moroy à Saintes, M. Nicollet à Berneuil et Pons, M. Le Savoureux à Royan, M. Estrabeaud à Colombiers, etc.

Toutefois de bonne heure, dès que MM. Sallées et Benignus furent initiés à l'œuvre et y eurent travaillé quelques mois, M. Des Mesnards essaya de rapprocher les divers ouvriers de la Société, de les unir, d'établir entr'eux des liens de confraternité, afin qu'ils ne travaillassent pas isolément et fussent à même de se soutenir dans les moments difficiles.

Il leur fit part de sa pensée, et une bien modeste conférence des divers ouvriers de la Société évangélique eut lieu dans la petite salle de réunion de la maison Des Mesnards, rue Sainte-Colombe. (Ceci se passait en 1846.)

MM. Des Mesnards, les deux Guérin, Pirouet, Sallées et Benignus composèrent seuls cette première réunion. Ils s'en trouvèrent fortifiés et résolurent de continuer. Ils en eurent deux ou trois du même genre. Les questions pratiques du ministère, prudence pastorale, etc., faisaient l'objet essentiel de leurs délibérations.

« Le 27 avril 1848, une conférence des évangélistes des deux Charentes eut lieu à Cognac, chez M. Montexier, beau-père de M. Sallées de Segonzac.

« Y furent présents : MM. Doine de Matha, Boubila de St-Jean, Sallées de Segonzac, Benoit d'Angoulême, Des Mesnards de Saintes, président, et Benignus de Berneuil-Colombiers, secrétaire. L'admission de M. Massy (cadet) de Montendre est retardée par l'examen d'une question préalable. MM. Rey et Courtois de Migron arrivent en retard. » — Tels sont les termes de la minute du procès-verbal de cette séance.

Qu'on veuille bien remarquer le caractère nouveau de cette réunion : « Conférence des évangélistes des deux Charentes. » Ce n'est plus celle des ouvriers de la Société évangélique de Genève seulement ; il y a plus encore, la présence de notre frère Massy, membre laïque de l'église de Montendre, non moins que la question capitale de cette séance, établissent que la pensée-maîtresse de ces conférences était déjà de rapprocher dans une pensée d'Alliance évangélique

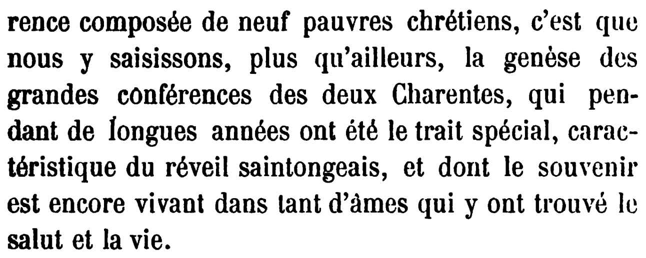
tous les éléments vivants du corps de Christ, dans l'ouest.

En effet, des démarches avaient été faites auprès de la conférence des ouvriers de la Société évangélique de France dans la Haute-Vienne. Mais ces amis, par l'organe de leur secrétaire M. Le Savoureux, tout en étant disposés à nous tendre une main d'association et à entrer en communication avec nous, ne le voulaient qu'à la condition de n'admettre dans notre sein que les ouvriers seuls des sociétés d'évangélisation.

Cette condition exclusive fut vivement combattue et repoussée à l'unanimité des membres délibérants.

« Par là, dit le procès-verbal, se trouveraient exclus MM. les pasteurs officiels et les chrétiens laïques que parfois nous avons jugé bon d'inviter à nos délibérations. Tout en reconnaissant que la position de nos frères de la Haute-Vienne pouvait demander dans leur milieu cette exclusion, pour nous, nous ne le devions pas. Nous avons autour de nous et au milieu de nous des frères éclairés: Messieurs Roulet de Jarnac, par exemple, Massy de Montendre, notre président même. Renoncer à les avoir au milieu de nous et à utiliser leurs bons avis, serait à nos yeux de l'étroitesse, être peu chrétien et très fort partisan du *cléricalisme.*» (Le mot est souligné.)

Si nous nous sommes arrêtés à retracer la physionomie et les tendances de cette bien modeste confé-



rence composée de neuf pauvres chrétiens, c'est que nous y saisissons, plus qu'ailleurs, la genèse des grandes conférences des deux Charentes, qui pendant de longues années ont été le trait spécial, caractéristique du réveil saintongeais, et dont le souvenir est encore vivant dans tant d'âmes qui y ont trouvé le salut et la vie.

Absence absolue d'esprit sectaire, besoin non moins absolu de s'unir à tous les enfants de Dieu. Exclusion complète de toute question irritante ou particulière, maintien de ce qui est le point central du christianisme : Christ pour nous, Christ en nous. Voilà quel fut dès le début le terrain sur lequel se placèrent les évangélistes, les chrétiens et les pasteurs nationaux qui s'unirent à eux, et ce fut là leur force et la source de si riches bénédictions dont il plut au divin chef de l'église de les combler.

Cette conférence du 27 avril 1848 entre les « évangélistes des deux Charentes », fut-elle la première de ce genre? Nous ne le pensons pas. Les termes du procès-verbal que nous avons cité semblent établir le contraire. Cependant nous pensons que ce fût bien la première qui possédât des représentants des deux Charentes, grâce au choix de Cognac, point plus central que Saintes, où nous nous réunissions auparavant.

Trois mois après, en août, il y eut encore à Cognac une nouvelle séance.

Les temps étaient graves, les questions synodales et ecclésiastiques se posaient, l'évangélisation rencontrait des difficultés de genres nouveaux. Avec la révolution et la liberté se levaient l'indifférence, la *dépréoccupation* des questions religieuses, l'incrédulité, le matérialisme social. Il fallait aviser.

Furent présents à cette séance, MM. Benoit d'Angoulême, Boubila de St-Jean, Lucien Des Mesnards, président, Ledoux et Mâssy de Montendre, et M. Benignus de Berneuil, secrétaire. M. Trivier de Mansle s'excusa par une lettre. La séance fut ouverte par une prière de M. Benoit.

M. le président ouvre la discussion par une question précédemment examinée, sinon résolue :

« Dans l'état actuel des convictions religieuses au sein du protestantisme, y aurait-il un terrain commun où ces convictions diverses pussent se confondre et une base sur laquelle on pourrait s'unir ? »

Singulière coïncidence ! Après plus de trente ans, c'est encore aujourd'hui à la recherche de cette pierre philosophale que se dévouent bien des esprits et des meilleurs.

Mais alors quelques-uns avaient la simplicité de croire que le rationaliste français acceptait pleinement la Bible et rien que la Bible pour base et norme de la foi.

C'est là ce qui ressort de notre procès-verbal.

A côté de cette base que l'on voulait bien croire commune, on en signalait deux autres: l'affirmation du protestantisme et la réjection du catholicisme!

Toutefois l'assemblée constata facilement que l'union dogmatique ou seulement pratique avec le rationalisme serait impossible.

Si elle pouvait se réaliser, ce ne serait que sur le terrain de l'indépendance absolue et réciproque des troupeaux évangéliques et rationalistes.

Ces questions étaient familières à notre ami Benoit, du canton de Vaud, où il les avait tranchées; il venait dans l'Angoumois nous les exposer avec lucidité.

La seconde question qui occupa non moins longuement cette séance, fut celle des obstacles et des difficultés que l'évangélisation rencontrait depuis la révolution de février, car, évidemment elle amenait des situations toutes nouvelles et nous créait des circonstances imprévues.

Nous aimerions pouvoir transcrire ce procès-verbal, reflet des idées, des préoccupations, des expériences des ouvriers du Seigneur alors engagés dans la lutte, mais il faut se borner.

Poursuivons notre marche et voyons comment cette œuvre des conférences des deux Charentes si humble, née de la force des choses et si peu précisée à ses débuts, prend sa forme définitive par son développement propre.

Réunis à Jarnac cette fois-ci, ils s'y trouvaient plus nombreux que par le passé. La conférence dura deux jours, les 22 et 23 novembre. Les délibérations particulières eurent lieu dans le grand salon de M. Georges Hine, sur le quai.

Voici ce que M. Lucien Des Mesnards écrit dans le *Catholique* 1849, page 25, au sujet de l'extension nouvelle de nos humbles conférences.

« Depuis assez longtemps les ouvriers des sociétés religieuses qui travaillent dans les départements des deux Charentes ont senti le besoin de se réunir, de temps en temps, pour prier, s'édifier ensemble et délibérer sur les mesures à prendre pour avancer le règne de Dieu.

« Peu à peu ces petites conférences se sont grossies de plusieurs frères (pasteurs et laïques). Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur faisant connaître une décision adoptée à Jarnac. Les auteurs du règlement qui suit désireraient que tous leurs frères, quelles que soient leurs dénominations et leurs vues particulières, prissent part aux diverses réunions qui y sont indiquées ou en fondassent de semblables; mais nous sommes autorisés à annoncer qu'il ne sera pas adressé d'invitations individuelles pour les conférences.

« Après avoir lu le règlement, nos abonnés connaîtront les jours et les lieux choisis pour ces réu-

nions, et nous pouvons promettre un bon accueil à tous ceux qui voudraient se joindre aux frères qui les composent.

« *Projet des réunions religieuses,* adopté à Jarnac dans une conférence fraternelle, les 22 et 23 novembre 1848.

« Article 1er. Des réunions particulières auront lieu les mercredis de chaque semaine, partout où il sera possible d'en établir. Ces réunions auront pour but de lire et méditer la parole du Seigneur, de s'entretenir familièrement des nouvelles religieuses, et de prier spécialement pour l'avancement du règne de Dieu dans les localités qu'on habite.

« Tous les assistants auront le droit de prendre la parole sur le sujet biblique proposé soit pour demander, soit pour donner des explications.

« Les frères qui sont isolés ou qui ne peuvent pas se rendre aux réunions sont priés de consacrer quelques instants de la soirée du mercredi aux exercices religieux dont il est parlé dans cet article.

« Article 2. Il y aura le troisième dimanche de chaque mois, dans divers centres, des assemblées plus générales. On s'y occupera des sujets traités dans les réunions particulières et des mesures à adopter pour la propagation de l'Évangile dans la contrée.

« Article 3. Des conférences trimestrielles auront lieu le second mardi de janvier, avril, juillet et

octobre. La première à Saintes, la deuxième à Montendre, la troisième à Migron, la quatrième à Jarnac.

« Ces conférences, auxquelles tout membre des réunions désignées (Art. 1 et 2), pourra prendre part, auront pour objet l'examen des questions propres à cimenter l'union des chrétiens et à favoriser l'extension du règne de Dieu.

« Chaque conférence choisira les divers passages des saintes Écritures à méditer dans les réunions particulières, et règlera l'ordre du jour de la séance suivante.

« Articlc 4. On est prié de s'abstenir dans les différentes réunions de toutes conversations étrangères aux choses religieuses.

« Depuis que cette décision a été prise, et, conformément au règlement qui précède, des réunions religieuses se sont organisées de différents côtés. Ces réunions, bieu qu'en général peu nombreuses, n'en ont pas moins été bénies pour l'édification de beaucoup d'âmes. Nous en avons eu l'assurance dans la conférence qui, en vertu de l'article 3, s'est réunie à Saintes le 9 janvier dernier. »

Il y a dans ce projet de règlement un pas immense et définitif.

Quelle puissance ne va-t-il pas donner aux évangélistes pour rassembler et grouper autour de la Parole les âmes déjà converties, celles qui doivent s'éclairer



et celles qui se sentent attirées par la vérité. C'est là le premier germe de l'Église future.

Et aux chrétiens plus ou moisn isolés dans les paroisses officielles, dispersés et perdus parmi leurs membres indifférents, quel centre de communion fraternelle, quelle force pour travailler en commun à la gloire du maître et porter les fardeaux les uns des autres !

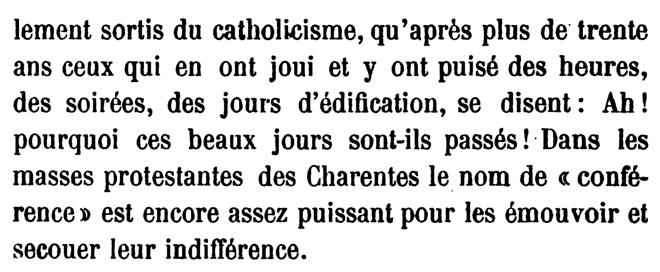
Ces petites réunions du mercredi, élément effectif et vivant des conférences, en étaient dans la pensée de notre frère et de ses amis, et en ont été la pierre angulaire. Les réunions du premier dimanche qui groupaient les chrétiens isolés, rapprochaient les membres des réunions du mercredi, étaient le foyer convergeant des rayons lumineux et de l'amour fraternel d'une station, d'une paroisse, d'une contrée. Enfin les conférences trimestrielles étaient la force motrice de l'œuvre tout entière.

Ce qui me frappe, après tant d'années de souvenirs, c'est la sagesse, la mesure, la pondération, la convenance et la force de cette organisation.

Elle est née viable du premier coup.

Elle n'a en rien été transformée dans son but par les deux adjonctions de détail qui achevèrent son avant-projet.

Elle était si bien adaptée à la situation des chrétiens charentais, aux besoins des petits troupeaux nouvel-



lement sortis du catholicisme, qu'après plus de trente ans ceux qui en ont joui et y ont puisé des heures, des soirées, des jours d'édification, se disent : Ah ! pourquoi ces beaux jours sont-ils passés ! Dans les masses protestantes des Charentes le nom de « conférence » est encore assez puissant pour les émouvoir et secouer leur indifférence.

Une conférence ! Et les temples se remplissent.

Rien n'était moins sectaire que son esprit. Avec quel soin toute étroitesse ecclésiastique était-elle évitée et tout ce qui pouvait diviser, écarté. Chaque trimestre une commission nommée par les délégués des divers groupes choisissaient, dans cet esprit-là, une liste de passages offerts à la méditation des membres des réunions du mercredi. Il y avait là un puissant lien spirituel. Je ne crois pas qu'on puisse citer une seule de nos grandes conférences où un orateur se soit oublié en prononçant un mot qui ne fût pas dans le ton de l'édification et de la charité.

Il fallut pourvoir à la nourriture d'un nombre parfois considérable d'amis étrangers qui accouraient de 10, 15 et 20 lieues à ces douces fêtes chrétiennes. On y pourvut très simplement. Sauf l'extrême éloignement, qui en empêchait parfois, on apportait ses vivres, même sa boisson, avec soi.

Les amis qui recevaient la conférence avaient soin de préparer une grande pièce : chambre, grange, han-

gar, où, sur une table, se trouvait du pain, des verres, etc. Ces vraies agapes n'ont jamais entraîné avec elles de faits fâcheux.

Nos conférences ne se bornèrent pas simplement à des réunions d'édification. Les procès-verbaux des réunions des délégués démontrent qu'on savait vivre d'une vie commune, que tous les membres présents du corps de Christ cherchaient la gloire du Seigneur dans l'exercice de leurs dons. Il y avait là, moins le nom, le fonctionnement de la vie ecclésiastique et, disons-le avec actions de grâces, sans esprit de parti. C'était vraiment beau!

Nos conférences comprirent aussi que, pour affirmer leur foi et manifester leur vie chrétienne, elles devaient travailler pour le Seigneur. Elles eurent donc des œuvres d'évangélisation.

Et tout d'abord pour vivifier les petits groupes du mercredi et visiter les chrétiens isolés, elles créèrent un ministère itinérant (Conférence de Saintes 1849). Le missionnaire Jousse, actuellement en Afrique, en fut le premier agent. La crise financière de 1848 empêchant la Société des Missions de Paris d'envoyer de nouveaux ouvriers en Afrique, Jousse était libre. Il accepta la vocation de la conférence. Ce ministère fut en quelque sorte repris par notre frère Moroy, lorsqu'en entrant au service de la Société évangélique de Genève, il vint se fixer à Saintes.

Nos sœurs, membres elles aussi des groupes du mercredi et des conférences, se constituant en délégation particulière, s'occupèrent d'œuvres de relèvement moral.

Mais l'œuvre-maîtresse des conférences fut la création de son journal le *Témoin de la Vérité,* qui vit le jour le 30 octobre 1849, dans la conférence de Jarnac.

C'est là que, depuis 1850 jusqu'en 1867, avec la coopération constante de notre bien-aimé frère Lucien Des Mesnards, rédacteur en chef, nos conférences s'affirment en s'adressant au public religieux de langue française.

Déjà en 1849 nos frères s'étaient préoccupés de le faire et d'agir sur les groupes divers des conférences au moyen de la presse.

Le *Catholique* avait bien voulu se prêter à cet arrangement, voilà pourquoi on y trouve les Méditations d'Alphonse de la Harpe sur la Genèse, et comment il se fait que ce journal se publiait à Saintes avec la collaboration de MM. Delon et Lucien Des Mesnards.

Mais la conviction, qu'il fallait à nos conférences un organe spécial, un drapeau, se fit promptement jour, voilà pourquoi le *Témoin de la Vérité* fut publié.

Reflet fidèle des émotions du moment, le *Témoin* nous retrace la vie générale de nos conférences, les allocutions sympathiques de son président, les dis-

cours manifestes de sa pensée, les émotions et les désirs de ce cœur chrétien brûlant d'amour pour l'église: le corps de Christ. Qu'on en juge par ces lignes:

«De tous côtés on se plaint de la froideur des disciples de Jésus-Christ; au lieu d'avancer, dit-on, ils reculent, ou tout au moins ils restent stationnaires. Cet état afflige tous ceux qui ont vraiment à cœur l'avancement du règne de l'Évangile, il suppose et dénonce un vice caché dans la vie des chrétiens de notre époque.

«Selon nous, le mal provient en grande partie de leur négligence à accomplir un de leurs principaux devoirs: l'amour fraternel (Hébreux XIII, 1). Il est déplorable de voir ceux qui sont destinés à vivre ensemble, dans un monde meilleur, dont alors une des principales jouissances sera d'être unis par l'amour qui est le lien de la perfection (Colossiens III, 14), rechercher avec si peu d'empressement cette communion fraternelle, sans laquelle ils ne peuvent être heureux.

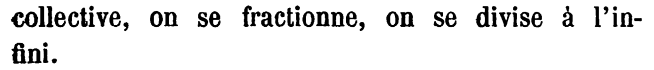
«Les réflexions qui précèdent ont contribué pour beaucoup à la formation des réunions religieuses dont nous avons plusieurs fois parlé dans notre journal. Les chrétiens des deux Charentes qui les ont fondées, en éprouvant combien les communications qu'elles établissent entre les enfants de Dieu sont

douces, combien elles détruisent facilement les préventions qui se glissent trop souvent dans le cœur des plus pieux, et combien elles établissent promptement l'intimité chrétienne entre ceux que des vues particulières divisent, ont acquis de plus en plus la conviction que, sous la bénédiction de Dieu, elles seront un puissant moyen pour détruire la fâcheuse tendance que nous venons de signaler parce qu'elles cimenteront entre les disciples du même maître la seule union durable, celle qui se fonde sur l'amour de Dieu et sur l'amour fraternel en Jésus-Christ.

« Si l'église de Dieu marche mal, la faute n'en est-elle pas aux chrétiens qui ne sentent pas assez qu'ils sont membres d'un même corps (1 Corinthiens X, 17). Ne s'aidant pas les uns les autres ils ne peuvent remplir les saintes fonctions qui leur sont confiées pour l'utilité commune (1 Corinthiens XII, 12—27).

« A l'époque actuelle plusieurs raisons empêchent les chrétiens de remplir leurs devoirs avec fidélité.

«Que faudrait-il pour que l'Église chrétienne fonctionnât librement? Que Christ devînt tout à la fois la vie et le lien de chacun de ses membres, qu'il produisît en même temps dans les cœurs une œuvre individuelle et collective. En effet, l'œuvre collective de l'église se fait-elle aux dépens de l'œuvre individuelle, on tombe dans le formalisme. L'œuvre individuelle, au contraire, se fait-elle aux dépens de l'œuvre



collective, on se fractionne, on se divise à l'infini.

« Cela est évidemment un grand mal qu'on ne saurait trop déplorer et auquel il serait plus que temps d'appliquer un prompt remède. »

« LUCIEN DES MESNARDS. »

Il y avait quatre conférences par an. Suivant la décision prise à Jarnac, la première eut lieu à Saintes le 9 janvier 1849. On ne peut guère juger de ce qu'elle fut par le compte-rendu si modeste que renferme le *Catholique,* et cependant elle fut au nombre des bonnes, et donna l'impulsion et le ton à toutes les autres.

Notre bien-aimé frère Alphonse de la Harpe, venu tout exprès de Bordeaux pour elle, ne contribua pas peu à ce résultat. Il aima la pensée qui avait fait naître nos conférences, il s'y dévoua et en donna bien des preuves par sa présence constante.

La seconde fut celle de Montendre. Le ton ému de son compte-rendu prouve qu'elles étaient entrées dans une bonne voie et répondaient à des besoins spirituels profonds.

La troisième fut celle de Migron, qui fut si bien goûtée des populations catholiques, au milieu desquelles nous nous trouvions, qu'ils en voulurent avoir une au Breuillac un mois après.

La quatrième fut celle de Jarnac. Nous revenions donc dans cette église hospitalière après une année d'expériences.

Nos conférences en sortirent plus approfondies que jamais: leur règlement qui n'avait été voté qu'à titre de projet prit sa forme définitive; elles furent alors organisées.

Mais comment dire ce que ces conférences ont été, le bien qu'elles ont fait, les préventions qu'elles ont détruites, les liens indissolubles de fraternité chrétienne qu'elles ont formés? Sans doute nous pourrions en rappeler une multitude de faits intimes, de circonstances spéciales.

Nous en esquisserions bien la physionomie générale et les traits principaux, les articles du *Témoin*, nos souvenirs personnels, les procès-verbaux et autres documents conservés par la famille Des Mesnards, nous fourniraient de nombreux et amples matériaux; mais le souffle, l'être, la vie, les précieuses émotions, les grâces intimes et secrètes, cela le ciel seul en est le dépositaire.

De ceux qui y ont pris part et qui sont encore ici-bas, qui ne se rappelle les belles réunions de Saintes, Montendre, Jarnac, Segonzac, Breuillet, St-Jean, Souhé, où la foule et les amis, venus même des départements voisins, se comptaient par plusieurs centaines; et celles de Colombiers, Luzac, de Migron, du Breuillac, de

Châteauneuf, plus modestes par suite de l'isolement des lieux de convocation.

Celle de chez Piet, en 1852, à laquelle prit une large part notre bienheureux frère M. le professeur de la Harpe, alors à Bordeaux, a laissé un profond souvenir dans le pays.

Convoquée au centre des vieilles paroisses protestantes de la Champagne charentaise, elle rassembla des foules telles que le plus vaste temple du pays se trouva trop petit et qu'il fallut simultanément former deux assemblées. La police s'en émut. On était alors dans les beaux jours des attentats de l'Empire contre la liberté religieuse. Sommée par la gendarmerie de se dissoudre, la fermeté, l'énergie de M. le pasteur Crozes, dans le temple officiel duquel elle était réunie, empêcha cette violation du droit et de la justice; on passa outre et cette conférence dura deux jours.

Dans les souvenirs des chrétiens, celles de Saintes, de Montendre, de Breuillet, occupent les premières places.

> On parlera de leur gloire
> Sous le chaume bien longtemps.

Que ne pouvons-nous aujourd'hui entrer dans plus de détails. Certainement, le chrétien qui a conçu, poursuivi et réalisé, l'idéal des conférences des deux Charentes était un chrétien éminent. Exciter ses frères à pratiquer les grandes lois de la solidarité chrétienne

et de la charité, voilà quel a été son constant et unique effort. Pour nous tous qui l'avons connu, aimé, aidé dans cette œuvre, nous n'avons jamais pu découvrir d'autres mobiles. Une sœur, chrétienne humble et sans grande science, mais au cœur droit et au jugement sain, nous disait, il y a quelques jours à peine, et cela après un souvenir de près de 30 ans : « Oui, tous ceux qui ont entendu M. Des Mesnards parler sur la charité ou seulement qui lui ont entendu lire le chapitre XIII de la 1re épître aux Corinthiens, entendent encore les accents de sa voix émue et retrouvent l'image de celui qui leur fit tant de bien. »

Oh ! quelle médiocrité d'esprit, quelle bassesse de sentiments que celle de vouloir chercher dans l'origine et le développement de nos conférences la satisfaction d'un sentiment personnel, le besoin de donner un aliment à l'orgueil d'un particulier, comme si jamais notre frère s'était créé un piédestal de la confiance, de l'affection dont l'entouraient les membres de nos réunions. Ne l'a-t-il pas montré quand plus tard, en face des préventions et des jugements injustes, il s'est de plus en plus effacé ?

AUVERGNE, ALPES MARITIMES

SOUVENIRS

DE

M. le pasteur CHARBONNEY.

AUVERGNE, ALPES MARITIMES,

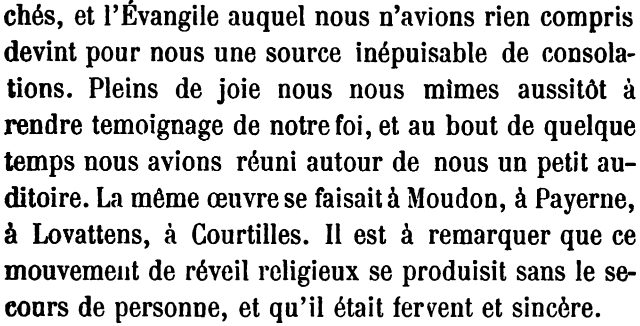
par M. le pasteur CHARBONNEY.

On m'a demandé d'esquisser les souvenirs qui me sont restés des années où j'ai été employé au service actif du Maître de la moisson.

Je vais donc retracer quelques-uns des faits dont j'ai été le témoin; mais je crois devoir commencer ce travail par le récit abrégé de la manière dont je fus amené à la connaissance du Seigneur Jésus; j'ai souvent puisé de grands encouragements en repassant dans ma mémoire le souvenir de cette première phase de ma vie chrétienne.

Né à Lucens (canton de Vaud), mon père avait une industrie florissante et remplissait aussi une fonction honorable dans la magistrature, mais des revers de fortune lui arrivèrent et le chagrin qu'il en ressentit détruisit sa santé et le conduisit au tombeau en 1825. J'avais alors seize ans et j'entrai en apprentissage

chez un ancien ami de mon père qui exerçait la même industrie que lui. Je trouvai chez cet ami de l'affection et des égards. Mon caractère était doux et mes habitudes honnêtes. La douleur que me laissait nos revers de famille me rendit sérieux et amena le réveil de ma conscience: je fus saisi par la crainte du jugement de Dieu. Je lisais de temps à autre l'Évangile sans y rien comprendre, personne autour de moi ne pouvait m'éclairer, en sorte que mon angoisse allait croissant et m'ôta le sommeil et l'appétit. J'eus le bonheur de faire alors la connaissance d'un M. Déglon, homme instruit, qui se trouvait précisément dans le même état moral que moi, nous nous entretînmes souvent ensemble sur notre triste situation. Nous avions entendu parler de deux hommes pieux qui habitaient Yverdon et nous allâmes les voir; nous trouvâmes dans leur conversation un grand soulagement et nous en reçûmes aussi d'un nommé Clotus, qui était alors près de sa fin et s'en allait à son Dieu Sauveur avec des transports de joie, tant sa foi était vive et fervente. Quelque temps après nous fûmes à Lausanne pour faire visite à M. le pasteur Fivat et à M. Rivier, mais notre état d'âme ne s'améliorait pas sensiblement. Dans le courant de janvier 1826, l'esprit de Dieu vint nous ouvrir les yeux et nous appliquer le salut gratuit en Jésus-Christ; dès ce moment nous pûmes nous réjouir dans l'assurance du pardon de tous nos pé-



chés, et l'Évangile auquel nous n'avions rien compris devint pour nous une source inépuisable de consolations. Pleins de joie nous nous mîmes aussitôt à rendre temoignage de notre foi, et au bout de quelque temps nous avions réuni autour de nous un petit auditoire. La même œuvre se faisait à Moudon, à Payerne, à Lovattens, à Courtilles. Il est à remarquer que ce mouvement de réveil religieux se produisit sans le secours de personne, et qu'il était fervent et sincère.

Bientôt les rigueurs de la loi du 20 mai tombèrent sur nous, nous fûmes battus, mis en prison et tourmentés de diverses manières. Un jeune frère, nommé Tanner, fut arraché, au milieu de la nuit, de son lit, traîné dans une brouette et jeté dans un égout ; il est maintenant au Canada. Le pieux père Lenoir de Villeneuve fut ramassé un dimanche soir sous une charette, tout couvert de sang, ayant ses vêtements déchirés ; nous le soignâmes de notre mieux pendant plusieurs jours. Un dimanche, une respectable madame Martin de Moudon m'avait invité à venir chez elle pour annoncer l'Évangile à quelques personnes, mais au dehors, la foule des opposants enfonça la porte et brisa les fenêtres. J'échappai à ces furieux adversaires en me jetant dans la Broie tout habillé ; la rivière était alors grossie par la fonte des neiges. Quant à madame Martin, elle fut tellement maltraitée, qu'elle dut se mettre au lit et mourut des suites de cet assaut. Les

autorités d'alors ne réprimaient pas ces excès et ces injures, en sorte que les passions haineuses du peuple pouvaient s'exalter impunément. Je passe sous silence le séjour que je fis en ce temps-là en Allemagne, quoi qu'il m'ait laissé de précieux souvenirs.

En 1830, je vins habiter St-Hippolyte du Gard. Mon patron, M. Soulier, homme pieux, me confia aussitôt toutes les assemblées qu'il présidait dans trois quartiers de la ville. J'étais heureux et reconnaissant envers Dieu de pouvoir faire part aux autres de ce que j'avais reçu si gratuitement. Pendant deux années mes auditoires augmentèrent beaucoup, ils avaient de la vie, de l'entrain et de la joie; cependant je n'ai pas vu s'y opérer des conversions apparentes.

Je quittai St-Hippolyte et vins à Genève poussé par un grand désir d'augmenter mes connaissances religieuses. Les portes de l'Institut du Bourg-de-Four me furent ouvertes, et les pasteurs qui le dirigeaient m'accueillirent et me donnèrent leurs bons soins, je leur en garde une vive gratitude. Pendant ces trois années d'étude, je fis la connaissance de M. le colonel Tronchin, qui après avoir eu avec moi plusieurs entretiens particuliers me demanda de présider la réunion qu'il avait établie dans sa maison de Bessinge. Je la tins pendant les deux dernières années de mon séjour à Genève. Pendant ce temps j'avais eu le désir de répondre à l'appel pressant de M. Baird, Américain, qui

m'avait engagé à aller fonder une mission à St-Domingue.

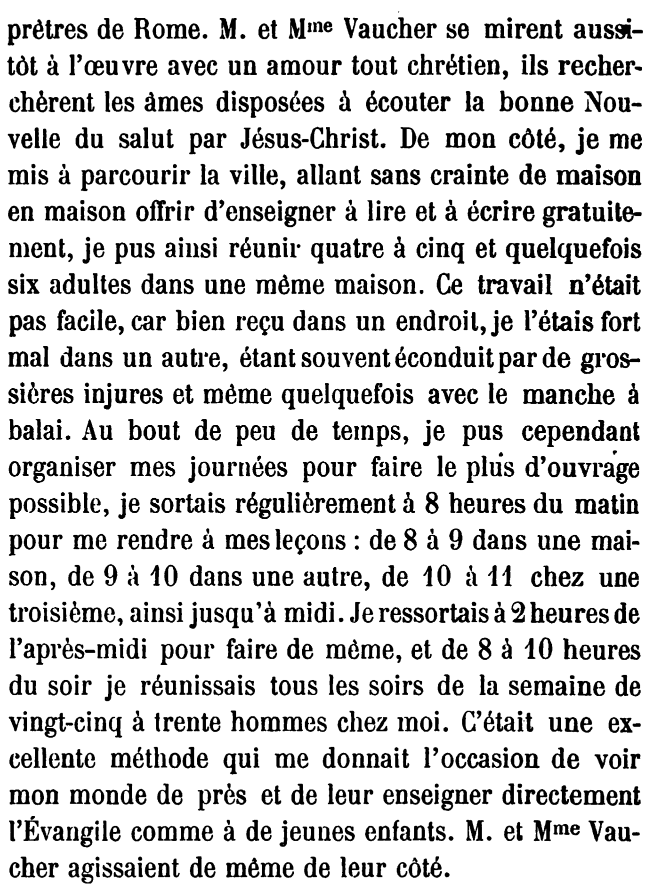
En ce temps là, 1838, la Société évangélique de Genève avait reçu des rapports fort encourageants sur la ville de Thiers (Puy-de-Dôme), par un colporteur nommé Peignoux. Ces rapports décidèrent M. et Mme Vaucher-Veyrasset à aller s'y installer pour travailler à cette œuvre naissante. M. Tronchin me conseilla alors de renoncer à mon projet de mission à St-Domingue, et d'aller avec M. et Mme Vaucher travailler de nouveau à l'œuvre du Seigneur en France; j'acceptai sa proposition, non toutefois sans quelques regrets.

M. et Mme Vaucher arrivèrent cinq jours avant moi à Thiers, parce que je tenais à légaliser ma position en prenant un brevet de capacité d'instituteur primaire à l'Académie de Grenoble.

THIERS.

Thiers, petite ville de fabriques de coutellerie, alors habitée par 15,000 âmes, est bâtie sur le penchant d'une ramification des montagnes du Forez. Au fond de la fertile plaine de la Limagne se trouve la ville de Clermont, à quarante-quatre kilom. de Thiers.

La population de la ville de Thiers était alors ignorante et arriérée, car elle était sous la domination des



prêtres de Rome. M. et Mme Vaucher se mirent aussitôt à l'œuvre avec un amour tout chrétien, ils recherchèrent les âmes disposées à écouter la bonne Nouvelle du salut par Jésus-Christ. De mon côté, je me mis à parcourir la ville, allant sans crainte de maison en maison offrir d'enseigner à lire et à écrire gratuitement, je pus ainsi réunir quatre à cinq et quelquefois six adultes dans une même maison. Ce travail n'était pas facile, car bien reçu dans un endroit, je l'étais fort mal dans un autre, étant souvent éconduit par de grossières injures et même quelquefois avec le manche à balai. Au bout de peu de temps, je pus cependant organiser mes journées pour faire le plus d'ouvrage possible, je sortais régulièrement à 8 heures du matin pour me rendre à mes leçons : de 8 à 9 dans une maison, de 9 à 10 dans une autre, de 10 à 11 chez une troisième, ainsi jusqu'à midi. Je ressortais à 2 heures de l'après-midi pour faire de même, et de 8 à 10 heures du soir je réunissais tous les soirs de la semaine de vingt-cinq à trente hommes chez moi. C'était une excellente méthode qui me donnait l'occasion de voir mon monde de près et de leur enseigner directement l'Évangile comme à de jeunes enfants. M. et Mme Vaucher agissaient de même de leur côté.

Les dimanches nous avions plusieurs petites réunions. La principale était tenue par M. et Mme Vaucher dans un quartier de la ville où se trouvaient les per-

sonnes les mieux disposées. M. Vaucher avait une excellente manière de faire pour évangéliser : il ne faisait point de discours, point de sermons, mais il donnait un Nouveau Testament en gros caractères à ceux qui savaient un peu lire, puis il lisait un chapitre de l'Évangile en s'arrêtant à chaque sujet ; alors il questionnait verset par verset ses auditeurs, et faisait apprendre les versets de cantiques par cœur avant de les chanter, répétant le premier verset jusqu'à ce qu'on sût le chanter correctement.

Plus tard, le lundi soir, nous avions une classe de lecture et de questions pour les plus avancés et les mieux disposés : les hommes se plaçaient autour d'une grande table et les femmes en arrière écoutaient tout en travaillant : les unes tricotaient, les autres filaient soit de la laine soit du chanvre. L'un de nous se mettait à un bout de la table pour faire lire un chapitre. On s'arrêtait à chaque verset pour entendre ou provoquer ce que chacun avait à dire. En peu de temps, nous sommes arrivés à mettre tous ces amis en état de rendre raison de leur foi par la Parole de Dieu elle-même. Il faut beaucoup de tact et une grande fermeté pour tenir ces sortes de réunions, car il faut éviter de faire des parleurs, le verbiage étant très nuisible à la vraie piété.

Au bout de quelques mois, mon travail était devenu si considérable que mes forces n'y suffisaient plus.

Les appels se multipliaient chaque jour, aussi notre cher M. Tronchin qui était de cœur avec nous, m'envoya un aide dans mon excellent ami, M. Favet. Ce cher frère resta un an avec nous, travaillant avec un amour et un zèle exemplaires. En nous quittant, il laissa un grand vide dans nos cœurs et autour de nous, ainsi que de précieux souvenirs.

Notre honorable M. Tronchin est venu deux fois nous visiter, en 1838 et 1839. Chaque fois, il se sentait si heureux au milieu de nous, qu'il nous demandait de l'accompagner de maison en maison pour évangéliser. Il fit don à l'église d'un magnifique drap mortuaire et d'une coupe pour célébrer la sainte Cène. La dernière fois qu'il vint, il était accompagné de M. de Loriol. Ce dernier nous envoya après son départ de Thiers de grandes cartes murales.

Nous allâmes tous les trois à Cusset et à Vichy où M. Tronchin avait placé mon ami Mermier. Il y avait là aussi une assemblée fort intéressante et nombreuse que je visitai assez souvent.

Sauf quelques petites vacances, M. et Mme Vaucher ont travaillé près de trois ans à l'évangélisation de Thiers. Leur zèle a été admirable, aussi sont-ils considérés comme les fondateurs de l'église qui y existe, et le souvenir de leurs travaux et de leurs bienfaits restera toujours en bénédiction à cette église.

Il va bien sans dire, que si nous recueillîmes de

grandes bénédictions dans l'œuvre du Seigneur qui se fit à Thiers, nous y rencontrâmes aussi une violente opposition et une ardente inimitié; mais au bout de quelques années, la conduite de notre église amena un grand changement dans les dispositions du peuple à notre égard. Nos ouvriers couteliers qui avaient eu beaucoup à souffrir du manque d'ouvrage dans les commencements, étaient recherchés et préférés à tout autre; les plus grands fabricants sont arrivés à désirer de remplir leurs ateliers de nos ouvriers protestants. J'aurais beaucoup de choses à raconter ici, mais je me bornerai à parler de ce qui m'obligea de m'éloigner de Thiers.

Passant un jour dans une rue fort étroite que mes leçons m'appelaient à traverser, je remarquai un gros homme appuyé sur la croisée d'un rez-de-chaussée; je m'approchai de lui en lui offrant un almanach des Bons Conseils qu'il reçut volontiers. Il se trouvait dans cette brochure l'histoire d'un charlatan. Lorsque je repassai le lendemain, cet homme était sur le pas de sa porte et guettait mon passage; il vint au devant de moi et me pria d'entrer chez lui. Cet homme avait été pendant vingt deux ans de sa vie charlatan. L'histoire qu'il avait lue dans l'almanach l'avait troublé au plus haut point, il se mit à fondre en larmes et me raconta sa vie avec une entière confiance. Je lui lus quelques passages du Nouveau Testament, je priai

avec lui, il me prit par la main, l'arrosa de ses larmes et me dit : « Oui, oui, je crois que Jésus est aussi mon Sauveur. » Dès ce moment, chose bien étonnante, cet homme grandement travaillé et chargé, se jeta sans réserve entre les bras du Seigneur et reçut dans son cœur une pleine assurance du pardon de tous ses péchés et devint un chrétien à tous égards.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis ces événements lorsque cet homme vint me faire une visite. « Je pense, me dit-il, que ma fin approche. Je viens prier avec vous. » Le même soir, vers minuit, sa fille vint me chercher en hâte : « Mon père est mort, » me dit-elle. Je me hâtai de la suivre dans leur demeure. En arrivant dans cette chambre je fus terrifié du spectacle qui s'offrait à moi. Cet homme sentant sa fin venir, se mit à genoux sur son lit pour recommander son âme à Dieu, lorsque tout à coup, après avoir fait un suprême effort, tout son sang s'échappa par sa bouche. Il était tombé sur le bord de son lit et sa tête penchait en dehors, une masse d'écume sortait de sa bouche et le sang coulait encore de ses longs cheveux. La pauvre femme couchée dans le sang de son mari jetait des cris affreux, et une petite lampe éclairait ce lugubre tableau.

Mon premier soin fut d'emmener cette femme et sa fille chez moi, après avoir soigneusement fermé la

porte. Je fus ensuite chercher son frère, qui était aussi du nombre de nos amis, pour m'aider à mettre cette chambre en bon état. Mais quand il vit son frère tout couvert de sang, il s'évanouit. J'eus beaucoup de peine à la faire revenir à lui et à le reconduire chez lui. Étant dans la rue, je ne savais que faire pour avoir du secours. Enfin je fus assez heureux de trouver un bon chrétien et sa femme pour m'aider à porter de l'eau et à mettre un peu d'ordre à tout cela. Mais comment décrire l'enterrement de cet homme : les trois églises sonnaient le tocsin, toute la ville était sur pied, on n'entendait que ce cri : « Mort aux protestants ! »

Aidé de la gendarmerie à cheval, le sabre au poing, et du commissaire central frappant avec sa canne sur le peuple comme sur une bête de somme (les bonnets des hommes et des femmes partaient en l'air de tous côtés), à tout instant nous étions arrêtés par la foule du peuple. Des cris affreux se faisaient entendre de tous les côtés. Arrivés devant le portail en fer du cimetière qui fut renversé, nous fûmes portés comme par un miracle jusqu'au milieu du cimetière, mais hélas, dans quel état ! Nos pauvres sœurs étaient méconnaissables, un grand nombre de personnes étaient blessées, et aidé de la gendarmerie nous pûmes rentrer chez nous. Mais au moins, cette fois-ci, les prêtres n'eurent pas l'envie de bénir à nouveau le ci-

metière comme ils avaient fait pour notre premier enterrement.

Cette terrible secousse me rendit malade et je partis pour Mareilly-le-Pavé, dans le département de la Loire, laissant l'église seule jusqu'au moment du retour de M. et de Mme Vaucher.

MAREILLY-LE-PAVÉ.

Ici commence l'histoire intéressante des béguins qui portaient le nom de « bleus » à Mareilly.

J'y trouvai six familles qui vivaient sans culte, regardant l'église romaine comme étant la prostituée de l'Apocalypse. Ces braves gens me reçurent à bras ouverts; plusieurs d'entr'eux étaient de vrais Nathanaëls. Il me fut très facile de les réunir, et l'esprit de Dieu ne tarda pas à souffler sur nous tous; le message de l'amour gratuit de Dieu en Jésus-Christ, mort pour expier nos péchés, fut promptement accepté, nos assemblées étaient des plus émouvantes: tandis que les uns pleuraient sur leurs péchés, les autres pleuraient de bonheur et de joie. Plusieurs catholiques furent aussi amenés à la connaissance du Seigneur. Pour moi, je passais une bonne partie de mon temps devant mon Dieu Sauveur, tant j'étais étonné et ému de ce que je voyais autour de moi. Je puis dire que c'est là que j'ai passé les plus beaux jours de ma vie. Avant

de passer plus loin je citerai un fait intéressant. Une charmante jeune fille de vingt ans tomba malade des suites d'une imprudence. Comme je lui lisais quelques passages de l'Évangile, voyant que sa fin s'approchait, le curé entra dans la chambre et lui dit: « Marie, je viens te voir; » celle-ci lui répondit: « Je vais mourir, monsieur le curé, mais je suis si heureuse. Tenez, lisez moi le chapitre troisième des Galates. » — « Mon enfant, lui répondit le curé, je ne suis pas venu te voir pour lire l'Évangile, mais pour te confesser. » — « Ah, lui dit la jeune fille, vous venez trop tard: Jésus m'a tout pardonné. » — « Bien, bien, lui dit le curé, alors je m'en vais, » et il partit. Une heure après cet entretien, Marie s'endormit dans les bras de son Dieu.

Au bout de quelques temps, après avoir introduit l'excellente méthode de M. Vaucher et laissé au milieu de ces vrais chrétiens le colporteur Bounoux, je partis pour St-Étienne à la recherche des autres béguins.

St-ÉTIENNE.

Je découvris bientôt qu'ils étaient au nombre de cinq cents, dispersés dans la ville et dans la campagne, et que les principaux habitaient la commune de St-Jean, à quatre kilomètres de St-Étienne. Je m'y rendis le 1er janvier 1840. Je fus reçu avec beaucoup

de réserve; on me fit plusieurs questions, sur les prophéties d'Israël, sur l'Église chrétienne, sur Élie le prophète et sur la transsubstantiation. Ma visite fut courte, on voulait me retenir, mais je les quittai désirant les laisser sous une bonne impression. Ils me demandèrent aussi, si je voulais leur faire part de mes lumières sur les prophéties dans une assemblée publique, ce que j'acceptai avec grand plaisir. On écrivit à leur grand prêtre qui habitait Paris, et se nommait M. Bonjour; il avait été prêtre romain dans son jeune âge. Après une correspondance qui dura quelques jours, ils reçurent l'autorisation de me recevoir. A cette époque, les béguins étaient divisés en deux camps, l'un des partis me reçut et l'autre s'y refusa. Ignorant le fond de leurs doctrines, je me plaçai au centre de tout ce monde, malgré leur division. L'un d'eux prêta volontiers sa maison pour les assemblées qui bientôt devinrent très nombreuses. En 1818, des quakers, venus je ne sais d'où, avaient placé dans toutes ces familles de grands Nouveaux Testaments de Sacy qui facilitèrent singulièrement mon travail. Mon temps était réglé pour mes visites, on savait à l'avance le chapitre que nous lirions ensemble; ce chapitre était lu dans chaque famille pendant l'intervalle de mes visites. On savait le jour de mon arrivée et chacun préparait ses questions et ses remarques. Je visitais soigneusement tous mes auditeurs, et tous les soirs

je tenais de petites réunions, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre. J'avais aussi deux réunions de chant de cantiques très fréquentées par des personnes de tout âge. J'essayais souvent de pénétrer chez le parti opposé. On me recevait très bien, on m'apportait à boire et à manger, puis on me laissait tout seul. Que faire? Il fallait bien quitter la place. Je pris alors une autre manière d'agir. J'entrais, saluais poliment, puis debout je lisais quelques versets de l'Évangile et sans leur laisser de temps de me quitter, je priais pour eux, le plus souvent à genoux, après quoi, je les saluais affectueusement et sortais promptement de la maison.

Nos réunions devenaient le dimanche fort nombreuses, on y venait de tous côtés, les âmes étaient insatiables. Deux fois nous avions été obligés d'agrandir notre lieu de culte, et comme il se tenait dans une maison située au milieu d'un grand pré, nous étions parfaitement libres.

Au reste, tout le monde se connaissait; ils étaient rangés, économes, laborieux; il n'y avait point de pauvres parmi eux, et si quelqu'un tombait malade, on s'empressait de lui porter secours, et on le veillait.

J'étais surveillé de près, quoique je ne leur coûtasse rien, et l'on savait ce que je faisais, ce que je disais. Une bonne femme prenait soin de mon ménage et refusait tout salaire pour cela. Les dimanches à

midi, j'avais plusieurs personnes à ma table, car les auditeurs venaient de loin.

Voici en quoi consistait la religion de ces béguins. Leur grand-prêtre, M. Bonjour, leur envoyait de temps à autre de vieux manuscrits des convulsionnaires du dernier siècle. Le nombre de ces écrits était considérable, et j'avoue n'y avoir jamais rien compris; ils n'étaient ni religieux ni politiques, c'étaient des rêveries et des divagations sur le prophète Élie, sur les prophéties en général, sur la révolution de 89. En un mot: on employait beaucoup de paroles pour dire peu de choses.

Ils avaient cependant plusieurs ouvrages jansénistes de valeur, tels que ceux de Quesnel, d'Arnaud, de Nicole, etc.

Leur grand-prêtre, que personne ne connaissait et qui était entouré de mystères, envoyait aussi des hosties et du vin consacré qu'on ne donnait qu'aux jeunes personnes âgées de dix-huit ans, en état de garder le secret. On leur donnait aussi un petite boîte en ivoire où se trouvait une colombe en argent, le mystère était attaché à cette colombe. Et qu'est-ce que c'était que ce mystère? On disait que le Saint-Esprit devait être incarné dans le fils de ce grand-prêtre (qui ne serait autre que le prophète Élie), et qu'on devait attendre sa manifestation d'un moment à l'autre par des prodiges et des miracles faits au milieu du peuple élu. On di-

sait encore beaucoup d'autres choses, mais je les passe sous silence.

Tous ces béguins portent divers noms dans les différentes parties de la France. Il y en a à Farins, à Lyon, à Paris, à Nantes et sur un grand nombre d'autres points du territoire français. Ils sont tous descendants des jansénistes qui ne sont pas rentrés dans l'Église romaine en 1802. Au bout de quelques mois, l'œuvre de l'évangélisation s'était fort augmentée, j'étais encouragé ; néanmoins je soupirais après le réveil des consciences et le baptême du Saint-Esprit. Je demandais à Dieu jour et nuit de véritables conversions. Un jour que je me trouvais dans une rue fort étroite de St-Jean, je vis venir à moi un grand tombereau de charbon ; je me hâtai de m'appuyer contre une porte pour ne pas être éclaboussé, mais cette porte céda à ma pression et je tombai à la renverse sur un escalier de trois marches. Quand je me fus relevé, je me vis dans une chambre basse et à côté d'un lit où se trouvait une femme de quatre-vingts ans, qui était précisément en prière. Lorsque je fus remis de l'émotion que m'avait causé cette chute, je lui demandai si elle n'était pas en peine au sujet de ses péchés. « Monsieur, me dit-elle, j'attends le Messie depuis longtemps. » — « Eh bien ! lui dis-je, je viens vous l'annoncer. » Alors, je lui lus quelques passages de l'Évangile, Col. II, v. 14, et lui démontrai que si elle re-

cevait avec la foi d'un petit enfant le témoignage de Dieu, qui est que Jésus-Christ a fait l'expiation de nos péchés par sa mort sur la croix, elle obtiendrait à l'instant la paix de son âme. Je fis près d'elle une courte prière et je m'en allai dans une autre maison. Cette femme était le membre le plus âgé du corps des béguins, mais je l'ignorais. Après mon départ, elle reçut du Seigneur la paix et la joie du salut. Elle avait une fille de dix-sept ans qui fut promptement convertie au Seigneur, et, pour témoigner sa reconnaissance et la sincérité de sa foi, elle se mit aussitôt à célébrer le culte de famille qui se composait de trois ménages. En la baptisant, je lui avais donné le nom de Lydie. Au bout de quelques mois, cette jeune fille, honorée et aimée de toute l'assemblée, quitta cette terre d'une manière remarquable. Après avoir réuni autour de son lit toute sa nombreuse famille pour les exhorter à se donner au Seigneur et pour leur exprimer toute la joie et le bonheur dont son cœur était rempli, elle s'endormit paisiblement, et, « quoique morte, elle parle encore ».

Dès lors l'Esprit saint souffla avec force parmi nous, et dans l'espace d'une année, une trentaine d'âmes furent converties au Seigneur. M. et Mme Vaucher vinrent nous voir, et selon sa coutume dans une grande assemblée, ce dernier fit des questions à l'auditoire. Les réponses qui lui furent faites le touchèrent profondé-

ment. Il me semble encore voir ces chers amis tout émus de la joie que leur avait donné ces espèces d'entretiens et mêlant leurs larmes à celles de beaucoup d'autres. Pendant plusieurs mois il ne se passait pas de semaine que nous ne vissions de nouvelles conversions. Très souvent le dimanche j'étais obligé d'interrompre brusquement mon instruction pour éviter une trop grande émotion. J'indiquais alors un cantique pour faire diversion. M. Tronchin et M. le comte de St-Georges vinrent aussi nous visiter pendant plusieurs jours. Il me semble encore les entendre me dire à leur départ : « Jamais nous n'avons passé des jours de joie semblables. »

M. de St-Georges nous fit cadeau de trois cents Nouveaux Testaments que nos jeunes convertis s'empressèrent de vendre au milieu des catholiques. M. Tronchin nous envoya une superbe coupe pour la Cène.

De toutes parts dans nos assemblées on me demandait la sainte Cène, et je renvoyais de semaine en semaine de répondre à ces vœux. Cependant ce moment arriva. C'était un dimanche au soir, de l'automne 1841 ; nos sœurs avaient très bien orné la salle pour cette solennité, les lumières étaient nombreuses, un silence et un recueillement profond régnaient dans l'assemblée. Soixante-et-dix personnes devaient participer au repas sacré. Ce fut une soirée mémorable ;

tout se passa dans l'ordre et le recueillement le plus profond, et quand tout fut terminé, une femme catholique se présenta devant la table, elle était toute en pleurs, et me dit: «Monsieur, donnez-moi aussi la communion.» Un grand nombre de personnes présentes à cette assemblée connaissaient cette femme pour être fort méchante et d'une force herculéenne. Elle se mit à genoux, que faire? Je lui dis, que je ne la connaissais pas, qu'elle voulut bien me dire comment elle croyait être sauvée?

Alors cette femme fit devant toute l'assemblée une confession de foi admirable, après laquelle je lui donnai la sainte Cène, sans hésiter. Cette personne fut vraiment convertie, elle devint douce comme un agneau et éleva si bien ses enfants, qu'à l'heure qu'il est ils marchent tous dans la voie du Seigneur. Son mari, après un songe terrifiant, se leva de bon matin et vint chez moi; son visage était entièrement défait, et il montrait une telle angoisse, que j'en fus moi-même tout ému. Je fis de mon mieux pour le tirer de cet état et attirer son cœur au Seigneur Jésus. Peu à peu le calme revint dans son esprit et la grâce du Seigneur pénétra dans son âme. Quoique jeune encore, il ne vécut pas longtemps; mais jusqu'à sa fin, il rendit un bon témoignage de sa foi.

Je me souviens à propos de ce frère en Christ d'une petite anecdote; la voici: le propriétaire de sa mai-

son le rencontre un jour dans la rue et lui dit : « Comment n'empêches-tu pas ta femme d'aller chez les protestants ? » Il lui répondit : « Oh monsieur, je m'en garderais bien, j'avais un diable dans ma maison, et maintenant j'ai un ange de douceur. Vous savez qu'elle est si forte qu'elle battait autrefois toutes les femmes du quartier, et que moi-même je n'étais pas de force à me mesurer avec elle. »

Un dimanche, je fis à l'assemblée une sérieuse exhortation sur la nécessité de témoigner à Dieu de la reconnaissance pour toutes les grandes bénédictions qu'Il avait répandues sur l'assemblée, selon 1 Tim. II, v. 9. Dès le lendemain et les jours suivants, les jeunes filles, ensuite les femmes et les hommes m'apportèrent pour les missions leurs bijoux et leurs ornements d'or et d'argent. Je fus tellement touché de voir la joie avec laquelle ils faisaient ces sacrifices au Seigneur, que j'en fus humilié. J'avais moi-même une grande médaille en argent que j'avais reçue pour premier prix de physique à l'école industrielle de Genève ; je me hâtai de la joindre aux autres bijoux. Tout cela fut expédié à M. Tronchin, qui les fit vendre par l'excellent frère M. Jacottet pour la somme de trois mille et deux cents francs.

Pour n'être pas trop long, je passe sous silence un grand nombre de faits fort intéressants et fort édifiants.

Au bout de deux ans et demi, le darbysme pénétra au milieu de nous, il nous divisa et le mouvement religieux fut arrêté.

Quand je suis arrivé chez les béguins en 1840, il existait à St-Étienne une petite chapelle desservie par les honorables messieurs Grüner et Boissonnas, la Société évangélique de France envoyait un pasteur pour y faire une prédication tous les quinze jours. MM. Grüner et Boissonnas avaient suivi de près les choses magnifiques qui s'étaient passées au milieu des béguins et y avaient pris un très vif intérêt. Voyant que leur chapelle ne prospérait pas, ils prirent la résolution de déclarer que l'église serait organisée à nouveau. Comme j'avais un bon nombre de membres de notre assemblée habitant la ville, nous décidâmes ensemble qu'il était urgent de placer à St-Étienne un homme de Dieu. En conséquence, M. Tronchin nous envoya le pieux M. Bettex. C'est alors que je pris le parti de transporter à St-Étienne la partie de mon église qui était restée fidèle à l'enseignement que le Seigneur avait si richement béni. Nous abandonnâmes notre lieu de culte qui était à une demi lieue de la ville et le laissâmes sous la responsabilité du parti darbyste.

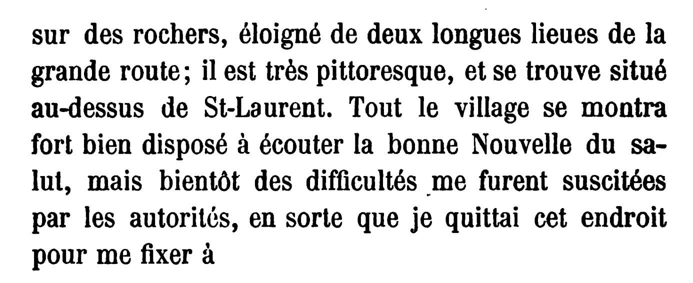
La chapelle de St-Étienne fut donc reconstituée et augmentée de mon troupeau. M. le pasteur Bettex en devint le conducteur.

Des travaux si multipliés avaient altéré ma santé. M. Tronchin m'invita à aller prendre un peu de repos chez lui. Je travaillais dans son cabinet et je pus voir de près cet homme de Dieu dont le cœur pieux répandait ses dons avec une si grande libéralité pour l'avancement du règne de Dieu. Rétabli dans ma santé, je revins à St-Étienne. A cette époque, le Seigneur me donna pour compagne une de mes enfants en la foi, d'entre les béguins. Ensuite, selon le conseil de M. Tronchin, accompagné de ma jeune femme, je me rendis dans la Basse-Provence, ne sachant pas où je planterais mon piquet.

Nous allâmes sans nous arrêter jusqu'à

St-LAURENT-DU-VAR,

qui était à cette époque la frontière du Piémont, à une lieue de Nice. En ce temps-là, 1843, les jésuites dominaient à Nice, on était sous le règne de Charles-Albert. Les protestants n'avaient pas le droit de se réunir pour prier Dieu, et ils étaient réduits à aller chaque dimanche faire leur culte sur un bateau à distance du rivage. Je me hâtai de louer un local à St-Laurent, et chaque dimanche les chrétiens de Nice, M. Vieusseux de Genève en tête, venaient en omnibus à St-Laurent. Quand le printemps arriva, je fus invité à aller ouvrir des réunions à la Gaude, village perché



sur des rochers, éloigné de deux longues lieues de la grande route; il est très pittoresque, et se trouve situé au-dessus de St-Laurent. Tout le village se montra fort bien disposé à écouter la bonne Nouvelle du salut, mais bientôt des difficultés me furent suscitées par les autorités, en sorte que je quittai cet endroit pour me fixer à

CAGNES,

village qui est à une lieue en arrière de St-Laurent. J'y restai cinq mois. La population se montra aussi bien disposée pour l'Évangile et le préfet m'autorisa à avoir des réunions de dix-neuf personnes, ce qui m'obligeait souvent à en faire plusieurs de suite pour satisfaire tout le monde. Je continuais à me rendre tous les dimanches à St-Laurent, et quelquefois à la Gaude et à St-Paul chez M[me] Menu, fille en la foi du pasteur Oberlin du Ban-de-la-Roche.

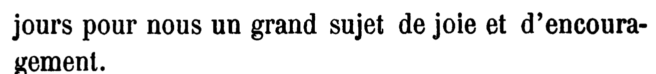
A cette époque, M. Tronchin m'envoya l'abbé Maurette pour l'essayer et pour le former à l'évangélisation. Ses *Adieux à Rome* faisaient grand bruit dans tous nos environs. La Société évangélique de Genève m'avait aussi envoyé deux excellents colporteurs, qui revenaient tous les deux ou trois jours, leurs sacs vides, pour renouveler leurs provisions de livres saints, de diverses brochures de Toulouse et de controverses. Partout ils étaient très bien reçus et il y en

avait un surtout, nommé Barnaud, qui était d'une grande ardeur. Quant à l'abbé Maurette, je ne pus le garder longtemps, car au milieu de ses méditations il se mettait à jurer comme un païen contre les prêtres et contre l'Église romaine. Il venait d'être condamné à un an de prison pour ses *Adieux à Rome;* il partit donc pour aller subir sa peine à Ste-Pélagie.

Je ne puis passer sous silence un fait important. Tous les lundis matin, au point du jour, je voyais arriver chez moi un grand monsieur parfaitement bien mis. Il avait fait faire de nombreuses poches à sa grande redingote pour les remplir de livres saints et de brochures de controverses qu'il payait très bien. Il passait librement au milieu des douaniers sans qu'aucun lui dit un mot. Au bout de quelque temps, il avait tellement semé ses livres dans Nice que la police arriva jusqu'à moi. Depuis ce jour-là il n'est plus revenu.

Ce monsieur m'a toujours recommandé de ne pas lui demander son nom, je n'ai donc jamais su qui il était.

De temps en temps j'étais visité par M. et Mme Evans qui nous avaient voué une affection particulière depuis que nous nous étions connus à Thiers lors d'une visite qu'ils avaient faite à M. et Mme Vaucher. Ils étaient aussi venus nous voir à St-Étienne, et nous les retrouvâmes à Cagnes. Leurs visites étaient tou-



jours pour nous un grand sujet de joie et d'encouragement.

L'œuvre marchait bien, je voyais visiblement que le Saint-Esprit soufflait pour réveiller les consciences et pour appliquer le salut en Jésus à un bon nombre d'âmes, et le temps a démontré que je ne m'étais pas fait illusion. Pourtant les difficultés se multipliaient et l'autorité venait dans toutes mes réunions pour compter le nombre de mes auditeurs.

Nous ne pûmes rester à Cagnes à cause de la difficulté que nous avions de nous procurer les choses nécessaires à la vie par une saison si chaude. Ma jeune femme était obligée de se pourvoir à Antibes, à deux lieues et demie de Cagnes. Nous prîmes donc la résolution de venir nous fixer à

CANNES

qui était à cette époque une petite ville de deux mille huit cents habitants; il n'y avait pas d'étrangers. Lord Brougham avait eu des difficultés avec la douane du Pont-du-Var, il venait passer quelques semaines dans sa villa, mais il n'entrait en rapport avec personne. Nous trouvâmes aussi Madame Bourgeois de Lausanne, qui avait acheté une propriété sur la colline, et un excellent chrétien écossais qui habitait la villa Démarêt.

Je commençai mon travail à Cannes tout douce

ment, évitant d'éveiller l'attention. J'allais dans les maisons pour lire et prier et m'offrant à enseigner à lire et à calculer gratuitement.

Peu à peu je réunis dans ma maison, rue Bossu, tous les soirs un bon nombre d'hommes et de jeunes gens. Mais l'ennemi veillait, je fus cité devant le conseil académique et les procès commencèrent. Tous les soirs M. le maire venait voir ce que j'enseignais dans mon école d'adultes. Je rencontrais souvent un jeune prêtre, M. Rouaze, sur la jetée du port de Cannes. Je résolus de lui annoncer le bon message de l'amour de Dieu en Christ, et lui envoyai mon vaillant Barnaud, qui fut d'abord assez mal reçu. Il ne se laissa pas rebuter et obtint une entrevue avec moi, cette entrevue se renouvela souvent ; elles furent laborieuses, mais, quelques semaines après, il demanda à son évêque l'autorisation d'avoir une conférence avec un pasteur protestant. L'évêque la lui accorda en lui promettant une bonne cure s'il ramenait au giron de l'Église cette brebis égarée. Quelques jours après, ce prêtre demanda quelques explications à son évêque sur certains passages de l'Epître aux Hébreux. L'évêque lui répondit par une lettre remplie d'injures les plus grossières et des plus violentes malédictions. Il se hâta alors de me communiquer cette lettre et nous résolûmes ensemble que le moment était venu de rompre tout à fait avec l'Église romaine. Depuis ce

moment, il assista régulièrement à notre culte chaque dimanche, en soutane. Après bien des jours d'angoisse et de trouble, ses yeux s'ouvrirent sur la gratuité du salut et Dieu lui donna de recevoir pour lui-même cette grâce excellente. Dès lors, il prit une part active à notre culte; je le conduisais avec moi dans nos diverses stations, à Antibes surtout. Cette conversion m'attira de formidables difficultés de la part des autorités et des prêtres, enfin, au bout de six mois, il partit pour Genève, toujours vêtu de sa soutane.

Mes réunions à Cannes allaient de progrès en progrès, nous étions heureux et unis, mais je ne pouvais y suffire. M. Tronchin envoya alors M. Meylan qui fut placé à la Gaude, et M. Margot de Morges qui fut placé à Biot. Ma sœur se trouvait alors à Pise avec Mlle Calandrini, et ne voyait pas bien son chemin; je l'engageai à venir demeurer avec nous. Sa présence à Cannes fut utile pour quelques âmes et, comme toujours, elle déploya beaucoup de zèle. Une année s'était à peine écoulée que je me vis entouré d'une petite Église, où l'amour et le zèle régnaient. Nous résolûmes de prendre la sainte Cène, car nous étions au nombre de vingt-deux croyants. M. Evans vint de Nice pour y participer avec nous. Nous étions sous le joug de l'opprobre et d'une sorte de persécution de la part de l'autorité.

M. Evans amena à Cannes son ami M. Woolfield,

qui désirait faire notre connaissance et voir les environs de Cannes. Cette course fut très agréable à M. Woolfield et il se détermina à acheter le château St-Georges et encore d'autres terrains. Il exprima le désir de fonder une colonie anglaise à Cannes. La classe bourgeoise comprit qu'il était de son intérêt de favoriser de tels projets et nous témoigna des égards; nos réunions devinrent plus nombreuses, et le docteur Bonafond, ancien prêtre, ne manquait pas d'amener chaque dimanche de nouveaux auditeurs à notre culte.

M. Meylan quitta la Gaude après quelques mois de séjour dans ce village, et fut remplacé par M. le pasteur Cramer de Genève, jeune pasteur très zélé. Ma sœur se décida alors de nous quitter pour aller habiter avec lui à la Gaude. M. Margot ne se trouvant pas qualifié pour l'œuvre de Biot, le quitta aussi.

L'arrivée à Cannes de MM. Woolfield et Evans effraya le clergé romain. On répandait le bruit que la ville allait se faire protestante. On m'intenta alors procès sur procès, je dus paraître quatorze fois devant les tribunaux de Grasse et de Draguignan, tantôt pour mes écoles, tantôt pour le colportage et nos réunions. A Grasse j'ai toujours gagné mes procès, mais à Draguignan je les ai régulièrement perdus. Mon dernier procès m'attira une condamnation de 3000 francs d'amende et 15 jours de prison à Draguignan. J'en appelai à la Cour de cassation, qui me

rendit justice en cassant le jugement du tribunal de Draguignan.

Mais je ne devais pas tarder à sentir les conséquences de ce jugement; voyant qu'on ne pouvait pas, en me suscitant des procès, empêcher notre culte évangélique, on employa d'autres moyens.

Les autorités incitées par le clergé adressèrent une plainte au gouvernement de Louis-Philippe, disant que je troublais l'ordre public. Cette plainte fut écoutée et le gouvernement donna l'ordre de me faire quitter la France dans les 24 heures.

Expulsé.

Je compris le but de mes ennemis, ils voulaient me faire tomber entre les mains des jésuites de Nice qui m'épiaient depuis longtemps. Ils auraient été heureux de m'envoyer dans les prisons de Villefranche, où deux de nos frères en la foi (catholiques de naissance qui avaient embrassé le culte évangélique) ont été enfermés pendant plusieurs années. L'un d'eux est mort en prison des suites de ses souffrances et l'autre y est devenu aveugle. Dieu eut pitié de moi, et au moment où j'étais fort en peine de savoir comment je quitterais Cannes, un navire à vapeur venant du Levant fut obligé de relâcher à Cannes parce qu'il manquait de charbon pour achever sa course. Je me hâtai d'aller

demander au capitaine de me prendre à son bord et de nous déposer à Marseille ; il accepta avec empressement. Nous nous hâtâmes donc de faire nos malles, vendant à vil prix une partie de nos meubles et distribuant le reste. La nouvelle de mon expulsion avait produit une indignation profonde dans toute la ville, et le soir en partant nous fûmes accompagnés par une foule très sympathique. M. Woolfield vint aussi nous serrer la main au bateau. De sérieux murmures se firent entendre contre le maire et l'adjoint. Au moment du départ, la foule s'écria : « M. Charbonney, vous reviendrez, vous reviendrez ! » en agitant leurs mouchoirs en signe d'adieux sympathiques. Le lendemain tous les notables de la ville signèrent une pétition au gouvernement en ma faveur. Les réunions furent cependant interrompues, mais elles furent bientôt reprises par M. Bouchet, aidé de MM. B[illegible]tex et Viel. Depuis son arrivée à Cannes, M. Woolfield n'a cessé de s'intéresser vivement au culte évangélique français, il s'est toujours montré bon et généreux envers les ouvriers du Seigneur. Après mon départ, c'est lui qui a soutenu le culte et les écoles françaises. Il n'a cessé d'être le point central et le conseiller des étrangers désireux de venir passer la saison d'hiver à Cannes ; sa maison a toujours été ouverte pour les allants et les venants. Pour ma part, je lui dois une vive reconnaissance pour l'affection qu'il m'a

conservée, et c'est lui qui est le vrai fondateur de la fortune de Cannes.

En attendant, le gouvernement se trouva fort embarrassé et pour s'en sortir il se vit dans l'obligation d'ordonner une enquête sur cette affaire. Il dépêcha M. Borrely, procureur-général à Aix, pour venir s'informer des faits. Cet honorable magistrat vint à Cannes, écouta les uns et les autres ; et les conséquences de tout ce tapage furent que le maire et l'adjoint de Cannes furent cassés, le sous-préfet de Grasse changé, et l'ordre arriva du gouvernement de laisser tranquille le culte protestant.

Quant à nous, nous arrivâmes à Genève chez M. Tronchin excessivement fatigués par la poussière et les grandes chaleurs du Midi, pleins de reconnaissance envers notre bon Dieu de nous avoir délivrés de nos ennemis les jésuites et de l'affreuse prison de Villefranche que j'avais visitée avec un de mes amis de Nice. « Mon âme, bénis l'Éternel, et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté ! »

C'était en juillet 1846.

Toutefois je dois dire que ce départ de Cannes nous a été extrêmement pénible ; nous avions travaillé dans ce champ avec tant de peine, et c'est au moment où nous commencions à en voir quelques fruits que nous sommes arrachés de vive force à notre cher troupeau.

Après trois mois de séjour à Genève chez M. Tron-

chin, le gouvernement me fit savoir par le *Moniteur* que je pouvais rentrer en France.

Le consistoire de Marseille insistait pour me prendre sous sa protection à Cannes; mais nos honorables frères de Genève me conseillèrent de retourner travailler à Thiers en Auvergne, où je suis resté encore trois années. M. le pasteur Doudier de Genève et M. le prof. Fivat de Payerne avaient succédé à M. Vaucher à Thiers.

Second séjour à Thiers.

Pendant mon second séjour à Thiers, il se passa une affaire très remarquable. Je vis arriver un jour chez moi au printemps de 1849 une députation d'un village de la Haute-Loire, nommé Brugeilles. Ce village est situé au bord d'une rivière qui se jette dans l'Allier, près de Ste-Florine. Il est bâti sur un rocher. Ce village possède une église spacieuse avec deux grandes cloches et un charmant presbytère. A 2 kilom. de là, on remarque un vieux et grand château où demeure un monsieur fort riche, M. de T***, qui fatigué de son isolement et pour avoir près de lui le curé du village, se mit à bâtir une église et un presbytère. Quand tout fut fini, avec l'autorisation de l'évêque du Puy le curé alla habiter ce nouveau presbytère, pensant

que les paroissiens le suivraient dans cette nouvelle église; mais ces paysans se réunirent et décidèrent à l'unanimité par les conseils d'un jeune homme instruit, qui avait fréquenté une famille très pieuse de Genève, habitant alors Paris, qu'aucun d'eux ne mettrait les pieds dans cette nouvelle église et qu'on appellerait un pasteur protestant. Après avoir logé chez moi ces deux envoyés, dont l'un était l'adjoint de la commune, je partis le lendemain avec eux. Quand on nous vit arriver de loin, les cloches commencèrent à sonner à toute volée pour rassembler tout le village. Je fus très bien reçu par les autorités et l'on m'invita sur le champ à prendre possession de l'église. En y entrant, la foule me suivit et je montai en chaire au milieu des madones et des ornements de l'église papiste. Je fis aussitôt ma confession de foi, ensuite je me mis à chanter un cantique. Je sentis mon cœur ému de compassion pour toutes ces pauvres âmes et je finis par une ardente prière qui fit couler des larmes à un bon nombre de ces braves gens. On me conduisit ensuite au presbytère où tout était prêt pour me recevoir. Le brave Curchod arriva le lendemain avec une charge de Nouveaux Testaments qui me furent tout de suite d'une grande utilité, car du matin au soir j'étais visité et je tenais avant tout à placer ces gens devant la Parole de Dieu en les armant de passages de l'Évangile par lesquels ils pussent se dé-

fendre contre l'église catholique et accepter le salut gratuit par la foi simple en la mort de notre adorable Sauveur. J'avais aussi apporté avec moi une liste de passages que j'avais fait imprimer pour l'usage des catholiques, car je comprenais bien ce qui allait arriver. Il n'y avait donc pas un instant à perdre, tous les soirs, au son de la cloche, je montai en chaire pour instruire, pour chanter et pour prier, et le dimanche j'étais obligé de prêcher plusieurs fois, car de tous les villages voisins on venait par centaines pour entendre la Parole de Dieu.

Un jour qu'il était tombé de la pluie, tous les paysans étaient avec moi dans la grande cuisine du curé où nous avions allumé un grand feu. Plusieurs enfants étaient montés au grenier et comme ils furetaient d'un côté et de l'autre, ils trouvèrent une porte fermée à clef. A force de ferrailler, la porte s'ouvrit brusquement, et ces enfants se trouvèrent dans une chambre obscure, en présence de vieux saints en bois et en plâtre qu'ils prirent pour des êtres vivants. Ils se mirent aussitôt à pousser des cris affreux en se roulant en bas des escaliers de bois au milieu d'une poussière épouvantable. Tout le monde était effrayé. Je fus donc obligé de monter le premier pour aller vérifier la chose. Le premier de ces saints était un grand St-Pierre en bois de poirier de grandeur naturelle. Les hommes qui étaient montés derrière moi le descen-

dirent et le mirent au feu où il brûla pendant deux jours. Au bout de trois mois l'évêque capitula. Il envoya un prêtre accompagné du président du tribunal du Puy, avec une compagnie de soldats pour prendre possession de l'église et du presbytère, ce qui se fit sans bruit. Mais la lumière avait éclairé les esprits d'un grand nombre, l'Évangile avait repris l'autorité au-dessus du prêtre. Le pauvre homme avait beau sonner ses cloches, personne ne venait. Prévoyant à l'avance ce qui venait d'arriver, j'avais eu soin de choisir les plus avancés et les plus instruits pour les mettre à part. En attendant, les gens du village demandaient à grands cris une conférence sur la place publique, mais le pauvre prêtre se garda bien de l'accepter. Trois semaines auparavant, deux prêtres étaient venus dans le village et nous les avions reçus sur la place publique où nous avions mis une table avec une Bible dessus. La conférence fut tout à fait à l'honneur de l'Évangile; mais la conduite de ces deux prêtres fut si peu convenable que j'eus toutes les peines possibles pour retenir nos gens et les empêcher de leur jeter des pierres. Il est donc resté dans ce village une dizaine de personnes qui ne sont plus rentrées dans l'église romaine et qui ont continué leur petit culte entr'eux, et je repartis ensuite pour Thiers, où j'étais attendu avec impatience, l'église étant restée seule pendant mon absence.

J'allais aussi souvent à Beauregard, village à 22 kilomètres de Thiers. J'y visitais les habitants tantôt dans une étable, tantôt dans une autre, car les familles y passaient leurs soirées, et si je restais pour le dimanche on me dressait un tonneau sur la place publique pour prêcher l'Évangile. Les gens allaient chercher leur bon vieux curé pour entendre la Parole de Dieu. Au début des visites que je faisais en cet endroit, j'étais sûr à l'avance que je serais poursuivi par un certain nombre de femmes et d'enfants qui me jetaient une grêle de pierres en criant à tue-tête : « Le loup ! le loup ! » En quittant cet endroit je n'ai remarqué personne qui ait réellement donné son cœur au Seigneur.

J'allais aussi à Chateldon qui est aussi à 25 kilomètres de Thiers. Il est resté dans cet endroit trois familles fermement attachées au Seigneur. Deux des chefs de famille, Combe et Vigneau, furent transportés en Algérie en 1852, au coup d'État de sombre mémoire. L'un d'eux y est mort et l'autre en est revenu dans un état d'affreux dénuement. Tous les deux étaient de bons chrétiens. Le fils de notre frère Vigneau, charmant jeune homme de 26 ans, que j'aimais tout particulièrement, vint à mourir donnant de magnifiques marques de sa foi au Seigneur Jésus. Il fallut donc penser à l'enterrement. Ah ! les enterrements dans les pays catholiques ne sont pas de petites cho-

ses. Que de difficultés et d'émotions on affronte. Je me rendis chez le maire, là on me répondit que M. le maire n'était pas chez lui. Je me rendis ensuite chez l'adjoint où l'on me fit la même réponse. Que faire! Le fossoyeur refusa aussi de creuser une fosse, disant que M. le curé le lui avait défendu. En attendant, la foule se rassemblait devant la maison, criant les uns une chose, les autres une autre: « A bas les protestants! mort aux protestants! » Je me rendis ensuite au cimetière avec le père du défunt, mais nous ne trouvâmes personne qui voulut se charger de creuser une fosse à la suite de la lignée, même en payant bien. Le père fut donc obligé de la creuser lui-même. De mon côté, je fis ce que je pus pour lui aider, et cela se fit au milieu des injures et des mauvais traitements de tous genres. Quand la fosse fut creusée, je mis cinq francs dans la main du fossoyeur, en le priant de vouloir bien garder cette fosse, tandis que nous allions chercher le défunt. Mais hélas! que de difficultés. Nous n'osions pas sortir de la maison. Le Seigneur vit nos angoisses, et par sa grâce nous pûmes arriver au cimetière, où heureusement Dieu nous envoya deux gendarmes à cheval pour nous protéger contre cette foule insensée. Dieu me donna alors une grande puissance sur cette foule. La parole de Dieu (Phil. 1, v. 21 à 23) trouva le chemin des cœurs. Les larmes coulèrent tellement, que quand tout fut fini nous fûmes en-

tourés de gens qui nous firent des excuses. Un homme avancé en âge arriva près de moi, me prit la main et me la baisa en me disant : « Monsieur, priez pour moi. » Les deux gendarmes étaient aussi très émus.

J'allais aussi de temps en temps à Clermont où j'avais une petite réunion chez une dame âgée.

Il se manifesta aussi un mouvement religieux à Brousse et à Ste-Florine à l'occasion d'un ignorantin qui faisait lire le Nouveau Testament dans son école contre la volonté du curé. Il vint me voir et je fus chez lui, et je vis qu'il y avait là une œuvre de l'Esprit de Dieu commencée. M. Tronchin plaça à Ste-Florine M. Bachelin. Il y fit beaucoup de bien.

Plusieurs familles furent amenées au Seigneur dans ces localités. Je pris alors chez moi cet ignorantin pour l'instruire dans la bonne voie et après avoir fait quelque peu de bien à Thiers, il fut victime des ruses du clergé romain, car repoussé par nous il fut aussi repoussé des prêtres, après lui avoir fait de belles promesses. Mais si ce pauvre ami est tombé, sa femme et ses enfants ont suivi la bonne voie du salut. Après le départ de M. Bachelin, tous ces chers amis du Seigneur n'ayant jamais pu obtenir la liberté de se réunir, vendirent tous leurs biens et partirent au nombre de 28 personnes pour les États-Unis, où ils prospèrent spirituellement et temporellement.

Une personne qui a beaucoup travaillé à l'œuvre du

Seigneur à Thiers, c'est Mlle Robert, institutrice, d'un caractère ferme et persévérant, ayant une piété éclairée. Cette digne chrétienne a fondé dans cette ville une école protestante mixte qui a toujours réuni un bon nombre d'enfants catholiques et qu'elle a conduite pendant près de 20 ans avec un désintéressement très louable, c'est dans cette école que s'est recrutée la continuation de l'église de Thiers.

En 1852, tant de travaux et de fatigues avaient de nouveau ébranlé ma santé. Notre cher M. Tronchin nous ouvrit encore sa maison où nous allâmes passer trois mois dans son châlet de convalescents à Bessinge, tout en donnant quelques soins religieux aux malades. Nous y fûmes comblés de bien et d'affection et ma santé se rétablit bientôt.

Second séjour à St-Étienne.

Au bout de trois mois notre cher M. Tronchin me conseilla de retourner à St-Étienne où j'étais redemandé. A mon arrivée j'y trouvai M. Vernon, évangéliste, qui fut envoyé dans les Basses-Alpes, à Oraison, où j'avais trouvé d'excellentes dispositions dans une course que je fis lorsque j'habitais Cannes. A St-Étienne le travail ne me manqua pas. Outre les soins que réclamait l'assemblée qui avait prospéré par le minis-

tère pieux de M. le pasteur Bettex, plusieurs portes s'ouvrirent devant moi. On me demandait de tous les côtés et je trouvais tous les jours de nouvelles personnes disposées à écouter l'Évangile; aussi les prêtres se mirent-ils en campagne contre moi et je les trouvais souvent sur mon chemin. Mais fatigués d'avoir à me combattre, ils portèrent plainte contre moi à l'autorité, qui ne les écouta pas. J'étais alors protégé par l'honorable M. Grüner. Une jeunesse nombreuse assistait à l'assemblée et réclamait beaucoup de soins, le Seigneur dans son extrême amour pour les pauvres pécheurs ne tarda pas de répondre à nos prières; le Saint-Esprit commença à souffler sur nous un bon vent de réveil. Un jour, je vis arriver chez moi un charmant jeune homme de 18 ans. Il me dit en versant des larmes qu'il était si angoissé dans son âme que quoiqu'il eût mené une vie régulière et assisté aux saintes assemblées avec ses parents il se voyait devant Dieu si coupable qu'il ne pouvait plus ni manger, ni dormir. Je compris bientôt son état, mais il était si troublé qu'il ne comprenait rien à ce que je lui disais. Évidemment ce cher jeune homme était dans les meilleures conditions possibles pour recevoir par la foi le pardon gratuit de ses péchés. Le lendemain il revint, mais versant des larmes de joie. « Le Seigneur Jésus m'a délivré de tous mes péchés et tout est changé en moi, me disait-il; j'ai pu croire le

témoignage de Dieu faisant allusion à 1 Jean V, de 9 à 14, et je suis heureux. » Sa sœur me disait le lendemain que son frère, dans son angoisse, avait mouillé son lit jusqu'à la paillasse. Le lendemain, deux jeunes filles, deux sœurs, vinrent me trouver, elles éprouvaient les mêmes angoisses depuis plusieurs jours. Après la lecture d'une suite de passages, Dieu leur ouvrit le cœur et elles crurent à l'instant, à la pleine suffisance de la mort du Seigneur pour l'expiation de tous leurs péchés. Elles ne savaient comment exprimer leur joie et leur bonheur, et pendant plusieurs semaines nous eûmes le privilège d'être entourés de chères âmes qui passaient d'un état de trouble à un état de paix et de joie extraordinaire. Les uns pleuraient et les autres chantaient. Vingt-quatre jeunes personnes furent ainsi baptisées du Saint-Esprit et je n'ai pas appris qu'aucune d'elles soit retournée en arrière. Ce feu divin avait aussi réchauffé le cœur de tous les vieux chrétiens ; on se rencontrait avec bonheur pour se faire part des grandes choses que Dieu faisait au milieu de nous ; l'amour chrétien débordait de toute part et chacun de s'encourager à rendre témoignage à la Parole du Seigneur et à sa puissante grâce. M. le pasteur Fisch de Lyon arriva à St-Étienne pour s'unir à nous dans nos prières et nos actions de grâces.

Quelques temps après ces jours de rafraîchisse-

ment, l'honorable M. Lullin de Genève vint aussi nous visiter et après être resté plusieurs jours avec nous et avoir pris connaissance des grandes choses que Dieu avait faites au milieu de nous, il m'invita à l'accompagner à Thiers et à Clermont. Arrivés dans cette dernière ville nous y trouvâmes une petite réunion de quatre ou cinq auditeurs qu'un frère de Thiers venait présider de temps en temps. Avant ce dernier, M. le pasteur Trivier, ancien prêtre romain, avait été envoyé à Clermont pour continuer l'œuvre que j'y avais commencée. Son nom et ses talents lui attirèrent bientôt de grands auditoires, mais une vive réaction ne tarda pas à se produire contre son œuvre. M. Trivier se découragea et donna sa démission pour aller à Sens. Clermont est une ville de quarante mille âmes, très agréable, bâtie sur un soulèvement de tuf, entourée de jardins d'une fertilité extraordinaire. Le sol est composé de cendres de quatre mètres de profondeur produites par l'éruption d'anciens volcans dont on ne connaît pas la date, les eaux de la mer couvraient alors cette belle plaine de la Limagne qui s'étend au nord-est jusqu'à Nantes. Au couchant, à deux kilomètres de distance de la ville, on est au pied des magnifiques montagnes d'Auvergne, où l'on remarque près de deux cents cratères éteints très bien conservés et qui s'étendent jusqu'au Mont-Dore. Le Puy-de-Dôme qui s'élève bien au-dessus de tous les

soulèvements qui l'entourent et qui a dû être dans son commencement d'une hauteur extraordinaire n'est lui-même qu'un soulèvement qui a son cratère à sa base, il a la forme d'un immense pain de sucre. Clermont est une ville de prêtres, de couvents fort riches; la classe ouvrière est fort dépendante et l'œuvre de l'évangélisation y a toujours été difficile. Ce fut dans cette ville que M. Lullin m'appella à travailler de la part de mes frères de Genève.

Je commençai mon travail petitement, évitant le plus possible le bruit, mais grâce à la méthode de M. Vaucher, que j'ai toujours suivie le plus possible, au bout de peu de temps je parvins à avoir plusieurs petites réunions de lecture de la Parole de Dieu et lorsque j'ai vu du fruit de mes lectures, j'ai réuni mes leçons en une seule tous les lundis au soir. Le dimanche j'avais deux petites réunions de cinq à six personnes, mais au bout de quelques mois j'avais un petit troupeau instruit et en état, non seulement de rendre raison de sa foi par l'Écriture, mais aussi en état de se défendre par des passages contre les gens d'Église. Ce n'était pas pour notre petit troupeau une question de protestantisme, mais d'Évangile avant tout. Les religieuses ne sont pas à craindre, parce qu'elles sont toujours très ignorantes dans les saintes Écritures, mais ce sont les prêtres et certaines femmes dévotes avec qui il faut être bien armé. Plus j'allais

en avant plus j'étais convaincu que si j'avais commencé mon travail par des réunions de prédications, il ne serait absolument rien resté de mon œuvre. La méthode de prédication peut réussir en pays protestant parce que les gens sont instruits dans l'Évangile, seulement la vie manque; tandis qu'il n'en est pas ainsi chez les papistes où tout manque; il faut bien se dire aussi que l'Évangile a très peu d'autorité chez les catholiques, l'autorité pour eux ce sont les prêtres avant tout. En continuant mon système de visites régulières et mes lectures de l'Évangile nous avons marché de progrès en progrès, évitant le bruit à tout prix. Notre local était mal placé, car nous entendions le bruit du café-auberge qui était au-dessous, et sur le devant de la maison se tenait le marché à la viande, où les femmes ne ménageaient pas les mauvais compliments à ceux qui entraient chez nous. Les plus hardis passaient donc par devant, mais nous avions une porte de derrière très précieuse qui aboutissait à une petite rue très peu fréquentée, c'est par là que passaient les Nicodèmes. Oh, que de grâces et de miracles Dieu a répandus dans ce local pendant les seize ans que nous l'avons habité. Au bout de quelques années nous eûmes aussi un magnifique réveil, mais qui eut un caractère particulier aux catholiques. Les impressions furent extraordinaires; on voyait dans les réunions les gens tomber à genoux demandant à Dieu

grâce, grâce, et inviter l'assemblée à prier pour eux. Un vieux colporteur se leva dans une assemblée en disant : «Mes frères, priez pour moi, je suis une vierge folle, j'ai bien une lampe, mais il n'y pas d'huile dedans, priez pour moi. » Une femme tomba à genoux en criant avec beaucoup de larmes: «Oh, mes péchés me poursuivent le jour et la nuit et je n'ai plus de repos, priez pour moi ! » Mais l'Esprit de Dieu qui réveillait ainsi les consciences endurcies ne tardait pas d'appliquer efficacement l'œuvre du salut en Jésus, car dans ces réunions nous en avons vu plusieurs qui se sont levés pour rendre gloire à Dieu, et remercier l'assemblée d'avoir prié pour eux. Un petit homme nommé Battut arriva un matin chez moi tout effrayé, me disant : « Monsieur, je veux me convertir ! » et pendant que je le recommandais à Dieu dans une prière, il se leva brusquement, courut les rues toute la journée et jusqu'à quatre heures du matin qu'il se mit au pied d'un reverbère pour ouvrir son cœur tourmenté à Dieu, et c'est là qu'il reçut l'assurance de son pardon en Jésus.

En mai 1865, notre très regretté M. Tronchin fut retiré auprès du Seigneur, cette séparation me jeta dans une profonde douleur. Depuis près de trente ans je travaillais sous sa direction et jamais l'ombre d'un nuage n'était venu troubler notre parfaite harmonie ; mon cœur lui était profondément attaché. Je savais

qu'il priait tous les jours pour moi, et cette pensée m'a constamment soutenu. Le vide qu'il a fait en moi me suivra jusqu'à la tombe, mais je sais que je le reverrai au matin de la résurrection et le vœu de mon cœur est que le Dieu de grâce comble son honorable famille de ses bénédictions les plus précieuses. Cette séparation nous laissa donc orphelins, nous restâmes près de deux ans seuls et sans secours du dehors. Ensuite nous sommes entrés dans l'Union des Églises et nous avons dès lors continué notre chemin.

Nos réunions de prières pour les hommes étaient devenues très importantes. Quatorze de nos frères priaient en public, et dans les réunions de prières pour les sœurs, un plus grand nombre priait ; mais pour éviter les fatigues et les vaines redites, j'avais soin de noter les sujets de prières et de les distribuer un à un, afin que tous sussent à l'avance ce qu'on allait demander à Dieu.

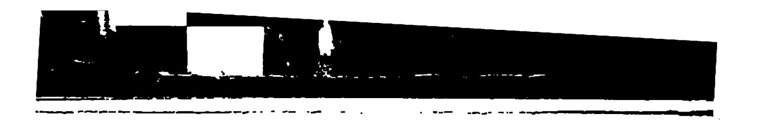
Pendant les vingt-trois ans que je suis resté à Clermont, 492 personnes ont été admises à la table du Seigneur, tous d'origine catholique. En même temps un très grand nombre d'autres personnes faisaient partie de notre église, quoiqu'elles ne prissent pas la Cène.

Quarante-trois de nos frères sont partis pour les États-Unis, d'autres sont allés habiter Paris, d'autres Marseille, Bordeaux, Lyon, St-Étienne et Alger.

Je dois dire, en terminant cet exposé, que je sens le besoin de mettre le front dans la poussière pour glorifier notre divin Maître qui a fait de grandes choses par le moyen de M. Tronchin et de son faible serviteur.

Ma carrière missionnaire a été longue et très laborieuse. Aujourd'hui je suis vieux et usé, un grand nombre de mes amis ne sont plus de ce monde et je vis dans la retraite et la prière en attendant la venue de mon Maître.

TABLE DES MATIÈRES





rtement de l'Évangélisation à l'Extérieur.

ER. *président.*
r. *vice-président.*

ARD.

MM.
C. RIMOND.
L. RUFFET.
PERTUZON.
Ernest FAVRE.
J. LENOIR.
Fr. NECKER.

rtement de l'Œuvre biblique et Colportage.

président.

MM.
Ernest SALADIN.
BOSSI.
A. GAMPERT.

Commission des Finances.

sident.
-président.

MM.
J. LENOIR.
C. RIMOND.
L. RUFFET.
PERTUZON.

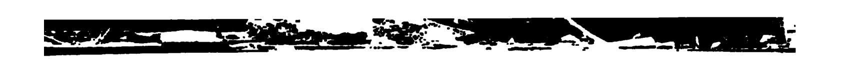
---

aire général: M. Ch. RIMOND.
eur du Colportage: M. J.-P. DARDIER.

Membres honoraires et externes du Comité.

en pasteur.
teur.

MM.
F. NEF.
Philippe WOLF.
Emile POULIN.



Et la lumière fut.

1831 1450 1881

GENÈVE. IMPR. MAURICE RICHTER, RUE DES PÂQUIS, 9.

